

Auteurs algériens
de langue française
de la période coloniale
Dictionnaire biographique

Abdellali Merdaci

Auteurs algériens
de langue française
de la période coloniale

Dictionnaire biographique

 L'Harmattan

Du même auteur

AUX ÉDITIONS MÉDERSA

- L'Institution du littéraire dans l'Algérie coloniale.*
Six études sur l'émergence de la littérature algérienne
de langue française avant 1950, 2006
Une histoire littéraire déviée.
La réception critique de la littérature algérienne
de langue française d'avant 1950, 2006
La littérature algérienne de langue française avant 1950, 2006
Un groupe d'acteurs culturels de l'entre-deux-guerres :
Instituteurs algériens d'origine indigène, 2007
Algérie, une suite allemande, 2008
Parcours intellectuels dans l'Algérie coloniale, 2008
Cahier de lectures, 2008

AUX ÉDITIONS SIMOUN

- Constantine, itinéraires de culture, 1962-2002*
(en coll. avec Sihem Berrahal), 2003

ÉDITIONS CRITIQUES

- Omar Samar :
Romans feuilletons, 1893-1895, 2003
Etienne Dinet et Sliman Ben Ibrahim :
Khadra, la danseuse des Ouled Nails, 2003
Ahmed Bouri :
Musulmans et chrétiennes (1911-1912), 2003

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-11556-9
EAN : 9782296115569

A la mémoire de mes parents
Hadj Ahcène et Hadja Fatima-Zohra Merdaci

De quelques mots.

Création, gloire.

Il n'y a pas d'exercice intellectuel qui ne soit finalement inutile. Une doctrine philosophique est au début une description vraisemblable de l'univers ; les années tournent et c'est un chapitre - sinon un paragraphe ou un nom de l'histoire de la philosophie. En littérature, cette caducité est encore plus notoire. Le *Quichotte* - m'a dit Ménard - fut avant tout un livre agréable ; maintenant il est un prétexte à toasts patriotiques, à superbe grammaticale, éditions de luxe indécentes. La gloire est une incompréhension, peut-être la pire.

Jorge Luis Borgès,
"Paul Ménard, auteur du *Quichotte*", *Fictions*, Paris, Gallimard, 1965.

Oubli, postérité.

Avant de devenir un problème politique, le vouloir de l'oubli est un problème existentiel : depuis toujours, l'homme connaît le désir de récrire sa propre biographie, de changer le passé, d'effacer les traces, et les siennes et celles des autres.

Milan Kundera,
L'Art du roman, Paris, Gallimard, 1986.

Transcription des noms, prénoms, mots arabes et berbères.

On a reproduit dans ce Dictionnaire les transcriptions des noms, prénoms, mots arabes et berbères, telles qu'elles apparaissent sur les couvertures d'ouvrages et dans les titres sous la responsabilité de leurs auteurs. Certaines d'entre elles - plus particulièrement pour les prénoms d'auteurs (Abdelkader-Abd El Kader ; Abderrahmane-Abd-ur-Rahman ; Amar-Ammar ; Belkacem-Belqacem ; Mohamed-Mohammed, *etc.*) - peuvent être tenues pour incorrectes, mais elles sont aujourd'hui consacrées par l'usage.

Liminaire

1.

Les auteurs recensés

Ce Dictionnaire regroupe essentiellement les auteurs indigènes¹ algériens de la période coloniale *qui ont écrit - ou ont été publiés - en langue française*. On note toutefois quelques cas particuliers :

- Auteurs non recensés

Malgré notre volonté d'aller vers une recension systématique, et principalement pour les toutes premières productions, il peut y avoir des auteurs non reportés dans ce Dictionnaire pour des raisons strictement techniques. A titre d'exemple, Athman Ben Salah - guide et ami d'André Gide, cité par Louis Lecoq² - écrivait des poèmes, en 1896. Les a-t-il publiés ? On n'en a pas trouvé de traces. Dans son enquête sur la littérature dans les colonies françaises d'Afrique du nord, Arthur Pellegrin fait intervenir Abdelkader Abbas, auteur indigène d'Algérie, sur lequel notre information reste à vérifier³. Une dizaine d'auteurs pour le XIX^e siècle et une cinquantaine pour le XX^e siècle sont dans ce cas.

1. Le terme *indigène*, utilisé dans ce Dictionnaire indique un état sociologique, juridique, politique et culturel des habitants originaires de la colonie qui, jusqu'aux Ordonnances de 1944 et de 1947 sur le statut de l'Algérie, n'étaient ni algériens ni français. Le qualificatif "algérien" a souvent désigné - jusqu'au début des années 1950 - les seuls Européens d'Algérie comme le notent Jean Pomier, ("Algérien, un mot qui cherche son sens", *Afrique*, 242, oct-nov. 1951) et Albert Lanly (*Le Français d'Afrique du nord, étude linguistique*, Paris, Bordas, 1970, p. 51). En 1937, Albert Camus pouvait revendiquer pour la population européenne de la colonie - opposée aux Français métropolitains - l'exclusivité du terme indigène ("La culture indigène, la nouvelle culture méditerranéenne", *Essais*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1965). Il est toutefois vrai que le mot, à travers ses usages nombreux, a surtout caractérisé l'inconfortable position statutaire des colonisés (Cf. Aimé Dupuy, "Remarques sur le sens et l'évolution du mot indigène", *L'information historique*, n° 3, 1963).

2. Cf. *Treize poètes algériens*, anthologie réunie par Louis Lecoq et présentée par Robert Randau, Alger, AEA, 1920.

3. Cf. *La littérature nord-africaine (fonds, ressources, principes, enquête)*, Tunis, Bibliothèque nord-africaine, 1920, pp. 121-122.

Des auteurs français ont fait carrière sous des patronymes indigènes. Le cas le plus connu est celui de François Augéras, utilisant le pseudonyme Abdallah Chaamba, longtemps opaque. Jean Déjeux (1984) propose une liste de pseudonymes d'auteurs français édités en Algérie : Ben Berekah, Benta-Djebel, Bou El Hacq, Bou Saïd, El Bidi, Lhaoussine Mtougui, Mustapha, Seddik Ben El Outa, Sidi Floucoun et Yamina. Il convient d'y ajouter Bou-Yabès - auteur d'un "conte kabyle" *Bleu blanc rouge*, considéré par Ernest Mallebay qui le publie, en 1888, dans sa *Revue algérienne*, comme le premier auteur indigène de langue française - et Abdallah Rédha (Alphonse Izard), signant *Jésus, âme de Dieu* (Oran, Plaza, 1958).

- *Auteures étrangères épouses d'Indigènes musulmans*. On ne trouvera pas dans ce Dictionnaire les compagnes européennes d'Indigènes musulmans. La Russe Isabelle Ebehardt, épouse du maréchal des logis du corps des spahis Slimane Ehni, et la Slave Rosalia Bentami, épouse du docteur Belqacem Bentami, qui a été jusqu'aux années 1920 une des personnalités emblématiques du mouvement Jeune Algérien et de la Fédération des Elus musulmans, sont plus à situer du côté de la littérature coloniale française dont elles représentent, l'une et l'autre, des aspects aussi originaux qu'émouvants.

- *Auteurs appartenant aux communautés de l'Algérie coloniale*. En ce qui concerne les Français d'Algérie, il y a quatre noms à signaler : Anna Greki, Jean Sénac, Annie Steiner - dont l'engagement indiscutable dans le combat des Algériens pour leur libération pendant la période coloniale et après l'indépendance est d'une grande clarté - et Jacques Chevallier qui fait sereinement le choix de l'Algérie, après avoir nourri d'autres engagements politiques. Venus de France, dans les années 1950, et n'ayant aucun enracinement colonial, Mgr Léon-Etienne Duval et Henri Sanson, hommes d'Eglise, Serge Michel, militant libertaire, Frantz Fanon et Danièle Minne (Djamila Amrane), ont choisi, selon leurs convictions, de faire de l'Algérie leur pays.

Bien qu'appartenant à un peuplement indigène anciennement établi en Algérie, les écrivains juifs de langue française - dont la communauté a été collectivement naturalisée française par le décret Crémieux (1870) - ont expressément placé leurs productions dans la littérature coloniale française⁴. La situation littéraire de

4. Assumant sereinement leur présence dans le champ littéraire colonial, les écrivains juifs d'Algérie (Saadia Lévy, Salem El Koubi, Elissa Rhaïs, Rosalia Bentami, Blanche Bendahan, Irma Ychou, Berthe Benichou-Abouker, Maximilienne Heller, André Tabet, Evelynne Stumph, Raymond Benichou, Jean Daniel) ont construit - rigoureusement - leur carrière dans ses instances et dans son *melting-pot*.

l'Algérie coloniale n'avait rien de commun avec celle de la Tunisie où les œuvres d'écrivains juifs⁵ (Véhel [Jacques-Victor Lévy], Ryvel [Raphaël Lévy], César Benattar, Vitalis Danon, Daisy Sebag, Théodore Valensi), parfaitement intégrés dans la société intellectuelle indigène de ce pays, peuvent être revendiquées aujourd'hui encore par sa littérature nationale. Les auteurs de la communauté israélite d'Algérie recensés dans ce Dictionnaire sont Roland Rhaïs, Marlyse Benhaïm (Myriam Ben) et Daniel Timsit, membres des "Combattants de la libération" pendant la Guerre d'Indépendance.

- *Les auteurs issus de couples mixtes* sont recensés dans la littérature algérienne pendant la période coloniale, quel que soit leur lieu de naissance ou leur engagement envers ce qui était un territoire français. C'est le cas de Marcel Mouloudji dont on s'est rappelé tardivement, en Algérie, la tiédeur envers la lutte des Algériens pour leur indépendance⁶, mais aussi d'Henri Kréa dont les liens avec l'Algérie furent indiscutables.

- *Sur la situation juridique des auteurs après l'indépendance*

L'indépendance clarifiera les choix de chacun. Plusieurs auteurs, et plus précisément parmi ceux de la dernière génération (1950-1962) qui ont continué leur œuvre, ont pu opter, conformément aux clauses des Accords d'Evian, pour la nationalité française ; d'autres, ayant acquis la double nationalité du fait d'un parent français, font définitivement le choix de la France et de la nationalité française et quittent l'Algérie. Leurs productions de la période coloniale, comme celles qu'ils ont continuées depuis l'indépendance de l'Algérie, peuvent être valablement inscrites au bilan de la littérature française. Toutefois, la particularité de leur parcours et de leur ancrage juridique pendant la période coloniale relève d'un contexte d'ensemble dans lequel ils se sont affirmés comme auteurs indigènes ; c'est à ce titre qu'ils figurent dans ce Dictionnaire.

- *Les œuvres mixtes*

La difficulté que ne manque pas de soulever la production littéraire dans l'espace colonial algérien est celle - toujours décalée, il est vrai, souvent mal perçue dans un camp comme dans l'autre - de la rencontre entre auteurs indigènes et européens et de l'identité de leurs œuvres. On recense trois collaborations dans

5. A l'exception d'Albert Memmi qui opte définitivement pour la nationalité française au début des années 1970.

6. Voir sur cet aspect le débat ouvert dans les colonnes d'*El Watan Arts & Lettres* (Alger, 16 et 23 octobre 2008).

le roman (Dinet-Ben Ibrahim ; Pottier-Ben Ali ; Hamza-Marciano), une dans le théâtre (Kaddour Benghabrit-Marie-Thérèse de Lens) et une dans l'essai politique d'avant 1950 (Robert Randau-Abdelkader Fikri) qui ne sont pas généralement enregistrées au crédit de la production littéraire algérienne de langue française, tout en restant ignorées par les histoires littéraires françaises. Quels que fussent le contenu et la valeur de ces œuvres et de cette mixité littéraire, la part qu'ont pu y prendre chacun des cosignataires et la portée de leur engagement dans l'histoire coloniale, elles témoignent singulièrement d'une entrée en littérature des Indigènes.

2.

*Sur le critère de publication,
le contenu des notices et les sources documentaires*

On ne devait considérer ici que les productions écrites en langue française⁷, répondant aux normes établies du livre et de la brochure⁸ et renvoyant explicitement à un signataire⁹. Mais plusieurs textes, écrits pendant la période coloniale, et plus particulièrement dans la période 1945-1962 qui détermine un tournant dans l'histoire de la formation de la littérature algérienne de langue française, n'ont pu être diffusés que dans des revues, des journaux ou des anthologies, voire même publiés après l'indépendance. Il était difficile de ne pas porter dans cette recension leurs auteurs et souligner cette expérience unique de renouveau culturel indigène dans l'histoire coloniale (Cf. II^e [pp. 227-247] et III^e parties [pp. 249-259]).

- Les œuvres publiées dans les journaux et revues (1945-1962)

Cette phase marque pour la littérature coloniale un reflux, très perceptible dans

7. Certains auteurs arabisants, c'est le cas d'El Mekki Benbadis, Mostefa-Kamel Belkhodja, Mohamed El Mouloud Benelmouhoub, Yahia Chérif, sont connus par des textes traduits et édités en langue française.

8. Une définition, toujours actuelle, proposée par l'Unesco, présente le *livre* comme une publication non périodique d'au moins 49 pages (couverture non comprise) et réserve le terme *brochure* aux publications entre 5 et moins de 48 pages ; cf. R. Escarpit : *Le Littéraire et le social*, Paris, Flammarion, 1970, p. 274. Exceptionnellement sont retenus ici les textes à visée littéraire publiés en revue ou dans la presse périodique.

9. On n'a pas retenu dans ce Dictionnaire les auteurs collectifs représentant des associations ou des partis politiques, à l'exemple de nombreuses brochures signées par la FEM, le PPA-MTLD, l'UDMA et le PCA.

l'effritement de son champ littéraire. Il n'y a plus à Alger et dans les villes de l'intérieur (Oran, Constantine et Bône) le même engouement éditorial, même si les enseignes connues de Baconnier, Paul Braham et Fouque restent présentes. Le travail littéraire est orienté vers les revues et les journaux ; les auteurs indigènes vont s'y associer pleinement. Si la revue *Afrique* (1921-1960), organe de l'AEA, se prévalant comme en ses premiers jours du vieux fond latin et algérieniste, toujours animée par Jean Pomier, continue, de nouvelles publications littéraires - souvent éphémères - sont créées à Alger (*Méditerranée*, en 1925 ; *Rivages*, en 1938 ; *Mithra* puis *Fontaine*, en 1939 ; *L'Arche* et *La Nef*, en 1944 ; *Forge*, en 1946 ; *Soleil*, en 1950 ; *Terrasses*, en 1953), Oran (*Simoun*, en 1952) et Mostaganem (*Les Carnets poétiques nord-africains*, 1954). Ces revues ne sont pas toutes colonistes ; certaines d'entre elles accueillent des contributions d'auteurs indigènes et les cooptent dans leur comité de rédaction (*Forge* d'Emmanuel Roblès). A côté de ces titres, d'autres, plus explicitement politiques paraissent : *Consciences algériennes* (1950), puis *Consciences maghrébines* (1954) du professeur Mandouze et *Femmes nouvelles*, prolongeant le courant politique né des événements du 13 mai 1958, alors qu'*Algéria*, publication de l'OFALAC (créée en 1934), proche de l'administration, inaugurerait, en 1948, une nouvelle série qui apportait un regard non dénué d'intérêt sur l'actualité littéraire et artistique locale.

Cette efflorescence littéraire est aussi encouragée par des supports français (*La Nouvelle Critique*, *Les Lettres françaises*), tunisiens (*Ibla*, *L'Action*), marocain (*Le Pique-Bœuf*) et suisse (*Les Lettres*). Cette période enregistre l'ébauche d'une infrastructure littéraire indigène avec la création des éditions En-Nahda par Abdelkader Mimouni et le lancement des revues *Es-Salam* (1946 ; devenue *As-Salam Ifrikiya*, en 1948) par Hamza Boubakeur, *Le Jeune Musulman* (1952) par Ahmed Taleb et *Progrès* (1953-1954) du PCA, animée par Sadek Hadjerès. Avec Mohamed-Chérif Sahli, Mostefa Lacheraf, Mohammed Dib, Jean Sénac, Malek Haddad, Marie-Louise Amrouche, Djamila Debèche, Kateb Yacine, plusieurs auteurs, moins connus, disent ce désir, aux motivations les plus complexes, d'aller vers une *autre* littérature.

Parmi ces auteurs recensés dans la seconde partie, beaucoup n'ont plus rien écrit à l'indépendance, à l'image d'un Mohammed Zerrouki très actif dans la décade 1946-1955, disparu prématurément, en 1959¹⁰ ; d'autres s'affirmeront dans de nouvelles carrières (Arkoun, Bessaoud, Hamza Boubakeur, Réda Falaki, Anna Greki, Kaddache, Lebjaoui, Merad).

10. Plus d'une centaine de noms d'auteurs de circonstance, signant souvent un unique poème, n'ont pas été retenus dans cette recension (Voir aussi en Annexes, I.2, pp. 262-263).

- Les œuvres publiées après 1962

Quelques auteurs écrivent avant l'indépendance des textes, souvent inspirés par la guerre et édités tardivement, qui sont recensés dans la troisième partie ; ce sont le plus souvent des poèmes diffusés à l'intérieur de groupes de militants dans les maquis, dans les villes et à l'intérieur des prisons, témoignant de la présence de la littérature dans le combat libérateur. Cette proximité d'une actualité politique exigeante n'exclut pourtant ni le sens du mot juste ni le tragique de douleurs partagées et leur esthétisation. Publié dans l'anthologie *Espoir et parole* de Denise Barrat (Paris, Seghers 1963), le poème "Contre les barreaux" de Zhor Zerari, intégré dans les programmes scolaires de l'Algérie indépendante, est devenu un classique de cette littérature de combat, lu et commenté par des milliers d'élèves algériens dans les années 1960-1970. Il faut relever dans ce groupe d'auteurs - dont les textes furent longtemps inédits - les cas exceptionnels de Fadhma Aït Mansour Amrouche (mémoires intimes), d'Ahmed Taleb (correspondance) et de Marcel Mahmoud Reggui (enquête socio-historique) qui apportent de nouveaux registres d'écriture à la littérature algérienne de langue française de la période coloniale.

- Contenu des notices et sources documentaires

On retrouvera dans chaque notice les éléments suivants :

- *Informations biographiques* (date, lieu de naissance, filiation s'il y a lieu de l'indiquer), formation (études suivies, diplômes), fonctions.
- *Parcours sociaux, politiques et culturels* (présence dans les associations civiles et politiques) ; positions reconnues et signalées dans le champ sociopolitique et culturel à travers différentes sources (journaux et revues de la période coloniale ; recherches universitaires actuelles ; mémoires et témoignages).
- *L'œuvre*. Sont cités systématiquement les textes signés par l'auteur ou, dans quelques cas invérifiables, ceux qui lui sont publiquement attribués.
- *Un éclairage* sur le parcours après l'indépendance ou plus généralement sur l'œuvre accompagne la notice de quelques auteurs.

On a donné, chaque fois que cela a été possible, après chaque notice, les sources documentaires sur les auteurs ; les références critiques et historiques (reportées après les notices et en annexes) sont volontairement limitées aux seuls textes permettant un accès aux auteurs et à leurs œuvres. Pour les références spécialisées (lecture critique et synthèses historiques des œuvres), on renvoie aux banques de données électroniques.

3.

La biographie des auteurs

La recherche biographique appliquée aux auteurs indigènes de la période coloniale apparaît, en général, assez difficile. Il est en effet assez malaisé de comprendre parfois le parcours des auteurs. Il y a là une situation de refus et de résistance à se mettre en avant, attitudes suffisamment ancrées. Dans un entretien avec Claudine Acs¹¹, Mohammed Dib explique cette situation :

"Ce n'est pas une réaction personnelle, les Algériens élevés dans un milieu musulman considèrent l'introspection comme un peu malsaine. D'un homme plongé dans des réflexions qui paraissent profanes, le proverbe dit : "C'est quelqu'un qui mène paître les vaches d'Iblis (Satan)". Cette réserve explique que l'on trouve peu de "confessions", peu de "mémoires", pas de "vies intimes", où la vie intérieure serait dévoilée."

Dans les pays de tradition musulmane, la vie privée reste un domaine protégé. Il en va souvent de même pour la vie publique et plus étonnamment encore pour des choix politiques mûrement conduits par leurs auteurs. La question qui s'est posée à nous était de savoir s'il était possible de tout relever dans le parcours d'auteurs qui sont aussi souvent des hommes et des femmes menant des activités publiques. Au-delà de franches oppositions à la puissance coloniale, souvent observées et célébrées, trahisons, renoncements, reniements mais aussi engagement et fidélité à la France coloniale et à son œuvre algérienne n'ont pas manqué - et pas dans les seuls viviers politiques, même si ceux-ci furent les plus sensibles.

Des personnalités politiques et culturelles ont rallié dans l'entre-deux-guerres et pendant la Seconde Guerre mondiale l'Allemagne nazie. Des auteurs cités dans ce Dictionnaire - El Maadi (Mostafa Bacha), Aït Athman, Imache, Mohammedi, Iguebouchene¹² - ont porté les armes chez les Waffen SS ou tenu un rôle de propagandistes zélés de l'hitlérisme. Jusqu'à quel point est-il encore possible

11. Cf. *L'Afrique littéraire et artistique* (Paris), n° 18, août 1971.

12. Musicien, compositeur et animateur sur les ondes de Radio Paris Mondial, Mohamed Iguebouchene n'a pas été condamné, vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, pour "activité nationaliste", comme le note *El Watan* (16 novembre 2006), mais pour collaboration avec la propagande nazie. A la même période, plusieurs intellectuels français étaient déférés devant des tribunaux et condamnés pour les mêmes motifs. L'historien Jean-François Sirinelli cite le cas typique de Claude Jamet, rédacteur de *Germinal*, dans *Génération intellectuelle. Khagheux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres* (Paris, Fayard, 1988, pp. 590-632).

d'occulter ces choix, malgré la nette distance du temps ? Chérif Benhabilès a été un intellectuel de haute volée, sachant apprécier Vauvenargues, Voltaire et Fustel de Coulanges, un juriste musulman féru de gnosés respecté et dans la cité coloniale un politicien légaliste honni, que le FLN décide d'abattre en 1959¹³. Le fait peut-il être tu aujourd'hui ?

Comment ne pas rendre aux hommes et aux femmes le sens et la cohérence de leur engagement, quelle qu'en soit en termes de morale politique la sanction ? Il s'agit moins d'adoucir l'histoire que de la dire dans ses soubresauts, parfois les plus insupportables. Bon nombre d'auteurs recensés dans ce Dictionnaire ont, pour reprendre la formule célèbre de Nadir Bouzar, "cru en la France"¹⁴, apportant, non sans talent parfois, leur plume au service de leurs convictions. D'autres, sans foi ni loi, ont cautionné le combat libérateur au nom d'ambitions purement égoïstes et sauront en tirer le moment venu de forts dividendes. Les uns et les autres ont prolongé leur action politique par des écrits. Est-il acceptable que l'acteur politique s'estompe derrière la figure aseptisée de l'auteur pour amender les scories d'une action publique, parfois frappée de discrédit, et devenir qu'un simple nom sur la jaquette d'un ouvrage ? A ce titre, dans le cas-limite du bachagha Boualem, convient-il de dissocier l'acteur politique et militaire, chef des harkas, et l'auteur de *Mon pays, la France* (1962) qui accompagne par l'écrit les convictions qui sont celles de la ligne d'affrontement de la guerre et de ses sanglantes démesures ?

Dans les milieux littéraires la situation n'est pas plus claire. Le plus souvent, il y a un net écart entre ce que les auteurs acceptent de mettre, de reconnaître, et même d'accommoder, dans leur biographie officielle et leur vécu réel.

Critiques et historiens ne jouent-ils pas aisément de ce théâtre d'ombres ? Importe-t-il qu'un auteur soit issu d'un couple mixte, que d'autres aient caché un parcours chrétien dans leur adolescence ou le drame d'un mariage mixte inabouti ? Depuis l'indépendance, des options politiques - particulièrement chez des communistes des années 1940-1950 - sont-elles devenues suspectes pour être effacées¹⁵ ? Et bon nombre d'aspects de la vie des auteurs algériens de langue

13. Nulle part le fait n'est signalé ; la présentation dans des ouvrages d'histoire et des dictionnaires biographiques du parcours de Benhabilès, comme celui d'autres auteurs de la période de la Guerre d'Indépendance, est totalement aseptisée, même si leurs écrits ont accompagné et confirmé des choix politiques résolus.

14. Le Caire, 1954 ; rééd., Alger, Enal, 1989.

15. Amar Benamrouche et René Gallissot notent les retouches faites par Malek Haddad à ses premiers poèmes communistes (Cf. R. Gallissot : *Algérie : Engagements sociaux et question nationale. De la colonisation à l'indépendance, de 1830 à 1962. Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, Maghreb*, Ivry-sur-Seine, Les Editions de l'Atelier, 2006, pp. 325-326).

française, même s'ils sont aujourd'hui du domaine public, n'en restent pas moins interdits de publication.

- Le privé, l'intime et le public

Le critique et l'historien manifestent certes des réticences à évoquer les positions politiques des auteurs de la période des années 1950 lorsqu'ils s'appesantissent volontiers sur celles des générations précédentes, globalement et commodément condamnés de collusion avec le colonisateur. Effet de la distance historique¹⁶ ? La confrontation des acteurs politiques et culturels à leur vécu historique pendant la période coloniale reste à faire, non pas pour dresser d'inutiles réquisitoires mais pour revenir à la vérité des faits, largement manipulés depuis l'indépendance. Ne doit-elle pas, lorsque ces faits sont vérifiables et éclairants, trouver sa place dans l'écriture de l'histoire ? Sur ce point, Mohammed Harbi et Gilbert Meynier paraissent réservés. Dans l'avant-propos à l'ouvrage *Le FLN. Documents historiques. 1954-1962*¹⁷, ils notent :

"Tout en estimant que la vie publique et la vie privée forment un tout, nous nous sommes interdit, par égard pour les personnes vivantes et pour leurs familles, de révéler des faits intimes, sans lesquels, pourtant, les drames personnels, et mêmes collectifs, seraient inintelligibles."

Est-il pourtant ardu, dans plusieurs itinéraires d'auteurs de la période, de reconnaître cette zone de l'intime qui déroute, en bien de cas, la conviction du chercheur ? Dans les cas typiques de Mohamed-Aziz Kessous et Djamila Debèche, le choix de la France est motivé par les circonstances singulières de la vie privée, mais dans le moment où il est fait, au début de l'insurrection armée, il n'en reste pas moins un choix politique, confirmé par les engagements de ces auteurs après l'indépendance. D'autres démarches peuvent aussi être citées qui témoignent d'étroites passerelles entre le privé (l'intime) et le public.

Ces notations rapides soulèvent-elles la difficulté d'un genre biographique aux horizons complexes¹⁸ ? Elles militent en faveur d'une histoire des élites

16. Le rejet des auteurs d'avant les années 1950 est expliqué par Mohamed Abdelli, un des premiers critiques de la littérature algérienne de langue française, par leur adhésion au système politique colonial (Cf. "La nouvelle littérature algérienne", *Les Lettres françaises*, 8 mars 1956).

17. Paris, Fayard, 2004, p. 8. Les auteurs sont plus explicites : "Nous nous sommes également abstenus de mentionner tel épisode peu glorieux dans l'itinéraire des hommes devenus après l'indépendance des chantres d'une résistance qu'ils ont fort peu honorée".

18. Contrairement à celle de Meynier et Harbi, la démarche du Maitron sur l'Algérie, sous la direction de Gallissot (*op. cit.*), ne pose pas d'obstacles de méthode relativement à l'enquête

intellectuelles et artistiques¹⁹ qui saura éprouver les faits, loin des mythes que forge un discours politique commémoratif, soucieux de fixer des héritages et dispensateur d'anathèmes, et aussi loin de toutes formes d'exclusions.

biographique. Les liaisons conjugales ou extra-conjugales et familiales, lorsqu'elles existent, permettent de mieux comprendre le parcours des militants, sans pour autant constituer une atteinte morale préjudiciable à leur histoire ou en raison de cette histoire à leurs descendants.

19. Les synthèses récentes de Nouara Hocine (*Les intellectuels algériens. Mythe, mouvance et anamorphose*, Alger, Dahleb-Enag, 2005) et de Benamar Mediene (*Issiakhem*, Alger, Casbah éditions, 2007 ; *Kateb Yacine, le cœur entre les dents*, Paris, Robert Laffont, 2006) désignent l'amorce d'une réflexion sur des destinées collectives ou individuelles d'intellectuels et d'artistes, qui devra gagner en ampleur. Dans une perspective différente, les biographies romancées d'écrivains et acteurs politiques de la période coloniale contournent les apories d'une histoire officielle, toujours réfractée, comme on le note dans les approches - souvent stimulantes - d'Ahmed Khireddine (*Rocher de sel. Vie de l'écrivain Mohamed Bencherif*, Paris, L'Harmattan, 2006) et d'Omar Mokhtar Chaalal (*Talghouda*, Alger, Casbah éditions, 2009), premier volet d'une trilogie dédiée au militant et journaliste communiste Abdelhamid Benzine.

Sigles

AEA : Association des écrivains algériens.
AEMAN : Association des étudiants musulmans d'Afrique du nord.
AEMNA : Association des étudiants musulmans nord-africains.
AGEA : Association générale des étudiants algériens (coloniste).
ALN : Armée de libération nationale.
AML : Amis du manifeste de la liberté.
AOMA : Association des Oulémas musulmans d'Algérie.
ENA : Etoile nord-africaine.
BMA : Bureau du Maghreb arabe (autre appellation du CLMA).
BSMA : Boys Scouts musulmans d'Algérie.
CARNA : Comité d'action nord-africain.
CCE : Commission centrale exécutive.
CFLN : Comité français de la libération nationale.
CFTC : Confédération française des travailleurs chrétiens.
CGT : Confédération générale des travailleurs.
CGTU : Confédération générale des travailleurs unitaires.
CLMA : Comité de libération du Maghreb arabe.
CNRA : Conseil national de la Révolution algérienne.
DAF : Déserteurs de l'Armée française.
ELAK : Emissions en langues arabe et kabyle (sur les ondes de Radio Alger)..
EMG : Etat-major général.
ENA : Etoile nord-africaine.
FEM : Fédération des Elus musulmans.
FLN : Front de libération nationale.
FNDA : Front national démocratique algérien.
GPRA : Gouvernement provisoire de la République algérienne.
JUDMA : Jeunesse de l'UDMA.
MNA : Mouvement national algérien (messaliste).
MTLD : Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques.
OAS : Organisation de l'armée secrète (organisation paramilitaire des Français d'Algérie).

Sigles

OCRA : Organisation clandestine de la révolution algérienne.
OFALAC : Office algérien de l'action culturelle.
ONAFLA : Office des fruits et légumes d'Algérie.
ONU : Organisations des nations unies.
ORP : Organisation de la résistance populaire (après l'indépendance).
OS : Organisation secrète (bras armé clandestin du PPA).
PAGS : Parti de l'avant-garde socialiste.
PCA : Parti communiste algérien.
PCF : Parti communiste français.
PPA : Parti du peuple algérien.
PSU : Parti socialiste unifié.
RFMA : Rassemblement franco-musulman algérien.
SMA : Scouts musulmans d'Algérie.
SAP : Société agricole de prévoyance.
SFIO : Section française de l'Internationale ouvrière.
SNI : Syndicat national des Instituteurs.
UDMA : Union démocratique du Manifeste algérien.
UEA : Union des écrivains algériens.
UFA : Union des femmes algériennes.
UGCA : Union générale des commerçants algériens.
UGEMA : Union générale des étudiants musulmans d'Algérie.
UGTA : Union générale des travailleurs algériens.
UNFA : Union nationale des femmes d'Algérie (après l'indépendance).
UPA : Union populaire algérienne.
UTNA : Union des travailleurs nord-africains.
ZAA : Zone autonome d'Alger (pendant la Guerre d'Indépendance).

Chronologie

1830

- Débarquement des troupes françaises à Sidi Ferruch (15 juin).
- Convention de capitulation signée entre le maréchal de Bourmont, commandant en chef des troupes françaises et Hussein, dey d'Alger.

1833

- Ahmed Boudierba : *Réflexions sur la colonie d'Alger. Sur les moyens à employer pour la prospérité de cette colonie*. Hamdan Khodja : *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger* (trad. fran. par Hamida Daghis).

1837

- Traité de la Tafna, signé par l'Emir Abdelkader et le général Bugeaud (mai).
- Prise de Constantine (13 octobre). Début de la résistance d'Ahmed bey.

1839

- Le nom "Algérie" est donné aux "Possessions françaises dans le Nord de l'Afrique" (octobre).

1845

- Début de la littérature française en Algérie. Ausone de Chancel : *Première algérienne*.

1847

- Reddition d'Abdelkader. Exil en France (décembre).

1848

- Reddition d'Ahmed bey.

1863

- Tahar Ben Neggad : *Dialogues français-arabe*. Prémices de la lexicographie indigène.

Chronologie

1864

- Insurrection des Ouled Sidi Cheikh (mars) ; elle se poursuit jusqu'en 1870.
- Sénatus-consulte : il réglemente, entre autres décisions, la naturalisation des Indigènes et leur accès à la citoyenneté française (juillet).

1870

- Décret Crémieux attribuant collectivement la nationalité française et les droits politiques aux Israélites (octobre).

1873

- Loi Warnier organisant la naturalisation française des terres et leur redistribution.

1879

- Création des Ecoles de médecine et de pharmacie, de sciences, de lettres et de droit (20 décembre).

1880

- Opuscules à thèmes politiques signés par Mohamed Abdallah.

1881

- Insurrection de Bou Amama (mai).
- Promulgation du Code de l'Indigénat (juin).

1883

- Elargissement aux départements de l'Algérie des dispositions de la nouvelle législation scolaire de Jules Ferry.

1889

- Loi sur la naturalisation automatique de tous les fils d'étrangers qui l'acceptent.
- Louis Hamel : *De la naturalisation des Indigènes musulmans de l'Algérie*.

1891

- M'hamed Ben Rahal signe le premier texte littéraire indigène en langue française *La Vengeance du cheikh* (nouvelle).
- Louis Khoudja : *La Question indigène par un Français d'adoption*.

1893

- Début de la publication en feuilleton par l'hebdomadaire *El Hack* (Bône) du premier roman algérien de langue française : *Ali, ô mon frère !* de Zeïd Ben Dieb (pseudonyme d'Omar Samar).

- Mustapha Allaoua : *Le Faux talisman*, récit (Prix littéraire de la Ville de Paris).
- Taïeb Morsly : *Contribution à la question indigène en Algérie*.

1895

- *L'Eclair-La Bataille algérienne* qui succède à *El-Hack* (juin) commence la publication de *Divagations d'âmes, roman de moeurs exotiques et mondaines*, nouveau roman-feuilleton d'Omar Samar (Zeïd Ben Dieb). Le feuilleton est interrompu au seizième numéro.
- Littérature coloniale. Premières pochades dans *Le Turco* (Alger) de Cagayous, personnage créé par Musette.

1898

- Emeutes anti-juives dirigées par Max Régis.
- Naissance des Délégations financières.
- Littérature coloniale. Louis Bertrand : *Le Sang des races*.

1900

- Proclamation de la loi portant autonomie financière et administrative de l'Algérie.

1906

- Premières migrations de travailleurs indigènes vers la métropole.
- Mort du barde kabyle Si Mohand U Hand. Ses *Isefra* seront réunies en 1960 par Mouloud Feraoun et, en 1969, par Mouloud Mammeri.

1907

- Belkacem Hafnaoui : *Biographie des savants musulmans de l'Algérie, du IV^e siècle de l'Hégire à nos jours* (en langue arabe, 2 volumes, 1907-1909).

1909

- Fondation de l'Université d'Alger (30 décembre).

1910

- Etienne Dinet et Sliman Ben Ibrahim : *Khadra, la danseuse des Ouled Naïls*, roman.

1911

- Décrets sur la conscription. Débats aux Assemblées algériennes.
- Exode de population de Tlemcen et de quelques villes de l'Est vers le Moyen-Orient.

Chronologie

- Fondation par Edmond Yafil de l'association de musique andalous "El Moutribia".
- Ahmed Bouri commence au mois d'octobre la publication en feuilleton dans l'hebdomadaire *El-Hack* (Oran) de *Musulmans et Chrétiennes* ; la publication de ce roman restera inachevée après la cessation de parution de ce titre en avril 1912.
- Littérature coloniale. Robert Randau : *Les Algérienistes, roman de la patrie algérienne*.

1912

- Manifeste Jeune Algérien : il est signé par le docteur Bentami et six autres conseillers municipaux indigènes.

1913

- Conversion de Dinet à l'Islam.

1914

- 1914-1918 : Grande Guerre. Des milliers d'indigènes sur les champs de combats : le bilan des pertes est de 25000 hommes.
- Mohamed El Mouloud Benelmouhoub : *Guerre à l'ignorance* (essai).

1916

- Soulèvement des Aurès (Attaque du bordj Mac Mahon).

1919

- Déclaration du président Wilson "sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes".
- Ouverture de droits électoraux à quelques musulmans (février). Les Indigènes entrent en campagne électorale ; succès de la liste Khaled à Alger (novembre).

1920

- Fondation de l'Association des écrivains algériens (AEA), présidée par Jean Pomier.
- Littérature coloniale. Anthologie *De treize poètes algériens* (textes réunis par Louis Lecoq et introduits par Robert Randau).
- Ben Cherif, caïd des caïds : *Ahmed Ben Mostapha, goumier* (roman).

1921

- 22 mars : Mort du capitaine Ben Cherif alors qu'il combattait l'épidémie de typhus qui a touché la région de Djelfa.
- Théâtre lyrique : Edmond Yafil présente au Kursaal, à Alger, *Fêtes mauresques*.
- Création de la troupe Allalou-Mahieddine Bachetarzi. Premiers spectacles au Trianon-Cinéma.

- Création du Grand prix littéraire de l'Algérie. Ferdinand Duchêne en est le premier lauréat.
- Fondation de la revue *Afrique*, organe de l'AEA.

1922

- Fondation de la revue *La Voix des Humbles* par Saïd Faci, Rabah Zenati, Larbi Tahrat et Mohand Lechani, membres de l'Association des instituteurs d'origine indigène d'Algérie.
- Mohamed Bencheneb : *Abu Dolama, poète bouffon de la Cour des premiers califes abbassides* (Thèse).

1924

- Le peintre Mohamed Racim reçoit la Médaille des Orientalistes.
- Théâtre : adaptation en langue française par Belkacem Benhabîlès des pièces *Badie* et *Nedjma* de Tahar Ali Chérif.
- Tahar Ali Chérif fonde la Société du théâtre arabe El Mouhaddhiba.

1925

- Naissance de la presse réformiste musulmane (*El Mountaqid*, interdit, puis *Ech Chiheb*), faisant connaître les noms du cheikh Abdelhamid Benbadis, et des poètes Mohamed El Aïd Khalifa et Mohamed-Saïd Ez-Zahiri.
- Publication de l'anthologie coloniale *Notre Afrique*, préfacée par Louis Bertrand. Hadj Hamou y figure avec une nouvelle : "Le Frère d'Etthaous".
- Création de Zahia-troupe par Mohamed Allalou.
- Création de *Méditerranée*, revue coloniale.

1926

- Création de l'Etoile nord-africaine dans les milieux de l'émigration maghrébine en France.
- Mohamed El-Hadi Sanoussi Ez-Zahiri réunit le premier diwan poétique en langue arabe. Y figurent les textes de Mohamed Laïd Khalifa, Mohamed-Saïd Ez-Zahiri, Cheikh Tayeb El Okbi, Mohamed Lakani, Ahmed Ben Ghazali Kateb, Ramdane Hammoud, Ibrahim Ben Nouh et de Mohamed El-Hadi Sanoussi Ez-Zahiri.
- S. Oudiane : *Les Chants de la caravane* (poésie).
- Théâtre : *Djeha*, pièce en arabe dialectal, de Allalou et Dahmoun au Kursaal (Alger).

1927

- Première revendication indépendantiste exprimée à Bruxelles au nom de l'ENA par Messali Hadj.

Chronologie

- Création de la Fédération des Elus musulmans dirigée par le docteur Bentami. Elle aura une section dans chacun des trois départements algériens ; la section de Constantine animée par Me Sisbane sera la plus active.

- Théâtre : Créations de Allalou, Mahieddine et Rachid Ksentini. Premières adaptations en arabe dialectal de Molière.

1928

- *Le mariage de Bou Borma*, vaudeville de Rachid Ksentini en tournée. Allalou et Dahmoun adaptent *Le Pêcheur et le génie*, un conte des *Mille et une Nuits*.

1929

- Dissolution administrative de l'ENA.

- Rabah Zenati fonde avec la collaboration de Bendiab, Benelmouloud et Tchanderli l'hebdomadaire *La Voix indigène*.

- Tournée de la troupe Ksentini en Tunisie.

1930

- Fêtes du centenaire de la conquête d'Alger.

- Chérif Benhabilès annonce *Âmes frontières* : ce roman est resté inédit.

- *Le Fakir ermite*, comédie de Mahieddine en présentation à Berlin.

1931

- Création sous l'impulsion du cheikh Abdelhamid Ben Badis de l'Association des Ulémas ; elle lutte pour le réformisme musulman (Islah).

- Création de L'Union artistique d'Alger par Allalou et Djelloul Bachdjerrah qui montent *Le Barbier de Grenade*, comédie en 3 actes.

1932

- Théâtre : créations burlesques de Ksentini. Tournée algérienne avec Marie Soussan.

- Inauguration des activités de l'association de musique andalouse El Moussilia, animée par Ben Tefahi, Mahieddine Lakehal et les frères Fakhardji.

- Moufdi Zakaria : *Min Djibalina* (De nos montagnes), hymne.

1933

- Reprise des activités de l'ENA sous la direction de Messali.

- Circulaire Michel sur les prêches dans les mosquées. Polémique en Algérie sur cette question.

- Crise à la FEM : Le docteur Mohamed-Salah Bendjelloul succède à Chérif Sisbane.

- Abdelkader Hadj Hamou est élu vice-président de l'AEA.
- Le Grand Prix artistique de l'Algérie est décerné à Mohamed Racim.
- Robert Randau et Abdelkader Fikri [Abdelkader Hadj Hamou] : *Les Compagnons du jardin*.

1934

- Emeutes anti-juives à Constantine au mois d'août.
- Jean Amrouche : *Cendres* (poésie).
- Mohamed Bekkoucha et Abderrahmane Sekkal : *Les Printanières ou le romantisme arabe* (étude en langue arabe préfacée par El Aïd Ahmed Ben Belkacem).
- Début de la collaboration Mahieddine-Chaprot au théâtre : *Le Militaire à la caserne* et *Phaqo* (vaudevilles). Tournée nationale.

1935

- Mohamed Mansali : *Les conséquences de la débauche* (comédie en langue arabe).

1936

- Premier Congrès musulman.
- Discussion du projet Blum-Viollette sur la naturalisation française avec le maintien du statut personnel pour 21000 indigènes.
- Naissance du parti communiste algérien (PCA).
- Collaboration Mahieddine-Georges Hertz. *L'Amour des femmes* en tournée.
- Mohammed Ould Cheikh : *Myriem dans les palmes* (roman).

1937

- Nouvelle dissolution administrative de l'ENA. Création du parti du peuple algérien (PPA) qui lui succède. Engagement et victoire du PPA aux élections cantonales.
- J. Amrouche : *Etoile secrète* (poésie).
- Théâtre : *El Khedda'ine* de M. Bachetarzi.

1938

- Création des partis réformateurs de Ferhat Abbas (UPA) et du docteur Bendjelloul (RFMA).

Chronologie

- Disparition de Mohammed Ould Cheikh (30 janvier).
- *Crie toujours !* de Bachetarzi. Tournée suspendue par l'administration.
- *Ce qu'ils disent*, vaudeville de Ksentini.
- Littérature coloniale. Création de la revue *Rivages* ; elle officialise le groupe d'écrivains de l'Ecole d'Alger.

1939

- Début de la Seconde Guerre mondiale.
- Dissolution administrative de tous les partis politiques algériens. Suspension de la vie politique dans la colonie
- Ouvertures de camps de relégation dans le sud du pays ; Djenien-Bou-Rezg est réservé aux communistes.
- Mohamed Bekhoucha, *Les Poèmes érotiques* (essai, en langue arabe).
- Lancement du service du théâtre radiophonique par Mahieddine sur les ondes de Radio Alger.
- Création par Max-Pol Fouchet de *Mithra* (devenue après quelques numéros *Fontaine*).

1940

- Disparition de Abdelhamid Benbadis.
- Abolition du décret Crémieux par le gouvernement de Vichy.
- Cinéma : *A l'hôtel*, film de Rachid Ksentini.
- Sketches anti-nazis de Mahieddine dans les programmes de Radio Alger. *Hadj Kaci mobilisé*, vaudeville sur la guerre.
- *Mouzna*, comédie musicale d'Ahmed Lakehal.
- Littérature : Mention du jury du prix de l'Empire décernée à l'œuvre d'Abdelkader Hadj Hamou.
- Disparition de Saïd Guennoun.

1941

- Lettre de Ferhat Abbas au maréchal Pétain.
- Mohamed Sifi (pseudonyme d'Ali Belhadj) reçoit le Grand Prix littéraire de l'Algérie pour *Souvenirs d'enfance d'un blédard* (inédit).
- Adaptation en arabe dialectal des pièces de Molière *L'Avare* et *Le Malade imaginaire* par la troupe Mahieddine.

1942

- Débarquement allié en Afrique du nord.

- Slimane Rahmani reçoit le Grand prix littéraire de l'Algérie pour l'ensemble de ses travaux anthropologiques sur la Soummam (Petite Kabylie).
- André Sarrouy : *Ikache, le Magnifique*, théâtre algérien.
- Littérature coloniale. Albert Camus : *L'Etranger*.

1943

- Première ébauche du manifeste algérien de F. Abbas. De Gaulle à Alger.
- Le manuscrit de *Bou El Nouar, le Jeune Algérien* (roman), de Rabah et Akli Zenati, reçoit le Grand Prix littéraire de l'Algérie.
- André Breton découvre à Alger le peintre Baya.

1944

- Ordonnance du CFLN abolissant le Code de l'Indigénat et élargissant le groupe des électeurs du deuxième collège.
- Création par Abbas des Amis du Manifeste de la Liberté (AML).
- Sous le parrainage d'André Gide, Jean Amrouche et Jacques Lassaigue lancent la revue *L'Arche* (Alger).

1945

- Manifestations sanglantes, le 1^{er} mai, des AML et de la CGT, à Alger et Oran.
- Fin de la Seconde Guerre mondiale (8 mai 1945)
- Emeutes dans le Constantinois (Sétif, Guelma, Kherrata) suivies de répressions sur une grande échelle : le bilan de 45000 morts chez les Indigènes, présenté par les nationalistes, est controversé.
- Saadeddine Bencheneb reçoit le Grand Prix littéraire de l'Algérie pour son étude sur *La poésie arabe moderne*.
- Mohamed Bekkoucha : *Diwan Ben M'saïb*.

1946

- Création par F. Abbas de l'Union démocratique pour le Manifeste algérien (UDMA) et par Messali Hadj du Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD, couverture légale du PPA). Ces deux partis sont présents aux premières élections législatives de l'après guerre. Des candidats MTLD sont élus.
- Débuts d'une efflorescence littéraire et artistique. Lancement par Hamza Boubakeur de la revue *As-Salam* (elle deviendra en mars 1948 *Salam Ifrikiya*).
- Création par Emmanuel Roblès de la revue *Forge*. El Boudali Safir entre au comité de rédaction.

Chronologie

- Kateb Yacine : *Soliloques* (poèmes).
- Cinéma : Tahar Hannache : *Les Plongeurs du désert*.

1947

- Création de l'OS, bras armé du PPA-MTLD (février).
- Le parlement français adopte le statut de l'Algérie (septembre).
- Djamila Debèche crée la revue *L'Action*.

1948

- Malaise sur le front social. Grèves dans plusieurs secteurs (transports, postes et mines).
- Janvier-mars : Rencontres littéraires de Sidi-Madani, à l'initiative des Mouvements de la jeunesse algérienne dirigés par Charles Aguesse. Y prennent part du côté français : Henri Calet, Louis Parrot, Jean Tortel, Albert Camus, Louis Guilloux, Jean Cayrol, Michel Leiris, Francis Ponge et Brice Parrain ; du côté algérien : Abdelaziz Khaldi, Mohamed Zerrouki, Kouriba Nabhani, Jean Sénac, El Boudali Safir, Mohammed Dib.
- Ali El Hammami : *Idris, roman nord-africain*.
- Littérature coloniale. Emmanuel Roblès : *Les Hauteurs de la ville*.

1949

- Crise "berbériste" au MTLD.
- Décret du 5 mars fusionnant les enseignements européen (A) et indigène (B).
- Littérature : Disparition de Akli Zenati.

1950

- Démantèlement de l'OS par la police coloniale.
- Mouloud Feraoun : *Le Fils du pauvre, Menrad instituteur kabyle* (publication à compte d'auteur).

1951

- Un Front algérien pour la défense et le respect des libertés associe le MTLD, l'UDMA, le PCA et les Oulémas.
- Théâtre populaire d'Abdallah Nekli et Ali Abdoun.
- Le Grand prix littéraire de la Ville d'Alger est attribué au *"Fils du pauvre"* de Mouloud Feraoun.

1952

- Première ébauche de l'Organisation commune des régions sahariennes (O CRS) avec un siège à Colomb-Béchar, précisant les enjeux politiques et économiques du Sahara.
- Mohammed Dib commence avec *La Grande Maison* la publication de la trilogie "Algérie".
- Mouloud Mammeri : *La Colline oubliée* (roman). L'auteur refuse le Prix des Quatre Jurs. Violente polémique autour de l'attribution de ce prix (interventions de Mostefa Lacheraf, Mohamed-Chérif Sahli et Mahfoud Kaddache).
- Disparition de Rabah Zenati.

1953

- Dissensions entre Messali et le comité central du MTL D. Approfondissement de la crise à l'intérieur des instances dirigeantes.
- Disparitions de Abdelkader Hadj Hamou et de Slimane Ben Ibrahim.
- Ismaël Aït Djafer : *Complainte des mendiants de la Casbah et de la petite Yasmina tuée par son père* (poème).
- Mouloud Feraoun : *La Terre et le sang* (Prix populiste).

1954

- Naissance du CRUA (23 mars).
- Scission du MTL D (juillet)
- Le "groupe des 21" prépare l'insurrection armée (août-octobre).
- 1^{er} novembre : Début de la Guerre d'Indépendance sous la direction du FLN.
- Messali Hadj créé le MNA (22 décembre).
- Malek Bennabi : *Vocation de l'Islam* (essai).
- Jean Sénac : *Poèmes*.

1955

- L'UDMA participe aux élections générales (avril).
- Création de l'UGEMA (juillet)
- 20 août : Soulèvement de l'Est algérien sous la direction de Zighout Youcef.
- Motion des 61 élus indigènes qui rendent leurs mandats aux assemblées algériennes (26 septembre).

1956

- L'UDMA (janvier) et les Oulémas (février) rejoignent le FLN.
- Le PCA créé "Les Combattants de la libération" (mars).

Chronologie

- Accord FLN-PCA : "Les Combattants de la libération" intègrent à titre individuel les rangs de l'ALN (1^{er} juillet).
- Congrès de la Soummam du FLN. Le CNRA est créé (août).
- Premières bombes dans des lieux publics à Alger (septembre).
- Détournement par la chasse française de l'avion royal marocain avec à son bord Ben Bella, Aït Ahmed, Khider, Boudiaf et Lacheraf (22 octobre).

- Kateb Yacine : *Nedjma* (roman).
- Malek Haddad : *Le Malheur en danger* (poésie).
- Le FLN interdit les manifestations artistiques publiques et privées. Début de l'émigration en France, puis en Tunisie, de plusieurs artistes.

1957

- Grève de 8 jours à l'appel du FLN (février).
- Ahmed Zabana est le premier militant FLN guillotiné à la prison Barberousse d'Alger (12 février).
- Pétition des officiers indigènes algériens de l'armée française adressée au président Coty.
- Massacre de Melouza dans la wilaya III (mai).
- Numéro spécial "Algérie" de la revue *Entretiens sur les Arts et les Lettres* introduit par Mohammed Harbi (Rodez, février).
- Littérature coloniale. Albert Camus, prix Nobel de littérature.

1958

- Putsch des généraux français à Alger (13 mai).
- Lancement de la campagne de fraternisation.
- Retour du général de Gaulle au pouvoir (juin) ; création de la V^e République.
- Formation du GPRA présidé par Ferhat Abbas (19 septembre).
- Création à Alger de la revue *Femmes nouvelles*, dans le sillage des événements du 13 mai.
- Création à Tunis de la troupe théâtrale du FLN.

1959

- Intensification des opérations militaires contre les maquis. L'opération "Jumelle" débute en juillet.
- Le général de Gaulle évoque l'autodétermination (16 septembre).
- *La Gangrène* (ouvrage collectif de militants du FLN sur la torture).
- Littérature coloniale. Jean Pélégri : *Les Oliviers de la justice*.

1960

- Semaine des Barricades organisée par les pieds-noirs (24 janvier-1^{er} février).
- Pourparlers de Melun (25-29 juin).
- "Manifeste des 121", sur le droit à l'insoumission, signé par les artistes et intellectuels français (5 septembre).
- Procès du réseau Jeanson.
- Manifestations à l'appel du FLN (9-13 décembre).
- Djamel Amrani : *Le Témoin* (récit sur les exactions de l'armée française en Algérie).

1961

- Annonce d'un référendum sur l'autodétermination.
- Les défenseurs de l'Algérie française créent au mois de février l'Organisation armée secrète (OAS).
- Le GPRA et le gouvernement français ouvrent des négociations sur l'autodétermination (30 mars).
- Putsch des généraux (22-25 avril).
- Benyoucef Ben Khedda, nouveau président du GPRA (28 avril).
- Frantz Fanon : *Les Damnés de la terre* (essai).
- Malek Haddad : *Le Quai aux Fleurs ne répond plus* (roman).
- Jean Sénac : *Matinale de mon peuple* (poésie).
- Bachir Hadj Ali : *Chants pour le onze décembre* (poésie).

1962

- Les négociateurs algériens et français arrivent à un accord entériné par le CNRA.
- Proclamation du cessez-le-feu (19 mars).
- Politique de la terre brûlée de l'OAS (janvier-juin). Incendie de la Bibliothèque universitaire d'Alger (7 juin).
- Référendum d'autodétermination. Les Algériens votent pour l'indépendance (1^{er} juillet).
- Proclamation officielle de l'indépendance (3 juillet).
- Disparition de Mouloud Feraoun, assassiné par l'OAS (15 mars).
- Ferhat Abbas : *La Nuit coloniale* (essai).
- Mohammed Dib : *Qui se souvient de la mer* (roman).
- Assia Djébar : *Les Enfants du nouveau monde* (roman).
- Mouloud Feraoun : *Journal, 1955-1962*.

I.

**AUTEURS
DE LA PERIODE COLONIALE
1833-1962**

A

ABA ABAOUB (Noureddine [Aba]) - ABBAD - ABBAS (Ferhat) - ABDALLAH (Hadj) - ABDALLAH (Mohamed) - ABD-EL-GHANI - ABDELKADER (Abderrezak) - ABDERRAHMANE (Mohamed) - ABDESSMED (Boubakeur) - ABDOUN (Mohamed) - ABD-UR-RAHMAN - ABOU BEKR (Abdesslam) - ABOU EL QASIM - AÏT ATHMAN (Chérif) - AÏT DJAFER (Ismaël) - AÏT MAHDI - AÏT OUYAHIA - ALLAOUA (Mustapha) - ALY CHERIF (Ahmed) - AMRANI (Djamel) - AMROUCHE (Jean) - AMROUCHE (Madjid) - AMROUCHE (Marcel) - AMROUCHE (Marie-Louise) - AMZIAN (Aziz Ben Mohamed) - ARABDIOU (Mohamed)

ABA ABAOUB

De son vrai nom Noureddine Aba, né le 16 février 1921 à Colbert (Sétif), Aba Abaoub signe au début des années 1940 quatre recueils de poèmes, publiés à Saint-Etienne (France) par Les Intellectuels réunis (*L'Aube de l'Amour*, 1941 ; *Au-delà des ombres*, 1942 ; *Les Portes crépusculaires* et *Huit bracelets pour nostalgie*, 1943). Etudiant à la Faculté de droit de l'Université d'Alger, il est mobilisé en France entre 1943 et 1945. Rendu à la vie civile, il s'installe à Paris où il exerce la profession de journaliste, couvrant pour plusieurs quotidiens le procès de Nuremberg. Il donne, vers la fin des années 1940, quelques poèmes à *Es Salem* de Hamza Boubakeur.

[1962 : Il réapparaît sur la scène littéraire, en 1963, signant de son nom le recueil de poèmes *La Toussaint des énigmes*, préfacé par Jean Pélégri, et un nouveau départ pour une carrière d'écrivain d'une grande humilité, gardant comme horizon un humanisme généreux et attentif aux bouleversements du monde, nourrissant une profonde éthique de l'écriture qui rapproche les émotions et les souffrances par delà les frontières et soutenant la cause palestinienne.

Une vingtaine d'ouvrages (poésie, théâtre, essais) sont publiés, accompagnant une œuvre de conférencier et de critique de la littérature algérienne de langue française

ABB

qu'il fera connaître par ses travaux et son enseignement aux Etats-Unis et dans plusieurs pays européens. Il est, dans les années 1960, proche des intellectuels africains francophones de Paris, collaborateur de la revue *Présence africaine* et membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. De retour pour quelques mois en Algérie, au début des années 1980, il prend une part appréciable dans le débat sur l'édition et donne des études à la presse spécialisée.

Acteur reconnu par les institutions littéraires, Nouredine Aba reçoit plusieurs distinctions, notamment le prix Charles Oulmont, décerné par la Fondation de France au mois d'octobre 1985, qui récompense l'ensemble de son œuvre. Il décède, à Paris, le 19 septembre 1996. Une fondation, créée à l'initiative du Haut Conseil de la Francophonie, portant son nom et instituant un prix littéraire, s'est fait connaître dans les années 1990.]

Œuvres

Poésies. *L'Aube de l'Amour*, 1941 ; *Au-delà des ombres*, 1942 ; *Les Portes crépusculaires* et *Huit bracelets pour nostalgie*, 1943 (Saint-Etienne, Les Intellectuels réunis) ; *Gazelle après minuit*, 1978, *Gazelle au petit matin*, 1983 (Paris, Minuit), *Le Chant perdu au pays retrouvé* (Paris, Cerf, 1978), *C'était hier Sabra et Chatila*, chant d'épreuve, 1983, *Mouette, ma mouette*, 1984, *Je hais les trains depuis Auschwitz* (Paris, L'Harmattan, 2000).

Théâtre. *L'Annonce faite à Marco* suivie de *Montjoie Palestine ! ou l'an dernier à Jérusalem*, poésie (Paris, P.J. Oswald, 1979), *L'Aube à Jérusalem* (Alger, Sned, 1979), *La Récréation des clowns* (Paris, Galilée, 1980), *Tell Zaâtar s'est tu à la tombée de la nuit* (Paris, L'Harmattan, 1981), *Le Dernier jour d'un nazi* (Paris, Stock, 1982) ; *L'Arbre qui cachait la mer* suivi de *Et l'Algérie des rois, Sire ?* poésie, 1992 ; *Une si grande espérance* suivi de *Comme un oiseau traqué*, poésie, 1994 (Paris, L'Harmattan) ; *Le Jour où le conteur arrive* (Paris, L'Avant-scène, 1992) ; *L'Exécution au beffroi* (Carrière-Lansman, 1995).

Contes et récits. *Deux étoiles filantes dans le ciel d'Alger* (Paris, Nathan, 1979), *La Gazelle égarée* (Alger, Sned, 1979), *Les Quatre ânes et l'écureuil* (Paris, Hachette, 1982) ; *La Ville séparée par un fleuve*, 1994, *Natacha chat chat*, 2000 (L'Harmattan).
Essai. *Lettre aux intellectuels algériens* (Présence de la Palestine, s.d.).

► Denise Barrat : "Le poète est une vigie...", *La Semaine de l'Emigration* (Paris), n° 84, 2 mai 1984.

ABBAD

Instituteur. Cosigne avec ses collègues Renaud et Aït Ouyahia, le manuel *La Lecture liée au langage* (Paris, Hatier).

ABBAS Ferhat

Le parcours de Ferhat Abbas, fils d'un caïd de Strasbourg dans le Jijelois, semble balisé dès son entrée à la Faculté de médecine d'Alger où il prépare un diplôme de pharmacien d'officine. Né à Chekfa (Taher), le 24 octobre 1899, dans une famille qui jouit d'une bonne intelligence avec le colonat local et dont le prestige dans l'Est algérien ne cesse de grandir, le jeune homme est attentif pendant ses années d'études au rôle social et politique des Jeunes Algériens. Ils ne constituent pas encore un parti politique, mais restent très présents dans les cités où depuis les années 1910 leur revendication d'ouverture politique, dans une Algérie encore profondément marquée par le Code de l'Indigénat, gagnent de nombreuses adhésions dans la jeunesse estudiantine.

Ce premier ancrage comptera dans l'itinéraire politique du jeune Abbas, du syndicalisme estudiantin aux premiers combats électoraux sous la bannière de la Fédération des Elus musulmans du département de Constantine où s'illustraient déjà les docteurs Sisbane, Bendjelloul et Saâdane. Le ton de l'orateur, acquis à une Algérie française plus juste envers toutes ses communautés, est celui d'un rhéteur qui, en plus d'une occasion dans les colonnes de la presse indigène modérée (celle de Mohamed Soualah), ou indigénophile (*Le Trait d'Union* de Victor Spielmann) aura le souci, sous la signature de Kamel Abencerage, de la formule percutante. Un premier ouvrage *Le Jeune Algérien. De la colonie vers la province*, publié en 1931, au lendemain des somptueuses célébrations du centenaire de la prise d'Alger, nourrit les attentes politiques du syndicaliste de l'Association des étudiants musulmans de l'Afrique du nord.

Abbas se fixe à Sétif et y entre en politique en 1935, remportant des sièges au conseil municipal, puis au conseil départemental, à l'Assemblée algérienne et à l'Assemblée française. Il est, pour ses amis comme pour ses adversaires, le défenseur zélé d'une politique qui appelle dans le contexte colonial de l'après-centenaire à faire table rase du passé et qui ne manque pas de choquer :

"Si j'avais découvert la "Nation algérienne", je serais nationaliste et je n'en rougirais pas comme d'un crime...l'Algérie en tant que patrie est un mythe. Je ne l'ai pas découverte. J'ai interrogé l'Histoire ; j'ai interrogé les morts ; j'ai visité les cimetières : personne ne m'en a parlé. Sans doute ai-je trouvé "l'Empire Arabe", "l'Empire Musulman", qui honorent l'Islam, et notre race, mais ces empires se sont éteints... on ne bâtit pas sur du vent. Nous avons donc écarté une fois pour toutes, les nuées et les chimères pour lier définitivement notre avenir à celui de l'œuvre française dans ce pays" ("La France, c'est moi", art. de *L'Entente franco-musulmane*, 27 février 1936).

En 1938, alors que rien ne semble changer dans les programmes de la FEM, c'est la rupture d'avec Mohamed-Salah Bendjelloul et la création de l'Union populaire algérienne (UPA), formation interdite à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Le politicien, toujours soucieux de la légalité coloniale, adopte un ton nouveau, en 1943, au moment de la rédaction du Manifeste de la liberté et de la création de l'association des Amis du Manifeste de la Liberté (AML) dont il est le principal rédacteur. Le procès du colonialisme devient légitime.

L'entrée en Algérie des troupes alliées avait donné l'illusion d'un proche dénouement de la situation coloniale. Un rapprochement du PPA et des Oulémas était envisagé ; mais la reprise est brutale après les événements sanglants du 8 mai 1945 à Sétif, Guelma et Kherrata. Accusé par l'administration coloniale d'en être l'instigateur, Abbas est arrêté et emprisonné pendant quelques mois sur réquisition du gouverneur général socialiste Chataigneau qui voulait organiser un procès et obtenir sa condamnation à mort.

Libéré, Abbas crée, en 1946, l'Union du Manifeste algérien (UDMA) ; il envisage une République algérienne autonome, associée à la France, et rejette définitivement l'espoir d'une assimilation, devenue lointaine, qui a pourtant forgé ses premiers engagements politiques. Devant l'extrême opposition des représentants coloniaux, exerçant une forte hégémonie politique dans les instances élues de la colonie et refusant toute opportunité de dialogue avec les représentants des Indigènes, cette idée de république fédérée demeurerait sans avenir. Abbas y voyait une remise en cause du fonctionnement du système colonial, déterminant un second ancrage dans sa maturation politique, celui de l'autonomie.

Cependant, sa décision de se rapprocher du FLN et de s'aligner sur son objectif d'indépendance nationale par la lutte armée ne sera acquise qu'après de nouvelles rebuffades. Tentera-t-il vainement d'ouvrir un ultime dialogue sur l'avenir de l'Algérie avec les instances coloniales une année après le début de l'insurrection armée ? Le chemin qui mène à Tunis, âprement négocié avec Abane Ramdane, ne sera jamais aussi proche. Au mois de décembre 1955, les élus de l'UDMA rendent leurs mandats; en janvier 1956, ils rallient le FLN.

Coopté dans les instances dirigeantes du FLN au Congrès de la Soummam, le 20 août 1956, Abbas est désigné président du GPRA, de septembre 1958 à août 1961. *La nuit coloniale*, premier volet de *Guerre et révolution d'Algérie*, publié en 1962, marque le désaveu d'une politique coloniale qui a exprimé dans ses multiples avatars la mort des valeurs républicaines, généreusement diffusées par l'école française, qui ont porté les espérances de Abbas et des élites indigènes au tournant des XIX^e et XX^e siècles, tout en modelant durablement leur conception de la politique.

[1962 : Soutenant au moment de la crise de l'été 1962 l'EMG contre le GPRA, Ferhat Abbas préside à l'indépendance la première Assemblée constituante dont il démissionne au mois d'août 1963 pour protester contre une mise en coupe réglée du FLN et du pays par les nouvelles autorités. Déçu par l'Algérie française, il ne le sera pas moins par l'Algérie algérienne qui ne lui évitera aucune des avanies subies dans la colonie, de la prison au confinement et à la résidence surveillée, qu'il rapporte dans son dernier ouvrage *L'Indépendance confisquée*.

Abbas meurt à Alger le 21 décembre 1985, inconnu des nouvelles générations ; son nom et son action restent aujourd'hui encore occultés dans les manuels d'histoire d'une Algérie qu'il voulait libre et démocratique, qui aura été son ultime credo. Son retour dans la mémoire collective algérienne date de la fin des années 1990 ; son nom est donné à l'Université de Sétif et à l'aéroport de Jijel à un moment où des colloques, régulièrement organisés à Sétif et regroupant des universitaires de France et d'Algérie, réinsèrent dans le champ d'une histoire nationale à construire une présence jamais apaisée dans le tumultueux parcours de la formation de l'Algérie moderne.]

Œuvres

Essais. *Le Jeune Algérien. De la colonie vers la province*, Paris, La Jeune Parque, 1931 ; rééd., Paris, Garnier, 1981, Alger, Anep, 2006. *Guerre et révolution en Algérie : I. La nuit coloniale*, Paris, Julliard, 1962. *Autopsie d'une guerre. L'Aurore*, Paris, Garnier, 1980. *L'Indépendance confisquée*, Paris, Flammarion, 1984.

Programmes politiques. Aux éditions Libération (Alger) : *Manifeste du peuple algérien*, 1943. *J'accuse l'Europe*, 1944. *Regards sur le présent et l'avenir de l'Algérie*, 1948. *Notre combat contre le colonialisme. Pour l'avenir d'une démocratie véritable en Algérie*, 1948. *Le régime colonial est la négation de la justice et de la civilisation [MM. Ciosi et Naegelen, techniciens des fraudes électorales et fossoyeurs du statut de l'Algérie]* (1949). *Réponse de l'UDMA au gouverneur M.E. Naegelen*, 1950 (en collaboration avec Ahmed Boumendjel).

Chez d'autres éditeurs : *Pourquoi nous créons l'Union populaire algérienne*, 1938. *Appel à la jeunesse française et musulmane. Face au crime colonialiste et à la forfaiture de l'administration*, 1946. *Du Manifeste à la République algérienne*, Alger, Imprimerie générale, 1947.

► Khalfa Mameri (2006). B. Stora et Z. Daoud (1995). Guy Pervillé (1984). B. Stora (1984). Amar Naroun (1961).

ABDALLAH [Hadj]

Voir : BOUKABOUYA Rabah

ABDALLAH Mohamed

Issu d'une lignée de notables de Grande Kabylie, Mohamed Abdallah est un élève des premiers collèges ouverts aux Indigènes dans la colonie ; il est envoyé, probablement vers la fin des années 1850, en France pour suivre une formation militaire. Officier naturalisé, appartenant au corps des spahis, Mohamed Abdallah devient à sa radiation des effectifs, vers la fin des années 1870, un acteur écouté de la société indigène, préoccupé par la situation de ses coreligionnaires et par la politique coloniale. Il intervient dans plusieurs débats publics sur l'enseignement des Indigènes, et encourage avec d'autres membres de l'élite locale la création à titre expérimental d'écoles en Grande Kabylie, tout en revendiquant la citoyenneté française dans le respect du statut civil musulman. Celui que Charles-Robert Ageron (1968) présente comme un "curieux auteur musulman francisé" publie, en 1880, chez Fontana, à Alger, quatre opuscules qui ne valent que par leur liberté de ton. Il est le premier officier indigène musulman qui choisit l'écriture française et l'édition pour poser les éléments d'un bilan de la politique coloniale : *De la justice en Algérie*, *De la sécurité dans les villages et les tribus*, *L'Avenir*. L'auteur regroupera la même année sous le titre *Actualités* des articles donnés à *L'Akhbar*. Il note à propos de l'instruction de ses coreligionnaires : "Il faut les instruire à tout prix ; maintenir un peuple dans l'ignorance de peur d'user envers lui de violence apparente est un dangereux et grossier sophisme". Il y fustige, entre autres thèmes, le rôle des cadis plus portés à la prévarication qu'à la justice, donnant à sa charge contre ces agents de la loi musulmane une rhétorique enflammée.

ABD-EL-GHANI

Signe, en 1951, une brochure sur *Le Problème de l'émigration algérienne en France*, aux Cahiers algériens, à Paris.

ABDELKADER Abderrazak

Né en 1914 à Damas, petit-fils de l'émir Abdelkader, Abderrazak Abdelkader voyage en Europe et au Proche Orient après la Seconde Guerre mondiale. Il séjourne en Israël et s'intéresse à l'organisation socio-économique des *kibboutzim*. Rentré en Algérie en 1962, il crée un maquis d'opposition au régime du président Ben Bella. Arrêté, en 1963, par la police politique et expulsé du pays, il se tourne vers le Machrek en effervescence. Il publie chez Maspéro, à Paris, deux essais : *Le Conflit judéo-arabe* (1961) et *Le Monde arabe à la veille d'un tournant* (1966).

ABDERRAHMANE Mohamed

Par ses travaux, Mohamed Abderrahmane conforte le choix des pouvoirs politiques coloniaux de favoriser l'enseignement et la création d'outils didactiques de l'arabe dialectal algérien. Ses manuels d'arabe parlé à l'intention des élèves des collèges et des lycées, publiés en 1906, constamment réédités jusqu'aux années 1930, connaissent une relative fortune dans les lycées d'Algérie (*Enseignement de l'arabe parlé et de l'arabe régulier d'après la méthode directe*. Seconde période, classe de quatrième et de troisième ; *Enseignement de l'arabe parlé et de l'arabe régulier*. Troisième période : seconde, première et philosophie. Cet ouvrage comporte un choix de récits et de poèmes français adaptés par l'auteur).

ABDESSEMED Boubaker

Né le 8 mai 1918 dans un petit hameau près d'El-Madher (Batna), Boubaker Abdessemed y suit les cours de l'école primaire jusqu'au certificat d'études primaires qui lui ouvre les portes du cours complémentaire Jules Ferry, à Constantine. Un de ses éditeurs a noté qu'"à vingt et un ans, il est mêlé à la Grande Croisade de 1939-1945 d'où il émerge HOMME".

Dès lors commence une vie aventureuse aux tonalités contrastées. Abdessemed est successivement comptable, puis commis greffier en Algérie, ensuite chauffeur de taxi et chef comptable en France, vers la fin des années 1950. En 1960, il réside au Maroc et commence la rédaction d'un essai *Nous, ces gueux* (Rabat, 1961).

[1962 : De retour en Algérie après l'indépendance, il exerce diverses fonctions dans les services du Trésor et de la société nationale de sidérurgie avant de se consacrer à l'exploitation agricole familiale de "T'fouda", non loin de Batna. Au début des années 1970, il s'associe à la campagne politique lancée par le président Boumediene pour la promotion de la "révolution agraire" et offre 50 hectares du domaine familial au Fonds national de la révolution agraire. Sa venue à la littérature se place sous le sceau de l'amour et de l'amitié : c'est la rencontre de deux femmes, Michou et Ninouchka P... qui le mène sur "le chemin de la littérature". Sous le pseudonyme de Hadj Kaddour fils, il signe, en 1972, *Les Niveleurs ou dix années de la vie d'un cancre* (inédit). Le 1^{er} novembre 1975 est achevé d'imprimer sur les presses des Editions populaires de l'armée, à Alger, *T'fouda, terre africaine*, qui porte en sous-titre *Ifis, l'illuminé du désert*. Trois autres ouvrages annoncés dans cette série restent inédits.]

ABD

ABDOUN Mohamed

Mohamed Abdoun publie en 1902, chez l'imprimeur constantinois Paulette, un "conte kabyle" *L'Aurore et la médaille d'argent*, introduit par le publiciste monarchiste Paul Leblanc de Prébois.

ABD-UR-RAHMAN

Neveu de l'Emir Abdelkader, Abd-ur-Rahman est, en 1891, interprète au ministère turc des affaires étrangères. Il adresse à la commission sénatoriale des XVIII, en mission en Algérie sous la présidence de Jules Ferry (avril-juin 1891), un *Mémoire* publié dans l'ouvrage d'Henri Pensa : *L'Algérie* (Paris, J.K. Rothschild, 1894).

ABOU-BEKR Abdesslam

Fils de l'éminent arabisant et juriste Choaib Abou-Bekr, Abdesslam Abou-Bekr (1876-1941) a été, après des études de droit musulman, membre des juridictions musulmanes malékites de Tlemcen. Il a enseigné à la Médersa, tout en occupant depuis la fin du XIX^e siècle la fonction de cadi de cette ville jusqu'à son décès. Membre influent de l'intelligentsia indigène, longtemps élu au conseil municipal de Tlemcen, il est l'auteur d'un *Répertoire de jurisprudence musulmane algérienne et tunisienne* (statut personnel et successions), publié en 1923 à Alger par Carbonel, et de nombreuses études sociologiques et juridiques données à la *Revue africaine* et au *Bulletin de la Société de géographie d'Oran*. Il cosigne avec Paul Bauer, en 1913, *Mon interprète. Grammaire, dialogues français-arabes*, et, en 1925, avec le colonel Paul Azan *Une consultation juridique d'Abd-El-Kader* (Oran, Fouque). L'auteur, qui participe en 1900, au II^e Congrès de sociologie coloniale, témoigne toutefois d'une curiosité scientifique assez vaste dans des travaux d'ethnologie (*La Tebia ou les mauvais esprits ravisseurs des enfants en bas âge*, 1905 ; *Les marabouts guérisseurs*, 1924), de lexicographie (*Petit dictionnaire français-arabe des termes de guerre*, 1918) et d'analyse socio-politique (*Une délégation de notables musulmans algériens à la foire de Rabat*, 1918), tous publiés chez Fouque, à Oran.

ABOU EL QASIM

Auteur, en 1891, d'un *Cours pratique de langue arabe*, selon les principes académiques de l'université coloniale. Cet ouvrage s'adresse principalement à des locuteurs de langue française.

AÏT ATHMAN Chérif

Né en 1917 à Sidi-Aïch (Bougie), Chérif Aït-Athman commence une formation d'instituteur à l'Ecole normale de Bouzaréa qu'il n'achève pas. Il est proche des milieux communistes algérois, mais sans prendre la carte du parti. Mobilisé dès les premiers jours de septembre 1939, il participe à la "drôle de guerre" ; il est fait prisonnier en juin 1940 sur le front de l'Est. Est-ce à cette période qu'il adhère à l'idéologie nazie ? Libéré, il se rapproche de l'agent hitlérien Mohamed El Maadi et germanise la transcription de son nom, signant désormais Atmann. Il est à Paris, en 1943, un membre actif du Comité musulman de l'Afrique du nord (dirigé par Mohamed El Maadi) et publie des brûlots dans son organe *Er Rachid*. Abhorrant le colonialisme français, Chérif Aït Athman gardait l'espoir d'une libération de l'Algérie par l'Allemagne nazie. Il donne, en 1944, à l'éditeur France-Empire, à Paris, un recueil de poèmes *La Prison est pour les hommes*, introduit par Guy Boissy, rédacteur en chef de la revue collaborationniste *Cæmedia*.

AÏT DJAFER Ismaël

Né en 1929 à Alger, Ismaël Aït Djafer est le fils d'un buraliste du square Port Saïd. Il est pigiste, vers la fin des années 1940, au quotidien *Alger soir*, connu pour ses humeurs algéroises et ses caricatures des célébrités du monde sportif. Il est très tôt sensible au dénuement de ses coreligionnaires dont il suit la chronique désespérée dans les journaux coloniaux d'Alger. Il vient à la poésie dans la mesure attristée d'un de ces faits divers tragiques qui endeuillent la population de la Casbah. L'histoire de ce mendiant qui vient de perdre sa femme, jetant, en cette matinée du 20 octobre 1949, avec une forte ténacité sous les roues d'un camion, sa petite fille de neuf ans pour la tuer, parce qu'il ne pouvait plus la nourrir, le bouleverse. Il commence à écrire, à partir de ce drame, un texte qui ne connaîtra son aboutissement que quatre années après ; les premières moutures qu'il donne aux revues algéroises ne sont qu'un prélude à ce chant funèbre que sera *Complainte des mendiants arabes de la Casbah et de la petite Yasmina tuée par son père* (1953). Pendant la guerre, Aït Djafer est à Paris, proche du peintre Mohamed Issiakhem et de Kateb Yacine.

[1962 : A l'indépendance, il travaille à Alger comme employé aux écritures auprès de l'administration du Trésor public. Connaît-il les tracasseries de la police politique d'Ahmed Ben Bella, se retranchant dans un grand isolement ? Il retourne en France vers la fin des années 1970, écrivant pour le théâtre *Les Mendiants de la Casbah*, pièce adaptée de "*La Complainte*". Il décède le 1^{er} mai 1995.]

AÏT

► H.A. : "Ismaël Aït Djafer, caricaturiste et chroniqueur", *Le Matin* (Alger), 26 septembre 1996.

AÏT MAHDI

Auteur, en 1899, d'une brève étude *En Kabylie, colporteurs et usuriers*, Aït Mahdi a été, jusqu'à la veille de la Grande Guerre, un caïd de commune mixte et un délégué financier habile et pugnace. Premier président élu de la "section kabyle" des Délégations financières, il y défend le principe d'une émigration kabyle en France à raison de cent ouvriers chaque année.

Plus marqué du côté des conservateurs "Vieux Turbans", il conduit, dans les années 1910, une rude bataille contre *L'Islam* de Sadek Denden, porte-parole du courant Jeune Algérien dont il dénonce les représentants qui "n'exprimeront jamais que leur propre opinion et leur ingratitude". Personnage incontournable de la vie sociale et économique de Grande Kabylie, il est assassiné, en 1915, dans des conditions troubles.

AÏT OUYAHIA

Cosigne, avec Renaud et Abbad, *La lecture liée au langage* (Paris, Hatier, s.d.).

ALLAOUA Mustapha

Instituteur à Mostaganem, au début des années 1890, Mustapha Allaoua publie, en France, un récit *Le Faux talisman*, consacré par le prix littéraire de la Ville de Paris, en 1893. Il s'agit du premier ouvrage de fiction publié en volume par un Indigène d'Algérie.

ALY CHERIF Ahmed

Signe, en 1911, chez Heintz à Alger, *A la mémoire de Si Zahar Aly Chérif*.

AMRANI Djamal

Appartenant à la famille d'un fonctionnaire des PTT, bien intégrée dans l'établissement colonial algérois, Djamal Amrani, né le 29 août 1935 à Aumale, entre brutalement, en 1957, dans la Guerre d'Indépendance lorsque la police vient l'arrêter. Il a déjà perdu dans cette guerre son père, son frère et son beau-frère l'avocat Ali Boumendjel. Il rapporte dans un bref récit *Le Témoin*

(Paris, Minuit, 1960) les circonstances douloureuses de son arrestation et les sévices subis durant sa garde à vue, puis son emprisonnement. Libéré, il se trouve en France, puis à Oujda auprès de l'Etat-major de la wilaya 5. Il signe du pseudonyme Jamil Kabab un court récit "Les derniers beaux jours" (*Jeune Afrique*, Paris, juin 1962). Il figure, en 1963, dans l'anthologie *Espoir et parole* réunie par Denise Barrat (Paris, Seghers) avec cinq poèmes écrits pendant les derniers mois de la guerre : "Le Héros national", "Premier novembre 1954", "Le Sang des innocents", "Cierges de clarté", "Les Gosses de l'Eden".

[1962 : De retour en Algérie, Djamel Amrani travaille dans la presse nationale, à *El Djeïch*, publication officielle de l'armée, et *An Nasr*, quotidien en langue française de l'Est algérien. Il exerce pendant une courte période la fonction d'attaché culturel à l'ambassade d'Algérie à Cuba. Poète, il signe une œuvre féconde qui marque les territoires singuliers de l'homme, en quête d'une sensibilité intérieure, toujours vive et blessée (*Bivouac de certitudes*, 1968 ; *Aussi loin que mes regards se portent...*, 1972 ; *Jours couleur de soleil*, 1979 ; *Entre la dent et la mémoire*, 1981 ; *Argile d'embolie*, 1985 ; *Démener la mémoire*, 1986). Sa pièce de théâtre *Il n'y a pas de hasard* (1973) et son recueil de nouvelles *Le Dernier crépuscule* (1978, introduit par Jean Déjeux), indiquent la forte prégnance d'un passé décomposé, cette "nuit où vécu son pays, son peuple", selon l'expression de J. Lévi-Valensi et J.E. Bencheikh (1967). Critique talentueux, lecteur fraternel, Djamel Amrani a été des années durant le puissant propagateur de tous les horizons de la poésie algérienne, organisant en différents lieux du pays des lectures publiques et des montages poétiques d'auteurs qu'il aura, avec les voix de ses amis de la radio Samir Benchérifa et Leïla Boutaleb, fait connaître et aimer à de nombreuses générations de jeunes lecteurs. Il décède, à Alger, le 5 mars 2005.]

AMROUCHE Jean El Mouhoub

Après des études primaires et secondaires en Tunisie (au collège Aloui, à Tunis) où sa famille s'installe, en 1913, Jean El Mouhoub Amrouche (né à Ighil-Ali, commune mixte de Bougie, en Petite Kabylie, le 7 février 1906, mort à Paris le 17 avril 1962) part en France pour suivre les cours de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud. Il prend son premier poste à Bône, au début des années 1930. C'est de cette période que datent ses premières correspondances avec André Gide.

De retour en Tunisie, il enseigne à Sousse, avant de retourner à Tunis où il fait son entrée dans le journalisme, lançant avec son ami Armand Guibert les pages hebdomadaires de la *Tunisie française littéraire* (1941-1942). Il cultive déjà de sûres influences poétiques, celles de Patrice La Tour du Pin, Giuseppe Ungaretti

et O.V. Milosz. S'il a pu se faire connaître comme le poète d'une mémoire blessée du "pays perdu" dans ses recueils *Cendres* (1934) et *Etoile secrète* (1937), le traducteur des aèdes légendaires dans *Chants berbères de Kabylie* (1939) ou le portraitiste inspiré de "l'Eternel Jugurtha" ("L'Eternel Jugurtha. Propositions sur le génie africain", *L'Arche*, 1946), Jean Amrouche demeure l'auteur inaccompli de plusieurs tentatives romanesques depuis *Le Chant d'Akhli*, annoncé en 1934, jusqu'aux papiers épars et à la profusion de titres de romans toujours inaboutis des années 1950, qui soulignaient déjà une volonté de trouver place dans ce genre.

Quittant Tunis pour Alger, il y fonde - à l'instigation d'André Gide - la revue culturelle *L'Arche* et prononce la fameuse conférence sur "l'éternel Jugurtha" (1943). Il intègre l'équipe éditoriale de Charlot qu'il retrouve ensuite, à Paris, en qualité de responsable littéraire. Il demeure le lecteur attentionné et scrupuleux qu'il a été à la *TFL*, suscitant ce mot célèbre de Mauriac : "Qui nous a vraiment lu, sinon Amrouche ?" Le journalisme littéraire - marqué, dans les années 1940-1950, par de grands entretiens radiophoniques avec Gide, Claudel, Ungaretti, Giono et Mauriac - ouvrait-il pour Amrouche la voie escarpée du journalisme politique (1939-1959) et la fonction de rédacteur en chef de la radio nationale française dont il sera cruellement dessaisi pendant la guerre d'Algérie, pour des raisons assez évidentes.

Son intérêt pour les concepts d'"être algérien" et de "nation" s'affirme déjà dans une étude sur "L'Idée de nation et l'Algérie", donnée à *La Voix des Humbles* (n° 189-193, décembre 1938-avril 1939). Mais l'homme n'hésite pas à dire combien il est partagé entre ses racines algériennes qui plongent dans une histoire ancienne et ténébreuse et son présent de Français chrétien : "Je me nomme El Mouhoub, fils de Belkacem, | petit-fils d'A Ahmed, arrière petit-fils d'Ahcène | Je me nomme aussi, et indivisément, Jean, fils d'Antoine" (texte d'avril 1956, cité par Réjane Le Baut).

Ecartelé entre les deux sources profondes de son être ("Algérien universel", selon remarquable formule de Dib), Jean Amrouche n'en restait pas moins rivé à une idée de liberté qui témoignait chez lui d'un humanisme profondément chrétien, solidaire aux côtés de ceux qui combattent pour leur indépendance et veulent "habiter [leur] nom". Il leur rendra hommage dans un très beau poème "Combat algérien", recueilli par Denise Barrat (*Espoir et parole, op. cit.*) : "Nous ne voulons plus errer en exil | dans le présent sans mémoire et sans avenir".

Jean Amrouche s'est distingué, depuis les années 1930, par des contributions d'une grande probité morale, données à des journaux et revues, en partie réunies et publiées par Tassadit Yacine (*Un Algérien s'adresse aux Français ou l'histoire de l'Algérie par les textes, 1943-1961*), Paris, Awal-L'Harmattan,

1994 ; *Jean Amrouche, l'éternel exilé, choix de textes (1939-1950)*, Paris, Awal-Ibis Press, 2002). En 2009, l'éditeur parisien Non lieu publie son *Journal, 1928-1962*, introduit et annoté par Tassadit Yacine. Sa correspondance avec ses amis écrivains, en partie éditée (*D'une amitié. Correspondance Jean Amrouche-Jules Roy, 1937-1962*, Aix-en-Provence, Edisud, 1985), reste à connaître.

"L'Eternel Jugurtha, propositions sur le génie africain" marque une étape importante dans la réflexion critique de l'auteur. Dans cette analyse des causes du retard du Berbère, il y a un déplacement idéologique du débat. Pour réelles qu'elles soient, les insuffisances techniques du Berbère sont moins rapportées à la condition historique de colonisé qu'à une métaphysique islamique qui explique certains caractères négatifs au plan social (improductivité, involution). A l'opposé, il y a une problématique chrétienne créative : "L'occident a résolu la contradiction qui réside dans le fait que le travail a été imposé à l'homme comme une malédiction et un signe d'esclavage, et qu'en même temps ce n'est que dans et par le travail que l'homme peut faire son salut, c'est-à-dire conquérir peu à peu la liberté des enfants de Dieu". Dans cette perspective, il y a deux mondes avec leurs caractéristiques discriminantes : celui de l'islam et de la magie, d'une part, celui de la chrétienté et de la science, de l'autre. La coupure entre ces deux mondes est radicale, et, malgré la colonisation (ou, selon J. Amrouche, les conquêtes successives), il n'y a pas d'assimilation réelle au conquérant, même si "Nul plus que lui [Jugurtha] n'est habile à revêtir la livrée d'autrui". Le débat est posé ici en des termes différents de ceux du discours politique assimilationniste indigène, mais il demeure dans les propositions de J. Amrouche le semblable appel à la modernité occidentale qui en a figuré pendant près d'un demi-siècle un motif constant. Si le constat du retard technique et scientifique était souvent fondé, il n'en reste pas moins que l'explication est toujours en deçà de ses causes réelles. En imputer les raisons à l'islam ou à un caractère berbère héréditaire (au-delà de Renan, l'argument a largement été repris dans les analyses de l'anthropologie coloniale, spécialement dans les travaux d'André Servier) consistait à masquer les pesanteurs d'une situation coloniale qui n'avait pas le souci du progrès des peuples dominés.

[Jean El Mouhoub Amrouche a-t-il entrecroisé en lui-même toutes les figures de la différence (race, religion, culture) pour n'en garder que l'ambiguïté ? Elles sont présentes et reconnues dans son itinéraire d'homme et dans sa tentative de formuler un projet d'écrivain et une écriture singulière. Il est certes vrai que l'œuvre de Jean Amrouche est restée assez mince, sans doute marquée par une étrange brièveté. Cite-t-on souvent à son propos cette déclaration lapidaire de la critique Dominique Aury, qui fut sa collaboratrice à *L'Arche* : "Son œuvre n'existe pas". En vérité, cette œuvre - pour limitée qu'elle soit sur le plan quantitatif - prend une part essentielle

dans l'histoire de la formation de la littérature algérienne de langue française ; elle fait entendre une voix originale, révélant la richesse d'une langue toujours surprenante par la qualité de son travail, ressourcée par la diversité de ses ancrages : cette œuvre est celle du poète, du critique, de l'épistolier et surtout de l'essayiste attaché aux mouvances de son temps. Il n'y a pas chez Amrouche une assignation d'un territoire de l'écriture qui l'aurait rendu plus lisible. Transfrontalier des genres, il débute dans la poésie tout en se projetant dans le rêve inabouti d'une carrière de romancier, sans doute plus légitime.

Indiscernables et nombreux désirs d'écriture qui en feront plus un lecteur qu'un auteur, prêtant son immense talent aux autres, non seulement aux écrivains, mais aussi lorsque viendront les soubresauts de la guerre à son peuple, reconnaissant, comprenant et défendant un idéal d'indépendance qui naissait sur les décombres d'une idée coloniale, celle de l'assimilation, qui résonna longtemps comme un exil, qui fut pour le Kabyle déraciné le lieu de tous les commencements. Et de tous les malentendus.

Est-ce bien une conséquence de son itinéraire intellectuel ? Jean Amrouche qui écrivait dans son *Journal*, au mois de juin 1958 : "J'avais pris mon rang au sein des miens, mon rang dans le combat" est aujourd'hui condamné à l'oubli dans son pays natal, malgré quelques rappels isolés dans la presse à l'occasion du centenaire de sa naissance, en 2006. Le journaliste et critique littéraire Djamel Eddine Merdaci relèvera le silence officiel autour de l'homme, de son œuvre et de ses engagements : "Cet homme, pour autant, n'en est pas moins exceptionnel et exemplaire de ce que signifie l'humanisme algérien. Ce destin prodigieux n'a pas été salué, en son pays lui-même, par la reconnaissance officielle et institutionnelle. On cherchera en vain le nom de Jean El Mouhoub Amrouche dans les espaces où s'incarne la pérennité d'un Etat dont il n'a jamais douté de sa résurgence."]

► Awal, *Jean Amrouche (1906-1962)*, n° 30, 2006. Djamel Eddine Merdaci : "Jean El Mouhoub Amrouche, le poète de l'Algérie immémoriale", *El Watan* (Alger), 6 janvier 2005. Réjane Le Baut (2003, 2005). Tassadit Yacine-Titouh (2004). *Jean Amrouche, l'éternel Jugurtha (1906-1962)*, Archives de la ville de Marseille, 1985 [Contributions de Réjane le Baut et Jacqueline Arnaud ; nombreux témoignages d'acteurs politiques et culturels].

AMROUCHE Madjid

L'auteur appartient, en 1935, à la corporation des instituteurs indigènes. Il envoie à Rabah Zenati une longue nouvelle sous le titre *Le rêve brisé*. Ce texte, qui rapporte les tragiques amours d'un jeune Indigène à Paris, est publié dans six livraisons de *La Voix indigène*, du 11 juin au 18 juillet 1935.

AMROUCHE Marcel

Neveu de Jean et Marie-Louise Amrouche, Marcel Amrouche, né en 1923 à Tunis, débute une carrière de journaliste à Radio Alger en 1945 et donne un récit à *Forge* ("Mirage", n° 4, juin-juillet 1947). Il regroupe, en 1957, sous le titre *Terres et hommes d'Algérie* (Alger, Société algérienne de publications) des entretiens et reportages réalisés auprès d'historiens de la colonie, G. Marçais, J. Lassus, R. Le Tourneau, L. Golvin et X. Yacono. Il est muté à Radio Paris en 1961 et choisit, à l'indépendance du pays, de résider en France .

AMROUCHE Marie-Louise

Sœur de Jean El Mouhoub, née à Tunis le 4 mars 1913, Marie-Louise Amrouche fait ses études primaires et secondaires dans cette ville, avant d'opter, en 1935, pour l'Ecole normale supérieure de Sèvres (France). Elle abandonne inopinément ses études pour le professorat de lettres et regagne sa famille. Elle travaille momentanément comme auxiliaire d'éducation dans un collège de Tunis, avec l'ambition de se consacrer à la littérature et au folklore berbère. De retour à Paris, en 1937, elle obtient un emploi à la radio sur recommandation de Gabriel Audisio, haut fonctionnaire au gouvernement général, à Alger. Son travail de mise à jour de la tradition orale berbère, ses recherches comparées sur les chants espagnols et berbères, encouragées par une bourse à la Casa Vélasquez à Madrid (1939-1941), décident d'un double enracinement dans la culture des ancêtres et dans la modernité.

Pendant cette période, au tournant des années 1930-1940, Marie-Louise Amrouche voyage de l'Espagne vers la France et de la France vers la Tunisie et l'Algérie. Elle s'installe définitivement en France, en 1945, et se marie avec le peintre André Bourdil, rencontré en Espagne. Le couple est accueilli à Manosque par l'écrivain Jean Giono chez qui il séjourne pendant deux années (1947-1949). Marie-Louise assure, à partir de 1942, une collaboration à Radio Tunis puis Radio Alger (elle présente, en 1944-1945, la série "Traditions et coutumes kabyles"). Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, elle propose une chronique hebdomadaire en langue kabyle sur les ondes de la radio nationale française, à Paris, et publie dans des revues algéroises ses premières adaptations de textes du folklore berbère. De son activité radiophonique, il restera les entretiens littéraires (avec Giono, en 1953-1954, qu'elle cosigne avec Jean) et les portraits de l'émission bimensuelle "L'Etoile de chance" (1961).

Sa carrière littéraire est soutenue par Jean, qui garde des relations difficiles avec sa sœur. C'est sur sa recommandation qu'elle publie, en 1947, son premier roman *Jacinthe noire*, aux éditions Charlot à Alger, avec une lettre-préface

d'André Gide. La première mouture de ce texte date de 1937. C'est le premier volet d'une trilogie intitulée *La Moisson de l'oubli. Rue des Tambourins* (Paris, La Table Ronde, 1960), signé Margueritte Taos, en constitue le second. Le troisième, *Solitude ma mère*, longtemps annoncé, ne sera publié qu'en 1995, à Paris, par Joëlle Losfeld.

[1962 : En 1966, Marie-Louise Amrouche est invitée par le président Léopold Sédar Senghor au Festival des arts nègres de Dakar. Elle publie la même année *Le Grain magique* (Paris, Maspéro), un recueil de contes reçus de sa mère Fadhma Aït Mansour Amrouche dont elle prépare l'édition des mémoires (*Histoire de ma vie*, Paris, Maspéro, 1968). Elle se consacre pleinement, dans les années 1960, au chant berbère, donnant de nombreux récitals et gravant plusieurs disques.

Le Festival panafricain d'Alger, en 1969, aurait pu être pour elle, et elle le souhaitait vivement, une occasion de réaffirmer, en Algérie même, la nécessité de préserver l'héritage berbère. Elle n'y trouvera pas sa place, comme elle ne sera jamais - par la volonté des pouvoirs politiques - invitée à chanter dans son pays d'origine.

En 1975, sort aux éditions Morel (Paris) *L'Amant imaginaire*, un roman intimiste qui prolonge l'autobiographie que la romancière avait entamée dans ses deux précédents récits. Mais le sujet en est grave qui se nourrit d'une douloureuse trame amoureuse. Dans ce roman à clé, il n'est pas difficile de reconnaître un célèbre écrivain français du Midi. Le mystère de ces amours déçues, qui ont gravement entachée la jeunesse de Marie-Louise Taos Amrouche, ne sera jamais publiquement levé. Décédée le 2 avril 1976 à Paris, elle est inhumée à Saint Michel l'Observatoire (Haute Provence).]

► Assia Djebar (1999). Denise Brahimi (1995). Jacqueline Arnaud : "Taos l'exilée", *Esprit*, n° 1, janvier 1978.

AMZIAN Aziz Ben Mohamed

Aziz Ben Mohamed Amzian publie, en 1873 à Constantine *Mémoires d'un accusé*. Il s'agit, pour l'essentiel, de sa déposition devant la justice sur l'insurrection de 1871, en Kabylie. L'ouvrage est préfacé par l'avocat constantinois Léon Seror qui en serait, selon C-R. Ageron, "l'auteur présumé".

ARABDIOU Mohamed

Né en 1932 à Boufarik (Blida), Mohamed Arabdiou a exercé différents métiers en France, en Belgique et en Allemagne dans les années 1940-1950. Il se proclame volontiers autodidacte. Son premier roman *La Pièce d'argent* (Paris-Bruxelles, Pierre de Méyère, 1962) a été écrit vers la fin des années 1950 ;

l'auteur, militant du FLN, y présente un témoignage sincère et attachant sur cette difficile période de la Guerre d'Indépendance.

[1962 : De retour en Algérie, Mohamed Arabdiou est grand reporter au quotidien national en langue française *El Moudjahid*, dès sa création en 1965. Il est ensuite, dans les années 1970, délégué à Paris de l'Office algérien des fruits et légumes (ONAFILA). Un diptyque romanesque (*La Médaille et son revers* : I. *Le refus*, 1988, II. *L'Alternative*, 1989), publié à compte d'auteur, à Alger, rapporte les problèmes épineux auxquels sont confrontées au lendemain des indépendances les anciennes sociétés colonisées.]

B

BAÏTAR (Abdelhamid) - BAKIR-KHODJA (Amar) - BEDJAOUI (Mohamed) - BEKHOUCHA (Mohamed) - BELGHANEM (Robert) - BELHADJ (Abdelkader) - BELHADJ (Ali) - BELHOCINE (Mabrouk) - BELKHODJA (Mostafa Kamal) - BENABDALLAH (Abdessmed) - BENACHENHOU (Abdelhamid) - BENAÏSSA (Omar Ben Brahim) - BENAÏSSA (Saïd) - BENALI (Ghaouti) - BEN ALI (Hamdane) - BEN ALI (Saâd) - BENALIOUA (Ahmed) - BENBADIS (El Mekki) - BENBADIS (H'meïda) - BENBADIS (Mohamed-Mustapha) - BENBADIS (Mouloud) - BEN BELQACEM (Ali Ben Mahoui) - BEN BOUDIAF (Hamou) - BEN BRIHMAT (Ahmed) - BENCHEIKH EL FEGGOUN (Ahmed) - BENCHENEB (Mohamed) - BENCHENEB (Saâdeddine) - BEN CHERIF (Mohamed) - BENDAOU - BEN DIEB (V. Samar) - BEN EL HAFFAF (Abderrahmane) - BENELMOUHOUB (Mohamed El Mouloud) - BENFATAH (Brahim) - BENGANA (Bouaziz) - BENGANA (Boulakhras) - BENGHABRIT (Ahmed) - BENGHABRIT (Kaddour) - BENHABILES (Chérif) - BEN HAMIDA (Omar) - BEN IBRAHIM (Sliman Baâmer) - BEN KALAFAT (Mejdoub) - BENNABI (Malek) - BEN NEGGAD (Tahar) - BEN RAHAL (M'hamed) - BEN SADOK (Bachir) - BEN SEDIRA (Belqacem) - BEN SEDIRA (Charles) - BEN SLIMAN (Ahmed) - BENTAMI (Belqacem) - BEN YAHIA (Allaoua) - BEN YOUB (Brahim) - BENZINE (Abdelhamid) - BIRAZ (Mohamed) - BOUABDELLI (El Mehdi) - BOUALEM (Bachagha) - BOUALI (Ghaouts) - BOUDERBA (Ahmed) - BOUDERBA (Ahmed b. Hassan) - BOUDERBA (Ismaël) - BOUDIA (Mohamed) - BOUHALI (Larbi) - BOUKABOUYA (Rabah) - BOUKORT (Benali) - BOULIFA (Amar Saïd) - BOUMAHDI (Allel) - BOUMAZA (Bachir) - BOUMENDJEL (Ahmed) - BOUMEDINE - BOURBOUNE (Mourad) - BOURI (Ahmed) - BOUTAMENE (Yahia) - BOUZAHER (Hocine) - BOUZAR (Nadir) - BRAHIMI (Himoud)

BAITAR Abdelhamid

Né à Géryville le 12 janvier 1920, Abdelhamid Baïtar (pseudonyme de Tahar Baki) fait des études supérieures de langue arabe et exerce quelque temps dans l'administration en qualité d'interprète. Il se rapproche du mouvement

BAK

nationaliste et réside en France où il est ouvrier dans les mines du Nord. De retour en Algérie au début des années 1950, il est militant du FLN. Recherché, il se replie au Maroc, publiant deux textes inspirés par la Guerre d'Indépendance : *Je suis Algérien, chants et récits d'un moudjahid* (Rabat, Imprimerie nord-africaine, 1958 ; rééd., Alger, Sned, 1982), *De l'amour à la mort, dans l'arène algérienne*, poèmes et récits (Rabat, Imprimerie nord-africaine, 1959). Après un silence de vingt-cinq années, il donne *Afin que nul n'oublie, la révolte des bidonvilles*, (Alger, Enal, 1984).

BAKIR-KHODJA Amar

L'auteur, qui fait partie du premier contingent d'élèves indigènes du collège impérial de Constantine, exerce la fonction d'interprète principal dans l'armée vers la fin des années 1890. Son *Dictionnaire pratique français-arabe*, publié en 1906 à Constantine, était destiné aux auxiliaires de l'administration ; les entrées, traduites en arabe parlé, appartiennent au lexique de l'administration et de la justice.

BEDJAOUI Mohamed

Né le 21 septembre 1929 à Tlemcen, Mohamed Bédjaoui entreprend des études de droit sanctionnées par un doctorat dans la spécialité du droit public. Son nom apparaît pour la première fois, vers la fin des années 1950, lorsqu'il poursuit en justice l'Etat français, après avoir été écarté des listes de candidats au concours d'entrée à l'Ecole nationale d'administration. Il entre, à cette période au GPRA, à Tunis, en qualité de conseiller juridique du ministère des finances dirigé par Ahmed Francis. Il publie dans le prolongement de cette activité *La Révolution algérienne et le droit* (Bruxelles, Association des juristes démocrates, 1961).

[1962 : De retour en Algérie à l'indépendance, Mohamed Bédjaoui exerce des fonctions dans la haute administration, à l'Assemblée nationale et au secrétariat général du gouvernement. Il entame parallèlement une carrière universitaire et se fait élire, à la rentrée universitaire 1962-1963, doyen de la Faculté de droit et sciences politiques de l'Université d'Alger. Nommé ministre de la justice, garde des sceaux, dans le dernier gouvernement que forme Ahmed Ben Bella, le 2 décembre 1964, il est accrédité par la suite ambassadeur d'Algérie, à Paris, en 1969, puis aux Nations unies, à New York, en 1979. Elu juge auprès de la Cour internationale de justice de La Haye (1993), il retourne en Algérie pour présider, en 1999, la Commission indépendante de surveillance des élections présidentielles (avril 1999), mission au

terme de laquelle il est nommé président du Conseil d'Etat, avant d'être appelé aux fonctions de ministre des affaires étrangères par le président Bouteflika (2004-2007). Mohamed Bédjaoui a publié *Non-alignement et droit international* (La Haye, Académie de droit international, 1977) et *Pour un nouvel ordre économique international* (Paris, Presses de l'Unesco, 1979). Il est titulaire, au mois de février 2006, du prix de la diplomatie décerné par l'association italienne Mediterraneo.]

BEKHOUCHA Mohamed

Mohamed Bekhoucha (Tlemcen, 1904-1970) a exercé la fonction d'instituteur (promotion 1925 de l'Ecole normale de Bouzaréa). Il est, dans les années 1930, aux côtés de remarquables mélomanes tlemcéniens (Cheikh Ghaoutsi Bouali, Mostefa Ben Aboura, Mohamed Bensmaïn, Mustapha Belkhodja et Abderrahmane Sekkal), un passeur de textes poétiques averti, jouant un rôle reconnu dans la transmission de patrimoines littéraires arabes. Il consacre de nombreuses études et anthologies à la poésie arabe (*La Printanière ou romantisme arabe*, Tétouan, 1934, en collaboration avec Abderrahmane Sekkal ; *Poèmes érotiques*, Tlemcen, 1937) et aux poètes tlemcéniens du *hawz* Ben Msaïb, Sidi Lakhdar Ben Khrouf et Saïd El Mendassi dont il réunit les *diwan*. Mohamed Bekhoucha publie en 1946, à l'imprimerie Ibn Khaldoun à Tlemcen, un recueil de poèmes en langue française sous le titre *Poèmes libres*. Un autre recueil *Amel* est publié chez Omnia, à Rabat, en 1958.

BELGHANEM Robert

Né à Paris au début des années 1920. Il apparaît dans ses textes comme un poète marginal, assez éloigné des préoccupations nationalistes de son époque et des débats sur la littérature et la révolution (*Promenade avec ton ombre*, Monte-Carlo, Regain, 1954 ; *Les Nuits d'Ugnalé*, 1955 et *La Troisième nuit d'Ugnalé*, 1956, publiés à Paris, aux éditions Caractères). Après l'indépendance, il travaille quelques mois au Théâtre national d'Alger, sous la direction de Mohamed Boudia, puis retourne à Paris où il continue une œuvre poétique prolifique.

BELHADJ Abdelkader

Membre de la Fédération de France du FLN. En 1959, il cosigne avec les militants du FLN Bachir Boumaza, Mustapha Francis, Moussa Kébaïli, Séghir Khider et Benaïssa Souami, *La Gangrène*, un récit-témoignage publié, à Paris, par les éditions de Minuit.

BEL

BELHADJ Ali

Voir : SIFI Mohamed

BELHOCINE Mabrouk

Né le 5 avril 1921 au douar Ouglis dans la commune de Bougie, Mabrouk Belhocine reçoit une formation d'instituteur aux Ecoles normales de Constantine et de Bouzaréa. Il exerce peu de temps dans une école de montagne dans la région d'El Milia, au début des années 1940. Après la Seconde Guerre mondiale, il reprend ses études à l'Université d'Alger, achève une licence de droit et ouvre un cabinet d'avocat au barreau de Bougie, vers la fin des années 1940.

Il rencontre assez tôt la politique dans son milieu familial qui fixe son orientation nationaliste. Membre actif de l'AEMAN, à Alger, il passe, dès 1946, au PPA-MTLD. Il réagit avec ses camarades de cellule Sadek Hadjerès, étudiant en médecine, et Yahia Henine, étudiant en droit, au mémorandum de Messali adressé à l'ONU, largement diffusé par la direction du MTLD, en 1948, qui projette au grand dam des Algériens de culture berbère une "nation arabe et musulmane". Avec Hadjerès et Henine, qui ne tardent pas à quitter le MTLD ou à prendre leur distance d'avec la politique, Belhocine cosigne (sous le pseudonyme Idir El Watani), en 1949, une brochure *L'Algérie libre vivra* qui constitue une réponse aux tenants de l'arabo-islamisme exclusif. C'est le début de la "crise berbériste".

Mabrouk Belhocine choisit le FLN après le 1^{er} novembre 1954 ; il assure de hautes responsabilités dans les rouages du GPRA et devient, à l'indépendance, membre désigné de l'Assemblée constituante en septembre 1962, puis élu, en 1964. Après le coup d'Etat de Houari Boumediene, le 19 juin 1965, il se retire définitivement de la politique. Il apporte, en 2000, un témoignage probe et sérieux sur la Guerre d'Indépendance *Le Courrier Alger-Le Caire, 1954-1962* (Alger, Casbah éditions).

BELKHODJA Mostefa Kamal

Issu d'une vieille famille algéroise, de double culture arabe et française, Mostefa Kamal Belkhodja (1865-1915) a longtemps exercé la fonction d'imam et de premier lecteur de la Mosquée de la Thaâlibya, à Alger. Proche du chef de file de la renaissance arabo-musulmane, l'Egyptien Mohamed 'Abdoh, il se fait le propagateur de son enseignement en Algérie. Défenseur d'un réformisme éclairé, Mostafa Kamal Belkhodja présente dans ses *Respects aux droits de la femme*

dans *l'islamisme* (1892), une exégèse des textes fondamentaux de la tradition islamique sur la question. Il apparaît comme un précurseur de l'émancipation féminine en Algérie et au Maghreb, même si le rôle restait à son époque assez étroit. En 1895, il donne - à la demande de l'équipe de *La Revue de l'Islam*, publiée à Paris - une contribution sur le thème de "La tolérance religieuse dans l'islamisme". D'autres ouvrages sont publiés en langue arabe, notamment *La médecine et les quarantaines dans leurs rapports avec la loi musulmane* (s.d.). Acteur réputé du renouveau religieux dans l'Algérie du début du XX^e siècle, Belkhdja est plus ouvert aux mutations de la société et à la modernité coloniale que la génération des oulémas réformistes qui se regroupent, dans les années 1920-1930, autour du cheikh Abdelhamid Benbadis ; il est dans le premier cercle de disciples de Abdelhalim Ben Smaïa, un des maîtres de la Médersa Thaâlibiya, développant dans sa proximité un enseignement éloigné des dogmes et des incantations passéistes.

Longtemps rédacteur au journal gouvernemental *El Mobacher*, suivant le développement de la presse, lecteur assidu des journaux du Machrek, compilateur de son actualité politique, sociale et culturelle, Mostefa Kamal Belkhdja a souvent fait l'objet - en raison même de cet intérêt - de mesures vexatoires des services coloniaux de surveillance et de censure des Indigènes.

► Djilali Sari (2006). Sadek Sellam (2006). C-R. Ageron (1968).

BENABDALLAH Abdessamad

Abdessamad Benabdallah est étudiant à la Faculté de droit de Toulouse, vers la fin des années 1940. Il intègre le syndicalisme estudiantin algérien et maghrébin et est élu président de l'AEMNA pour l'année universitaire 1950-1951. Au terme de ses études, il s'inscrit au barreau de Paris et devient pendant la guerre d'Algérie membre du collectif d'avocats du FLN. Il cosigne, en 1961, avec Mourad Oussedik et Jacques Vergès les deux brochures de *Nuremberg pour l'Algérie*, publiées, à Paris, par François Maspéro dans la collection "Libertés...". A l'indépendance, il continue sa carrière d'avocat en France.

BENACHENHOU Abdelhamid

Né le 7 décembre 1907 à Tlemcen, Abdelhamid Benachenhrou progresse, par rapport aux intellectuels de sa génération, dans un parcours de formation atypique : il ne vise ni la Médersa, ni l'Ecole normale ni l'Université. Après des études primaires dans sa ville natale, plus précisément à l'école Décieux, qui le

BEN

conduisent au certificat d'études primaires, il suit une formation dans la célèbre institution de la Qaraouiyine, à Fès, au Maroc. Cadre du protectorat français au Maroc, il continue de brillantes études à l'Institut d'études marocaines de Rabat. Juriste aux compétences reconnues dans la *charia* musulmane et le droit rabbinique, il est à l'indépendance du royaume chérifien un haut fonctionnaire au ministère de l'intérieur. Comme Nadir Bouzar, Abdelhamid Benachenhou incarne dans ses choix politiques une citoyenneté maghrébine inédite qui l'engage dans le combat pour la libération de l'Algérie et du Maroc.

Son œuvre d'écrivain - plus d'une trentaine d'ouvrages en langues arabe et française - témoigne d'une remarquable curiosité intellectuelle, allant de l'histoire ancienne à l'anthropologie. On y note plus particulièrement dans le domaine littéraire un recueil de *Contes et récits du Maroc* (Rabat, Omnia, 1960) et un essai comparatiste *Goethe et l'islam* (Rabat, Omnia, 1962). Retournant en Algérie, à l'indépendance, il est directeur du Journal officiel de la république algérienne. Il meurt, à Alger, le 31 août 1976.

► Mourad Benachenhou : "Abdelhamid Benachenhou, historien, homme de lettres et homme d'action", *Le Quotidien d'Oran*, 11 décembre 2007.

BENAÏSSA Omar Ben Brahim

Originaire du M'Zab. Publie en 1930, à La Tipo-litho, à Alger, une brochure sur *Le service militaire. Conséquence de son application au Mzab*. La population mozabite restait dans son ensemble rétive à la conscription et devait bénéficier d'un régime spécial dans ce domaine.

BENAÏSSA Saïd dit Bachagha Boualem

Le Bachagha Boualem, de son vrai nom Saïd Benaïssa, né en 1906 à Souk-Ahras, appartient à la tribu des Béni Boudouane dans l'Ouarsenis où il débute son parcours d'agent supplétif des forces coloniales.

Fut-il, pendant la Guerre d'Indépendance, l'artisan d'une guerre totale contre le FLN et l'ALN ? Il exprime une violence sans mesure à la tête de ses compagnies de *harkis*. Replié en France avec une bonne partie de ses troupes et de leurs familles, avant la signature des Accords d'Evian, il s'installe au mas Thibert, en Camargue, et crée le Front national des rapatriés français de confession musulmane.

Il publie, en 1962, un témoignage *Mon pays, la France* (Paris, France Empire), suivi par deux essais chez le même éditeur, *Les Harkis au service de la France*

(1963) et *L'Algérie sans la France* (1964). Il meurt le 7 février 1982 à Marseille, sans avoir trouvé auprès des différents gouvernements français une solution au problème harki.

BEN ALI Hamdane

Hamdane Ben Ali cosigne avec des membres de l'élite indigène de Tunisie et d'Algérie le *Mémoire adressé au Congrès de la paix* par le Comité algéro-tunisien (janvier 1919).

Ce Comité, qui avait à sa tête l'ancien cadi de Tunis Mohamed Bach Hamba, comprenait, du côté tunisien, les cheikhs Mohamed El Khedir Ben El Houssine, professeurs à la Zitouna, et Mohamed Ech-Chibi, et, du côté algérien, le cheikh Mohamed Meziane, professeur à la Médersa de Tlemcen, Mohamed Biraz et Salah Chérif. Il s'agit de la première manifestation unitaire maghrébine, demandant des compensations politiques pour les peuples de Tunisie et d'Algérie qui venaient de s'engager massivement pour la libération de la France.

BEN ALI Saâd

Notable saharien, établi à Touggourt, influent dans la région des Righa, Saâd Ben Ali a exercé la fonction d'interprète civil. Il a cosigné, en 1933, avec l'écrivain français René Pottier, membre de l'Académie française des sciences coloniales, deux romans : *Aïchouch*, *la Djellabya*, *princesse saharienne* et *La Tente noire*. Un troisième roman *Le Bakhnoug brodé* était annoncé, tout comme un essai sur *Les coutumes antéislamiques et le folklore dans la région de l'Oued-Righ*.

Comme dans le cas d'œuvres engageant deux cosignataires, la question se pose de savoir qu'elle a été la contribution de chacun. Connaissant parfaitement les mœurs et l'histoire des Righa, il est peu probable que Saâd Ben Ali n'ait été qu'un informateur dans cette entreprise littéraire.

Les deux auteurs, qui ont travaillé pour leur premier texte sur les documents réunis par Charles Féraud et Magali Boissard sur les les Bendjellab, sultans de Touggourt, devaient avoir dans le second une vision plus sensible sur les questions très discutées de la montée en Algérie du réformisme musulman badissien, de la menace - au début des années 1930 - du panarabisme de Chekib Arslan et de l'assimilation. Leurs réponses, si elles restent dans une légitimité coloniale proclamée, n'en sont pas moins nuancées et marquent la possibilité d'une évolution politique de la colonie.

BENALIOUA Ahmed

Ahmed Benalioua, né en 1869 à Mostaganem, a longtemps régné sur l'islam confrérique de l'Ouest algérien depuis son fief de la zaouia de Tijdit, dans sa ville natale. Son évocation par ses nombreux fidèles imposait une attitude révérencieuse pour "Sidi Ahmed". Disparu au mois de juin 1934, Ahmed Benalioua était à la fois un maître inégalé du soufisme maghrébin et un maître de chapelle assez proche des nécessités politiques de l'heure pour permettre à ses ouailles de prononcer la *chahada*, la profession de foi du musulman, en langue française. Il est établi qu'Ahmed Benalioua a pu incarner dans tout l'Ouest algérien, tout comme Ali Belhamlaoui et Abdelali Lakhdari à l'Est, une des figures emblématiques d'un islam confrérique, perçu par l'administration coloniale comme le "bon islam" et qu'elle opposait volontiers à "l'islam fanatique" des Oulémas du cheikh Abdelhamid Benbadis.

Connu pour ses accointances avec la politique coloniale, l'islam confrérique représentait une gnose assez hardie du soufisme algérien. Ahmed Benalioua en a proposé la charte dans un *Guide pratique du Musulman* (s.d.), bréviaire où s'allient, dans une sorte d'évanescence torpide, mysticisme et manifestations sordides d'affectation douloureuse.

Souvent perçu comme l'inspirateur d'un maraboutisme moderne, maître suprême de la *tariqa* (*ghawt*), Ahmed Benalioua avait engagé assez tôt au tournant des XIX^e et XX^e siècles le combat contre le réformisme musulman des professeurs de médersas Benelmouhoub, Medjaoui, Ben Smaïa, Belkhodja, et dans les années 1920-1930 contre les *oulémas*. Augustin Berque, directeur des affaires musulmanes au gouvernement général, pouvait observer : "Il a rajeuni le vieux soufisme algérien. Il a surtout avisé le caractère subjectif de la Foi et imprimé à la notion d'islam un panthéisme imagé". L'homme, qui avait ses entrées dans la grande et la petite presse coloniale, ne déclarait-il pas peu avant sa disparition qu'il mettait la science au dessus de la religion ? Il souhaitait aussi rapprocher les Evangiles et le Coran et s'intéressait à l'insondable phénomène chrétien de la Trinité. Composé en langue arabe, au détour de séances de contrition et de retraites spirituelles, son *Diwan* est resté longtemps un ouvrage de référence du soufisme algérien.

La zaouia 'Alawiya est la seule en Algérie à avoir donné sens à un prosélytisme audacieux, recrutant de nombreux européens très actifs dans ses structures, notamment Alphonse Izard (Abdallah Rédha), Abdelkrim Jossot, auteur de *Sentier d'Allah*, une synthèse de la voie 'alawiya.

[Augustin Berque s'interrogeait sur l'avenir de l'islam confrérique algérien et de l'enseignement d'Ahmed Benalioua : "Peut-être que sa doctrine, qui eut d'ardents

prosélytes, continuera à se répandre parmi les mystiques évolués." Battu dans les années 1930-1940 sur le terrain par le réformisme badissien, le maraboutisme éclatera pendant la Guerre d'Indépendance, perdant ses soutiens dans le gros de la population musulmane d'Algérie. Il reviendra réhabilité sur la scène religieuse et politique algérienne à la faveur de l'élection, en 1999, d'Abdelaziz Bouteflika à la présidence de la république. Cependant son poids dans la société reste insignifiant à côté d'un islam officiel sans vigueur et face à l'émergence depuis les années 1990 de nouvelles conceptions de l'islam - plus orientales que maghrébines - introduites en Algérie et défendues par les partis islamistes et les groupes islamistes armés.]

► Augustin Berque : "Les intellectuels algériens", *Revue africaine*, n° 91, 1947, vol. 1 (pp. 123-151) et 2 (pp. 260-276). "Un mystique moderniste", Actes du Congrès de Tlemcen, *Revue africaine*, n° 79, 1936, vol. 2, pp. 691-776.

BENBADIS El Mekki

El Mekki Benbadis est au moment de l'entrée des Français à Constantine, le 13 octobre 1837, le chef de la grande famille Benbadis, qui tient ses origines du prince ziride Abou-Menad Badis ("Naçir al Dawla"). Tôt rallié à la France, El Mekki reçoit, dès 1845, la charge de cadi de la cité, succédant à cheikh Chadli dont il fut longtemps le *naïb* (adjoint). Acteur opportuniste de la scène politique constantinoise, il ne dédaigne ni les postes ni les honneurs : président de la commission culturelle musulmane, membre du conseil de l'Instruction publique, membre de la commission municipale et assesseur indigène au conseil général ; lors de son passage à Constantine, en 1864, Napoléon III lui remet - avec la considération qui lui est due - l'insigne de grand-croix de la Légion d'honneur. Saura-t-il, en retour, susciter la rancœur des familles citadines constantinoises contre les hobereaux de l'arrière-pays, prenant l'initiative d'une pétition de notables adressée le 29 avril 1871, au plus fort de la révolte en Grande Kabylie, au gouverneur général de Gueydon ? Cette pétition, signée par huit membres de sa famille (deux muphtis, deux cadis, trois conseillers municipaux et un assesseur de tribunal) et l'ensemble de l'élite constantinoise, réclamait contre les *bédouis* (montagnards) "une répression sévère et énergique qui les pénètre de terreur et d'épouvante".

El Mekki Benbadis, qui disposait d'un interprète lors des réunions du conseil général du département, ne maîtrisait pas la langue française. Son principal texte *Renseignements pour le gouvernement glorieux sur divers intérêts de la population musulmane*, traduit en langue française et publié par Ernest Mercier, en 1889, l'année même de sa mort, a de forts accents de testament politique.

BEN

Il cosigne, en 1881, avec Ahmed Ben Slimane *Réfutations des erreurs et fausses appréciations relatives aux incendies survenus en août 1881*.

► Marthe et Edmond Gouvion (1920). C-R. Ageron (1968).

BENBADIS H'meïda

Signe en 1893 à Constantine, chez l'imprimeur Marle, une brochure intitulée *Quelques idées sur la sécurité*.

BENBADIS Mohamed-Mustapha

Fils d'El Mekki Benbadis, Mohamed-Mustapha Benbadis (1868-1951) a été à Constantine le chef de file des Vieux Turbans. Conseiller municipal de Constantine, adjoint indigène du Khroub, délégué financier, membre du conseil supérieur du gouvernement, Mohamed-Mostefa Benbadis se proclamait volontiers agriculteur et propriétaire foncier, en rupture avec la tradition familiale incarnée par son père El Mekki et son frère aîné Cherif, tous deux bénéficiaires de sinécures dans la justice musulmane.

Qualifié d'"illettré" par M'hamed Ben Rahal, Mohamed-Mustapha est le seul fils d'El Mekki Benbadis à avoir reçu une formation en langues arabe et française. C'est dans cette langue qu'il va guerroyer dans les colonnes de *La Dépêche de Constantine*, en 1914, contre l'avocat Mokhtar Hadj Saïd, porte-parole local du mouvement Jeune Algérien. Il cosigne avec son ami, le propriétaire agricole Mahmoud Ben Souiki, un sévère factum, qu'on disait inspiré, voire même rédigé par le publiciste et ethnologue coloniste André Servier, intitulé "Ce qu'il faut penser des Jeunes Turcs".

Défenseur acharné de l'Algérie française, bataillant sans répit contre toute force novatrice dans le champ politique indigène, Mohamed-Mustapha Benbadis est le père de Mouloud Benbadis et de cheikh Abdelhamid Benbadis, acteurs reconnus de la vie politique et culturelle de Constantine. Il contribue, en 1930, au recueil *Le Centenaire de l'Algérie. Ce qu'en pensent les élus des Indigènes du département de Constantine* (Constantine, Paul Braham). Il prend progressivement ses distances d'avec la politique en 1934, au moment précisément où il en avait retiré tous les honneurs : agha (1929), puis bachagha (1930) de Constantine, commandeur (1926), puis grand-croix (1949) de la Légion d'honneur, titres célébrés dans la munificence de la pompe orientale.

► Jacques Bouveresse : "Mohamed-Mustapha Benbadis", *Parcours* (Paris), 1984.

BENBADIS Mouloud

Avocat au barreau de Constantine, publiciste, directeur du journal constantinois *L'Echo indigène*, directeur de l'Orphelinat musulman de Constantine, Mouloud Benbadis, fils de Mohamed-Mustapha Benbadis et frère du cheikh Abdelhamid Benbadis, est un acteur de premier plan de la scène politique indigène constantinoise de l'entre-deux-guerres. Conseiller municipal, il est le maître d'œuvre de l'ouvrage collectif *Le Centenaire de l'Algérie. Ce qu'en pensent les élus des Indigènes du département de Constantine* (Constantine, Paul Braham, 1930). Evoquant les contributions réunies dans ce recueil, Mouloud Benbadis explique leur "expression volontairement modérée". Notant dans son avant-propos que les "les élus indigènes du département de Constantine ne nourrissent aucune ambition littéraire, pas plus qu'ils ne songent à satisfaire un amour-propre d'auteur qui serait vain et déplacé", Mouloud Benbadis, au-delà de manifestations convenues d'adhésion à l'œuvre coloniale française en Algérie, n'hésite pas à marquer le difficile cheminement de la "question indigène", "cette question indigène qui, après le Centenaire, demeure posée dans toute son ampleur. Pendant combien de temps va-t-elle le demeurer encore ?" Impatience bridée d'une élite musulmane au sortir d'un siècle colonial ? Mouloud Benbadis allait l'exprimer avec talent dans sa feuille *L'Echo indigène*, se révélant au gré des alliances et des inimitiés, un polémiste fougueux, prêt à engager le fer avec ses ennemis sur le terrain du Champ de course de Constantine.

BEN BELQACEM Ali Ben Mahoui

L'Algérie connaît, en 1881, une sévère crise liée à un régime forestier drastique et à l'institution d'un tour de garde obligatoire pour les riverains. Plusieurs feux de forêts sont provoqués par des Indigènes en colère. L'écrivain Guy de Maupassant qui séjournait en Algérie en donne une chronique poignante dans le journal *Le Gaulois* (texte repris, en 1884, dans *Au soleil*).

Propriétaire terrien de Jemmapes, bien introduit dans les cercles coloniaux, Ali Ben Mahoui Ben Belqacem analyse dans un bref opuscule *Vérités sur les incendies de 1881. Le séquestre et ses conséquences* (Constantine, 1882) les raisons de cette recrudescence de violence, difficilement contrôlée par l'administration. Plus de 150000 hectares de forêt brûlent dans le Constantinois. Les colons qualifient ces incendies de menées insurrectionnelles inspirées par la Tunisie. Ben Belqacem réfute cette thèse, tout en reconnaissant le caractère volontaire de ces feux qui constituent une réponse aux provocations des gérants de sociétés forestières qui établissaient des procès-verbaux léonins aux paysans indigènes surpris dans leurs domaines.

BEN

BEN BOUDIAF Hamou

Issu de la tribu des Ouled Belqacem qui détient le "cheikhat héréditaire" de l'Aurès dont le titulaire, en 1830, Larbi Ben Boudiaf rallie les forces françaises de conquête, Hamou Ben Boudiaf est, vers la fin du XIX^e siècle, officier interprète, interlocuteur privilégié et apprécié de l'administration et des représentants du colonat. Il se signale au moment du débat sur la conscription des Indigènes (1908-1911), exigeant des compensations pour l'engagement militaire des jeunes conscrits et demandant la suppression de l'indigénat, une meilleure justice fiscale et un grand nombre d'écoles. Il publie à cette période un opuscule sur *La Conscription appliquée aux Indigènes* (s.d.) et diffuse auprès de ses coreligionnaires, une étude restée inédite *Du service militaire obligatoire*. Il faisait connaître auprès de tous ses interlocuteurs l'idée d'un "peuple arabe", "partie libre du peuple français".

BEN BRIHMAT Ahmed

Né en 1854 dans une vieille famille algéroise lettrée, Ahmed Ben Brihmat est le fils de Mohamed Ben Brihmat, assesseur des tribunaux, révoqué par le gouverneur général Tirman. Il est vers la fin du XIX^e siècle, l'inspirateur du mouvement des Jeunes Turcs qui entendait s'opposer à la vieille garde sclérosée des "Vieux Turbans".

Ancien élève du Collège impérial d'Alger, diplômé dans la section interprétariat de la Médersa Thaâlibiya d'Alger, il exerce la fonction d'interprète militaire en 1873 et démissionne de son poste en 1877. Il collabore dans les années 1880-1890 à plusieurs titres de la presse indigénophile dont il est le traducteur des pages en langue arabe ; le journal constantinois *El Montakheb* le présente comme "un habile et honorable interprète "indigène"" (30 avril 1882). Ben Brihmat se tourne vers la politique et se fait élire conseiller municipal d'Alger dans les années 1900. En 1892, il dépose auprès de la commission sénatoriale des XVIII^e, dirigée par Jules Ferry. Il crée, avec Hadj Moussa, gendre de la famille d'industriels algérois Hamoud et acteur politique indigène, la première Mutualité indigène, inaugurée à Alger par le gouverneur général Lépine, le 5 décembre 1897. Il est connu pour avoir publié, en 1883, un opuscule remarqué sur *Le Décret du 13 février 1881 et les Indigènes*. Il aura auparavant, en 1882, cosigné avec le lieutenant-colonel Rinn un *Cours de lecture et d'écriture française à l'usage des indigènes lettrés d'Algérie*.

► Z. Ihaddaden (1984). C-R. Ageron (1968). I. Hamet (1906).

BENCHEIKH EL FEGGOUN Ahmed

Né à Constantine, en 1829, Ahmed Bencheikh El Feggoun appartient à une grande famille de la cité, titulaire de la charge prestigieuse de "Cheikh el Islam", assez tôt ralliée à la France et qui selon C-R. Ageron (1968) "fournissait des interprètes, des conseillers généraux, et des délégués financiers". Il entre en 1850 dans la carrière d'interprète militaire et accède au moment de son départ à la retraite au titre d'interprète principal. Il est l'auteur de plusieurs traductions en langue arabe de textes classiques de la littérature française. Il s'agissait de poser un pont entre deux langues, deux cultures.

BENCHENEB Mohamed

Né le 26 octobre 1867 à Aïn Dheb (Médéa), Mohamed Bencheneb débute une carrière d'enseignant à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, puis exerce à la Médersa de Constantine (1898-1901) où il succède au célèbre professeur Abdelkader Medjaoui. De retour à Alger, il enseigne l'histoire et la poésie arabes à la Médersa et à l'Ecole supérieure des Lettres et donne des contributions appréciées à la *Revue africaine*. Il soutient en 1922, à Alger, sa thèse de doctorat sur *Abu Dolama, poète bouffon de la cour des premiers califes abbassides*. Il est nommé professeur en 1927.

Parmi une œuvre de chercheur fécond, on note *Les Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb* (Paris, Leroux, 3 vol., 1904-1907), de nombreuses éditions critiques de textes arabes classiques dont *Al-Rihla al-Warhilaniya* (Alger, 1908) les diwans d'Uruwa Ibn al-Ward et d'Alqama Ibn Abada. Son travail de lexicographie a permis une réédition revue et corrigée du *Dictionnaire d'arabe parlé* de Belqacem Ben Sedira (Alger, 1925) et du *Dictionnaire pratique arabe-français* de Marcelin Baussier (Alger, 1931). On lui doit aussi des textes plus techniques comme *Al Zajjaji al-Jumal* (Alger, 1927 ; réédition Paris, Klincksieck, 1957) et une *Métrie arabe. Traité de versification* (Alger, Carbonel, 1929). Il décède en 1929. Suprême consécration pour un Indigène, le lycée de Médéa porte son nom, au début des années 1930.

BENCHENEB Saâdeddine

Saâdeddine Bencheneb (1907-1968) fait, à l'image de son père Mohamed Bencheneb, une carrière dans l'enseignement, se spécialisant dans les études littéraires arabes. Il obtient un premier poste au lycée Mohamed Bencheneb de Médéa (1930-1938), puis à la Médersa d'Alger (1938-1947). Il est en même temps chargé de cours à l'Institut d'études supérieures islamiques de l'Université

BEN

d'Alger où il assure un enseignement d'histoire de la littérature arabe contemporaine.

Il participe, vers la fin des années 1940, à une mission diplomatique à Djeddah, en Arabie saoudite, avant de reprendre ses enseignements au lycée franco-musulman d'Alger (nouvelle appellation de la Médersa). Il entame, en 1954, une carrière universitaire qui le mènera de l'Institut d'études supérieures islamiques à la Faculté des lettres en qualité d'assistant, puis de chargé d'enseignement (1954-1957). Il quitte précipitamment le pays après le blocus d'Alger et se rend à Tunis où il est recruté au collège Sadiki (1957-1962). De retour à Alger, à l'indépendance, il est nommé maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université d'Alger dont il est élu doyen (1964-1965 ; puis en 1967).

Saâdeddine Bencheneb est l'auteur d'un ouvrage sur *La poésie arabe moderne* dont le manuscrit consacré, en 1944, par le Grand Prix littéraire d'Algérie, est publié l'année d'après, à Oran, par Henrys qui édite, en 1946, ses *Contes d'Alger* ; il est cosignataire avec J. Alazard et P. Boyer d'*Initiation à l'Algérie* (Paris, Maisonneuve, 1957). Il donne dans les revues et publications officielles plusieurs contributions sur la littérature algérienne de langue arabe, notamment sur Mohamed al 'Id Hammou Ali (*Documents algériens*, n° 7, 1946).

BEN CHERIF Mohamed

Né le 16 février 1879 à Djelfa, Mohamed Ben Cherif appartient à une tribu du Sud oranais, membre de la Fédération des Ouled-Sidi-Cheikh, ralliée à la France, après l'avoir longtemps combattue. Il est le petit-fils de Si Ahmed Ben Lahrech, khalifa d'Abdelkader, qui collabore avec l'armée française de conquête après la reddition et le départ en exil de l'Emir, combat dans ses rangs et meurt pour elle. Grandi dans une lignée de chefs - son père Si Ahmed Ben Cherif, protégé de la France, est élevé à la dignité de bachagha - le jeune Mohamed suit le cursus ordinaire des fils de grande tente : lycée à Alger, puis formation militaire à Saint-Cyr (1897-1899). A sa sortie de l'Ecole, il est d'abord affecté au corps des spahis dans le désert du Touat (1900-1903), puis au cabinet militaire de Charles Jonnart, gouverneur général de l'Algérie (1903-1907). Il devient caïd de la fraction des Ouled Si Ahmed, en 1907, et prend à ce titre l'année suivante la tête d'un détachement de volontaires indigènes engagés dans la "pacification" du Maroc. Pendant la Grande Guerre, il est mobilisé dans le Nord de la France où il commande une section de spahis. Il est fait prisonnier par les Allemands le 12 octobre 1914 à Lille. Interné en Allemagne pendant seize mois, puis en Suisse, il est libéré en mai 1918 et promu capitaine. Pendant sa captivité, il s'oppose aux idées du lieutenant Rabah Boukabouya (signant Hadj Abdallah), officier

déserteur algérien et propagandiste de l'Axe germano-turc, sur le rôle de l'islam dans l'armée française.

Démobilisé après l'armistice, il rentre chez lui, achevant une longue carrière militaire qui lui aura valu la consécration de ses pairs, gagnée sur les champs de bataille où la France était engagée : officier d'académie, officier du Nichan-Iftikhar, officier de l'Ouissam alaouite, officier du dragon de l'Annam, titulaire des médailles du Sahara, du Maroc, de la croix de guerre, de la Victoria cross, chevalier de la Légion d'honneur.

Encouragé par l'ancien gouverneur général Jonnart, Ben Cherif se lance dans l'écriture, publiant d'abord le récit de son pèlerinage aux Lieux saints (*Aux villes saintes de l'islam*, Paris, Hachette, 1919, préfacé par Jonnart), puis un roman *Ahmed Ben Mostapha, gommier* (Paris, Payot, 1920). La fonction de bachagha étant toujours exercée par son père, il reçoit à titre de compensation la distinction de "caïd des caïds" dont il fut probablement l'unique titulaire dans l'Algérie coloniale. Il meurt le 22 mars 1921 à Djelfa, dans son dernier combat contre l'épidémie de typhus qui frappait durement la région et dans lequel il s'était porté volontaire avec une forte abnégation.

[Le roman *Ahmed Ben Mostapha, gommier*, réédité, en 1997, par Ahmed Lanasri (Paris, Publisud), rapporte des scènes de la vie militaire de l'auteur, ses campagnes au Maroc et dans le Nord de la France, pendant la Première Guerre mondiale. Ce roman s'inscrit nettement dans la tradition loyaliste, propre aux élites indigènes du début du siècle. Il s'agit de faire œuvre utile, de témoigner de sa fidélité à la France, tout en recensant les traits d'une société appelée à l'inéluctable modernité. L'auteur qui reçoit la charge de caïd de la tribu des Ouled M'hammed (fraction de la Fédération des Ouled Sidi Cheikh, sud oranais), expose la position des notables féodaux sur des questions aussi importantes à l'époque que la pacification du Maroc, la part des Algériens musulmans dans le conflit mondial où la mobilisation d'une armée supplétive indigène.

Ce qui dans "*Ahmed Ben Mostapha*" appartient à la fiction conforte la trame autobiographique du romancier. Ben Cherif s'inspire largement des épisodes de sa campagne de "pacification" du Maroc, de sa captivité en Allemagne et enfin de son séjour de convalescence en Suisse pendant la Grande Guerre. On trouvera dans ce roman divers points d'ancrage dans le réel, autant Ben Cherif a voulu faire d'"*Ahmed Ben Mostapha*" - dans un style résolument proclamatoire - le carnet de route d'une élite indigène, respectueuse de la souveraineté de la France en Algérie, mais toujours en attente d'un véritable dialogue avec ses représentants.]

► Abdellali Merdaci: "Roman et médiation politique dans l'Algérie coloniale. L'exemple d'*Ahmed Ben Mostafa, gommier* de Mohamed Ben Cherif", *Revue des Sciences*

BEN

humaines (Constantine), n° 28, décembre 2007. Ahmed Khireddine (2006). Jean Déjeux (1984).

BENDAOU B.

B. Bendaoud cosigne avec Ahmed Laïmèche une traduction française du Coran, publié à Oran par Heintz, en 1931.

BEN DIEB Zeïd

Voir : SAMAR Omar

BEN EL HAFFAF Abderrahmane

Auteur de double culture arabe et française, Abderrahmane Ben El Haffaf (1881-1957) représente à Alger, dans les années 1920-1950, le modèle même d'une élite musulmane soucieuse de science et de progrès. Disciple de l'islamologue Christian Cherfils, il publie *Introduction à l'étude de l'Islam* (1926 ; rééd., 1939) *Histoire de l'alphabet depuis les origines jusqu'à nos jours* (1950), et *Les sources de la civilisation universelle* (1955) à compte d'auteur, chez l'Imprimerie générale, à Alger. Il s'agit de remarquables travaux d'érudition. Son *Introduction à l'étude de l'Islam* lui vaut une critique amicale d'Albert Camus dans *Alger républicain* qui retient de sa lecture que "générosité, tolérance et respect de l'homme, ce sont les piliers de la sagesse coranique, mais ce sont aussi des vertus d'homme, c'est-à-dire des vertus qui font les grands peuples".

La thèse centrale de l'auteur dans ses différents travaux est de situer la première civilisation mondiale en Mésopotamie et de relever le rôle de l'ancienne langue arabe dans la formation des sciences depuis l'Antiquité. L'*"Histoire de l'alphabet"* a acquis par son exposé magistral sur les sources de l'alphabet arabe une réelle audience auprès de la jeunesse lettrée musulmane des pays du Maghreb.

► Jacqueline Lévi-Valensi : Intervention au débat dans *Vie culturelle à Alger, 1900-1950*, cf. Paul Siblot (2004). *Le Jeune Musulman* (Alger), n° 9, 14 novembre 1952.

BENELMOUHOU B Mohamed El Mouloud

Fils d'une cadî de Constantine, assassiné par un justiciable après le prononcé d'un verdict, Mohamed El Mouloud Benelmouhoub (1863-1935) a été

successivement cadi, muphti et professeur à la Médersa de cette ville ; il est, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, un des éléments les plus en vue de la sphère indigène constantinoise. Proche de l'éminent penseur Abdelkader Medjaoui, il joue un rôle, particulièrement audacieux, de critique des archaïsmes qui frappent la société indigène. Pratiquant la langue française, mais écrivant en langue arabe, quelques uns de ses textes ont été traduits et publiés en français par son élève et disciple Chérif Benhabilès (Cf. *Guerre à l'ignorance* en annexes de *L'Algérie française vue par un Indigène*, Alger, Fontana, 1914). Loin de tout dogmatisme religieux, Benelmouhoub appelle ses coreligionnaires à retrouver le chemin de la science, seule garante de leur émancipation. Il se défie de tout mimétisme culturel qu'il stigmatise, ne croyant qu'au seul dialogue des savoirs. Ce discours de la pause, du regard sur soi-même, loin de toute surenchère politique sur la colonisation, marque son œuvre d'intellectuel. En 1907, il s'associe au muphti hanéfite Bachtarzi et au secrétaire de la préfecture Louis Arippe dans le projet de création du Cercle Salah bey qui allait donner, jusqu'à la veille de la Grande Guerre, une vigoureuse impulsion au renouveau culturel constantinois.

BENFATAH Brahim

Né à Tixeraïne, dans la banlieue d'Alger, dans une famille mulâtresse pauvre, Brahim Benfatah (1850-1928) bénéficie de la bienveillance du général Yusef qui favorise son inscription au Collège impérial de la ville. Il souhaite devenir instituteur et entre à l'Ecole normale au moment où elle ouvrait son premier site de Mustapha ; il figure, en 1869, dans sa toute première promotion et est désigné cette même année pour un poste à Aumale, puis à Miliana. De retour à Alger en 1880, il poursuit une carrière exemplaire qui le mène à la direction de l'école Sarrouy. Il est, dans la proximité d'Edmond Nathan Yafil, un acteur estimé de la scène culturelle algéroise et contribue à la formation des premières associations de musique citadine.

Ses ouvrages sur la grammaire de l'arabe parlé gardent un aspect usuel et s'adressent à des publics débutants (*Syllabaire et exercices de langage de langue arabe à l'usage des commerçants*, s.d. ; *Leçons de lecture et de récitation d'arabe parlé à l'usage des écoles primaires. Choses usuelles*, 1897 ; *Méthode directe pour l'enseignement de l'arabe parlé rédigée conformément aux nouveaux programmes avec de nombreuses illustrations*, 1904).

Comme beaucoup de didacticiens, répondant aux attentes des autorités académiques coloniales dont l'objectif principal était de contenir les avancées de l'arabe classique, Benfatah pouvait croire que la langue arabe parlée - dont les emplois sociaux limités aux zones urbaines ne désignaient jamais des pratiques

BEN

linguistiques homogènes - aurait un avenir de langue écrite et de transmission culturelle. Comme Ben Kalafat, à Constantine, il a traduit dans cet arabe parlé des classiques de la littérature française.

► D. Sari (2006). I. Hamet (1906).

BENGANA Bouaziz

Le bachagha Bouaziz Bengana, titulaire de la charge de chef de la tribu des Zibans, en avril 1914, est le petit-fils de Mohamed-Seghir, caïd et figure centrale de la tribu au moment de son ralliement à la France (1848). Nommé délégué financier de Biskra, il a eu à gérer de la manière la plus délicate le vieux conflit d'intérêt qui opposait sa tribu à celle des Bou 'Okkaz, apuré par la mort violente, le 15 septembre 1915, dans des conditions jamais élucidées de son chef, l'agha Ali Bey Debbah b. Ali, de M'Chounèche. Les autorités françaises avaient refusé d'enquêter sur ce meurtre pour ne pas avoir à arbitrer un différent qui aurait perturbé les équilibres de leur politique saharienne.

Elevé à la dignité de Cheikh El 'Arab, dans le cadre des cérémonies du centenaire de la prise d'Alger, Bouaziz Bengana publie à cette occasion *Une Famille de grands chefs sahariens : les Bengana* (Alger, Soubiron) qui souligne une collaboration sans faille entre l'administration coloniale française et une tribu qui a préservé, malgré les aléas de la colonisation, son influence saharienne.

Personnage mondain, célèbre pour ses fêtes orientales, Bou 'Aziz Bengana a acquis, au début des années 1930 à Philippeville, le palais d'une architecture mauresque exceptionnelle du maire Paul Cuttoli dont il fera sa résidence d'été. Il y accueille des personnalités du monde de la politique et de la culture indigènes, au rang desquelles Malek Bennabi qui était proche de sa famille. Il se signale après le débarquement des alliés en Algérie, en 1943, par une activité politique intense, présidant le Comité d'aide au relèvement de la France qui dispose de l'appui de toutes les couches de la société algérienne et principalement des grandes familles qui en dirigent les démembrements locaux.

► C-R. Ageron (1968). Marthe et Edmond Gouvion (1920).

BENGANA Boulakhras

Les Bengana forment une importante tribu des Zibans. Elle fut alliée par les liens du sang à Ahmed Bey, dernier bey de Constantine, soutenant une longue opposition à la pénétration française dans l'Est algérien. Après la reddition

d'Ahmed Bey, en 1848, les Bengana prennent le parti de la France qui leur conserve leurs privilèges dans le Sud-est algérien, des Ziban à la région du Rhir, leur conférant titres et pouvoirs, transmis par héritage direct. Boulakhras Bengana prend, en 1888, la succession de son frère aîné Mohamed-Seghir, dans la charge de caïd des Zibans, jusqu'à sa mort survenue en 1900.

Dans une brochure, publiée en 1880, il dresse un bilan sur *Les Bengana depuis la conquête française*. Cette publication, favorablement accueillie par l'administration, appuyait la présence et l'influence de la tribu Bengana dans la politique saharienne.

BENGHABRIT Ahmed

Ahmed Benghabrit est le neveu de Kaddour Benghabrit auquel il succède - de 1954 à 1957 - à la direction de la Mosquée de Paris avant d'en être évincé par Hamza Boubakeur ; il venait de refuser de faire approuver par la Mosquée la traque des militants du FLN par la police. Il publie à compte d'auteur deux recueils de poèmes : *Interférences* (1954) et *Les Cœurs embrasés* (1960).

BENGHABRIT Kaddour

Né le 1^{er} novembre 1868 à Sidi Bel-Abbès dans une famille démunie, Kaddour Benghabrit (1868-1954) est un autodidacte qui sut tracer sa voie dans des métiers de la santé (il est quelque temps infirmier), de la justice musulmane (*adel*), enfin de l'administration et de la diplomatie pour lesquelles il n'aura à exciper que de ses bonnes relations. Son agilité d'esprit le mène à un poste consulaire à Tanger, puis à la délégation française aux Lieux Saints. Il est, suprême récompense de son entregent, conseiller diplomatique aux Affaires étrangères à Paris, consul de France à Fès, puis détaché auprès du Makhzen, y tenant, selon Rabah Boukabouya (Hadj Abdallah), un de ses contradicteurs à cette époque, un rôle néfaste de conseiller auprès du sultan. Peu présent sur la scène politique algérienne, Kaddour Benghabrit y entreprend après la Grande Guerre, à la demande du président du conseil Ribot, une vaste enquête auprès des notables indigènes sur le projet de statut des Musulmans.

La grande œuvre à laquelle Kaddour Benghabrit attacha durablement son nom fut l'Institut musulman de Paris (Grande Mosquée), en construction de 1917 à 1922, dont il est nommé directeur jusqu'à sa disparition le 28 juillet 1954. Personnage mondain du "Tout-Paris", proche de Sacha Guitry (qui accueille une de ses pièces dans son théâtre de La Madeleine) et de Jean Cocteau, il joue un rôle signalé de protecteur des artistes maghrébins à Paris. En 1940, il évite la

BEN

déportation au chanteur juif algérien Salim Halali, lui délivrant une attestation de conversion à l'islam au nom de son père et l'accueillant au *nadi* de la Mosquée de Paris où il l'associe aux spectacles d'Ali Sriti et Ibrahim Salah.

Benghabrit est l'auteur d'un recueil de contes *Abou Nouas où l'art de se tirer d'affaires* (Argenteuil, 1930) et de deux pièces de théâtre *La ruse de l'homme* (1929), montée cette même année par Léon Poirier, et *Le Chérif ou la polygamie sentimentale* (1936, en collaboration avec Marie-Thérèse de Lens).

► Ahmed et Mohamed Elhabib Hachelaf (2001).

BENHABILES Chérif

Né en 1885 dans une famille terrienne aisée du Sétifois, Chérif Benhabilès accède vers le début du XX^e siècle à la Médersa de Constantine. Il a pour maîtres une phalange de brillants intellectuels musulmans que furent les cheikhs Abdelkader Medjaoui et Mohamed El Mouloud Benelmouhoub. Il importait moins pour ses professeurs de contester l'histoire présente, celle de la colonisation, que de comprendre celle de la désagrégation de la société indigène qui l'a rendue possible. Il évolue au gré d'un discours d'ouverture vers la modernité que sauront lui prodiguer ses maîtres, dans une ville paradoxalement fermée et arc-boutée sur de vieux principes traditionalistes.

Le jeune homme ne tarde pas à entrer en opposition frontale avec la frange constantinoise de la Médersa. C'est un étudiant doué, qui saura gagner la protection solide du professeur Benelmouhoub. A Alger, il fait son droit et soutient une thèse sur le droit musulman en Algérie. Il débute une carrière de cadi dans la justice musulmane dans différentes villes de l'Est algérien à partir des années 1910 et se rapproche des Jeunes Algériens dont il apprécie l'idéal d'émancipation sociale et culturelle.

Attaché émotionnellement à la présence française en Algérie, comme en témoigne son *Bilan de cent ans de France* (Alger, Imprimerie officielle, s.d.), il se lance dans une carrière d'élus indigènes. Proche de la FEM dans les années 1920-1930 et respectueux de "la légalité coloniale", il se fait élire au titre de la circonscription de Draa El Mizan (Kabylie) dans les assemblées algériennes (municipalités, délégations financières, assemblée algérienne), puis au parlement et au sénat français dans les années 1950, n'abdiquant pas son mandat au plus fort de la Guerre d'Indépendance.

Il se détourne de ses amis, élus et notables indigènes, signataires de la "Motion des 61", exprimant leurs réserves sur la nouvelle situation qu'entraînait en Algérie l'insurrection armée et sa répression. Il incarne, avec l'assentiment de

l'administration coloniale, une "troisième voie". Il est abattu par un commando FLN, le 28 août 1959, à Paris.

[Introduit par Georges Marçais, directeur de la Médersa de Tlemcen, son essai *L'Algérie française vue par un Indigène*, publié en 1914 (Alger, Fontana), fera date. Ses analyses sur la société indigène et son rapport à la colonisation et à la politique françaises ne manquent pas d'acuité et posent déjà les questions sociétales qui quarante années plus tard seront ravivées par la guerre. D'autres textes, plus techniques, ont été publiés, portant sur *La Suppression des pouvoirs juridictionnels du cadi* (Constantine, Justice musulmane, s.d.) et *La Protection des mineurs indigènes en Algérie* (Constantine, Audrino, 1924).

Son roman *Âmes frontières* dont le manuscrit a circulé dans les milieux intellectuels algériens, en 1931, introduisait pour la première fois dans la littérature le débat sur la difficile position des Indigènes de double culture française et arabo-berbère dans la cité coloniale. Augustin Berque, haut fonctionnaires aux Affaires indigènes, qui l'a lu, en rapporte le commentaire suivant, expliquant la trame du récit :

"L'Intellectuel, dégagé de son milieu, déraciné et surtout désencadré, parvient difficilement à fonder un ménage. Où prendrait-il femme ? La jeune musulmane, de formation traditionnelle, bavarde, puérile, ignorante, fait une épouse incompréhensible, sans contact d'esprit ou de cœur avec son mari. Quant à la française - cette étudiante qu'on a connue aux Facultés - elle se refuse. Alors, c'est la mésalliance lamentable, le mariage avec une européenne de modeste, parfois de très petite condition ; et s'ouvre une vie de désillusions, de chocs douloureux, de mésententes qui accumulent dans l'arrière-fond de l'âme, des rancunes inassouvies. Navrante aventure qu'avec le cri d'une chair suppliciée, a contée Chérif Benhabylès."

Contrairement à ce qu'a pu écrire Mohamed-Salah Dembri dans un article d'*El Moudjahid culturel* (27 novembre 1985), le roman n'a jamais été édité. Rien n'indique que le manuscrit d'*Âmes frontières* ait été conservé par la famille Benhabylès.]

► C-R. Ageron (1968). Augustin Berque : "Les intellectuels algériens", *art. cité*.

BEN HAMIDA Omar [Caïd]

Notable de l'Ouest, le caïd Omar Ben Hamida publie, en 1858, chez Perrier, à Oran, un *Mémoire à son altesse impériale le prince Napoléon, chargé du Ministère de l'Algérie et des Colonies*. Ce cahier de revendications reste bien dans le ton des conventions formelles de la demande indigène de l'époque.

BEN

BENHAMZA Ali

Voir : HAMZA Ali

BEN IBRAHIM [BAAMER] Sliman

Sliman Ben Ibrahim Baamer (1870-1953) est né dans une famille mozabite, depuis longtemps installée dans l'oasis de Bou Saâda. Il rencontre, en 1889, le Français Etienne Dinet (1861-1929) et commence, à ses côtés, un passionnant itinéraire dans l'art et dans la spiritualité.

Remarquable guide saharien, Sliman accompagne Dinet dans ses périples à la lisière du grand désert. Périples hors des pistes, souvent dangereux et parsemés d'embûches. En 1893, il sauve son ami d'une méchante embuscade et fera lui-même, quelques mois plus tard, l'objet d'une tentative d'assassinat. L'homme ne rechignait pas à se prêter, selon l'expression de François Arnaudies, à "la vie d'aventures, la vie de méditations et de rêves". Il est pour le peintre "durant quarante-cinq années, l'ami fidèle, le collaborateur et le conseiller précieux".

Sliman Ben Ibrahim, qui séjourne régulièrement en France avec Etienne Dinet, partage les convictions morales et politiques de son ami. Ensemble, ils prennent part pendant l'été 1912 à la création, à l'initiative de l'avocat parisien et publiciste indigénophile Numa-Léal, de "L'Alliance franco-musulmane". L'association regroupe, du côté français, Jean et Jérôme Tharaud, Claude Farrere, Pierre Loti et de nombreux journalistes, et, du côté algérien, le docteur Bentami, Sadek Denden, fondateur du journal *L'Islam*, Ben Ali Fekar, Hamoud Hadjammar, directeur du *Rachidi*, Omar Boudierba et Abdesslam Taleb.

Etienne et Sliman se prêtent, avec la semblable conviction, à l'œuvre commune de cheminement dans l'islam. Dinet se convertit à la religion musulmane, en 1913, et les deux amis accomplissent, en 1929, le pèlerinage aux Lieux saints de l'islam. La rencontre entre Dinet et Ben Ibrahim a été, sur le plan littéraire, un captivant échange de paroles, de couleurs et de poésie aux tons mêlés d'un Orient réinventé. En 1900, levant les interdictions de l'islam sur l'image, Sliman Ben Ibrahim est le commentateur avisé des compositions de Dinet, cosignant ensuite avec lui plusieurs productions écrites. Il a été décoré des palmes académiques et a reçu la distinction d'officier de la Légion d'honneur. Il décède, à Bou Saâda, le 18 juillet 1953.

[Madame Rollince, soeur et héritière de Dinet a revendiqué, dès sa disparition, l'œuvre cosignée par les deux amis comme la création exclusive du seul peintre. Ce débat polémique se prolongera. En 1984, Paul Siblot estimait que "l'analyse des textes et celle de la contribution respective de leurs auteurs restait à faire".

Dans un livre de souvenirs, publié à Alger en 2001 (*Des noms et des lieux, mémoires d'une Algérie oubliée*, Casbah éditions), Mostefa Lacheraf, plus radical, présente Sliman Ben Ibrahim comme un analphabète. Il serait plus serein de s'en tenir sur cette question de propriété intellectuelle des publications, au-delà des querelles et présomptions d'héritiers, à la seule volonté des auteurs qui ont accepté publiquement de les cosigner et qui en ont, de leur vivant, assumé l'égale responsabilité.]

Œuvres (éditées à Paris par L'Edition d'Art, Henri Piazza) : *Rabie El Kouloub* (Le printemps des cœurs), contes et légendes (1902), *Mirages. Scènes de la vie arabe*. Cinquante-trois compositions en couleur d'Etienne Dinot commentées par Sliman Ben Ibrahim Baamer (1906), *Tableaux de la vie arabe*. Commentaires des toiles de Dinot par Ben Ibrahim (1908), *Khadra, la danseuse des Ouled Naïls*, roman (1910 ; réédité, en 1926, dans une version brochée, illustrée de culs de lampes d'Omar Racim), *El Faiïfa oua El Kifar ou Le désert*, récit (1911), *La Vie de Mohammed, prophète d'Allah*, biographie (1918), *L'Orient vu par l'Occident*, essai (1921), *Le Pèlerinage à la maison sacrée d'Allah*, relation de voyage (1930).

► Abdellali Merdaci (2003b, 2006a,b). Mostefa Lacheraf (2001). Paul Siblot : Notice biographique de Ben Ibrahim dans *Parcours* (n° 1, mars 1984). F. Arnaudies (1933).

BEN KALAFAT Mejdoub

Mejdoub Ben Kalafat, né le 4 août 1853 à Constantine, dans une famille de lettrés, suit les cours de l'école arabe-française de la cité et du collège impérial. Il s'inscrit à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger et obtient le brevet supérieur de langue arabe (1877). Il est répétiteur de langue arabe à l'Ecole normale de Constantine, puis au Lycée. Il a, dans les années 1880 à Constantine, une présence politique reconnue dans la société indigène où se distinguaient déjà le cadi El Mekki Ben Badis, en fin de règne, et le docteur Taïeb Morsly, en pleine ascension. Il est, sans doute, le premier acteur culturel indigène à exposer et à défendre le principe d'une école française formant non seulement à des savoirs modernes, mais aussi à la francité, car il s'agit de "faire de l'Arabe un homme éclairé, moral et surtout un Français" (Cf. *Bulletin universitaire de l'Académie d'Alger*, 1887, p. 48). Cette thèse aura un avenir dans les professions de foi des candidats indigènes aux joutes électorales et dans de nombreux discours, du politique au littéraire (Chukri Khodja, 1928).

Sa production publiée reste assez éclectique, marquant un intérêt pour l'apprentissage rudimentaire de l'arabe (*Méthode de lecture et de prononciation arabe*, *Lectures arabes*, *Vocabulaire des mots arabes les plus usités en français*), la calligraphie arabe (*Méthode de calligraphie arabe*) et la traduction de

BEN

classiques français en arabe parlé (*Choix de fables de La Fontaine, de Florian, de Fénelon*, 1890) ; ce dernier ouvrage connut un véritable succès dans les écoles, constamment réédité jusqu'en 1929. Pionnier de la photographie indigène, Ben Kalafat est, en 1896, membre honoraire du Photo-club de Constantine.

BENNABI Malek

Né le 1^{er} janvier 1905 à Constantine, dans une famille originaire de Tébessa, Malek Bennabi raconte dans un récit autobiographique ses années de jeunesse, jusqu'à son départ, l'été 1930, en France pour y suivre une formation d'ingénieur électricien (Cf. *Mémoires d'un témoin du siècle*, Alger, Editions nationales algériennes, 1964). Le jeune homme avait acquis auparavant le diplôme des médersas et avait tenté de travailler sans grand enthousiasme dans la justice musulmane, à Aflou et Saint-Arnaud, en qualité d'*adel* de la mahakma malékite. De retour en Algérie, peu de temps avant la Seconde Guerre mondiale, il collabore à la presse de l'UDMA (*La République algérienne*) tout en étant proche du mouvement réformiste des Oulémas. Il se marie à une Française qu'il convertit à l'islam et fréquente les Bengana, féodaux stipendiés à l'ordre colonial, séjournant régulièrement dans leur résidence d'été de Philippeville. Cette diversité des ancrages, du parti de Abbas à Benbadis et Bengana, tout comme le choix du mariage mixte, typique aux Jeunes Algériens, situe-t-elle un parcours ? Précédé par *Le Phénomène coranique* (Alger, En Nahda, 1946), le roman *Lebbeïk, pèlerinage des pauvres* est publié en 1948 chez le même éditeur. L'auteur y annonce un second roman *Visages à l'aurore*. Cependant, dans sa lettre-préface adressée à l'éditeur, Malek Bennabi relativise son métier de romancier.

L'avenir le situera du côté d'une œuvre philosophique et théologique qui lui apportera la notoriété publique (Cf. *Discours sur la condition de la renaissance algérienne. Le problème d'une civilisation*, Alger, En Nahda, 1949 ; *Vocation de l'Islam*, Paris, Seuil, 1954 ; *L'Afro-asiatisme*, Le Caire, Imprimerie Misr, 1956). L'ingénieur électricien, proche par ses choix de vie du courant Jeune Algérien et politiquement éloigné du courant nationaliste et indépendantiste, va trouver sa voie dans la glose de l'islam, dans les colonnes du "*Jeune Musulman*", journal des jeunes de l'AOMA, en 1952-1953.

Au lendemain de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954, il prend le chemin de l'exil. Il séjourne dans plusieurs pays du Moyen-Orient et se rapproche des acteurs du mouvement nationaliste indépendantiste. Il publie de nombreux ouvrages dans le sens de l'histoire et de ses convictions politiques, forgées au

creuset de l'islam (*Le Problème de la culture*, 1957 ; *SOS Algérie*, 1957 ; *Discours sur la nouvelle édification*, 1958 ; *La Lutte idéologique en pays colonisé*, 1958 ; *Idée du Commonwealth islamique*, 1959) ; *Réflexions*, 1959 ; *Naissance d'une société*, 1960 ; *Dans le souffle de la bataille*, 1961).

[1962 : Malek Bennabi est directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'éducation. L'auteur défend dans sa démarche intellectuelle un retour éclairé à l'islam, mais sans en prévenir les surenchères politiques. Il signe, en une dizaine d'années, une œuvre prolifique, écrite en langue arabe, revendiquée, de manière souvent violente, après sa mort, le 31 octobre 1973, par les courants islamistes de l'université algérienne qui en font leur maître spirituel. S'agira-t-il souvent d'une lecture étroite de la pensée de Bennabi qui ne pouvait ignorer le progrès et dénonçait les facteurs de stagnation, de régression et de "colonisabilité" des peuples sans culture ? De fait, les idées de Bennabi amorcent en Algérie, sous l'impulsion de ceux qui s'en sont proclamés à l'intérieur même de l'université les héritiers, les dérives sanglantes, directement liées à l'islamisme. Le meurtre, en 1982, du jeune étudiant Kamel Amzal par les membres du comité de la mosquée de la cité universitaire de Ben Aknoun (Alger) annonce déjà les heures sombres dans lesquelles plonge le pays à partir de 1991. Le nom de Bennabi disparaît totalement des références de l'islamisme algérien, au moment où s'imposent d'autres auteurs du Moyen-Orient, licitant les tueries collectives, à la mesure d'une période de terreur. En 2006, Nouredine Boukrouh, qui fut, dans les années 1970, son coéditeur avec Omar Benaïssa, publiant *Les Grands thèmes* (Alger, IPA, 1976), en propose la biographie sous le titre *L'Islam sans l'islamisme* (Alger, Samar, 2006). La figure du penseur y apparaît expurgée de tous les paris aventureux de l'intégrisme en Algérie.]

BEN NEGGAD Tahar

Tahar Ben Neggad fait partie, dans le sillage de Mohamed El Antri (interprète principal d'Ahmed bey) de la première génération d'Indigènes constantinois, parfaitement bilingues. Il est recruté, dès la prise de la ville, dans les rangs de l'armée française de conquête, puis promu officier interprète au commandement de la subdivision de Constantine. Il publie, en 1863, année de son décès, un opuscule de *Dialogues français-arabes*, chez Challamel aîné, à Alger.

BEN RAHAL M'hamed

Né le 16 mai 1855 à Nédroma, M'hamed Ben Rahal accède en qualité de fils de notable - son père était agha - au Collège impérial d'Alger. Il choisit la voie de son père et est désigné, en 1878, à l'âge de 23 ans, *khalifa*, puis *caïd* dans sa ville

natale. Il s'agit d'un esprit curieux qui a assez tôt pris son parti d'une collaboration intelligente avec l'occupant français, menant le combat pour la transformation graduelle de la société indigène colonisée. Son territoire reste assez vaste, allant d'une incontestable présence dans les institutions scientifiques, comme la Société de géographie d'Oran et l'Académie des sciences coloniales de Paris dont il est membre, à l'adhésion aux formes rituelles les plus compassées que suppose l'organisation confrérique des Derqawa. L'administration oranaise n'avait pas manqué de désigner à ses chefs le "farouche darquawi".

A partir des années 1880, Ben Rahal est un acteur écouté et respecté dans les instances coloniales ; il défend un progrès mesuré pour ses coreligionnaires qui ne fasse pas table rase des traditions arabo-islamiques. Est-ce pour cette raison qu'il est perçu, au début du XX^e siècle, comme un redoutable représentant du courant Vieux Turban, certes délégitimé, mais toujours présent et actif dans la sphère indigène ? S'il comprend la démarche des Jeunes Algériens, il ne les soutiendra jamais, combien même il aura manifesté du respect et de la sympathie pour le capitaine Khaled. Constamment élu et réélu aux assemblées locales et régionales dans sa circonscription de Nédroma, à Montagnac, il est battu aux Délégations financières en 1925, sanction qui n'était pas à la mesure de l'influence de l'homme dans sa cité et qui lui inspire un "discours d'adieu" assez sévère pour ses électeurs. Il meurt en 1928.

M'hamed Ben Rahal a publié des textes remarquables : *A travers les Béni-Snassen* (Oran, Perrier, 1889) et *Réponse à l'enquête "Où va l'islam ?"* (*Revue des questions diplomatiques et coloniales*, Paris, 1901). Abdelkader Djeghloul a édité, en 1982, *Si M'hamed Ben Rahal et la question de l'instruction des Algériens : Trois documents : 1887-1892-1921* (Oran, CDSH, Histoire sociale de l'Algérie, n° 2). Ces textes sont réédités, en 2005, sous le titre *L'avenir de l'Islam et autres écrits*, avec une préface de Abdelaziz Bouteflika (Alger, Anep).

[Le nom de M'hamed Ben Rahal reste lié à la toute première expression littéraire en langue française connue à ce jour : il s'agit de la nouvelle "La vengeance du cheikh", publiée à Tunis par *La Revue algérienne et tunisienne littéraire et artistique* (n° 13, 26 septembre 1891), découverte par Jean Déjeux. Cette entrée dans la littérature dans la langue de l'Autre ne vaut que par le déplacement important qu'elle opère dans la tradition littéraire indigène. L'usage de la langue française définissait peu à peu un nouvel objet littéraire face au repli des expressions littéraires arabo-berbères.]

► Abdelkader Djeghloul (1984). Gilbert Grandguillaume : "Une médina de l'Ouest. Nédroma", *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 10, 1971. C.R. Ageron (1968).

BEN SADOK Bachir

Cosigne avec Allal Boumahdi une pétition, publiée sous forme de brochure, adressée *A Messieurs les membres du Parlement* (5 avril 1911).

BEN SEDIRA Belqacem

Né en 1845 à Biskra dans une famille de notables, Belqacem Ben Sedira fait partie en qualité d'interne de la première promotion d'élèves du collège français-arabe d'Alger qui ouvre ses portes en 1858. Il obtient une bourse pour continuer ses études à l'Ecole normale de Versailles. De retour à Alger, il est nommé professeur d'arabe à la Médersa Thaâlibiya. Il entame des études universitaires qui lui permettent d'accéder au poste de maître de conférences à l'Ecole supérieure des lettres de l'Université d'Alger (1880). Il demande et obtient, en 1866, conformément aux dispositions du Sénatus-consulte de 1864, la naturalisation française et épouse une Française. Son œuvre de didacticien, entreprise à partir de 1875 avec le concours de l'éditeur algérois Jourdan, est connue et largement utilisée en Algérie, jusqu'aux années 1930. Elle comprend cinq cours de langue et littérature arabes qui s'adressent aux différents niveaux de formation des collèges et des lycées et des ouvrages pratiques (*Dialogues français-arabe*, 1880 ; *Manuel épistolaire de langue arabe*, 1894). Il signe, en 1882, deux *Dictionnaires de langue parlée arabe-français et français arabe*.

[Sa *Mission en Kabylie sur les dialectes berbères et l'assimilation des indigènes* (1887) excède-t-elle les contours d'une carrière sans aspérités ? L'auteur souligne la nécessité d'une présence plus marquée de la France, position qui prolonge son action auprès de ses coreligionnaires et qu'il définit par cette formule : "S'ils ont les yeux fermés, il faut leur rendre la lumière, s'ils ont les oreilles bouchées il faut leur parler fort, s'ils s'obstinent à rester immobiles et à piétiner sur place il faut leur tendre la main et les empêcher de se tenir à l'écart." Représentant d'une élite indigène naturalisée, encouragée par les instances coloniales, Belqacem Ben Sedira meurt prématurément, à Alger, le 1^{er} décembre 1901, au moment où il commençait à récolter les fruits de son effort d'enseignant et de chercheur.]

► C-R. Ageron (1968). I. Hamet (1906).

BEN SEDIRA Charles

Fils de Belqacem, Charles Ben Sedira est reçu au barreau d'Alger après des études de droit à l'Université d'Alger. C'est un membre recherché de la société

BEN

bourgeoise de la cité, ami du compositeur Camille Saint-Saëns qui guide les premiers pas dans la musique et dans le chant de sa fille Leïla Ben Sedira, cantatrice en vogue à Paris, dans les années 1930-1940. Il cosigne, en 1893, avec son père, un *Cours gradué de lettres manuscrites*.

BEN SLIMAN Ahmed

Ahmed Ben Sliman cosigne avec El Mekki Benbadis un factum intitulé *Réfutation des erreurs et fausses appréciations relatives aux incendies en août 1881*. Les auteurs écartent dans ce texte, écrit en langue française, la malveillance et l'entreprise séditeuse dans les grands incendies qui ont troublé à cette période l'Algérie coloniale, incriminant les bois secs - le *merekh* et l'*affar* signalés dans le Coran - qui peuvent "s'enflammer spontanément par le contact et le frottement après une longue sécheresse d'été". Cette explication religieuse de ces événements, objets de débats très animés dans la colonie, saura-t-elle absoudre de forts contingents d'Indigènes, soumis à la responsabilité collective, emprisonnés et frappés de lourdes impositions fiscales ?

BENTAMI Belqacem

Médecin spécialiste en ophtalmologie, diplômé de l'Ecole de médecine de Montpellier (1906), chef de clinique ophtalmologique de l'Ecole de médecine d'Alger, Belqacem Ould Hamida Bentami (la transcription francisée du nom d'origine Benthami est souvent adoptée), issu d'une famille modeste de Mostaganem, représente un cas assez typique de progression sociale par le savoir académique. Très présent sur la scène politique algéroise au début des années 1910, le docteur Belqacem Bentami apparaît sous la plume de C.R. Ageron comme un "self made man" et "jeune notable", représentant une nouvelle génération de politiciens plus apte à mener le combat contre la vieille garde des "Vieux Turbans" dans la sphère indigène et dans les tribunes politiques coloniales.

Naturalisé français, marié à l'écrivaine slave de confession israélite Rosalia Bentami (auteur d'un récit *Dans l'enfer de la Casbah*, Alger, Imprimerie du Lycée, 1937), son exemple, s'il fait débat, est quasiment idéalisé par les jeunes élites formées par l'école française. Le feuilletoniste Ahmed Bourri lui dédie, en 1911, son *Musulmans et chrétiennes* dont les thèmes - du mariage mixte à la laïcité et au progrès par la science - furent d'époque.

Le docteur Bentami préside, le 26 juin 1912, une délégation de jeunes élus de l'Assemblée financière - appelée "Comité de défense des intérêts musulmans" -

qui se rend à Paris pour remettre une note au président du conseil Poincaré relative à l'application en Algérie du décret du 3 février 1912 sur la conscription, mieux connue sous le nom de Manifeste Jeune Algérien, qui dresse l'inventaire des réformes que doit favoriser la conscription des Indigènes. Il est, jusqu'aux années 1920, constamment réélu aux conseils municipaux et généraux de la ville d'Alger, souvent en quête de nouvelles alliances, comme celle de l'Emir Khaled, puis s'opposant à elles dans des enjeux électoraux virevoltants, suscitant des confrontations extrêmes. Il cosigne, en 1914 à Alger, avec M^e Ahmed Boudierba et l'Emir Khaled une *Interpellation sur la politique indigène en Algérie* et publie sur la question plusieurs contributions dans la presse en Algérie et en France.

Connu comme l'adversaire acharné de l'Emir Khaled, le docteur Bentami crée en 1923 le journal *Ettakadoum* (Le Progrès, 1923-1931) pour faire pièce à *L'Ikdam* ; ce journal devient l'expression d'un long combat politique, soutenant l'aspiration des élites indigènes à la modernité. En relatif retrait de la scène politique au moment de la création de la FEM (1927) dont il est le premier président, Belqacem Bentami, brillant modèle d'acculturation française, reste pour les historiens le chef de file de la doctrine assimilationniste.

► C. Collot, J-R. Henry (1983). C-R. Ageron (1968).

BEN YAHIA Allaoua

Originaire de Djidjelli, Allaoua Ben Yahia exerce longtemps en qualité de professeur d'arabe dans plusieurs villes de l'Ouest algérien avant d'assurer la fonction d'interprète à Inkermann. Il est l'auteur d'un *Recueil de thèmes et versions. Arabe parlé. Idiome des trois départements algériens*, publié en 1890 à Mostaganem, chez les imprimeurs Prim et Martinex. Avec ses collègues Ahmed Ben Youssef (Blida) et Ahmed Ben Brihmat (Alger), Allaoua Ben Yahia défend, en 1883, au moment de l'application du décret du 13 février 1883, relatif à l'application dans la colonie des lois Ferry de 1882 sur l'enseignement, la place de la langue arabe dans les nouveaux programmes.

BEN YOUB Brahim

Brahim Ben Youb publie, en 1880 à Constantine, chez l'imprimeur Schwab-Welling, sous le titre *Histoire du M'Zab* (Beni Isguen. Desiderata de la Confédération m'zabite), un cahier de doléances des populations de la vallée du M'Zab, depuis peu occupée par l'armée française. La revendication autonomiste,

qui apparaît comme le pivot de la personnalité mozabite, est largement investie dans ce texte.

BENZINE Abdelhamid

Né le 27 avril 1926 à Béni-Ourtilane (Sétif), Abdelhamid Benzine a poursuivi ses études jusqu'en classe de seconde au lycée de Sétif, complétées par une formation en théologie à Bougie dans un séminaire encadré par l'AOMA, puis à Tunis à la Zitouna (1947-1948). Il se lance assez jeune dans la politique à Sétif, au PPA, parvenant même à approcher un de ses animateurs, Ahmed Djelloul, en résidence surveillée. Il est arrêté lors des événements sanglants du 8 mai 1945 à Sétif et interné. Il adhère au MTLD, en 1946, et en devient permanent en 1948. Il se rend, en 1951, en France et fait partie du syndicat CGT ; il quitte, en 1952, le MTLD, secoué par la crise qui oppose centralistes et messalistes, pour le PCA et devient, à son retour à Alger, le rédacteur en chef d'*Alger républicain* (1953-1955).

Abdelhamid Benzine prend au lendemain de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954 la tête des "Combattants de la libération" et organise les "maquis rouges". Arrêté en 1956, il est condamné l'année d'après à vingt ans de travaux forcés par le TPFA d'Oran. Il publie en 1962 *Le Camp* (Paris, Editions sociales), un témoignage écrit en détention au camp spécial de Boghari qui rapporte ses souvenirs de maquisard.

[1962 : Après l'indépendance, Benzine reprend son poste de rédacteur en chef d'*Alger républicain* dont il refuse, en 1965, la fusion avec *Le Peuple* qui devait permettre de créer *El Moudjahid*. Cette année-là, il publie aux Editions nationales algériennes, à Alger, *Journal de marche* dans lequel il marque la portée d'un engagement dans la guerre, pour l'indépendance et la liberté : "Malgré tout je crois en un avenir fraternel. Je crois à un monde sans guerre et sans haine".

Comme ses compagnons du PCA interdit, il participe à la création de l'ORP au lendemain du coup d'Etat du 19 juin 1965 et entre dans une longue clandestinité. Mais se rapproche-t-il des thèses de Boumediene dans ces années fécondes de révolution agraire, entraînant ses camarades du PAGS ? Il publie à compte d'auteur, en 1980, un recueil de récits *La Montagne et la plaine* (réédition, Alger, ANEP, 2002) et dans cette même veine *Lambèze* (Alger, Dar El Ijtihad, 1990) et *Le Sergent* (Alger, Anep, 2002). Il cosigne avec Boualem Khalfa et Henri Alleg, en 1987, *La Grande aventure d'Alger républicain* (Paris, Messidor).

Après octobre 1988, au moment de la libération du secteur de la presse, Abdelhamid Benzine est au premier rang pour relancer *Alger républicain*, malgré les nombreuses difficultés de l'entreprise. Il décède, à Alger, le 6 mars 2003.]

BIRAZ Mohamed

Mohamed Biraz est l'un des signataires, du côté des Indigènes d'Algérie, du *Mémoire adressé au Congrès de la Paix*, réuni le 18 janvier 1919 à Versailles (France) par le Comité algéro-tunisien.

BOUABDELLI El Mehdi

Islamologue, El Mehdi Bouabdeli publie une étude sur "Le cheikh Mohamed Ibn Ali El Kharroubi", dans la *Revue africaine* (n° 96, 1952). A l'indépendance, il occupe de hautes fonctions dans le culte musulman à Oran, puis à Béjaïa. La postérité du chercheur, proche de Jacques Berque, s'établit dans les années 1960-1970, ponctuée par la publication de plusieurs ouvrages de référence en langue arabe. Il décède le 12 juin 1992.

BOUALEM (Bachagha)

Voir : BENAÏSSA Saïd

BOUALI Ghaoutsi

Originaire de Tlemcen, Cheikh Ghaoutsi Bouali (1874-1934) cosigne avec Georges Marçais, directeur de la Médersa de Tlemcen, l'édition critique de l'œuvre d'Ibn El Ahmar *Rawdat En-Nesrine* ("Le Jardin des Eglantines"), traduit en français sous le titre *Histoire des Bénî Mérîn, rois de Fâs* (Paris, Leroux, 1917). En annexe de l'ouvrage, les auteurs font figurer une *Histoire des Ben Zaïyân de Tlemcen*.

L'auteur, de double culture arabe et française, donne des cours dans l'enseignement libre dans les années 1890-1930, à la Médersa de Tlemcen et à Sidi Bel-Abbès. Il est connu dans les milieux associatifs de Tlemcen pour sa vaste érudition dans le domaine des musiques citadines dont il est un propagateur de textes avisé et reconnu, publiant *Kitab Kach'f Quinaâ la Alat es-Sem'â* (Alger, Jourdan, 1904 ; rééd. Alger, Enag, 1996), sorte de manuel sur les instruments utilisés dans la tradition musicale tlemcénienne. Fut-il un des censeurs des légitimités musicales, principalement dans ce qui touche aux genres et aux poétiques du *hawz* ?

► Hadri Boughrara (2002).

BOUDERBA Ahmed

Consul de la régence algérienne et chargé d'affaires du Dey Hussein à Marseille, Ahmed Boudierba fait partie du groupe de notables algériens qui remet les clés d'Alger au général de Bourmont, chef des armées françaises de conquête.

De double culture arabe et française, celui que Hamdan Khodja nomme "Sidi Boudierba", en témoignage de son rang dans la société algéroise, est - du côté algérien - un des négociateurs avec les Français de la Convention franco-algérienne du 5 juillet 1830. Il est sans doute l'un des organisateurs de la réunion des notables d'Alger dans le fort de la porte de la Marine, qui précède l'offre de capitulation d'Alger. Abdelkader Djeghloul le situe dans "ce petit groupe d'individualités disparates [...] qui a en commun la volonté de sauver ce qui peut l'être et d'initier un futur qui ne peut plus être pensé sur le mode de la reproduction d'un passé détruit. Ni héros, ni traîtres, ils sont à la mesure de cette conjoncture faite d'intense précarité historique qui fait de l'aménagement du présent une nécessité urgente et qui, d'une certaine manière, élargit le champ des possibles".

Portant la contradiction à Hamdan Khodja, autre acteur reconnu de cette période difficile de la conquête française d'Alger, Ahmed Boudierba n'aura-t-il pas assez tôt entrevu ce que serait l'occupation française et projeté les perspectives qu'elle offre à la population d'Alger ? Georges Yver a retrouvé et publié dans la *Revue africaine* (1^{er} trimestre 1913) ses "Réflexions sur la Colonie d'Alger. Sur les moyens à employer pour la prospérité de cette Colonie". C'est le tout premier texte écrit en langue française par un Indigène et le premier texte politique qui marque la légitimité de la présence française en Algérie. L'auteur, fort modestement, prévient son lecteur : "Je commence par demander mille pardons au lecteur sur mon style en raison de mon peu de savoir de la langue française, ce qui fait qu'on ne pourra trouver ni découvrir de belles phrases..." Mais l'exposé, parsemé de belles tournures, est d'une grande clarté.

Personnage assez controversé dans les milieux des dirigeants de la conquête, reçu avec bienveillance par les uns et avec méfiance par les autres, Ahmed Boudierba a été nommé, en 1830 par Bourmont, président de la municipalité d'Alger ; d'autres charges éminentes lui furent aussi confiées par Clauzel et Berthezène. Sous la pression du duc de Rovigo et de Pellissier de Raynaud, il fut exilé, en 1833, à Paris où il retrouva vite ses repères, continuant à suivre de la capitale française les affaires de ce qu'il était encore convenu de nommer les "possessions françaises de l'Afrique du nord".

► A. Djeghloul (1985). Georges Yver : "Mémoire de Boudierbah", *Revue africaine*, n° 57, 1913, pp. 218-244.

BOUDERBA Ahmed [ben Hassan]

Ahmed Boudierba (b. Hassan) appartient à une famille algéroise aisée, de vieille souche, acquise à la nouvelle administration coloniale française dans les années 1830. Il est, vers la fin du XIX^e siècle, un élément actif de la politique indigène. "Français de cœur et républicain", avocat au barreau d'Alger, il est avec le docteur Belqacem Bentami un des animateurs du courant Jeune Algérien, dès ses premières manifestations en 1912.

Plusieurs fois élu d'Alger aux différentes assemblées politiques, franc-maçon, il représente une tendance de la modernisation de la société indigène, prenant souvent pour cible la "cléricature musulmane", qualifiée de "justice d'importation", s'attirant les foudres du cadî Abderrezak Lacheraf de Sidi Aïssa. Il est membre de la Société française d'études politiques et sociales algériennes fondée à Alger, le 8 juin 1903, par le docteur Trolard.

Cosignataire avec l'Emir Khaled et le docteur Bentami d'une *Interpellation sur la politique indigène en Algérie* (Alger, 1914), Ahmed Boudierba perd progressivement, tout au long des années 1910, son influence dans la société politique indigène algéroise, évincé par le dur conflit qui oppose ses deux amis Khaled et Bentami.

► C-R. Ageron (1968). I. Hamet (1906). C. Feraud (1876).

BOUDERBA Ismaël

Fils d'Achmed Boudierba, consul et chargé d'affaires du Dey d'Alger à Marseille, notable d'Alger, signataire de la Convention franco-algérienne du 5 juillet 1830, Ismaël Boudierba est né le 25 janvier 1823 à Marseille. Il ne connaît l'Algérie que pendant le bref intermède où son père préside la municipalité de la ville (1830-1833). Sa famille, repliée à Paris en 1833, il suit une partie de sa scolarité au collège Louis le Grand. Il commence, à son retour en Algérie, en 1853, une carrière d'interprète, rehaussée par le titre d'interprète principal en 1872.

Ismaël Boudierba fait partie de plusieurs missions d'exploration du grand Sud et des contrées d'Afrique sahélienne ; il accompagne, en 1862-1863, la mission du commandant Micher, à Ghadamès (Mali). Il rapporte d'une traversée de Ouargla à Ghat (R'at) un récit de voyage que publie *La Revue algérienne et coloniale* (décembre 1859). Chevalier de la Légion d'honneur, il décède en activité à Constantine, probablement au début des années 1880.

► I. Hamet (1906).

BOUDIA Mohamed

Né le 24 février 1932 à Alger, Mohamed Boudia est membre de la Fédération de France du FLN pendant la Guerre d'Indépendance. Il est arrêté et condamné, en 1958, à vingt ans de travaux forcés pour des actes de sabotage d'installations industrielles en France. Il s'évade, en 1961, et se rend à Tunis où il fait partie des structures culturelles que met en place le FLN. Il publie, en 1962 à La Cité, à Lausanne, *Naissance* (suivie de *L'Olivier*), un recueil de pièces de théâtre.

[1962 : De retour en Algérie, en 1962, il est administrateur dans l'équipe qui prend les rênes du Théâtre national algérien, créé en 1963. Il ne tarde pas à s'opposer au directeur Mustapha Kateb sur des questions théoriques, sur le rôle du théâtre, et plus généralement des pratiques culturelles, dans la société algérienne. Tenant un discours marxiste, Boudia émerge dans le milieu culturel algérois comme un animateur efficace, ouvert à toutes les aventures intellectuelles, participant, en 1963, à la création de la revue littéraire *Novembre* du FLN ou encore, en 1964, au lancement - avec Serge Michel - de l'éphémère quotidien du soir *Alger, ce soir*. La part qu'il prend dans la réflexion sur la question culturelle après l'indépendance mérite d'être connue et ses nombreux écrits restent à regrouper.

Il quitte l'Algérie après le coup d'Etat du 19 juin 1965 du colonel Boumediene et s'installe à Paris où il exerce au Théâtre de l'Ouest parisien. Il est bien introduit dans les milieux de la gauche française et garde un contact avec les cercles de la résistance arabe au sionisme, particulièrement le groupe "Septembre noir". Il est assassiné, le 28 juin 1973, par le Mossad israélien.]

BOUHALI Larbi

Né en 1912 à El Kantara (Biskra), Larbi Bouhali est, en 1936, membre fondateur du PCA. Il est comme beaucoup de militants de son parti interné à Djenien-Bou Rezg par l'Etat français de Vichy, au début de la Seconde Guerre mondiale (1940-1943). De retour à Alger, après son élargissement, il entre au secrétariat du parti et prend la tête de ceux qui refusent la jonction avec les AML, suscitant, en septembre 1944, la création des Amis de la démocratie. Il est, en 1947, secrétaire général du PCA et s'oppose fermement au PPA-MTL.

Repris par la maison d'édition Liberté qui publiait l'hebdomadaire du même nom, organe du PCA, sous le titre *L'Avenir du peuple algérien se décidera avant tout par la lutte de notre peuple sur le sol national*, son discours devant les assises du comité central du PCA, le 2 octobre 1948 à Hussein-Dey, qui trace le programme de travail du parti, est un texte doctrinal apportant un changement radical dans la démarche du PCA.

Le parti, qui se détachait peu à peu de la tutelle du PCF et de vagues hypothèses internationalistes, ne soumettait plus ses horizons politiques à une illusoire libération par l'avènement de la classe ouvrière au pouvoir en France. D'autres textes sont publiés en brochure (avril 1947-mai 1949) : *Deux Années de lutte pour la liberté, la terre et la paix* ou dans les revues ("L'Algérie veut un statut démocratique", *Démocratie nouvelle*, juillet 1944 ; "Essai sur la nation algérienne", *Réalités algériennes et marxisme*, n° spécial, juillet 1958).

Son évocation d'une "nation algérienne" restait pourtant bien tardive : il fut, dans les années 1940, l'impitoyable censeur qui tenait pour suspect le nationalisme et soutenait la mise à l'écart ou la radiation des rangs du parti des militants qui, à la suite d'Amar Ouzegane, pouvaient s'en prévaloir. Pendant la Guerre d'Indépendance, Larbi Bouhali se réfugie à Moscou où il assure une "délégation extérieure" du PCA, coupé de la réalité politique et militaire de l'Algérie coloniale en crise. De retour dans le pays libéré, en 1962, il s'enferme dans un isolement volontaire et décide d'un retrait définitif des arcanes du monde politique.

BOUKABOUYA Rabah

Né, en 1871, à Mila dans une famille propriétaire de biens, instituteur formé à l'Ecole normale de Bouzaréa, obtenant un premier poste dans sa ville natale, Rabah Boukabouya était à Constantine, au début des années 1910, proche du docteur Moussa Benchenouf et de l'avocat Mokhtar Hadj Saïd, animateurs locaux du mouvement Jeune Algérien. A cette même époque, il quitte l'enseignement pour une carrière militaire. Mobilisé au début de la Grande Guerre avec le grade de lieutenant, il ne tarde pas à désertier et à s'installer à Istanbul (Turquie), puis à Lausanne (Suisse) où il s'impose - sous le pseudonyme El Hadj Abdallah - comme un redoutable propagandiste de l'Axe germano-turc. Il veut restaurer et défendre le prestige perdu du califat et de la grande *ouma* islamique.

La guerre radicalisait les positions politiques de l'ancien normalien. Dès le début des hostilités, Rabah Boukabouya n'avait cessé de critiquer l'étroite surveillance que faisait subir la police d'Alger aux cadres indigènes de l'armée coloniale sur le front. Il dénonce dans un premier opuscule (*La Guerre sainte et le rôle de l'armée noire en Algérie*, s.d.) les exactions de "l'armée noire", les régiments de Tirailleurs sénégalais souvent utilisés pour terroriser les populations indigènes. Son action a visé surtout les soldats indigènes du rang mobilisés sur le front français, en détention dans des camps allemands ou en convalescence en Suisse. Ses deux opuscules suivants (*L'Islam dans l'armée française*, 1915 ;

BOU

Le Musulman d'Afrique du nord et le "djihad", 1917), sans doute mieux connus, s'inscrivaient dans une action de recrutement qui se basait sur le rôle de l'Islam dans l'éveil des peuples colonisés. Un dernier factum appelait à la désertion des soldats indigènes (*Le Turco à la Turquie*, s.d.). Boukabouya se situait explicitement du côté de l'indépendance des Etats du Maghreb. Il sera sévèrement critiqué par le capitaine Ben Cherif et le lieutenant Mokrani El Ouenoughi Boumezraq, deux officiers indigènes présents sur le front français. Après l'armistice, il s'installe au Maroc.

► Guy Pervillé (1984). C-R. Ageron (1968). Mokrani Ouenoughi Boumezraq (1927). Ben Cherif (1920). Mohamed Soualah : "Nos troupes d'Afrique et l'Allemagne" (*Revue africaine*, n° 60, 1919).

BOUKORT Benali

Né le 9 février 1904 à Renault, près de Mazouna (arrondissement de Mostaganem), Benali Boukort (transcrit aussi Boukourt, Boukhort et Ben Kort) aura au gré d'une longue carrière politique entremêlé les politiques et les manières de faire de la politique. Après des études primaires dans son village natal et primaires-supérieures à Tlemcen, il envisage de s'inscrire à l'Ecole normale de Bouzaréa, mais sa candidature est refusée par l'administration au motif d'activités communistes.

Installé à Paris, en 1926, ouvrier, Boukort est militant à l'ENA tout en étant proche du PCF. En 1931, il prend sa carte du PCF et fait partie de sa commission coloniale ; il est admis, en 1932, à l'Université des peuples d'Orient de Moscou (1932-1934). Il rentre en Algérie sans achever son stage et active dans la Région communiste ; il est vite repéré par la police coloniale et interné à Beni-Abbes de longs mois, jusqu'à l'avènement du Front populaire, en 1936, qui le gracie. Il fait partie cette année-là des fondateurs du PCA, en devient le premier secrétaire (réélu en 1937) et s'en prend à ses anciens camarades de l'ENA. Il est élu aux cantonales de 1937 sous les couleurs du Congrès musulman.

Il quitte, en 1938, après la signature du pacte soviéto-germanique le PCA ; il se rapproche du PPA, dans les années 1940, pour se retrouver en 1946-1947 à l'UDMA, puis au MTLD. Il appuie, après le 1^{er} novembre 1954, le MNA de Messali Hadj. Parallèlement à son activité politique, Benali Boukort publie deux brochures dans les années 1930 : *Peuple d'Algérie, quels sont tes amis ?* (signé El Mounadi, 1935) et *Union des peuples de France et des colonies pour la paix, la liberté et le pain* (1937). Ecrit, en 1965, *Syphax et Massinissa entre les impérialismes romain et carthaginois* (Alger, Enal, 1984) se projette dans

l'actualité d'un Maghreb, lieu d'affrontements des puissances mondiales. Son manuscrit sur *Le Nationalisme algérien de l'entre-deux-guerres* est resté inédit. Ses mémoires publiés, après sa mort survenue le 16 mars 1983, sous le titre *Le Souffle du Dahra* (Alger, Enal, 1986), sont, selon les observateurs, en deçà des événements vécus par l'auteur et les militants de son époque.

► R. Gallissot (2006). B. Stora (1984).

BOULIFA Amar Saïd

De son vrai nom Amar Ou Saïd, Amar Saïd Boulifa est, selon l'expression de l'état civil, né "présumé" en 1861, à Adeni (Larba Naïth-Irathen), en Grande Kabylie. Comme c'est le cas pour beaucoup d'instituteurs de cette période, il est naturalisé Français, à sa demande, au début des années 1890. Il reste pourtant dans les catégories basses de la profession - moniteur, puis enseignant adjoint - réservées aux Indigènes. Il retourne à l'Ecole normale de Bouzaréa, vers la fin des années 1880.

Titulaire des brevets de langue française (1890) et de langue berbère (1891), Amar Saïd Boulifa enseigne le kabyle aux élèves-maîtres de Bouzaréa, puis aux étudiants de l'Ecole supérieure des lettres. Un premier texte souligne cette expérience : *Mémoire sur l'enseignement des indigènes en Algérie* (1897). Il devait s'affirmer dans ce rôle de pédagogue, pionnier de l'enseignement de la langue kabyle et de la diffusion de ses productions orales. Il publie chez Jourdan, à Alger, manuels et méthodes d'apprentissage de la langue kabyle (*Une Première année de langue kabyle*, [dialecte zouaoua], 1911 ; *Cours de deuxième année de langue kabyle*, 1913 ; *Méthode de langue kabyle* (deuxième année), étude linguistique, sociologique sur la Kabylie du Djurdjura, texte zouaoua suivi d'un glossaire, 1913).

En 1904, il fait paraître un *Recueil de poésies kabyles* (texte zouaoua), traduites et annotées, précédées d'une étude sur *La Femme kabyle* et donne à la *Revue africaine* (n° 55, 1911) une recension de "Nouveaux documents archéologiques découverts dans le Haut-Sebaou (Kabylie)". Il ramène d'un périple, au Maroc, dans le Bled Es-Siba (Mission Segonzac, 1904-1905), une anthologie didactique de *Textes berbères de l'Atlas marocain*, publiée en 1908.

Initiant une histoire de l'intérieur de la société dominée, en dehors des attentes de la recherche coloniale, Boulifa donne, en 1925, *Le Djurdjura à travers l'histoire, depuis l'antiquité jusqu'en 1830*. Ce travail d'anthropologie et d'histoire de la Kabylie - opposé aux descriptions fragmentaires de Masqueray, Hanoteaux et bien d'autres - ne suscita-t-il pas l'intérêt de lecteurs indigènes, soucieux de

BOU

réappropriation de leurs racines profondes, pour être salué vers la fin des années 1920 par de sérieux critiques de *La Voix des Humbles* ?

En 1984, dans la notice consacrée à Boulifa dans son *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, Jean Déjeux note d'une plume lapidaire que "Le Djurdjura... laisse à désirer sur le plan de la rigueur scientifique". Il est vrai que, dans les années 1920, la liberté de ton du chercheur pouvait surprendre, et, son œuvre, selon R. Aït Saïd qui en a assuré la réédition, en 2002, fut ostracisée par la critique universitaire coloniale. Subissant la discrimination des autorités administratives qui bloquent son évolution dans la carrière universitaire, Amar Saïd Boulifa prend sa retraite en 1925. Il meurt, le 8 juin 1931, à l'hôpital Mustapha où il était admis, deux jours auparavant, souffrant d'une "néoplasie intestinale".

Depuis les années 1970, Mbarek Redjala, Moh. Awadi et Salem Chaker ont réintroduit le nom et les travaux de Boulifa dans la recherche universitaire. En février 2006, un important séminaire lui est consacré à Tizi-Ouzou, marquant son retour au devant d'une nouvelle génération de lecteurs et d'universitaires qui aura le souci de lui donner sa juste place dans l'affirmation d'un discours inaugural sur la langue et la culture berbères, qui n'aura manqué ni de lucidité ni de courage.

► Tassadit Yacine-Titouh (2004). M.A. Haddadou (2003). R. Aït Saïd, préface à la réédition par Berti éditions (Alger, s.d. ; 2002 ?) du "Djurdjura". *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 44, 1987. Numéro spécial : *Berbères une identité en construction* ; voir l'étude de Salem Chaker. Jean Déjeux (1984).

BOUMAHDI Allel

Cosigne avec Bachir Ben Sadok une pétition, publiée sous forme de brochure, adressée *A Messieurs les membres du Parlement* (5 avril 1911).

BOUMAZA Bachir

Né le 26 novembre 1927 à Béni-Nerai (arrondissement de Kherrata) dans l'Est algérien, Bachir Boumaza s'affilie au MTLD, en 1946. Proche de Messali, il est, en 1950, permanent de la cellule de Lyon. Après le 1^{er} novembre 1954, il opte pour le FLN. Activant dans la Fédération de France, il organise, à Lyon, un comité de soutien aux détenus ; il est arrêté en 1958 et emprisonné à Fresnes dont il s'évade le 2 octobre 1961. En 1959, *La Gangrène*, récit-témoignage écrit en collaboration avec les militants du FLN Abdelkader Belhadj, Mustapha Francis, Moussa Kébaïli, Séghir Khider et Benaïssa Souami, est publié, à Paris, par les éditions de Minuit.

[1962 : Il est à l'indépendance ministre de l'économie et des finances dans le premier gouvernement formé, en décembre 1962, par Ahmed Ben Bella. Après le coup d'Etat du 19 juin 1965, il entre au conseil de la révolution, se fâche avec Boumediene, en 1966, et se replie en Europe dans l'opposition. Il séjourne à Lausanne et ne consent à rompre, le 6 août 1979, un long exil qu'à la faveur d'un changement dans les rouages du système. Il est le maître d'œuvre, à Alger, le 6 mai 1990, de la Fondation du 8 mai 1945, qui lui permet une relative survie politique ; il est rappelé par le président Zeroual, et désigné, en 1995, président de la première législature du Conseil de la Nation (1997-2002). Il meurt à Lausanne, le 6 novembre 2009.]

BOUMEDINE

Cet auteur cosigne, en 1902, avec A. Sintès, *Le Guide d'Alger. Manuel français-arabe. Dialogues avec prononciation* (Alger, Sintès).

BOUMENDJEL Ahmed

Né le 22 avril 1906 à Béni-Yenni, en Grande Kabylie, Ahmed Boumendjel est le fils d'un instituteur formé à l'Ecole normale de Bouzaréa. Il grandit dans un milieu républicain et laïc et se destine comme son père à l'enseignement. Instituteur, formé à l'Ecole normale de Bouzaréa, demandant et obtenant sa naturalisation française, il évolue dans le milieu de l'Association des instituteurs d'origine indigène d'Algérie et donne des contributions à sa revue *La Voix des Humbles*. Chroniqueur à la plume inventive, Ahmed Boumendjel expliquait ainsi le sens et les limites de son engagement : "L'idéal de relèvement intellectuel et matériel de notre peuple que nous poursuivons dépasse singulièrement nos modestes personnes" (*La Voix des Humbles*, n° 102, août 1931). Il se rend en France pour entreprendre des études de droit et s'engage résolument dans le syndicalisme étudiant ; il est, en 1935, élu président de l'AEMAN, se rapprochant de Messali dont il est l'avocat en 1938, année où il retourne en Algérie pour se faire élire au conseil municipal d'Alger.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il active aux AML, puis adhère dès sa création à l'UDMA de Ferhat Abbas dont il devient, pendant quelques mois, en 1951, le secrétaire général. Il lui fut donné d'exprimer publiquement, avec Ferhat Abbès, le réquisitoire sévère d'une colonie qui a généré discriminations et injustices (*Réponses de l'UDMA au gouverneur M.E. Naegelen*, Alger, Libération, 1950). Il s'installe, fin 1951, en France où il a ses entrées dans les milieux intellectuels, publiant des contributions critiques dans *Esprit* ("L'Algérie unanime", octobre 1951) et dans *L'Express* pendant la Guerre d'Indépendance.

BOU

Après l'assassinat, le 23 mars 1957, de son frère, l'avocat Ali Boumendjel, par l'armée française, il s'engage dans le FLN ; il est membre coopté du CNRA et prend part aux toutes premières discussions entre le GPRA et le gouvernement français (Melun, 1961). A l'indépendance, il est ministre dans les deux premiers cabinets formés par Ahmed Ben Bella (1962-1964).

► Nouara Hocine (2005). Guy Pervillé (1984).

BOURBOUNE Mourad

Né le 23 janvier 1938 à Djidjelli (Petite Kabylie), Mourad Bourboune appartient à une famille bourgeoise depuis longtemps enracinée dans la région. Après des études primaires dans sa ville natale, il est admis au lycée de Constantine qu'il quitte au lendemain de la grève des cours de 1956, à l'appel du FLN. Il prend le chemin d'exil qui le mènera de Tunis - où il fait partie d'une troupe de théâtre étudiantin - à Paris où la Fédération de France du FLN l'intègre dans son Comité de presse. Il suit en même temps les cours de la Sorbonne et obtient un diplôme de philosophie. Il publie, en 1962, *Le Mont des genêts*, premier roman empreint d'une profonde révolte.

[1962 : De retour à Alger, au lendemain de l'indépendance, Bourboune est un apparatchik du parti FLN. Il occupe différentes fonctions officielles au Bureau politique, cumulant la présidence de la commission culturelle et la direction de la revue *Novembre*. Il participe, en 1963, au débat sur la culture nationale dans les colonnes de l'hebdomadaire du parti *Révolution africaine* et polémique avec Mostafa Lacheraf, qui avait auparavant disqualifié son travail de romancier dans un entretien donné aux "*Temps modernes*" (octobre 1963).

Après le coup d'Etat militaire qui a déposé le président Ben Bella, Bourboune s'installe à Paris où il exerce le métier de journaliste. Il publie un second roman *Le Muezzin* (1968) et deux recueils de poèmes hors commerce *Le pèlerinage païen* (1964) et *Le Muezzin bègue* (1972). Il semble avoir abandonné la carrière littéraire, se tournant, depuis les années 1980, vers l'écriture de scénarii pour le cinéma, signant *La Dernière image* de Mohamed-Lakhdar Hamina.]

► Kader F. : " Mourad Bourboune, l'exil et l'ascèse ", *Horizons* (Alger), 22 janvier 1990.
Moncef S. Badday : "L'œuvre-bilan de Mourad Bourboune", *L'Afrique littéraire et artistique* (Paris), n° 35, 1^{er} trimestre 1975.

BOURI Ahmed

Né le 30 novembre 1884 à Nédroma, Ahmed Bouri a fait des études d'instituteur à l'Ecole normale de Bouzaréa. Il était en poste à Oran à la veille de la Grande Guerre. En marge de la relance de la vie politique indigène par les animateurs du groupe Jeune Algérien, on assistait dans cette ville, au début des années 1910, à l'émergence d'une vie associative, syndicale et culturelle. Proche de M'hamed Ben Rahal, Bouri participe avec ses collègues Mabad, en poste à Palikao, et Saïd Faci, à Oran, à la fondation de la première Association d'instituteurs indigènes, qui organisait ses réunions dans le local de l'hebdomadaire indigénophile *El Hack, le Petit Egyptien*.

La démarche intellectuelle et politique de Bouri tranche-t-elle par rapport à celles de ses collègues de l'Ouest algérien qui préfèrent plutôt s'inscrire au SNI qu'à l'Association des instituteurs algériens d'origine indigène, réputée être un bastion kabyle ? Il est de fait, dans l'entre-deux-guerres, un élément essentiel de cette Association, créée en 1922, et un collaborateur apprécié de sa revue *La Voix des Humbles*. Il figure, en 1930, dans la promotion du centenaire de la prise d'Alger des chevaliers de l'ordre de la Légion d'honneur (Cf. *La Voix des Humbles*, n° 95, 15 janvier 1931). Comme bon nombre de ses collègues instituteurs, normaliens de Bouzaréa, dont le cas le plus exemplaire reste Larbi Tahrat, élu maire de Constantine, Bouri se situe dans la ligne politique de la SFIO, mais ne s'engage que tardivement dans la politique active : au lendemain de la seconde guerre mondiale, candidat soutenu par l'administration, il n'arrive pas à emporter la mairie de Nédroma.

Le roman-feuilleton *Musulmans et Chrétiennes* - dont la publication est restée inachevée - paraît dans les colonnes d'*El Hack* en 1911-1912 (dix-sept numéros) ; il est dédié au docteur Bentami, porte-parole influent du mouvement Jeune Algérien et zéléateur du rapprochement franco-musulman. Ahmed Bouri propose à ses lecteurs le message de la modernité, du progrès et de la science, tout en s'attachant à battre en brèche - l'instituteur ne pouvait qu'être sensible à cet aspect - les préjugés de ses coreligionnaires sur l'école française. L'expérience d'écriture du roman, au-delà d'un mimétisme littéraire romantique suranné, vaut par les positions qu'elle engage sur l'idéologie du littéraire, l'année même où triomphait en Algérie la nouvelle thèse "algérianiste" dans la littérature coloniale (Cf. Robert Randau, *Les Algérianistes, roman de la patrie algérienne*, 1911).

► Abdellali Merdaci (2003c, 2006a,b). Gilbert Grandguillaume : "Une médina de l'Ouest algérien. Nédroma", *art. cité*.

BOU

BOUTAMENE Yahia

Auteur d'une monographie sur *La Zaouia des Ouled Sidi Benamar près de Nédroma* (Tlemcen, La Koutoubia, 1950). Acteur bien en vue dans le champ culturel indigène des années 1940-1950.

BOUZAHER Hocine

Né le 5 janvier 1935 à Liana (Biskra), Hocine Bouzaher, encore lycéen, entre dans l'équipe du journal *Le Jeune Musulman*, donnant des chroniques signées Ibn Zoheir. Il entame des études de lettres à l'Université de Bordeaux lorsque commence la Guerre d'Indépendance en Algérie ; il est membre de la Fédération de France du FLN et collabore à sa presse (*Résistance algérienne*, puis *El Moudjahid*). Sous le titre *Des Voix dans la Casbah*, il publie en 1960 à Paris, chez Maspéro, deux pièces de théâtre *On ne capture pas le soleil* et *Serkadji* (*A l'ombre de Barberousse*), suivies de poèmes.

[1962 : A l'indépendance, Bouzaher est un cadre de l'entreprise nationale des hydrocarbures. Il continue une production littéraire dense, toujours inspirée par l'histoire du mouvement national et la guerre : *Les Cinq doigts du jour*, récit, Alger, Sned, 1967 ; *L'Honneur réconcilié*, théâtre, Alger, Enal, 1988 ; *Et nourrir la mémoire*, Enal, 1989 ; *Le Sel et la plaie*, Alger, Enap, 1992 ; *Le Huitième matin*, Alger, Dar El Ouma, 1994 ; *Jusqu'au bord du ciel, journal de marche*, Dar El Ouma, 1994. Il définit ainsi l'éthique de l'écrivain dans la société algérienne : "Ni porte-plume assermenté, ni pestiféré maudit".]

► Djamel Eddine Merdaci : "Hocine Bouzaher, la parole retrouvée", *Horizons*, 19 décembre 1988.

BOUZAR Nadir

Né en 1917 à Taourirt (Maroc) dans un couple mixte franco-algérien, Nadir Bouzar grandit dans un milieu familial acquis à la culture et aux valeurs républicaines dispensées par l'école française. Son père était un fonctionnaire estimé du Makhzen. Ses malheurs commencent après son mariage avec une Corse qui saura ternir son image auprès de ses responsables et compromettre son avenir d'administrateur civil. Après plusieurs années de frictions conjugales et un divorce prononcé, il décide de renoncer à une assimilation impossible dans la famille française. Il s'installe au Caire (Egypte) où il enseigne dans un lycée, puis à l'université ; il rencontre dans cette ville l'élite politique maghrébine et se forme

dans la proximité d'Abdelkrim El Khattabi, animateur du CLMA, et des cadres exilés de l'OS, Mohamed Khider, Ahmed Ben Bella et Hocine Aït Ahmed. Il est aussi proche de l'ancien agitateur nazi Mohamed El Maadi (Mostafa Bachir) qu'il assiste dans ses derniers instants. Encouragé par ses amis, il décrit son itinéraire dans un univers d'insurmontable injustice dans un témoignage souvent pathétique, publié sous le titre *J'ai cru en la France* (Le Caire, Comité de libération du Maghreb arabe, 1954 ; préface d'Allal El Fassi, leader du parti de l'Istiqlal, postface de Mohamed Khider ; rééd., Alger, Enal, 1989, sous le titre *Abus de confiance* avec une introduction de Wadi Bouzar). El Fassi observe que "Bouzar a agi en brave parce qu'il a pu traverser le drame pour parvenir au rivage de la foi, qui est la véritable force".

Militant consciencieux d'un Maghreb uni (Cf. *L'Armée de libération nationale marocaine, 1955-1956. Retour sans visa (Journal d'un résistant maghrébin)*, Paris, Publisud, 2002), Nadir Bouzar assure, pendant la Guerre d'Indépendance, des opérations de livraison d'armes aux maquis de l'ALN et coordonne la mission à bord du "Dina" à laquelle est associé Houari Boumediene (*L'Odyssée du Dina*, Alger, Bouchène-Enal, 1993, préface d'Achmed Ben Bella). Il accède après cette opération à l'Etat-major de la wilaya 5, au Maroc (Oujda). Il exerce, à l'indépendance, dans la diplomatie. Il décède le 12 août 1975.

BRAHIMI Himoud

Personnage typique de la scène culturelle algéroise, Himoud Brahimi dit "Momo" est né le 18 mars 1918 à la Casbah (Alger). Il est distribué, en 1937, dans *Pépé le Moko* de Julien Duvivier et tient plusieurs rôles dans le théâtre arabe et dans le cinéma français (Swoboda). Il travaille avec Tahar Hannache (*Les puisatiers du désert*, 1952). Il est proche des milieux artistiques et littéraires algérois et fréquente, rue Charras, la librairie *Les Vraies nourritures* de l'éditeur Edmond Charlot. Il publie plusieurs textes dans la presse algéroise : *Ici Alger* ("Le hachisch et la cascade", n° 54, mars-avril 1957 ; "L'homme et l'univers", n° 87, mai 1960), *Femmes nouvelles* ("Femmes nouvelles", n° 51, octobre 1960), *Echo soir* ("Ode à la terre", poème, 20 août 1955). Son essai *L'Identité suprême* est édité par Baconnier, à Alger, en 1958.

[1962 : Après l'indépendance, Himoud Brahimi donne plusieurs contributions aux journaux d'Alger sous la signature "Momo de la Casbah" et revient, en 1971, au cinéma, participant avec Mohamed Zinet à un film-culte sur la Casbah *Alger insolite* ("Tahya ya Didou"). En 1994, Joëlle Losfeld (Paris) édite son recueil de poèmes *Casbah lumière*. Il meurt, à Alger, en 1997. Un recueil de textes inédits, écrits après

BRA

l'indépendance - comprenant aussi des témoignages d'amis sur son itinéraire - est publié en 2006 à Alger, à l'initiative de sa fille Çaliha Brahimi et de Djamal Azzi, sous le titre *Tahia ya Momo*.]

► Amar Belkhodja (2006).

C

CADI (Chérif) - CHABANE (Mustapha) - CHAMI (Ahmed) - CHERIF (Salah) - CHERSOUX (L. et J.) - CHEVALLIER (Jacques) - CID-KAOUI (Saïd Ben Mohamed)

CADI Chérif

Né en octobre 1867 dans le ressort de la commune mixte de Souk-Ahras, Chérif Cadi est issu de la tribu des Keblout aux patronymes divers (Kateb, Keblouti, Cadi). Il accomplit un parcours exceptionnel dans les études qui le conduit à l'Ecole polytechnique de Paris.

A sa sortie de l'Ecole, il est désigné au corps de l'Artillerie avec le grade de sous-lieutenant (1889). Il exerce depuis 1893 en Algérie (Alger, Philippeville), puis en Tunisie (Bizerte). Il est à Verdun, lors de la Première Guerre mondiale, puis détaché dans des missions diplomatiques en Egypte et à La Mecque ; il y est promu lieutenant-colonel et conseiller auprès de la famille du chérif Hussein.

De son séjour aux Lieux saints où il accomplit le grand pèlerinage (*hadj*), Chérif Cadi rapporte des réflexions qui seront publiées sous le titre *Terre d'Islam* (Paris-Limoges, Charles Lavauzelles et Oran, Heintz, 1925, préface du colonel Paul Azan) et une brochure *De la religion mohamétane pour la femme musulmane* (Oran, Fouque, 1923). A son retour en Algérie, il quitte l'armée avec le grade de colonel et se fait dans les années 1928-1929 le zéléteur d'un islam pur et régénéré dans les colonnes de *La Voix des Humbles*, s'attirant les vives récriminations d'instituteurs laïcs.

Dans *Terre d'Islam*, Chérif Cadi ne s'écarte pas des limites formelles du discours d'adhésion à l'œuvre française en Algérie. Cet officier de l'armée française naturalisé, adepte du mariage mixte, saura pourtant cultiver le paradoxe, conseillant à la France, éprouvée par l'hécatombe de la Grande Guerre, la polygamie, pour "conjurer le danger" de la prostitution qui menace les veuves de guerre. Comme chez les personnages des romans de Hadj Hamou, Chukri Khodja, Rabah et

CHA

Akli Zenati, ce paradoxe marque les impasses d'une assimilation française, toujours problématique.

CHABANE Mustapha

Instituteur formé à l'Ecole normale de Bouzaréa, originaire de Tlemcen et exerçant à Mostaganem, Mustapha Chabane publie en feuilleton, en 1893, dans les colonnes de l'hebdomadaire *El Hack* (Bône) le premier récit de voyage de la littérature algérienne intitulé "Notes de voyage d'un Indigène d'Algérie". Ce voyage, un passage vers la France, était organisé par les autorités académiques pour récompenser les meilleurs élèves des écoles indigènes d'Algérie. Le voyageur était un adolescent de quinze ans. Le récit de ses souvenirs est écrit dans une belle langue, suscitant de fortes émotions à la rencontre de lieux et de situations inaccoutumés.

CHAMI Ahmed

Né le 15 décembre 1929 à Aïn-Sefra, Ahmed Chami commence, au début des années 1950, une carrière dans l'administration publique, tout en donnant des pages à la presse. Il publie un recueil de poèmes (*Souffles du désert*, Saïda, 1951) et collabore entre 1952 et 1954 au "*Jeune Musulman*", organe des jeunes de l'AOMA, signant C(hami) A(hmed) Sefraoui ses chroniques et poèmes, interpellant à propos des événements du 8 mai 1945 la morale de son lecteur, le mettant en garde : "L'horreur, le sang, la fumée | Se dégagent de ma prose rimée | Lisez-la jusqu'au bout | Mais un conseil : ne restez pas debout" (n° 21, 8 mai 1953). Il est, en 1957 dans la wilaya 5 (Sud-ouest), dans les rangs de l'ALN, agent du renseignement sous le pseudonyme Tarik, qu'il utilise pour signer ses *Chants de l'Algérie martyre* (Rabat, 1960). *El Erg*, recueil de poésie et de prose, paraît en 1961.

[1962 : Chami est à l'indépendance membre du cabinet du wali (préfet) de la Saoura, puis chef de daïra (1971) et wali (1982), entrant cette même année dans la carrière consulaire qui le mène successivement à Gao (Mali), Oujda (Maroc) et Besançon (France). Il continue à publier, toujours à compte d'auteur, à La Pensée universelle (Paris), des recueils de poèmes : *Brûlures* (1982), *Pinçures* (1983), *Sous l'aile du burnous* (1989). Il se retire, au milieu des années 1990, dans sa ville natale et en sa qualité de "doyen des écrivains du Sud-ouest" jouit de la reconnaissance de ses pairs. Il décède en 2005.]

CHERIF Salah

Evoquant Salah Chérif, Sadek Sellam le présente comme "un Algérien d'origine kabyle formé à la Zitouna de Tunis où sa famille s'était réfugiée". Issu d'une famille de Kabylie, probablement exilée en Tunisie après la répression sanglante par l'armée coloniale des dernières révoltes de Mokrani (1871) et les ruineuses opérations du séquestre, le jeune homme, séduit par le modèle citadin tunisois, acquiert une place de choix parmi les étudiants de la Zitouna, bientôt coopté dans les cercles de l'élite tunisoise.

Tunisois d'adoption, Salah Chérif n'oublie pas dans sa quête intellectuelle l'histoire familiale et la douloureuse transplantation que lui a fait subir le colonialisme français qu'il n'aura cessé de dénoncer dans de nombreuses tribunes du monde arabo-musulman, de Tunis à Istanbul, du Caire à Damas. Séjournant à Berlin, pendant la Première Guerre mondiale, il est proche de l'Axe germano-turc, préparant inlassablement une conférence internationale sur la libération des pays du Maghreb. Avec son condisciple de la Zitouna, Tahar Sefaihi, il lance, à Genève, le Comité pour l'indépendance de l'Afrique du nord et cosigne *Les Doléances des peuples opprimés. La Tunisie et l'Algérie* (Lausanne, 1917). Il s'associe - à la fin des hostilités - à la rédaction du *Mémoire adressé au Congrès de la paix*, réuni à Versailles, le 18 janvier 1919, par les Tunisiens Mohamed Bach Hamba, ancien cadî de Tunis, Mohamed El Khedir Ben El Houssine, professeurs à la Zitouna, et Mohamed Ech-Chibi et les Algériens Mohamed Meziane, professeur à la Médersa de Tlemcen, Hamdane Ben Ali et Mohamed Biraz. Même s'il a dans ses discours la verve du cadî Bach Hamba, Salah Chérif reste plus proche par ses idées du propagandiste Rabah Boukabouya.

► Sadek Sellam (2006).

CHERSOUX Justin et Louise

Voir : TEDJINI Belqacem

CHEVALLIER Jacques

Le parcours politique de Jacques Chevallier, par ses choix souvent contradictoires mais fortement assumés, reste exemplaire dans l'histoire de l'Algérie coloniale. Né à Bordeaux, le 15 novembre 1911, dans une famille de la droite traditionaliste qui possédait des biens en Algérie, il milite, en 1934, aux Volontaires nationaux du colonel de La Roque. Elu, depuis les années 1940, dans les différentes assemblées en Algérie et au parlement français, secrétaire d'Etat,

puis ministre de la défense dans le gouvernement Pierre Mendès-France (1954-1955), ses positions pour l'Algérie française ne se démentent pas jusqu'au lendemain de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954. Il est maire d'Alger (1953-1958) et se rapproche des éléments nationalistes du conseil municipal, principalement Abderrahmane Kiouane (MTLD). Proche d'Alexandre Chaulet et des cadres de la CFTC en Algérie, il fait partie du groupe de libéraux qui s'engagent pour une grande ouverture en direction des populations musulmanes. Retiré de la politique active après avoir quitté la mairie d'Alger, il joue dans les derniers mois de la guerre et après le cessez-le-feu, le 19 mars 1962, un ultime rôle d'intermédiaire entre l'OAS, représentée par Jean-Jacques Susini, et l'Exécutif provisoire de Rocher noir, dirigé par Abderrahmane Farès. Son essai *Nous les Algériens* (Paris, Calmann-Lévy, 1958) plaide pour une Algérie, entité nouvelle qui réunit toutes ses communautés sans exclusive.

A l'indépendance, il choisit de rester et prend la nationalité algérienne. Alors que de nombreux militants de la cause nationale - issus des communautés pied-noire et juive - retournent en France, découragés par le système politique anti-démocratique et sectaire du FLN, Jacques Chevallier apporte, dans les années 1960, son aide au redémarrage des activités d'institutions économiques (le Port autonome d'Alger et la Chambre de commerce) et fonde la Société pour l'aménagement et l'équipement du tourisme. Il meurt, à Alger, le 15 avril 1971.

► B. Stora (2004).

CID-KAOUI Saïd Ben Mohamed

Né en 1859 à Bougie (Petite Kabylie), Saïd Ben Mohamed Cid-Kaoui fait une carrière d'interprète dans l'armée française avant de se consacrer à des recherches de lexicographie berbère (*tamazirt* de Kabylie et *tamâheq* du Hoggar).

Dans l'esprit même des choix de la linguistique coloniale, il entreprend dans les années 1890-1900 la publication d'importants dictionnaires bilingues (*Dictionnaire français-tamâheq* et *tamâheq-français*, Alger, Jourdan, 1894 ; *Dictionnaire pratique tamâheq-français* (langue des Touaregs), Jourdan, 1900 ; *Dictionnaire français-tachelhit et tamazirt* (dialectes berbères du Maroc), Paris, Leroux, 1907). L'entreprise intellectuelle restait remarquable en cette période et conférait pour la connaissance du *tamâheq*, un caractère pionnier à l'œuvre de Cid-Kaoui qui précède les travaux de Charles de Foucauld.

D

DEBÊCHE (Djamila) - DHINA (Amar) - DIB (Mohammed) - DJEBAR (Assia) - DJEDOU - DJELLOUL (Ahmed) - DJEMERI (Taïeb) - DJIDJELLI (Abdelaziz) - DJIDJELLI (Mohamed) - DRIF (Zohra) - DUVAL (Léon-Etienne)

DEBÊCHE Djamila

Née au lieu-dit Ghiras (ou Ghriraras, commune mixte de Colbert dans l'arrondissement de Sétif), vers 1910, Djamila Debêche milite au début des années 1940 pour la promotion de la femme algérienne et s'intéresse aux questions de développement. Elle anime, en 1944, une rubrique féminine à Radio Alger, aux ELAK, sous la direction de Hamza Boubakeur. Elle crée et dirige dans une perspective émancipatrice la revue sociale *L'Action* (1947) et donne des contributions à la revue *Afrique*, organe de L'AEA.

Se situant dans une ligne politique loyaliste de collaboration avec l'administration, presque à contre-courant des tendances politiques nationalistes de l'après Seconde Guerre mondiale, Djamila Debêche pensait que le pouvoir colonial pouvait se transformer et faire sa part à l'élément indigène. Elle fait partie du Comité de scolarisation et de lutte contre l'analphabétisme institué à Alger, en 1949, à l'initiative du Syndicat national des Instituteurs, marquant son intérêt plus spécialement pour la catégorie fragile des femmes, comme en témoignent ses travaux de publiciste et ses conférences publiés en 1950 (*L'enseignement de la langue arabe et le droit de vote aux femmes algériennes ; Les Musulmanes algériennes et la scolarisation*).

Sa production littéraire débute avec des traductions de pièces du terroir kabyle ("Poésie kabyle", *Méditerranée*, n° 38, novembre 1946), des nouvelles ("Dahmane, enfant de la Casbah", *Méditerranée*, n° 23, août 1946 ; "Les Ben Lockri", *Terres d'Afrique*, n° 36, février 1947), suivies de deux romans publiés à compte d'auteur (*Leïla, jeune fille d'Algérie*, 1947 ; *Aziza*, 1955) qui expriment son attachement, à travers ses personnages emblématiques, à une émancipation féminine, longtemps retardée par la tradition. Elle donne une évocation d'Isabelle

DHI

Eberhardt ("La vie tourmentée d'Isabelle Eberhardt", *Méditerranée*, n° 37, novembre 1946 ; reprise dans *Dialogue*, n° 13, juillet-août 1964) et participe, en 1960, à l'hommage que rend la revue *Simoun* à Albert Camus ("Notre frère Albert Camus", n° 31 juillet 1960). Affirme-t-elle la singularité de sa présence dans le champ littéraire de la colonie ? Elle revendique crânement son adhésion à l'AEA et se rapproche de Jean Pomier, son président.

Au plus fort de la Guerre d'Indépendance, Djamila Debèche décide de s'installer en France. Son essai sur *Les grandes étapes de l'évolution féminine en Islam* (Imp. Chassaing, Nevers, 1959) désigne une autre étape dans sa réflexion sur les questions féminines. Voyageant en Europe et en Asie au début des années 1960, elle ne retourne pas en Algérie et prendra ses distances envers son pays natal.

► Fatima-Zohra Sai : "Les femmes algériennes dans les luttes", *Confluences Algérie* (Oran), n° 1, Automne 1997, pp. 69-82. Nora Kazi-Tani : "Djamila Debèche, une quête à mi-chemin", dans Christiane Achour (dir., 1991), pp. 17-46.

DHINA Amar

Né le 9 avril 1902, agrégé de langue arabe, professeur au lycée de Blida, Amar Dhina propose une *Méthode de langue arabe parlée* (Alger, Baconnier, 1946) en deux volumes qui acquiert des années 1940 aux années 1950 un véritable succès attesté par de nombreuses rééditions. Il publie dans la *Revue africaine* (n° 82, 1938) ses "Notes sur la phonétique et la morphologie du parler des 'Arbâz".

DIB Mohammed

Né le 21 juillet 1920 à Tlemcen, Mohammed Dib saura-t-il rétrospectivement fixer les contours d'une biographie quasi-mythique ? Est-il issu, comme cela va être rapporté d'une famille ruinée de la bourgeoisie locale, tombée dans une sombre précarité (J. Déjeux, 1977) ? Si tel était le cas, Dib restera très discret sur les raisons de ce déclassement social. Il grandit certes dans un milieu peu favorisé, suivant une formation scolaire cahotante qui le mène de Tlemcen à Oujda (Maroc), au gré des déplacements de sa famille. L'écrivain Dib se souvient au moment d'écrire ses premiers romans des espaces typés de son enfance : les maisons communes de Tlemcen et les champs tout proches de Bni Boublen.

Contrairement à sa classe d'âge, Dib n'est pas mobilisé au moment où débudent les hostilités de la Seconde Guerre mondiale. Il vit de petits métiers au Maroc, puis retourne en Algérie, se faisant embaucher comme employé aux écritures au Génie militaire, puis à la compagnie des Chemins de fer algériens. Il est même

à l'aise dans le milieu des militaires où il exerce, de 1943 à 1944, les fonctions d'interprète auprès du bureau du prêt-bail des Armées alliées, à Alger.

En 1945, Dib revient à Tlemcen. Il s'éveille au monde politique dans la proximité de la famille de Roger Bellisant, maître de musique, chef de la chorale des écoles à Tlemcen et père de Colette Bellisant, qu'il épouse en 1951. Sans doute bien acclimaté dans ce milieu communiste tlemcénien des Bellissant, transcommunautaire en ces années 1940, qui l'accueille et l'adoube en quelque sorte, Dib ne prendra jamais sa carte du PCA et n'aura pas la stricte vocation du partisan. Et ses relations avec les communistes d'appareil ne seront jamais apaisées.

Il commence quelques travaux de peinture et de tapisserie, mais, il a déjà composé quelques poèmes : "Été" est publié, en 1946, sous le pseudonyme Diabi dans une petite revue suisse (*Les Lettres*) et "Véga", en 1947, dans la revue algéroise *Forge*. Le déclic aura lieu, en 1948, après les rencontres de Sidi Madani, organisées par Charles Aguesse, directeur du Service des Mouvements de jeunesse et d'éducation populaires. Au cours des entretiens entre auteurs des deux rives de la Méditerranée, Dib fait la connaissance de Jean Cayrol, écrivain et éditeur chez Seuil, à Paris. Le choix d'une carrière d'écrivain date de cette époque. Cette année-là, il voyage, pour la première fois, en France. A son retour, il collabore à la presse communiste, en qualité de reporter à *Alger républicain* (1950-1951), tout en donnant poèmes et textes à l'hebdomadaire *Liberté* que dirigeait Bachir Hadj Ali. Dans leur récit sur *La Grande aventure d'Alger républicain* (op. cit.), Henri Alleg, Abdelhamid Benzine et Boualem Khalfa doutent de la sincérité de Mohammed Dib et de son engagement dans le quotidien. Prétextant un congé, Dib quitte la rédaction sans aucune explication ; il venait de recevoir confirmation de la publication de son premier manuscrit *La Grande maison*, au Seuil. Désinvolture ?

En ces années-là, Dib lit beaucoup, essentiellement les écrivains américains. Il a beaucoup apprécié Virginia Woolf et Erskine Caldwell, consacrant dans *Forge* (n° 5-6, octobre-novembre 1947) une étude à "La nouvelle dans la littérature yankee", un intérêt nuancé par une tribune donnée à *Liberté* sous le titre "Pourquoi nous devons lire les écrivains soviétiques" (27 juillet 1950). Au-delà de ces positions de lecteur inspiré, la carrière de romancier de Dib commence au moment où le fossé se creuse encore plus entre colons et colonisés.

Dans sa trilogie "Algérie" (*La Grande maison*, 1952, *L'Incendie*, 1954, *Le Métier à tisser*, 1957), l'auteur ne sera jamais à la mesure des attentes du PCA. Il délègue à Hamid Seraj, prototype du militant communiste indigène de l'époque, particulièrement sensible à la misère des siens, le rôle d'interprète des idées du parti. Mais l'accueil de la presse communiste d'Algérie à l'œuvre en gestation,

reste mitigé dès la sortie de *La Grande maison*. Sadek Hadjerès donne-t-il le ton de la critique ? Il reproche au roman, dans une étude serrée de la revue communiste *Progrès* (n° 2, avril-mai 1953), de manquer de discernement dans son analyse de la situation coloniale, et, plus précisément, des responsables de cette situation.

L'auteur apportera-t-il des correctifs dans les œuvres à venir, notamment dans *L'Incendie* (1954), sans jamais convaincre ? En vérité, malgré ses efforts d'adapter son discours, il est décalé par rapport aux gnosés de l'appareil du parti. Mais, jusqu'à quel point la narration de la trilogie s'éloigne-t-elle des critères que s'impose un auteur dans la "ligne" orthodoxe du parti ? Glissement que ne manque pas de noter le critique André Wurmser qui relève le rapprochement entre les romans de Dib et la littérature russe du siècle dernier ; il estime à ce propos : "On aurait tort de juger baroque ce rapprochement. Littérairement, *Le Métier à tisser* évoque un roman "russe" - du temps que les romans "russes" étaient à la mode pour de mauvaises raisons. Il rappelle le plus noir Gorki, et surtout Dostoïevski" (*Les Lettres françaises*, 30 octobre 1957). Sans doute pas par le style, mais par la persistance insupportable des hommes dans le cycle de la misère et du pessimisme ; en somme, une même attirance pour le "désespoir" des opprimés. Mais n'était-ce pas déjà une régression par rapport à la ligne stalinienne du parti ? L'écrivain Dib se sera difficilement positionné dans la vulgate communiste.

Le 1^{er} novembre 1954, le FLN appelait à l'insurrection armée pour l'indépendance de l'Algérie. Dib est prudent devant cette flambée nationaliste. Sa dernière position connue est la signature, en décembre 1955 à Oran, d'une pétition-manifeste "Fraternité algérienne". Cette pétition n'est pas sans rappeler par sa composante franco-musulmane et par ses attendus un épisode des derniers soubresauts de la politique coloniale : celui de l'éphémère Front algérien pour les libertés, auquel s'associait, en 1952, le PCA. Dib soulignait dans cette ultime action publique son attachement à une Algérie plurielle.

Le PCA, acceptant sans se dissoudre l'insurrection proclamée par le FLN, créait, en 1956, ses propres "maquis rouges" et ses groupes de "Combattants de la libération". Il ne semble pas que Dib ait pris un quelconque engagement de ce côté-là. Son expulsion d'Algérie, en 1959, reste à ce jour inexpliquée. En tout cas les motifs qui l'ont justifiée n'ont jamais été rendus publics, ni par l'auteur ni par les autorités coloniales. Dib s'était, en vérité, retiré depuis longtemps de la politique pour construire une carrière littéraire, même si son quatrième roman *Un Été africain* (1959) rapportait de manière subtile l'intrusion de la guerre.

En 1955, l'auteur marquait le souci d'une diversité dans la création littéraire avec la publication d'*Au café*, son premier recueil de nouvelles. Il aura entre-temps

renoué avec le poète qu'il a été à ses débuts en publiant son premier recueil *Ombre gardienne* (1961 ; préfacé par Louis Aragon). L'année d'après, il publie *Qui se souvient de la mer*, une relation hallucinée de la guerre. Dans la postface qu'il donne à ce cinquième et dernier roman écrit pendant la période coloniale, il préfigure "l'homme, - et les songes, les délires, qu'il nourrit en aveugle..." L'écriture dans ce dernier texte a mué ; elle introduit dans le travail du romancier une rupture radicale d'avec le réalisme des débuts. Cette voie allait s'approfondir.

En 1959, Dib s'installe en France, à Mougins (Alpes maritimes), dans la famille de son épouse. Il voyage dans les pays de l'Est et s'il retourne, en 1960, en Afrique du nord, au Maroc, c'est pour discuter du projet d'une adaptation cinématographique de son premier roman *La Grande maison*.

[1962 : Au moment où l'école algérienne faisait connaître aux nouvelles générations de l'indépendance la trilogie "Algérie", Mohammed Dib, récompensé en Algérie par le prix de l'Unanimité (janvier 1963), prolongeait dans les œuvres à venir la perspective d'écriture romanesque - vertigineusement décentrée dans le champ littéraire algérien - ouverte par *Qui se souvient de la mer*.

L'Algérie des années 1960-1970 aura peu lu ses nouvelles créations romanesques. Il marquera une pause d'une dizaine d'années pour revenir à ce genre avec une écriture quasiment désincarnée, projetée dans des espaces indiscernables. Parlera-t-on de "trilogie nordique" ? L'auteur vivait-il cette "aventure littéraire" qu'il annonçait, juste après l'indépendance ? Le fait est que Dib n'écrivait plus que pour une dizaine de maîtres de chaire dans le monde et leurs improbables étudiants. Cet esthétisme, presque forcé, le coupait de son lectorat naturel, en Algérie même et plus encore dans l'ensemble de l'espace littéraire francophone. Son éditeur Le Seuil, qui a accompagné son œuvre depuis 1952, se séparait de lui.

Dib retrouve pourtant dans le terrible drame sanglant de l'Algérie des années 1990 le discours perdu de ses personnages vrais de la trilogie "Algérie" dans une contribution au quotidien parisien *Le Monde* (reprise en Algérie par *Liberté*, du 6 novembre 1994) sous le titre "Le débat avorté". Un discours sans complaisance sur une Algérie qui a, dès les lendemains de son indépendance, accumulé les échecs. Il résume ainsi trente-deux années d'indépendance et la raison de tous les mécomptes : "Le débat d'idées qui aurait dû s'ouvrir dès le premier jour d'une indépendance chèrement acquise, ce débat-là sur l'avenir du pays, étouffé dans l'oeuf, n'a pas eu lieu et nous en avons pris notre parti, nous nous en sommes arrangés. Témoins de l'impasse faite là-dessus, nous n'avons pas donné libre cours à notre colère, à notre indignation, mais à des appétits de gains effrénés. Nous n'avons pensé qu'à entrer dans la course aux places et, déjà, aux rentes de situation ; une véritable ruée vers l'or". Paroles fortes, à la mesure de toutes les impasses algériennes.

DJE

Mohammed Dib décède à Paris le 2 mai 2003. En 2006, *Laezza*, roman encore en construction au moment de sa disparition, est publié (suivi par des essais) par Albin Michel. Dans un entretien, donné au quotidien *El Watan*, Naget Khadda, spécialiste de Dib, indique qu'elle préparait, peu de temps avant le décès de l'auteur son dossier de candidature au prix Nobel de littérature. Dans quelle mesure la littérature de Dib, qui recherchait ses sources dans une réflexion solitaire sur les jeux et enjeux de l'écriture, pouvait-elle encore souscrire à l'histoire d'une nation dont elle s'était durablement retranchée ?]

Œuvres

Romans. Aux éditions du Seuil, Paris) : *La Grande maison* (1952), *L'Incendie* (1954), *Le Métier à tisser* (1957), *Un Été africain* (1959), *Qui se souvient de la mer* (1962), *Cours sur la rive sauvage*, (1964), *La Danse du roi* (1968), *Dieu en barbarie* (1970), *Le Maître de chasse* (1973), *Habel* (1977) ; aus éditions Sindbad, Paris : *Les Terrasses d'Orsol* (1985), *Le Sommeil d'Eve* (1989), *Neiges de marbre* (1990) ; au éditions Albin Michel, Paris : *Le Désert sans détour* (1992), *L'Infante maure* (1994), *Si Diable veut* (1998), *Comme un bruit d'abeilles* (2001), *Laëzza* (2006).

Poésie. *Ombre gardienne* (Paris, Gallimard, 1961) ; aux éditions du Seuil : *Formulaires* (1970), *Omneros* (1975), *Feu beau feu* (1979) ; *O vive* (Sindbad, 1987) ; *L'Aube Ismaël* (Paris, Tassili Music, 1996) ; aux éditions La Différence, Paris : *L'Enfant-Jazz* (1998, Prix Mallarmé), *Le Cœur insulaire* (2000).

Nouvelles. *Au café* (Paris, Gallimard, 1955), *Le Talisman* (Seuil, 1966), *La Nuit sauvage* (Albin Michel, 1995).

Contes. Aux éditions La Farandole, Paris : *Baba Fekrane* (dessins de Mireille Miaille, 1959), *L'Histoire du chat qui boude* (dessins de Bernard Domenger, 1974), *Salem et le sorcier* (Paris, Yomad, 2000), *L'Hippopotame qui se voulait vilain* (Albin Michel, 2001).

Théâtre. *Mille hourras pour une gueuse* (Paris, Seuil, 1980 ; présentée à Avignon).

Essais. Aux éditions Albin Michel : *L'Arbre à dire* (1999), *Simorgh* (2003).

Beau-livre. *Tlemcen ou les lieux de l'écriture* (photos de Philippe Bordas ; Paris, Revue noire, 1994).

► Nacima Chabani : "Le prix Mohammed Dib pour encourager les jeunes écrivains", entretien avec Naget Khadda (*El Watan*, 3 juillet 2007). N. Khadda (2003). N. Khadda (dir., 2002). J. Déjeux (1977).

DJEBAR Assia

Assia Djebbar (pseudonyme de Fatima-Zohra Imalayène) est née l'été 1936, à Cherchell, dans le couple que formaient Tahar Imalayène, instituteur de l'Ecole

normale de Bouzaréa, et Bahia Sahraoui (de la tribu des Berkani du Dahra). Après des études secondaires à Blida, elle obtient son baccalauréat à dix-sept ans et s'inscrit en hypokhâgne au lycée Bugeaud (Alger) ; en 1954, elle passe son année de khâgne au lycée Fénelon (Paris) et réussit son examen d'entrée à l'Ecole normale supérieure de Paris (Sèvres), en 1955. Elle suit, en 1956, l'appel à la grève des cours du FLN et se fait renvoyer par la directrice de l'établissement, Marie-Jeanne Duruy ; elle achève sa licence d'histoire, en 1957.

Djebar publie, cette même année, son premier roman *La Soif*, chez Julliard, à Paris. Un second opus *Les Impatients* suit l'année d'après chez le même éditeur, lui permettant d'obtenir le prix littéraire du magazine *L'Algérienne*. La critique croit assister à "un nouveau phénomène Sagan" (J. Déjeux) ; en effet, tous les ingrédients étaient réunis pour en assurer la répétition : l'âge, le style d'écriture rapide et nerveux, et surtout les thèmes. Ce sont ici et là des histoires de couples, le plus souvent tragiques, débouchant sur l'incompréhension. Ces romans sont le reflet de la vie fortement occidentalisée de la romancière. Le critique Emile Henriot du "*Monde*" note à propos du second roman et de l'auteure : "la question de son origine ne se poserait pas, et qu'on pouvait à la lire la considérer comme une jeune femme de chez nous, préoccupée de la liberté féminine et de ses gênes en face de l'amour" (19 novembre 1958).

La normalienne et romancière se marie à Ould-Rouis, fonctionnaire au bureau des relations extérieures du GPRA, à Tunis. Dans cette ville, en 1958, elle s'inscrit aux cours de l'université pour l'obtention du diplôme d'études supérieures d'histoire et rédige son mémoire sur *Le mysticisme islamique au Moyen Âge*. Elle est disponible pour la résistance algérienne et travaille avec Frantz Fanon dans l'équipe d'*El Moudjahid*, enquêtant sur les enfants algériens, réfugiés de la frontière Est.

De 1959 à 1962, elle enseigne à l'Université de Rabat (Maroc). Elle publie, en 1962, *Les Enfants du nouveau monde* (Julliard), un roman qui fait sa part à l'univers écartelé de la guerre ; là, encore, la femme est au premier plan, et face au drame de la guerre, ce sont les mêmes exigences de communion et de partage dans le couple, déjà présentes dans ses précédents romans.

[1962 : La véritable carrière littéraire d'Assia Djebar est à situer après l'indépendance. L'auteure trouve sa voie après une longue période de silence et sans doute d'incertitudes (1967-1980), sur laquelle elle ne s'est pas encore exprimée. Son quatrième roman *Les Alouettes naïves* (Paris, Julliard, 1967) s'apparente nettement au premier cycle de sa production. Deux textes sont publiés en 1969 (*Poèmes pour l'Algérie heureuse* et *Rouge l'aube* [théâtre], en collaboration avec Walid Carn). Elle se tourne, non sans réussite, vers un autre langage, celui du cinéma, proposant deux

documentaires : *La Nouba des femmes du mont Chenoua* (1978, Prix de la critique internationale à la Biennale de Venise, 1979) et *La Zerda ou les chants de l'oubli* (1982).

Au tournant des années 1960-1970, puis au début des années 1970, Assia Djébar est professeur à l'Université d'Alger, puis, dans les années 1980, animatrice culturelle au Centre culturel algérien de Paris ; elle fait des travaux de traduction en langue française d'auteurs arabes, notamment la romancière et essayiste égyptienne Nawal Saadaoui. Le retour assuré à l'écriture se fait, en 1980, avec le recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement*, suivi par une œuvre dense et renouvelée. A côté de son travail de création littéraire, elle continue une réflexion critique sur l'écriture et enseigne la littérature aux Etats-unis, à Baton rouge (1995), où elle dirige le département de littérature francophone, puis à New York (2001).

La reconnaissance institutionnelle de son travail d'écrivaine est largement assurée, dans les années 1990, par l'attribution de nombreuses récompenses : Prix Maurice-Maeterlinck (1995) en Belgique, International Literary Neustadt Price (1996), aux Etats-unis, Prix international de Palmi (1998), en Italie, Prix de la paix des libraires allemands (Francfort, 2000). Elle reçoit, en 1995, la distinction de docteur honoris causa des Universités Vienne et Concordia (Montréal, Canada) et, en 2005, Onasbruck (Allemagne).

Assia Djébar est élue à l'Académie royale de Belgique, en 1995, puis à l'Académie française, en 2005. Cette dernière distinction, curieusement boudée par les autorités officielles en Algérie, est saluée unanimement par la presse qui y voit "une grande consécration pour la culture algérienne" (N. Krim, *L'Expression* (Alger), 18 juin 2005). Son œuvre littéraire fait aujourd'hui l'objet de plusieurs recherches et publications universitaires dans le monde.]

Œuvres

Romans : chez Julliard, Paris : *La Soif* (1957), *Les Impatients* (1958), *Les Enfants du nouveau monde* (1962), *Les Alouettes naïves* (1967) ; chez J.C. Lattès, Paris : *L'Amour et la fantasia* (1984), *Ombre sultane* (1987) ; chez Albin Michel, Paris : *Loin de Médine* (1991), *Vaste est la prison* (1995), *La Femme sans sépulture* (2002) ; *Les Nuits de Strasbourg* (Arles, Actes Sud, 1997) ; *Nulle part dans la maison de mon père* (Paris, Fayard, 2007)..

Récits et nouvelles : *Femmes d'Alger dans leur appartement* (Paris, Des Femmes, 1980), *Oran, langue morte* (Actes Sud, 1997), *Le Blanc de l'Algérie* (Albin Michel, 1996).

Poésie : *Poèmes pour l'Algérie heureuse*, (Alger, Sned, 1969).

Théâtre : *Rouge l'aube*, en collaboration avec Walid Carn (Sned, 1969).

Essais : *Chronique d'un été algérien* (Paris, Plume, 1993), *Ces voix qui m'assiègent* (Albin Michel, 1999), *La Disparition de la langue française* (Albin Michel, 2003).

► Mireille Calle-Gruber (2006). Jeanne-Marie Clerc (1997). Ahlem Mosteghanemi (1985). J. Déjeux (1984).

DJEDOU

Signe une étude sur "Le travail de la laine à Bou-Saâda", dans la *Revue africaine* (n° 103, 1959).

DJELLOUL Ahmed

Né le 14 juillet 1910 à Guelma, Ahmed Djelloul exerce le métier de typographe au "*Petit Gaulois*". Il adhère, en 1933, à la seconde Etoile nord-africaine, puis dès sa formation au PPA. Arrêté, en 1939, par la police coloniale, en raison de ses activités politiques jugées subversives, il est déféré devant le tribunal militaire d'Alger qui le condamne, le 17 mars 1941, à cinq ans de détention, assortis de vingt ans d'interdiction de séjour. Il est assigné à résidence à Sétif où il rencontre de jeunes militants dont Abdelhamid Benzine. Il milite dès sa création, en 1946, au MTLD. Il meurt à Alger en 1962.

Sa pièce de théâtre, *Al Kahina*, qui campe une figure légendaire de la berbérîté, est publiée à Paris, en 1957, par Debresse. Ne faut-il pas la rapprocher de la pièce éponyme d'Abdallah Nekhli, présentée plusieurs fois en tournée dans le pays par la troupe de Mahieddine, [Bachetarzi] entre 1953 et 1955 et rencontrant un grand succès populaire ?

DJEMERI Taïeb

Né le 5 février 1913 à Aïn-Leuh (Maroc) dans une famille algérienne, Taïeb Djemeri est connu par un seul texte *La Course à l'étoile*, publié en 1952, avec une préface du Maréchal Juin. Ancien capitaine de l'armée française, il y rapporte des épisodes de la pacification du Maroc et de sa campagne d'Italie (1943-1944). Il écrit à la gloire du rapprochement franco-musulman. Naturalisé français, il est, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, pharmacien d'officine à Montpellier (France) .

DJIDJELLI Abdelaziz

Elève de l'Ecole normale de Bouzaréa, Abdelaziz Djidjelli fait une carrière de professeur d'arabe à Constantine. Il s'associe avec son frère Mohamed dans la

production d'outils didactiques pour les classes d'arabe de l'enseignement primaire et secondaire.

Ancien membre des SMA, il est pendant la Guerre d'Indépendance proche du FLN et contribue à sa presse, traduisant les articles d'*El Moudjahid*. Il est, en 1959, arrêté dans des conditions dramatiques par l'armée française et emprisonné. A l'indépendance, il est censeur du lycée de Ben-Aknoun, puis directeur de l'Ecole normale de Garçons de Constantine. Il décède, avec son épouse et sa fille aînée, dans un accident de la circulation sur la route d'Alger, en 1974.

DJIDJELLI Mohamed

Instituteur constantinois formé à l'Ecole normale de Bouzaréa, Mohamed Djidjelli cosigne avec son frère Abdelaziz, vers la fin des années 1940, deux ouvrages destinés aux premières classes d'arabe des écoles de la colonie. *Premier livre d'arabe dialectal* et *Premier livre d'arabe classique* sont publiés, en 1949, à Alger, par La Typo-litho et plusieurs fois réédités, suivis, en 1951, par *Deuxième livre d'arabe classique*. L'originalité de la démarche réside dans l'intérêt pour l'arabe classique, souvent confiné dans des territoires d'exclusion par les directives académiques coloniales.

Acteurs reconnus de la société indigène constantinoise, Mohamed Djidjelli et son épouse ont été dans l'entre-deux-guerres des figures du scoutisme musulman, créant à Constantine, ville encore figée dans ses vieilles traditions, les premières sections de guides chez les filles. Lors de la scission des SMA, en 1948, ils s'engagent l'un et l'autre dans les Boys scouts musulmans d'Algérie, loin de l'emprise du PPA-MTLD sur le mouvement.

[1962 : Le succès des méthodes didactiques des frères Djidjelli fut tel qu'elles continuaient à être recherchées et appliquées par les nouvelles générations d'enseignants arabophones de l'Algérie indépendante. Inspecteur de l'enseignement de la langue arabe, inspecteur des écoles normales et directeur du Centre de préparation des inspecteurs des enseignements primaire et moyen, Mohamed Djidjelli donne, en 1988, une préface remarquée à l'ouvrage de Malika Greffou *L'Ecole algérienne, de Ben Badis à Pavlov* (Alger, Enal).

En 2000, Mohamed Djidjelli, revenant à ce qui a été la grande passion de sa jeunesse, cosigne avec Cheikh Bouamrane *Scouts musulmans d'Algérie, 1935-1955* (Alger, Dar El Ouma), un précieux ouvrage sur l'histoire du mouvement dans la période coloniale ; il propose aussi avec Bouamrane une anthologie *L'Algérie coloniale par les textes* (Alger, Hammouda, 2003 ; rééd., Alger, Anep, 2008) et donne une

contribution sur "Le prophète Mohammed vu par Lamartine" dans le n° 2 (s.d., 2002 ?) de la revue *Etudes islamiques*, publiée à Alger par le Conseil supérieur islamique. Son jardin secret a été sans doute la littérature : on lui doit deux recueils de nouvelles : *Les Années de jeunesse* (Alger, Sned, 1974) et *La Tragédie de Soumayya* (Alger, Laphomic, 1988)]

DRIF Zohra

Zohra Drif est née, en 1938, dans l'arrondissement de Tiaret. A la veille de la guerre, elle est élève interne dans un lycée d'Alger et a pour camarade l'Oranaise Hélène Cixous. Elle avait entamé des études de droit à l'Université d'Alger lorsque débute l'insurrection armée, le 1^{er} novembre 1954. Elle est convaincue de la nécessité de se joindre au combat pour l'indépendance. Elle fait partie du réseau clandestin constitué dans la Casbah par Yacef Saadi et participe aux attentats à la bombe organisés par le FLN, dont celui du "Milk bar", au centre d'Alger, le 30 septembre 1956. Arrêtée au mois de septembre 1957, elle est condamnée par le tribunal militaire d'Alger à vingt ans de travaux forcés et détenue à Barberousse. Dans *La Mort de mes frères* (Paris, François Maspéro, coll. "Libertés...", 1961), Zohra Drif justifie avec des mots simples son engagement dans la lutte de libération et en explique la dimension humaine, celle d'une résistance, éloignée de la violence et de l'aveuglement.

[1962 : Epouse à l'indépendance de Rabah Bitat (1925-2000), un des membres du "Groupe des Six", à l'origine de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954, qui occupe d'importantes fonctions dans la nomenclatura algérienne, elle a su garder en maintes occasions son franc-parler, n'abdiquant jamais les sources de son premier combat pour la liberté. Elle est, dans les années 2000, membre coopté du Conseil de la Nation, faisant partie du "tiers présidentiel", tout en prenant part aux débats sur la place de la femme dans la société.]

► Danièle Djamila Amrane-Minne (2004).

DUVAL Léon-Etienne

Né le 9 novembre 1903 à Chenex (Haute-Savoie, France), Mgr Duval est évêque de Constantine et d'Hippone le 8 novembre 1946, puis archevêque d'Alger le 25 mars 1954. Il est créé cardinal par Paul VI, le 22 février 1965. La Guerre d'Indépendance souligne la constance de son message de paix et de fraternité, transcendant le tumulte des souffrances et des armes. Inévitablement en première

ligne, subira-t-il en raison de ses positions courageuses tous les excès de la part de ses coreligionnaires les plus extrêmes ? Il publie dans cette période de déchirements *Paroles de paix* (Alger, NOPNA, 1955) et *Messages de paix* (Paris, Desclée de Brouwer, 1962).

[1962 : D'une grande discrétion, mettant toujours au premier plan le service de l'Eglise, attentif aux plus humbles, Mgr Duval choisit de rester dans le pays indépendant dont il obtient la nationalité. Il a su définir par son action fraternelle une Eglise algérienne, continuant au-delà des siècles et des aléas de l'histoire la mission de St Augustin, interrogeant la foi chrétienne en terre d'Afrique.

De nouveaux ouvrages sont proposés : *Laïcs, prêtres, religieux dans l'Eglise selon Vatican II* (Paris, Desclée de Brouwer, 1967) et *Au nom de la vérité. Algérie, 1954-1962* (Paris, Cana, 1982, textes introduits par Denis Gonzalès). Il meurt le 30 mai 1996 à l'hôpital Aïn-Naâdja à Alger.

En 2006, la célébration du dixième anniversaire de sa disparition est placée à Alger sous le parrainage du président de la république Abdelaziz Bouteflika et signe une reconnaissance nationale à l'homme de religion qui a su conduire pendant les terribles années de guerre l'Eglise d'Algérie dans "un chemin de certitude" (Amine Lotfi).]

► Amine Lotfi : "Etienne Duval, un chemin de certitude", *El Watan*, 15 mai 2006. Marie-Christiane Ray (1984).

E

EL HAMMAMI (Ali) - EL MAADI (Mohamed) - EL WATANI (Idir)

EL HAMMAMI Ali

Né, en 1902 à Tiaret, dans une famille qui émigre, probablement en 1917, en Egypte et s'installe à Alexandrie, en 1922. De cette ville, le jeune El Hammami a la possibilité de voyager sans contrainte en Europe et au Maghreb. Il séjourne au Maroc auprès de l'Emir Abd-el-Malek puis d'Abd-El-Krim El Khattabi, au début de la guerre du Rif. Proche des acteurs du mouvement nationaliste maghrébin en formation (Abdelkader Hadj Ali, un des fondateurs de l'ENA, auquel il vouera une indéfectible fidélité - après ses malheureuses confrontations avec Messali - et l'Emir Khaled qu'il rencontre à Paris, en 1923), il séjourne à Moscou, Sébastopol, Berlin et Genève. A Paris, en 1924, il est sympathisant du PCF et s'oppose à son secrétaire général Maurice Thorez sur la composition et la responsabilité de la délégation indigène algérienne devant participer, cette année-là, au V^e Congrès de l'Internationale communiste, à Moscou. L'épisode extravagant de l'encrier qu'il lui jette au visage est connu.

Ses longues pérégrinations de militant internationaliste, entre l'Orient et l'Occident, s'arrêtent en 1935. El Hammami entre dans une longue période de repli. Il enseigne l'histoire et la géographie, à Bagdad, pendant une dizaine d'années, avant d'aller renforcer, en 1946, le Bureau du Maghreb arabe que fonde et dirige au Caire Abd-El-Krim El Khattabi.

Il ne semble pas qu'El Hammami ait adhéré à un parti politique en Algérie, mais il aura été assez proche de l'UDMA de Ferhat Abbas, collaborant régulièrement à son organe *La République algérienne*. Il trouve la mort, au cours d'une mission pour le compte du BMA, dans un accident d'avion au Pakistan, le 12 décembre 1949. Il est enterré à Alger, au cimetière de Belcourt, le 2 janvier 1950. D'après son biographe Amar Belkhodja, l'auteur d'*Idris* était encore célébré au début des années 1950 par la JUDMA.

Interdit en Algérie par l'administration coloniale, le roman *Idris*, publié en 1948 à compte d'auteur au Caire, avec une préface en langue arabe d'Abd El Krim El Khattabi, circulait déjà sous le manteau à Alger. Abdelkader Mimouni (En Nahda), qui en avait obtenu une copie, avait tenté vainement de l'éditer. Il en proposera des extraits dans *Le Jeune Musulman*, organe des jeunes de l'AOMA, en 1952. Le roman ne sera publié que tardivement par la Sned à Alger, en 1976, avec une introduction de Cheikh Bouamrane.

Texte kaléidoscopique, *Idris, roman nord-africain* excède, par la diversité de ses approches, le cadre du roman, pour envisager à la fois le discours de l'historien et de l'agitateur politique. L'œuvre inclassable, comporte des pages d'une extrême fulgurance, éclaboussant la torpeur de la nuit coloniale.

► Amar Belkhodja (1991).

El MAADI Mohamed

Mohamed El Maadi apparaît comme un personnage assez caricatural de la période trouble de l'entre-deux-guerres et de la Seconde Guerre mondiale. Il naît, en 1903 à Tlemcen, dans le couple mixte que formaient un bachagha commandeur de la légion d'honneur et une Française. Juriste de formation, fervent latiniste, officier de l'armée française, il en est radié, en 1936, avec le grade de capitaine. Il est dans les années 1930 membre du réseau d'extrême droite CSAR (Comité secret d'action royaliste), fomentant le complot de "la Cagoule". Agent propagandiste des idées hitlériennes, il a maille à partir avec les autorités françaises et passe quelques mois en prison en 1938.

Se faisant appeler "Mostafa Bacha" ou "Mostafa El Bachir", El Maadi contacte à sa sortie de prison des responsables du PPA et tente vainement de construire un lien entre eux et les services de propagande nazis. Infiltre-t-il, avec beaucoup de réussite, le parti ? Il favorise la création par des cadres du PPA de l'Union des travailleurs nord-africains (UTNA), éphémère officine où se nouent sans suite des contacts entre militants nationalistes et propagandistes allemands, contacts dénoncés par Messali Hadj et la direction nationale du parti interdit, et suscite le Comité d'action révolutionnaire nord-africain (CARNA) qui réunit des nationalistes aguerris.

Il fonde, en 1941, un Comité musulman nord-africain. Sa grande affaire d'agitateur nazi reste la formation à Paris, en 1943, des unités algériennes de SS, les fameuses Brigades nord-africaines ("SS Mohamed") dont il est responsable avec le grade de colonel ; il lance, cette même année, le journal de propagande nazie et anti-sémite *Er Rachid*, tiré à 80000 exemplaires, animé par son épouse

allemande Mathilde et la journaliste française Denise de Fontfreyde, collaboratrice de *Révolution nationale*.

Il est proche, pendant cette période, de Chérif Aït Athman, collaborateur d'*Er Rachid*, qui lui dédie quelques pièces de son recueil *La Prison est pour les hommes* (Paris, France-Empire, 1944) et de l'ancien cadre de l'ENA, Amar Imache. Au moment de l'effondrement des troupes du Reich, il organise le passage mouvementé vers l'Egypte du muphti de Jérusalem, Husseini, recherché par les Forces alliées. Interdit de séjour en France et dans les pays du Maghreb au lendemain de la libération, contraint à l'exil, il passe, avec son épouse, les dernières années de sa vie au Caire où il tisse de solides contacts dans la communauté maghrébine, cultivant devant ses visiteurs une brûlante nostalgie de l'action. Il est proche, en 1946, de l'UDMA et donne des chroniques à son journal *La République algérienne*, signant Qahiri (Le Cairete).

Partisan de la cause maghrébine, Nadir Bouzar a connu El Maadi dans les derniers mois avant sa disparition, alors qu'il souffrait de la maladie qui devait l'emporter. Il cite de lui quelques titres d'ouvrages *Lettre aux Français-Tunisie*, *Lettre aux Français-Maroc*, *Hello Babit*, *L'Appel à la révolte*. Furent-ils tous édités ? Son seul ouvrage connu *L'Afrique du Nord. Terre d'histoire* (Paris, France-Empire, 1943) est une évocation d'une région autrefois glorieuse, soutenant une relecture de l'histoire, invitant dans le contexte d'une France occupée à d'utiles réévaluations. Mohamed El Maadi meurt en 1953 au moment où, selon son vœu, les premières salves de la liberté éclataient au Maroc et en Tunisie et bientôt en Algérie.

► Abdellali Merdaci (2008). Gallissot (2006 ; voir : notice d'Emilie Busquant, compagne de Messali Hadj). Nadir Bouzar (1993). C-R. Ageron : "Contribution à l'étude de la propagande allemande pendant la deuxième guerre mondiale", *Revue d'Histoire maghrébine*, n° 7-8, janvier 1977.

EL WATANI Idir

Voir : Mabrouk BELHOCINE, Sadek HADJERES, Yahia HENINE

Idir El Watani est le pseudonyme collectif utilisé par trois militants du PPA-MTLTD pour signer un factum *L'Algérie libre vivra* (1949), réponse à la position de Messali Hadj et de la direction du PPA-MTLTD sur les fondements historiques de la nation algérienne, exprimée dans un memorandum déposé par le *zaïm* auprès de l'ONU, excluant volontairement l'enracinement berbère du pays et de ses habitants. Réponse qui garde toute sa valeur dans l'histoire d'un peuple, aux racines diverses, *L'Algérie libre vivra* sera rééditée par Mohammed Harbi dans une livraison de la revue *Soual* (Paris), en 1987.

F

FACI (Saïd) - FANON (Franz) - FEKAR (Ben Ali) - FERAOUN (Mouloud) - FIKRI (Abdelkader) - FLICI (Laadi) - FRANCIS (Mustapha)

FACI Saïd

Né en 1880 dans une famille de paysans pauvres de Grande Kabylie, Saïd Faci a accompli seul, contre ses parents et son *arch*, le difficile (mais toujours passionnant) itinéraire vers la culture et le savoir. Il rentre à l'école à l'âge de quinze ans et en dépit de ce qui était attendu par son entourage, il s'y maintient et entrevoit dans les études un horizon de liberté.

En 1899, à force de détermination, il est reçu au Cours normal de l'Ecole normale de Bouzaréa : une véritable victoire pour celui qui conciliait, non sans témérité, la classe et les travaux des champs. Devenu instituteur, Saïd Faci gardera de son adolescence kabyle un sentiment assez vif de la justice, opiniâtrement aiguisé par son évolution dans les valeurs républicaines de l'école française. Il était attendu de le voir aux premiers rangs pour la défense d'un humanisme fait de partage et de générosité, se dévouant corps et âme à la Ligue des droits de l'Homme et participant à la fondation des premiers syndicats libres de fonctionnaires dans la colonie.

Au début du XX^e siècle, le maître d'école du bled présente aux autorités une demande de naturalisation française qui ne lui sera accordée qu'en 1906 après de nombreuses avanies qui le feront douter d'une Algérie française qu'il découvre plus profondément dans ses discriminations et ses injustices envers les plus démunis. Pourtant, il ne reniera pas son choix d'être Français, allant jusqu'à couper tout lien avec sa famille.

Ayant assez tôt prôné l'union corporatiste, Faci fait partie de cette phalange d'instituteurs qui jettent à Oran, dans les années 1910, grâce à l'équipe de l'hebdomadaire *El Hack*, les bases de la première Association d'instituteurs indigènes. Il sera avec Rabah Zenati, Larbi Tahrat, Kaddour Makaci, Mohand Lechani et bien d'autres, l'un des fondateurs de l'Association des instituteurs

d'origine indigène d'Algérie et le premier directeur de son organe *La Voix des Humbles* (1921-1939).

Ecarté sur injonction de l'administration, en 1928, de la direction de *La Voix des Humbles* pour avoir exposé dans ses colonnes un déni de droit contre un Indigène, Faci est sommé par sa tutelle de prendre sa retraite. Il s'installe en France auprès de sa belle-famille, à Toulouse où il exerce longtemps le métier de représentant de commerce. Il reste attentif à l'aventure de *La Voix des Humbles* et donne des articles signés du pseudonyme Ouina. Son *Mémoire d'un instituteur algérien d'origine indigène*, publié dans un supplément de la revue (n° 98, oct. 1931), précède un vigoureux plaidoyer pour *L'Algérie sous l'égide de la France contre la féodalité algérienne* (publié à compte d'auteur à Toulouse, en 1936), préfacé par Maurice Viollette, ancien gouverneur général de l'Algérie.

"Français de cœur et d'esprit", selon la formule en usage à cette époque, formé par l'école de la III^e République, Faci reste, à l'occasion de ses séjours en Algérie, étroitement surveillé par la police des renseignements généraux, subissant brimades et vexations de l'administration coloniale qui n'a jamais toléré ses activités syndicales, de défenseur des droits de l'Homme et de journaliste épris de justice et d'égalité.

► Abdellali Merdaci (2007).

FANON Frantz

Né le 20 juillet 1925 à Fort de France (Martinique) dans le foyer d'un fonctionnaire des Douanes françaises, Frantz Fanon entre assez tôt en politique, pendant la Seconde Guerre mondiale : quittant le lycée et son île, il s'engage, en 1943, dans les Forces françaises libres au Maghreb et en France. Il fait partie des troupes du général de Lattre de Tassigny qui libèrent Paris. Démobilisé, il se rend à Lyon où il suit une formation médicale, complétée par un diplôme de spécialisation en psychiatrie.

Est-il alors préoccupé par les questions qui agitent le monde noir ? Il est un fervent lecteur de l'Américain Richard Wright et dans sa perspective de remise en cause révolutionnaire des situations acquises, il commence la rédaction d'un court essai *Peaux noires, masques blancs* (Paris, Seuil, 1952) qui le fait connaître auprès d'une élite afro-antillaise, militant autour de Césaire et de Senghor pour la Négritude, dont il prend les thèses à rebours. Dénonce-t-il ce que Octave Mannoni a désigné comme le "complexe de Prospéro", cette propension du colonisé à se projeter dans une dimension infériorisante par rapport au colon blanc

et aussi cette volonté sans nuance, relevée chez Mayotte Capécia, de se "blanchir" ?

Après avoir exercé pendant une courte période en France (Hôpital Saint-Alban-sur-Limagnole, service du docteur Tosquelles) et à Pontorson, il est nommé, en 1953, en Algérie à l'hôpital de Joinville (Blida) dont il dirige le service de psychiatrie, mettant à l'œuvre une prise en charge ouverte des malades.

Après le 1^{er} novembre 1954, il fait le choix de soutenir la lutte de libération nationale et se rapproche du FLN et de l'ALN, nouant des contacts réguliers avec les commandants Azzedine Zerari et Slimane Dehilès. Trois ans après son arrivée à Blida, il décide de démissionner de son poste ; il est expulsé d'Algérie et rejoint la délégation extérieure du FLN à Tunis. Il est intégré dans l'équipe qui anime *El Moudjahid* et travaille avec M'hamed Yazid et Rédha Malek.

Son analyse de la lutte révolutionnaire bénéficie de l'observation directe du terrain et de la nature des forces en présence, plus précisément la petite paysannerie. Cette observation, constamment étayée par la reconnaissance des positions des acteurs, nourrit sa réflexion sur le phénomène de la colonisation et de la dialectique colon-colonisé (Cf. *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1961). Mais la perspicacité du clinicien n'est-elle pas aussi celle du visionnaire ? Ses études, sans précédent, sur l'Algérie des années 1950 - plus précisément sur les Indigènes - regroupées dans *L'An V de la révolution algérienne* (Paris, Maspéro, 1959) - restent aujourd'hui encore actuelles. Les lecteurs de Fanon s'attacheront souvent à son style d'une rhétorique flamboyante, mais rigoureuse dans l'expression de sa pensée. Fanon a souvent dicté plus qu'écrit directement ses textes qui doivent aussi à la constance de son épouse Marie-Josèphe ("Josie") Dublé qui l'accompagne depuis leurs études à l'Université de Lyon dans ses nombreuses pérégrinations (France, Algérie, Tunisie, Maroc, Ghana).

En Tunisie, Fanon est associé aux tentatives du docteur Martini d'organiser un service de santé de l'ALN ; praticien dans le service public à Tunis, il y retrouve ses anciens collègues Alice Cherki et Charles Geronimo, venus de Blida. A la demande du professeur de sociologie Granaï, Il enseigne à la Faculté des lettres de Tunis et, s'il reste attiré par une perspective plus analytique que médicale du trouble mental, il cherche à en marquer le caractère éminemment social.

Etait-il tenté, pendant son séjour tunisien, d'arbitrer entre les courants de pensée politique en compétition, du GPRA de Ferhat Abbas à L'EMG du colonel Boumediene ? Sans équivoque, il rallie le camp des paysans en armes et devient même le champion d'une théorie révolutionnaire que Boumediene reprend à son compte. Il est envoyé, au début de l'année 1960, en qualité d'ambassadeur du GPRA et de représentant du FLN à Accra (Ghana) où il rencontre les principaux animateurs des mouvements de libération en Afrique subsaharienne. Ce séjour

informe son dernier essai *Pour la révolution africaine* (Paris, Maspéro, 1964). Malade, atteint d'une leucémie, Fanon est envoyé par le FLN se soigner dans un hôpital russe, à Moscou, puis à l'hôpital Bethesda, à New-York (USA). Il y meurt le 6 décembre 1961. Il repose aujourd'hui au carré des martyrs du cimetière d'Aïn-El Kerma (El Tarf, Est algérien).

[La postérité de Fanon réside dans ses propositions théoriques sur le monde colonial et sur l'interculturalité dont on lui doit les toutes premières formalisations. Son œuvre a été lue et discutée dans les années 1960-1970, épousant le parcours des mouvements de libération dans le monde. Beaucoup de critiques ont pu en montrer l'intérêt, mais aussi les limites au plan politique, même si Fanon a remarquablement noté que le colonialisme ne s'achève pas avec la fin de la colonisation. Ses analyses sur le désir du Noir de devenir blanc ("névrose situationnelle" induite par un rapport de domination coloniale qui perdure) expliquent aujourd'hui la fragilité psychologique d'une partie de la jeunesse africaine, principalement féminine, qui interroge un incertain avenir dans un changement de peau.]

► Alice Cherki (2000). Clément Mbom (1985).

FEKAR Ben Ali

Tlemcénien, de souche *hadar*, docteur en droit, auteur d'une thèse sur le thème de *L'usure dans le droit musulman*, Ben Ali Fekar (1872-1942) est titulaire, au début des années 1900, de la chaire d'arabe à l'Ecole supérieure de commerce de Lyon. Il collabore avec son frère, l'instituteur Larbi Fekar dont il fut le condisciple à l'Ecole normale de Bouzaréa, à l'animation de l'hebdomadaire bilingue *El Misbah* (juin 1904-février 1905), inspiré par l'administration du gouvernement général de l'Algérie, défendant le bilan de l'ancien gouverneur général Révoil et une franche politique d'assimilation. Il s'intègre, à cette période, à un groupe de jeunes intellectuels qui souhaitent prendre, mais sans y parvenir, une place plus grande dans la représentation indigène, jusqu'alors dévolue aux "Vieux Turbans", et se rapproche du courant Jeune Algérien, donnant des contributions à son organe *L'Islam* de Sadek Denden.

Ben Ali Fekar contribue à l'occasion d'interventions dans des congrès - dont le Congrès colonial d'octobre 1908 - et d'audiences parlementaires, dans la colonie et en France, à faire entendre un avis toujours orienté vers une Algérie moderne et juste, contrarié autant par les tenants de l'ancien régime indigène que par les élus colonistes.

Parmi ses nombreuses études publiées, celle qu'il consacre à "La représentation politique des Musulmans d'Algérie" (*Revue du monde musulman*, 1909, T. VIII) situe les enjeux à venir d'une élite indigène qui s'affirmera sous les couleurs du mouvement Jeune Algérien. Il édite, en 1913, à Lyon ses *Leçons d'arabe dialectal marocain et algérien*. Proche de l'islamologue Christian Cherfils, collaborant à *La France islamique*, il est membre, en 1912, l'Alliance franco-musulmane, du publiciste Numa-Léal.

► El Hadi Chalabi : "Un juriste en quête de modernité : Ben Ali Fekar", *Naqd* (Alger), printemps 1992. Zahir Ihaddaden (1984). C-R. Ageron (1968).

FERAOUN Mouloud

Originaire de la tribu des Aït Chabane, Mouloud Feraoun est né le 8 mars 1913 à Tizi-Hibel (Tizi-Ouzou) dans une famille de paysans pauvres dont le père a travaillé dans les mines du Nord de la France. D'examen de bourse en examen d'entrée, il contourne tous les obstacles d'un parcours scolaire qui lui ouvre les portes de l'Ecole normale de Bouzaréa dont il sort diplômé en 1935. Il enseigne dans des écoles du bled en Kabylie (Tizi-Hibel, 1935-1946 ; Taourirt-Moussa, 1946-1952) avant d'être nommé, en 1952, directeur à Fort-National (Tizi-Ouzou), puis à Clos-Salembier (Alger), en 1957.

Dans "Images algériennes d'Emmanuel Roblès" (*Simoun*, n° 30, décembre 1959), Mouloud Feraoun indique comment son ancien condisciple de l'Ecole normale, écrivain célèbre, le pousse vers l'écriture littéraire :

Je nourrissais le secret espoir de faire écrire à Emmanuel Roblès un roman kabyle, un de ces livres solides et têtus où nous apparaîtrions sous notre vrai jour [...] La première fois que je lui en parlai, il me regarda en plissant les yeux et m'écoula narquoisement. - Tu ne comprends donc pas que c'est ton boulot, me dit-il. C'est ta voix que nous voulons entendre...

L'instituteur du bled commence-t-il à écrire sur des cahiers d'écolier "*Le Fils du pauvre*", probablement, en 1939, avant la Seconde Guerre mondiale ? La rédaction se prolonge jusqu'en 1946, au moment où il dépose la première mouture de son manuscrit auprès de la commission du Grand prix littéraire de l'Algérie. Ignoré par le jury du prix littéraire colonial, le roman auquel l'auteur ajoute un épilogue, daté de 1948, est édité, en 1950, à compte d'auteur par les Cahiers du Nouvel Humanisme, au Puy (France). Il porte en sous titre "Menrad, instituteur kabyle", et rapporte amplement la chronique familiale des Feraoun, de

l'entre-deux-guerres jusqu'au lendemain du débarquement des Forces alliées en Algérie. C'est ce texte, d'une longue maturation, qui reçoit, en 1951, le prix littéraire de la Ville d'Alger grâce à l'appui constant de Mme Fanny Landis-Bénos, normalienne et critique littéraire à Radio-Alger.

Parrainé par Emmanuel Roblès, directeur de la collection "Méditerranée", Mouloud Feraoun entre aux éditions du Seuil. Il y publie deux romans *La Terre et le sang* (1953), couronné par le Prix populiste, et *Les Chemins qui montent* (1957), suivis, en 1954, par une version expurgée du *"Fils du pauvre"*, celle-là précisément qui connaîtra la faveur du grand public, et de *Jours de Kabylie*, portraits adroitement crayonnés d'un terroir éternel, et, en 1960, des *isefra* (poésies) du barde kabyle Mohand ou Hand (*Les Poèmes de Si Mohand*, Paris, Minuit).

En 1955, Mouloud Feraoun, déchiré par la guerre d'Algérie qui entraine dans une violence accrue, débute le 1^{er} novembre, encouragé par Emmanuel Roblès, un journal dans lequel il consigne "au jour le jour", selon son "état d'âme", la chronique des événements qui secouent le pays.

Longtemps maître d'école, il aura aussi le souci de s'exprimer dans son registre professionnel, cosignant avec ses collègues Combelles et Groisard *L'Ami fidèle* (1957-1960), un livre de langue française pour les trois premières années de l'enseignement primaire en Algérie.

Mouloud Feraoun a souvent été paradoxalement perçu par la critique comme l'auteur le plus apolitique de sa génération, voire même excessivement timoré. En vérité, il était le seul auteur connu, directement impliqué, en ces années 1950, dans la vie politique de la colonie. Elu (sous l'étiquette SFIO) à Fort National, il est l'interlocuteur privilégié des autorités civiles et militaires de la région, très sollicité dans les mois qui suivent l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954.

Au mois de décembre 1955, il est contraint de démissionner du conseil municipal de Fort National. L'appel du FLN invitant les élus indigènes "à se démettre de leurs mandats avant le 1^{er} janvier 1956" est clair : "Tout élu, sans exception aucune, qui refuserait de démissionner sera considéré comme traître à la Patrie et abattu sans jugement". Dans son *Journal, 1955-1962*, il écrit désabusé : "Nous avons tous démissionné dans les délais fixés. Et depuis nous avons notre brevet de civisme tout en sauvant cette misérable vie à laquelle nous tenons si peu" (p. 50). Feraoun, rendant son mandat, n'en continuait pas moins à faire de la politique, comme bon nombre d'intellectuels indigènes de la période dans une hypothétique "troisième voie", entre les forces en présence. Il intègre, à ce titre, en 1961, la délégation de notables algérois - dans laquelle se trouvait aussi Mahfoud Kaddache - en consultation à l'Elysée, à Paris, auprès du général de Gaulle, pour discuter de la paix en Algérie.

Français, et proclamant l'être sans ambages, profondément humaniste, Feraoun était malgré lui confronté pendant la guerre à un impossible partage : il ne voulait ni abandonner ses amis français, ni tourner le dos à ses frères indigènes dont il comprenait l'absolue nécessité d'aller vers la violence des armes.

Il est tout entier dans ces lignes de son *Journal*, à la date du 24 juin 1956 :

"Hier, j'ai chargé H. de porter discrètement à la sous-préfecture un exemplaire de *Jours de Kabylie* avec dédicace pour le général Olié. Le sous-préfet se chargera de le faire parvenir. Il a approuvé cette discrétion, estime que je ne saurais être trop prudent et que quelle que soit mon attitude actuelle, ils me comprennent tous. "M.F. est un homme d'avenir. Nous avons confiance en lui." J'ai donc bien compris l'intention du général. Tout ceci est très flatteur pour moi. Mais je crois que dans l'autre camp également je bénéficie de la même estime, de la même confiance et aussi de la même méfiance [...] Il me restera à décliner la prochaine invitation officielle pour rétablir un précaire équilibre. Pas seulement pour cela. Car en toute simplicité, je me refuse à être du côté du manche. Je préfère souffrir avec mes compatriotes que de les regarder souffrir ; ce n'est pas le moment de mourir en traître puisqu'on peut mourir en victime" (p. 132-133).

Cet entre-deux, abhorré dans les deux camps, le condamnait-il déjà ? Autre choix éminemment politique ? Feraoun est, en 1960, un cadre de la direction des Centres sociaux, créés en 1955, par le gouvernement général de l'Algérie, à l'initiative de l'anthropologue et ancienne résistante et déportée de la Seconde Guerre mondiale Germaine Tillon, pour aider les populations indigènes les plus défavorisées. C'est pendant une réunion d'inspection des Centres sociaux qu'il était assassiné avec six de ses compagnons, le 15 mars 1962, par un commando de l'OAS.

Mort en "victime" de la guerre, l'écrivain est enterré dans le petit cimetière de Tizi-Hibel, dans cette Kabylie mémorable que son œuvre traduite les grandes langues de l'humanité a rendue à l'universalité.

[1962 : Le *Journal*, 1955-1962 était publié au mois d'août 1962 par Roblès, suivi par la publication posthume de sa correspondance (*Lettres à ses amis*, 1968) et des premiers chapitres d'un roman inachevé et de chroniques publiées dans des revues (*L'Annuaire*, 1972).

Récupéré par l'institution scolaire de l'Etat indépendant, fortement présent dans les programmes scolaires des deux premières décennies de l'indépendance, élevé à la dignité d'"écrivain révolutionnaire" par les pouvoirs politiques qui donnent son nom à des dizaines d'établissements dans tout le pays, Feraoun gagne en popularité pendant au moins une quinzaine d'années après sa disparition, apparaissant comme l'écrivain national. Postérité, somme toute glorieuse, mise à mal par la critique universitaire : Feraoun sera longtemps enfermé dans l'étiquette commode d'"écrivain

FIK

scolaire", voire même taxé d'"Algérien ambigu". Mais ne retourne-t-il pas à l'oubli, depuis les années 1990, au gré des changements sociopolitiques qui affectent l'Algérie ?

En 2007, les fils de l'écrivain prennent l'initiative de publier sous le titre *La Cité des Roses* (Alger, Yamcom), la toute première mouture de *L'Anniversaire*, probablement achevée en 1959, refusée par Paul Flamand, directeur du Seuil. Ce texte, deux fois remis en chantier, est important par ce qu'il dit du métier d'écrivain et du caractère improbable de tout projet littéraire. S'il marque la clôture d'une œuvre, il permet de situer l'effort de l'auteur pour à la fois construire une position originale dans le champ littéraire et se projeter dans une vraie réflexion sur l'écriture, bien perceptible de la première mouture du *Fils du pauvre* aux pages d'une superbe maîtrise de *L'Anniversaire*.]

► Arezki Metref : "Pour une relecture perpétuelle de Feraoun", *Le Soir d'Algérie*, 17 mai 2007. Abdellali Merdaci : "Après la publication de *La Cité des Roses*, Mouloud Feraoun, loin des idées reçues", *El Watan*, 5 avril 2007. Amina Azza Bekkat : "Le vrai Anniversaire", *El Watan*, 29 mars 2007. Jack Gleize (1999). Sylvie Thénault: "Mouloud Feraoun, un écrivain dans la guerre d'Algérie", *Vingtième Siècle* (Paris), n° 63, 1999. Philippe Ould Aouadia (1992). Marie-Hélène Chèze (1982). Monique Gadant : "Mouloud Feraoun, un Algérien ambigu...?", *Peuples méditerranéens* (Paris), n° 4, juillet-septembre 1978. Sophie El Goulli : "Mouloud Feraoun", *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 35, 1^{er} trimestre 1975. Gabriel d'Aubarède : "Instantané : Mouloud Feraoun", *Les Nouvelles littéraires* (Paris), 13 août 1953.

FIKRI Abdelkader

Voir : HADJ HAMOU Abdelkader

FLICI Laadi

Né le 12 novembre 1937 à Alger, Laadi Flici commence des études de médecine en 1956 lorsqu'il est arrêté par la police coloniale ; il est membre du syndicat UGEMA dont il devient, en 1962, le président de la commission exécutive. Il publie, en 1956 à Paris, une plaquette de poèmes *La passion humaine* (Les Paragraphes littéraires, J. Millias-Martin éditeur) et contribue, en 1963, à l'anthologie poétique réunie par Denise Barrat *Espoir et parole* (op. cit.) avec deux textes : "Les yeux de la certitude" et "Fils de la Casbah".

[1962 : C'est cet enracinement dans La Casbah qui informe son œuvre de chroniqueur (*L'Envers des tribunes*, 1984 ; *Sous les terrasses d'antan*, 1985, Alger,

Enal) où se déploie une vive nostalgie des espaces perdus d'Alger, de Bab El Oued à Saint-Eugène. Laadi Flici a publié des pièces de théâtre (*Les Mercenaires*, 1973 et *La Cour des miracles*, 1978, Alger, Sned), des recueils de nouvelles (*La Houle*, 1978, *Les Feux de la rampe*, 1982, Alger, Sned ; *Clair-obscur*, Alger, Enal, 1984), une chronique (*Qui se souvient de Margueritte*, Alger, Enal, 1984) et une plaquette de poèmes (*La Démonstration et le royaume*, Alger, Sned 1969). Figure connue de l'Alger littéraire et médiatique des années 1970-1990, Laadi Flici était médecin pédiatre dans la Casbah ; il est assassiné dans son cabinet par un groupe islamiste, le 17 mars 1993.]

FRANCIS Mustapha

Membre de la Fédération de France du FLN. En 1959, il cosigne avec des militants du FLN Abdelkader Belhadj, Bachir Boumaza, Moussa Kébaïli, Séghir Khider et Benaïssa Souami, *La Gangrène*, un récit-témoignage publié, à Paris, par les éditions de Minuit.

G

G (Mustapha) - GADIRI (H) - GAÏD (Mouloud) - GHLAMALLAH (Mohamed) - GUENNOUN (Saïd)

G. Mustapha

Auteur de *Barberousse*, témoignage sur la guerre d'Algérie, publié, à Paris, par P.J. Oswald, en 1961.

GADIRI H.

Instituteur à Alger. Cosigne l'ouvrage collectif, publié par la section d'Alger du SNI sur *La Régence d'Alger et le monde turc*, préfacé par le professeur Le Tourneau.

GAÏD Mouloud

Né le 20 juin 1916 à Trimengache dans le Sétifois, Mouloud Gaïd est diplômé de la Médersa de Constantine. Il exerce longtemps le métier de mouderès de langue arabe. Pendant la Guerre d'Indépendance, mieux connu sous le nom de Si Rachid, il est proche d'Abane Ramdane (1920-1957), organisateur du Congrès de la Soummam. Il apparaît dans son sillage parmi les fondateurs et dirigeants de l'UGTA, contribuant à en faire un appendice du FLN. Il fait partie du premier CNRA (1956-1958).

Chercheur en histoire contemporaine de l'Algérie, Mouloud Gaïd donne, en 1952, une contribution sur l'opposition armée à l'entreprise de conquête coloniale française (*Les Béni Yala et les vérités sur l'insurrection de Mokrani en 1871*, Alger, Imprimerie générale).

[1962 : A l'indépendance, Mouloud Gaïd est chef de cabinet de différents ministres du gouvernement Ben Bella. Son travail d'historien prend forme avec *Aguellids et*

romains en Berbérie (Alger, Sned, 1972), *L'Algérie sous les Turcs* (Tunis, MTE, 1975), *Chronique des Beys de Constantine* (Alger, OPU, 1982) et *Les Berbères dans l'histoire*, Alger, Mimouni, 1990, 3 vol.). Une *Histoire illustrée de l'Algérie*, écrite en langue arabe, a été co-éditée par Dar El Malaiyin, à Beyrouth, et En Nahda, à Alger, en 1965. Il décède en 2000.]

► Gilbert Meynier (2004). Rachid Bourouiba (1998).

GHLAMALLAH Mohamed

Acteur politique proche de l'administration coloniale, Mohamed Ghlamallah appartient à une tribu de l'Ouest algérien - qui défend l'islam confrérique - dont les membres accèdent par transmission héréditaire à la charge de "cheikh de la zaouia Sidi Adda". Il est, en 1921, membre du Conseil général d'Oran et cosigne avec M'hamed Ben Rahal et Taleb Abdesselam un vœu réclamant un siège de "vice-président indigène" de cette institution. Délégué de Tiaret à la "section arabe" de l'Assemblée financière, il intervient devant la commission sénatoriale d'enquête dépêchée en Algérie au lendemain du centenaire de la prise d'Alger. Sa déposition est publiée, en 1931, chez Carbonel à Alger, sous le titre *Revendications indigènes*.

► Mahfoud Kaddache (1980).

GUENNOUN Saïd

Né à Ouled Aïssa (Grande Kabylie), Saïd Guennoun (1887-1940) s'engage dans la carrière militaire en 1902. "Sorti du rang", comme il l'écrit lui-même pour rectifier une erreur de Pierre Mille qui en fait dans son ouvrage *Au Maroc. Au pays des fils de l'ombre et du soleil* (Paris, 1931) un diplômé de Saint-Cyr, il gagnera ses nombreux titres militaires sur le terrain pendant la campagne de "pacification" du Maroc. Il participe à la prise de Khenifra et à l'avancée des troupes françaises dans le pays berbère des Oumalous. Naturalisé français, en 1914, à sa demande, il prend part à la Grande Guerre ; il est blessé sur le front allemand en 1917.

Dans sa thèse sur *l'Histoire du nationalisme algérien. Question nationale et politique algérienne, 1919-1951*, Mahfoud Kaddache mentionne un discours lu à la Chambre des députés et au Sénat qui présente pour la première fois une liste d'Indigènes musulmans dont la France reconnaît les mérites dans laquelle apparaît le nom du "Capitaine Guennoun". Dès son retour au Maroc, Saïd

Guennoun dirige la section du renseignement indigène, auprès de l'administration française du protectorat. Il est, au début des années 1930, un fonctionnaire de rang élevé dans la hiérarchie militaire, consacré par le grade de commandant.

En 1929, Guennoun publie, à Paris, une étude ethnographique sur *La Montagne berbère* (rééd., Rabat, Omnia, 1933), puis, en 1933, son roman *La Voix des monts, mœurs de guerre berbères* (Omnia), préfacé par Léonce Bénézet, directeur des Affaires indigènes du protectorat. Deux expériences d'une écriture didactique, soucieuse d'aider à la compréhension du peuple soumis. Derrière le paravent de la fiction, "*La Voix des monts*" fait entendre l'exposé des thèses d'un officier supérieur sur l'avenir de la présence française au Maroc.

Titulaire de plusieurs médailles et citations à l'ordre militaire, Saïd Guennoun était lauréat de l'Académie française et de la Société de géographie commerciale de Paris.

► Mustapha El Qadéry : "Saïd Guennoun ou *tiherci* d'un intellectuel "indigène"", *Awal*, Cahiers d'études berbères, n° 30, 2006, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'Homme. Michel Lafon : "Regards croisés sur le capitaine Saïd Guennoun", *Etudes et documents berbères*, n° 9, 1992. M. Kaddache (1980).

H

HACENE (Ahmed) - HACENE (Ali) - HADDAD (Malek) - HADDADI (Mohamed) - HADJ ALI (Bachir) - HADJERES (Sadek) - HADJ HAMOU (Abdelkader) - HAMEL (Louis) - HAMET (Ismaël) - HAMIDOU (A.) - HAMMOUTENE (Saïd) - HAMOUD (Kaïd) - HAMZA (Ali) - HENINE (Yahia) - HESNAY-LAHMAK

HACENE Ahmed

Délégué financier à la section kabyle de l'Assemblée algérienne, Ahmed Hacène, publie en 1929, *Paroles algériennes* (Alger, Editions du Croissant), transcription d'un discours prononcé le 8 décembre 1929 dans sa circonscription de Palestro à l'occasion de la cérémonie d'accueil de Pierre Bordes, gouverneur général de l'Algérie.

HACENE Ali

Né en le 4 octobre 1875 à Taguemount Azzouz (Grande Kabylie), Ali Hacène est diplômé de la Médersa et de l'Ecole supérieure des lettres de l'Université d'Alger. Il publie en 1925 sous le titre *Les Mahakmas* un ouvrage de référence sur le fonctionnement de la justice musulmane en Algérie à travers les textes législatifs qui la régissent. Il donne, en 1929, au *Bulletin de la Société de géographie d'Alger* une étude sur "Les çofs kabyles". Le sujet appartenait à la vieille anthropologie coloniale et l'auteur n'en renouvelait pas l'approche, au moment précisément où la formation de nouvelles entités urbaines et surtout le poids du phénomène très répandu de l'émigration destructuraient les solidarités archaïques dans le pays kabyle.

HADDAD Malek

Né le 5 juillet 1927 à Constantine, Malek Haddad est le fils de Slimane Haddad, instituteur kabyle, depuis longtemps établi dans la capitale de l'Est, qui figurait

parmi la phalange d'instituteurs républicains que constituaient les Said Faci, Rabah Zenati, Mohand Lechani, Larbi Tahrat, fondateurs de l'Association des instituteurs d'origine indigène d'Algérie et animateurs de la revue *La Voix des Humbles*. Son immersion dans les profondeurs de la société indigène commence pendant sa formation au lycée d'Aumale, à la lisière de la médina constantinoise ; elle provoque chez le jeune Malek, élevé dans un milieu strictement laïc, un malaise : il ne s'identifie pas au modèle familial qui aurait débouché sur une carrière laborieuse dans l'enseignement. Cherchera-t-il dans la proximité de son camarade Rolland Doukhan - dont il partage les idées politiques et sociales - une nouvelle famille qui sera assurément celle du "parti" ?

Il débute en 1950 une collaboration à la presse communiste et donne des poèmes à *Alger républicain* et *Liberté* de Bachir Hadj-Ali et prend sa carte du PCA ; il cosigne avec Rolland Doukhan un hommage à la mémoire du militant communiste Kaddour Belkaïm, et, dès lors, s'affirme comme "poète communiste" dans la pure orthodoxie stalinienne (Cf. "A Kaddour Belkaïm qui n'est pas mort", *Liberté*, 27 juillet 1950), publiant un hommage à Staline ("La Longue marche", *Progrès*, n° 4, octobre 1953). La rencontre de Malek Haddad avec le communisme appelle-t-elle d'heureuses et fécondes connivences ? Il n'a ni la faconde populiste de Kateb Yacine ni les protections de Mohammed Dib pour intégrer une culture politique communiste qui en est restée chez lui à une perception très romantique, en fait décentrée.

Le jeune homme qui a tourné le dos à la famille petite-bourgeoise, laïque et acculturée des instituteurs normaliens, qui s'appêtait à l'accueillir, ne forgera pas non plus de solides racines dans le communisme. Il est au début des années 1950 à Aix-en-Provence où il commence des études de droit qu'il se résoudra très vite à abandonner. Il séjourne brièvement en Camargue où il travaille comme saisonnier, puis au Fezzan libyen. Il s'acclimate ensuite dans un Paris, fortement encadré par ses références littéraires scolaires, où il mène une courte vie de bohème, avant d'être engagé à la radio, fréquentant assidûment le milieu des comédiens, s'attachant à Pierre Brasseur et Paul Frankeur.

Malek Haddad s'engage vers une autre voie : il se sent appelé vers l'écriture, comme d'autres le seraient vers un ordre : il publie, en 1956, son premier recueil de poèmes *Le Malheur en danger*, remarqué par Louis Aragon. En Algérie, la guerre est dorénavant partout présente avec ses bombes aux carrefours, ses litanies de morts, ses doutes et ses certitudes. Après le vote, le 12 mars 1956, à l'Assemblée nationale française des "pouvoirs spéciaux" par les communistes, Malek Haddad comme Omar, un des personnages de son roman *L'Elève et la leçon*, décide de déchirer sa carte du parti. Opère-t-il une nouvelle rupture déchirante d'avec la famille communiste qu'il s'était donnée au sortir d'une

adolescence inquiète ? Il se rapproche du FLN qu'il représente dans plusieurs missions en Europe, en Asie et au Moyen Orient (1960-1961). L'échec vient encore parer d'ombres ce nouveau choix. Malek Haddad n'a pas les moyens d'intégrer cette culture du FLN qui se projette dans la langue (ce fameux "défaut de langue") et dans l'islam. Le dirige-t-il résolument vers le renoncement ? L'hybride culturel confronté à toutes les cultures, de la laïcité républicaine de Jules Ferry, vieux legs familial dénoncé, au communisme et à l'arabo-islamisme, demeure éperdument un "sans famille".

Haddad publie dans les années 1950 et au début des années 1960 une série de courts romans : *La Dernière impression* (1958), *Je t'offrirai une gazelle* (1959), *L'Elève et la leçon* (1960) et *Le Quai aux fleurs ne répond plus* (1961) qui ressortissent de la tourmente de la guerre d'Algérie. En 1961, il donne à François Maspéro un essai *Les zéros tournent en rond*, suivi d'un recueil de poèmes *Ecoute et je t'appelle*. C'est le dernier ouvrage en langue française qu'il publie. Exprime-t-il, contre toute attente, ses hypothèses désenchantées sur l'avenir de la langue française et sur celui des écrivains qui continueront à la pratiquer dans une Algérie indépendante, restituant sa première place à la langue arabe ?

[1962 : L'auteur, qui a longuement signalé le dilemme d'écrire en langue française, met au lendemain de l'indépendance un terme à sa carrière d'écrivain. Certes, ici et là, on aura annoncé des projets d'écriture de roman (*Un Wagon sur une île*) ou d'essai (*La Fin des majuscules*), mais sans suite. Hostile au régime de Ben Bella, Malek Haddad ne rentre en Algérie qu'après sa destitution par le coup d'Etat du 19 juin 1965. Il est un des premiers intellectuels à adresser un télégramme de félicitations à Boumediene.

A Constantine où il s'installe à son retour en Algérie, il anime la page littéraire hebdomadaire du quotidien régional de l'Est *An Nasr* ; il y croise Kateb Yacine, de retour du Viêt-Nam. Répondant à une invitation d'étudiants de l'université, il lit à l'occasion d'une veillée littéraire du ramadan 1965 *Une clé pour Cirta*, poème-hommage à Constantine. Il signe, plus tard, dans les colonnes du quotidien *El Moudjahid* un poème célébrant la Palestine pendant la "Guerre des Six-Jours" ("Je suis chez moi en Palestine", juin 1967). Dès lors, il s'enferme dans un profond mutisme littéraire.

A partir de 1968, Malek Haddad a occupé des positions officielles dans la haute administration de l'Etat algérien : il est directeur de la culture, conseiller technique du ministre de la culture, chargé du "contrôle" des publications périodiques culturelles en langue française (la revue littéraire *Promesses* qu'il anime et *El Moudjahid culturel*), ou encore chargé de mission à la présidence de la République. Il témoigne, aux côtés du ministre de la culture et de l'information Mohamed-Seddik Benyahia, d'une remarquable efficacité dans l'organisation des premières semaines

HAD

culturelles nationales, des festivals de la musique classique algérienne (1968-1970) et du festival panafricain d'Alger (1969) qui porteront son empreinte. Il est élu, le 13 janvier 1974, secrétaire général de l'Union des écrivains algériens (UEA), organisation placée sous la tutelle du FLN.

Engagé dans la politique nationale, en sa qualité de responsable de l'Union des écrivains, Malek Haddad est candidat du FLN aux élections législatives de 1977 dans la circonscription de Constantine-ville. Ni son renom, ni la faveur officielle qui était la sienne, ne devaient l'accréditer auprès des électeurs de sa ville natale ; il recueillera peu de voix et sera battu par un obscur factotum local du parti. Fourvoiement ? Les raisons de Malek Haddad de rentrer en Algérie pour servir le régime issu du coup d'Etat du 19 juin 1965 restent à analyser par les historiens. L'homme a gardé, vaille que vaille, malgré la réprobation de ses amis, ce rôle d'"intellectuel organique", liant sa destinée à celle d'un pouvoir dont il admirait la force et la sérénité. Nul ne saura incriminer la cohérence de cette démarche. Décédé à Alger, le 2 juin 1978, il est enterré à Constantine.]

► Abdellali Merdaci (2008). Sihem Berrahal et Abdellali Merdaci (2003). Mohamed-Chérif Ghebalou : "Libre était le poète", *Horizons*, 4 juin 1990. Rabia Ziani : "Malek Haddad, une saga patriotique", *Horizons*, 23 novembre 1987.

HADDADI Mohamed

Né le 8 juin 1919 à Laâzib n'Cheikh, en Grande Kabylie, Mohamed Haddadi entreprend des études à l'Ecole normale de Bouzaréa et devient instituteur. Il fait paraître en Kabylie, à Bounouh, quelques numéros d'une revue littéraire *Djurdjura* (n° 1, octobre-novembre 1954) suivie par la *Revue poétique et culturelle*. Il est au Clos-Salembier, à Alger, au début de la guerre. A l'indépendance, fonctionnaire en poste à Boufarik, il fait paraître quelques numéros d'une revue *Clartés*. Son œuvre littéraire se compose de poèmes (*L'Accent grave*, Monte-Carlo, Regain, 1951 [recueil signé Jim Laforge] ; *Il faut le jour*, Jarnac, La Tour de feu, 1961). Après 1962, des romans sont publiés (*Le Combat des veuves*, Alger, Laphomic, 1981, *La Malédiction*, 1988, *Les Bavures*, 1999, tous deux chez L'Harmattan, à Paris).

HADJ ALI Bachir

Appartenant à une famille originaire d'Azzefoun (Grande Kabylie), Bachir Hadj Ali naît le 10 décembre 1920 à Alger. Il est, à seize ans, membre des Jeunesses du Congrès musulman. Mobilisé sur le front européen en 1939, il est de retour à Alger, en 1945 ; il s'inscrit au PCA et fait, de manière surprenante,

une carrière rapide dans ses instances dirigeantes (membre du comité central en 1947, du bureau politique en 1949 et secrétaire général en 1954). Il dirige l'hebdomadaire *Liberté* et accorde une large place à l'actualité littéraire et artistique, se vouant à un travail de critique littéraire attaché aux urgences politiques de l'heure, comme lorsqu'il dénonce l'œuvre - jugée anachronique - de Rabah et Akli Zenati, *Bou El Nouar, le Jeune Algérien* (20 février 1947). Bachir Hadj Ali ne concevait le métier de la critique que dans sa dimension pédagogique, mettant l'accent sur la formation des jeunes du parti.

L'action, il la situera sur le terrain politique : elle lui vaudra plusieurs interpellations policières, comparutions devant la justice coloniale et condamnations. Le 28 avril 1952, alors qu'il était présenté devant la cour d'appel d'Alger en compagnie de Zoubir Ferroukhi, délégué du MTLD à l'Assemblée algérienne, les militants des deux partis bloquent les voies d'accès au palais de justice et manifestent, poursuivis et bastonnés par la police, jusque dans les ruelles de la Casbah.

Condamné et recherché, il entre dans la clandestinité avant le début de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954. Secrétaire général du PCA, il travaille, après la formation des "Combattants de la libération", à un rapprochement avec le FLN-ALN, engageant en compagnie de Sadek Hadjerès de longues négociations avec Abane Ramdane, qui n'aboutissent qu'en 1956. Il publie, au lendemain des manifestations du 11 décembre 1960, ses *Chants pour le onze décembre et autres poèmes*, repris dans le numéro spécial "Algérie" de *La Nouvelle critique*, en 1961 (rééd., Alger, Librairie El Ijtihad, s.d.) et un essai *Notre peuple vaincra* (Genève, éditions du Fennec, 1961).

[1962 : La forte personnalité de Bachir Hadj Ali ne s'affirme qu'après l'indépendance, et plus précisément après le coup d'Etat du colonel Boumediene. Membre de l'ORP, il est arrêté et torturé par la sécurité militaire dans son siège du Chemin Poirson, à Alger, par le colonel Kasdi Merbah et le capitaine Benhamza dit "Rouquin". S'il publie un essai politique (*La Révolution socialiste mondiale et les mouvements de libération nationale*, Prague, Paix et Socialisme, 1965) et un témoignage sur les sévices subis (*L'Arbitraire*, Paris, Minuit, 1966), ses intérêts le portent plus vers l'analyse des phénomènes culturels (des études publiées en revue sont éditées en brochure : *Qu'est-ce qu'une musique nationale*, 1964 ; *Le mal de vivre et la volonté d'être dans la jeune poésie algérienne d'expression française*, 1977) et vers la poésie (*Mémoire-clairière*, Paris, EFR, 1978).

Hadj Ali montrait déjà dans ses poèmes recueillis et publiés par Denise Barrat, en 1963 (*Espoir et parole*, op. cit.), cette musique des mots, ce génie créateur forgé par "l'expérience d'une écriture entre deux langues, entre l'arabe qu'il aurait voulu écrire

HAD

et le français qu'il maîtrise" (A. Réda). Il décède le 9 mai 1991. En 2002, son épouse, la communiste oranaise Lucette Larrière, qui l'accompagne dans ses engagements politiques depuis les années 1950, publie une partie de sa correspondance sous le titre *Lettres à Lucette* (Alger, RSM).]

► Abdellali Réda : "Hadj Ali. Le guetteur d'espoir", *Le Temps* (Constantine), 12-18 mai 1991. B. Stora (1984). A. Taleb-Bendiab (1983).

HADJERES Sadek

Né le 13 septembre 1928 à Larba Nath Irathen, en Grande Kabylie, Sadek Hadjerès fait partie des SMA puis milite, de 1944 à 1950, dans les rangs du PPA-MTLD. Etudiant en médecine, il fait partie de plusieurs bureaux de l'AEMAN qu'il préside en 1949. Il est, en 1949, avec ses camarades Mabrouk Belhocine et Yahia Henine, l'auteur sous le pseudonyme Idir El Watani d'une brochure *L'Algérie libre vivra* qui constitue un moment fort de la "crise berbériste" déclenchée par un mémorandum adressé par Messali Hadj à l'ONU. Les auteurs affirment, au-delà de l'arabo-islamisme de la direction du MTLD, la présence d'une Algérie plurielle qui ne peut effacer son enracinement dans une culture berbère millénaire.

Hadjerès quitte le MTLD pour le PCA en 1950. Il entre au comité central en 1952 et au bureau politique en 1955. Témoinnant d'une grande curiosité pour les arts et les lettres, il manifeste un intérêt soutenu et documenté pour la littérature nationale en formation ; il publie dans *Progrès* (n°2, avril-mai 1953) une "Réflexion sur le premier roman algérien "engagé", *La Grande maison* de Mohamed Dib", critique assez serrée, soucieuse plus d'orthodoxie que d'esthétique et donne une contribution remarquée au numéro spécial "Algérie" de *La Nouvelle Critique* ("Quatre générations, deux cultures", n° 112, janvier 1960). Peu de temps après le déclenchement de la Guerre d'Indépendance, il lui reviendra avec Bachir Hadj Ali, de signer en 1956, au terme de longues négociations avec Abane Ramdane, les accords FLN-PCA, autorisant l'intégration individuelle des "Combattants de la libération" dans l'ALN. Responsable du PCA, recherché par la police coloniale pendant la Guerre d'Indépendance, condamné par contumace à vingt ans de travaux forcés, il entre dans la clandestinité avec sa campagne d'alors, la militante communiste Elyette Loup.

[1962 : Après l'indépendance du pays, Sadek Hadjerès est l'adjoint de Bachir Hadj Ali, à la tête d'un PCA, sans existence légale. Au lendemain du coup d'Etat du

colonel Boumediene, le 19 juin 1965, il est le premier secrétaire général du PAGS (clandestin) qui prend, en 1966, la suite du PCA interdit. Il se résoud vite à quitter le pays, même si son parti apporte un appréciable "soutien critique" à la politique agraire (révolution agraire) et sociale (gestion socialiste des entreprises) du président Boumediene.

En rupture avec les orientations développées par les cadres du PAGS, après les événements d'octobre 1988, il prend ses distances d'avec la politique. Il réside en France depuis les années 1990.]

► R. Gallissot (2006). G. Pervillé (1984). B. Stora (1984).

HADJ HAMOU Abdelkader

Membre d'une famille maraboutique de Mascara, fixée depuis le début du XIX^e siècle à Miliana, Abdelkader Hadj Hamou (1891-1953) naquit dans cette ville où sa famille a longtemps assumé des charges dans le clergé musulman et dans la justice. Son père était le cadi de la cité. Diplômé de la Médersa d'Alger (section interprétariat judiciaire), Hadj Hamou occupe la chaire d'arabe de la Grande Mosquée d'Alger. Il apparaît sur la scène publique vers la fin des années 1920. En janvier 1928, il participe à la création de la Confédération des Elus indigènes dont il figure en qualité d'assesseur dans le bureau présidé par le bachagha Sayah Si Henni. Il prend part, les 25 et 26 avril 1930, aux travaux du Congrès de la Ligue des droits de l'homme et s'associe à une commission qui rédige des vœux sur l'enseignement indigène.

Très actif dans le milieu associatif indigène de l'époque, Hadj Hamou prononce à l'occasion de l'inauguration du Monument de Staouéli, pendant les festivités du centenaire de la prise d'Alger, un discours au nom de la corporation des *moudérès* d'Algérie, magnifiant l'occupation française :

Les troupes débarquèrent et notre terre se mit à s'ouvrir de partout et comme dans "les Mille et une nuits", en jaillirent des jardins, des sources, des roseraies et le pampre aux couleurs vertes de l'espérance et de la vie.

Les troupes mirent pied à terre et une baguette magique transforma nos esprits querelleurs et anarchiques en intelligences vives au service de la paix et de la discipline [...].

Oui, frères musulmans, nous avons le droit de nous réjouir maintenant et de louer Allah d'avoir appelé sur nous le bonheur, en nous envoyant ces hommes, aujourd'hui nos amis et nos frères, qui vinrent nous délivrer de l'ignorance le 14 juin 1830.

Oui, la date merveilleuse ! Mais elle est inscrite au radium de l'exaltation de nos âmes vibrantes !

HAM

Naturalisé français, Abdelkader Hadj Hamou est le premier algérien pleinement reconnu par l'institution littéraire coloniale : sa nouvelle "Le Frère d'Etthaous" figure en tête du recueil algérianiste *Notre Afrique*, préfacé par Louis Bertrand (Paris, Monde moderne, 1925). Se lance-t-il dans l'écriture d'un premier roman aux forts accents naturalistes, *Zohra, la femme du mineur* (Paris, Monde moderne, 1925 ; préface d'Albert de Pouvoirville) ? Proche de Jean Pomier, et comme lui membre de la loge algérienne des Francs-Maçons, Hadj Hamou est élu, en 1933 (puis réélu en 1937), vice-président de l'Association des écrivains algériens. Cette année-là, il cosigne (sous le pseudonyme d'Abdelkader Fikri) avec Robert Randau un dialogue politique sur l'Algérie *Les Compagnons du Jardin* (Paris, Donat-Monchrestien, préface de René Maunier).

C'est sous la signature de Fikri qu'il publie articles et études dans la revue *Afrique*, organe de l'AEA, et réplique dans une "Controverse d'Algérie" (juillet-août 1932) à l'écrivain coloniste Claude-Maurice Robert, après la publication de son roman *Alceste*, très critique envers l'islam. Il y donne également des chroniques culturelles sous le pseudonyme Ibn El-Arabi. Ami de Marcello Fabri, dont il dresse un portrait affectueux (repris en 1989, par la revue *L'Algérianiste*), il contribue à sa revue *L'Âge nouveau* (proposant une lecture de l'ouvrage de Malek Bennabi *Le Phénomène coranique*, n° 23, 1947). Du début des années 1920 à la veille de sa disparition, Hadj Hamou - Apulée pour ses amis de l'AEA - est présent, sous ses différentes signatures, dans plusieurs revues et journaux en France (*Le Mercure de France*) et au Maghreb (*TAM, Es Salam*), donnant des chroniques et des nouvelles.

Bien introduit dans le milieu littéraire colonial, Abdelkader Hadj Hamou a-t-il été à la mesure d'une véritable carrière d'écrivain ? Plusieurs de ses écrits dont la publication était annoncée sont restés inédits, notamment un roman *Le Miracle de Mourad* et un recueil de contes *Le Chat et le Muet*. Il reçoit, en 1940, la mention du jury du Prix de l'Empire pour l'ensemble de ses travaux littéraires. Il est le père d'Ahmed Hadj Hamou qui publie en 1963, sous le pseudonyme de Réda Falaki, un roman *Le Milieu et la marge*.

► Hadj Miliani donne une recension des textes (chroniques, contes, nouvelles) d'Abdelkader Hadj Hamou dans son *Introduction* à la réédition de *Zohra* (Oran, Dar El Gharb, 2007). Abdellali Merdaci (2006a, b).

HAMEL Louis

Indigène naturalisé à titre individuel, Louis Hamel propose une analyse du

phénomène de naturalisation suscité par les Sénatus-consulte de 1864 dont les effets et le recrutement restaient, un quart de siècle après son adoption, très limités (*De la naturalisation des indigènes musulmans de l'Algérie*, Alger, 1889). Au-delà de ce point de vue inaugural, la question de la naturalisation oriente les débats politiques de la société indigène, jusqu'à la veille du centenaire de la prise d'Alger.

HAMET Ismaël

Né le 4 août 1857 dans une famille algéroise, Ismaël Hamet est probablement parmi les tous premiers Indigènes à avoir demandé et obtenu la naturalisation française dans le cadre des dispositions du Sénatus-consulte de 1864. Il aura poussé l'identification à l'Autre jusque dans la francisation du patronyme d'origine Hamed. Dans son édition du 6 août 1906, le journal *L'Akhbar* de Victor Barrucand situe la complexité du personnage qu'il composait dans la société coloniale : "Issu du mariage mixte d'un musulman avec une Française, devenu Français lui-même, officier interprète distingué et n'ayant plus rien de commun avec les hommes de sa race que la religion musulmane qu'il ne pratique plus, M. Ismaël Hamet constitue un échantillon de l'assimilation la plus parfaite que l'on peut désirer..." Proche de l'islamologue Christian Cherfils et de l'équipe de *La France islamique*, pleinement reconnu dans son métier d'interprète auprès de l'administration coloniale, Hamet fait partie de cette élite indigène - qui émerge progressivement à partir de l'avènement du gouvernement civil dans la colonie - dont le rôle restait encore ambigu.

Ses écrits à la lisière de l'histoire et de la sociologie témoignent d'une Algérie plurielle, celle des "Français musulmans" (*Les Musulmans français d'Afrique du nord*, Paris, Armand Colin, 1906) et des Juifs (*Les Juifs du Nord de l'Afrique, noms et surnoms*, Paris, Académie des sciences coloniales, 1929). Son *Histoire du Maghreb* (Paris, Leroux, 1908) et ses *Notes sur les Arabes hilaliens* (Leroux, 1910) se situent plus dans la chronique que dans l'histoire raisonnée. Esprit curieux, Hamet voyage au Maroc et dans les territoires africains de l'Ouest, ramenant des récits et des comptes-rendus d'expédition (*Cinq mois au Maroc*, Alger, Jourdan, 1901 ; *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise : Nasr Eddin*, Leroux, 1911). Intermédiaire lucide entre les civilisations africaines, il traduit de l'arabe *Nour El Eulbab* (Lumière des cœurs), un texte élégiaque de cheikh Othman Ben Mohamed Ben Othman Ali Ibn Foudiou, empereur de Sokoto (Alger, Jourdan, 1898).

Sa biographie du personnage le plus caractéristique du passage des élites indigènes du XIX^e siècle dans la culture française (*Le Colonel Bendaoud*, Paris,

HAM

Leroux, 1912) ne renvoie-t-elle pas à ses propres choix d'homme partagé entre deux cultures arabe et française ? Cependant Hamet plaidait, dans le sens de l'histoire coloniale et de l'assimilation, pour une généralisation de la langue française dans la vie sociale et culturelle des Indigènes musulmans. Il décède en 1933.

HAMIDOU A.

Auteur de deux études sur la culture tlemcénienne publiées dans la *Revue africaine* : "Aperçu sur la poésie vulgaire de Tlemcen. Les deux poètes populaires, de Tlemcen Ibn Amsaïb et Ibn Triki" (n° 79, 1936) et "Devinettes populaires de Tlemcen" (n° 81, 1937).

HAMMOUTENE Saïd

Dans une tendance assez usitée à l'époque, Saïd Hammoutène, professeur d'arabe à Marengo, propose, en 1939, un livret de *Grammaire et parler arabe*, publié à compte d'auteur.

HAMOUD Kaïd

Issu d'une famille de grande bourgeoisie citadine, enrichie vers la fin du XIX^e siècle dans le négoce, Kaïd Hamoud est autour des années 1910-1920 un acteur zélé de la politique indigène algéroise. Elu aux assemblées locales, il collabore au journal *L'Ikdam* et intègre la Ligue d'action franco-musulmane aux côtés du docteur Bentami et de l'Emir Khaled. Au moment de leur rupture, il prend le parti de l'Emir et assure avec Hamoud Hadjammar la direction de *L'Ikdam*, de mars 1920 à septembre 1921. Il crée, en 1927, avec le publiciste indigénophile Jean Mélià *L'Algérie nouvelle* (devenue peu de temps après *La Nouvelle Algérie*). *La Réforme des assemblées algériennes* (Alger, 1921) est un plaidoyer en faveur d'un juste réaménagement de la composition et du fonctionnement législatif dans l'Algérie coloniale.

HAMZA Ali

Né à Oran vers 1890, Ali Hamza (appelé aussi Benhamza), petit notable qui n'a jamais connu le travail manuel, se fait connaître, au lendemain de la Grande Guerre, dans le monde ouvrier oranais et plus précisément chez les dockers du port. En 1923, il prend l'initiative de créer une Mutuelle des ouvriers dockers

approuvée par décret du ministre de l'intérieur en date du 24 février 1924. Il en est le président jusqu'en 1930, tout en se positionnant sur d'autres fronts de l'action syndicale, se faisant élire en 1923, puis réélire en 1928, président honoraire de l'union syndicale CGT du port d'Oran dont il est membre de la commission paritaire de 1928 à la fin des années 1930.

Acteur syndical et associatif incontournable de la période de l'entre-deux-guerres, à Oran, Ali Hamza lance et préside l'Association des anciens élèves de l'école indigène principale de la ville. Sa grande réussite, au-delà de ce que pouvaient être ses activités au port, est la création de la Cultuelle musulmane d'Oran dont il est le président de 1923 à 1938. Il en fait l'instrument d'une lutte sans répit contre les représentants locaux en Oranie du mouvement des Oulémas du cheikh Abdelhamid Benbadis. Il met le réseau de mosquées contrôlées par la Cultuelle au service des autorités coloniales dans leur travail de sape du réformisme musulman. Il cosigne, en 1936, avec Victor Marciano, président de "La Gaieté oranaise", un court roman *Le Bigame, roman de mœurs musulmanes* (Oran, Imprimerie Gabison), dédié à Jules Carde, gouverneur général de l'Algérie. Les auteurs plaident par l'exemple pour la constitution de familles musulmanes monogames. Le sujet, il est vrai, fut assez débattu à l'époque et les thèses colonistes sur cette question étaient les plus progressistes.

Restant sur une constante ligne de fidélité aux mots d'ordre coloniaux pendant toute la période de l'entre-deux-guerres, Ali Hamza ne semble plus être présent, au début des années 1940, dans le cadre politique, syndical et religieux de la ville d'Oran. Il était titulaire des palmes d'officier d'Académie.

► R. Galissot (2006). Abdellali Merdaci (2006a). Houari Touati (1981).

HENINE Yahia

Originaire de Grande Kabylie, Yahia Henine est, au début des années 1940, étudiant à la Faculté de droit de l'Université d'Alger et membre de l'AEMAN. Il entre au PPA-MTLD et contribue à sa presse, faisant partie de l'équipe de l'éphémère *El Maghreb El 'Arabi*. Il cosigne, en 1949, avec Mabrouk Belhocine et Sadek Hadjerès *L'Algérie libre vivra*, une brochure qui prend place au cœur de ce qu'il était convenu d'appeler "la crise berbériste", déclenchée par Messali Hadj, défendant la position première de l'arabité dans le pays dans un memorandum adressé, en 1948, à l'ONU. Les auteurs y proclament avec foi l'existence d'autres cultures, dont celle des Berbères, qui fondent dans sa diversité l'unité du peuple algérien.

HESNAY-LAHMEK

Né, au début des années 1890, en Grande Kabylie, Hanafi Lahmak commence au début des années 1910 des études à la Médersa d'Alger, obtenant le diplôme supérieur des médersas. Il se rend à Paris et s'inscrit au diplôme de l'Ecole nationale des langues orientales, puis à des licences en lettres et en droit. Il est présent sur le front syndical des étudiants indigènes de Paris. Il choisit après la Grande Guerre de faire une carrière d'avocat au barreau de Paris, demande sa naturalisation française et francise son nom, signant dorénavant Hesnay-Lahmek. Il publie, en 1931, chez Jouve à Paris, *Lettres algériennes*, un essai préfacé par Maurice Viollette, ancien gouverneur général de l'Algérie.

Dans cet ouvrage, Hesnay-Lahmek convoque autour de l'histoire présente de la colonie quatre épistoliers parmi lesquels un Monsieur Cassy, francisation du patronyme kabyle Kaci, défendant avec beaucoup de véhémence l'assimilation, observant que les Berbères, appartenant depuis de nombreux siècles à l'Occident, ne font que revenir à leurs sources.

Cette défense et illustration passionnée d'une culture berbère ouverte sur l'Occident suscite de chaudes polémiques. L'ouvrage, reçu en Algérie comme une diatribe contre l'islam et les Arabes, provoque le courroux des élites indigènes, une sévère critique de Lamine Lamoudi dans *L'Ikdam* (15 septembre 1931) et une ferme mise au point de *La Voix des Humbles*, à laquelle Hesnay-Lahmek répond par cette formule : "Le danger, disait Kayserling, ce n'est pas de susciter des adversaires, c'est de faire des indifférents" (n° 104, octobre 1931). La question berbère prenait place, pour la première fois, dans le débat culturel indigène.

I

IBA ZIZEN (Belqacem Augustin) - IGUERBOUCHENE (Mohamed) - IMACHE (Amar) - IOUALALEN

IBA ZIZEN Belqacem Augustin

Né le 17 mai 1898 au douar Aït Larba (Aït Yenni), en Grande Kabylie, dans la famille d'un instituteur de Bouzaréa naturalisé et acquis aux idées républicaines de l'école française, Belqacem Iba Zizen grandit au gré des postes de son père, de Taourirt Mimoun à Miliana. Il entre à l'Ecole normale de Bouzaréa, mais est vite rattrapé par la guerre et mobilisé en 1917. Rendu à la vie civile, il obtient la dérogation ministérielle pour entrer à la Faculté de droit de l'Université de Paris. Il se convertit au catholicisme en 1923 et se fait baptiser Augustin. Il commence, au terme de ses études, en 1924, une carrière d'avocat au barreau de Paris, puis à Tizi-Ouzou (1928), consacrée par la dignité de bâtonnier de l'ordre (1937-1940). Les thèses politiques d'Iba Zizen se forment d'abord dans le creuset familial ; son père est le premier élève issu de la Kabylie à entrer au "cours normal" de l'Ecole normale de Bouzaréa. Il est vite gagné à la France, à ses valeurs républicaines et à sa démocratie. Le fils rapporte : "Ce qu'il enseignait, c'était d'abord la France..." (*Le Pont de Bereq'mouch...*) Et plus encore, un infini éblouissement du pays aimé, de sa culture, de son innovation matérielle et de sa puissance intellectuelle. Le voyage du père à la fameuse Exposition universelle de Paris de 1889 reste un moment révérend dans l'histoire de la famille Iba Zizen, décliné par des images et des miniatures de la Tour Eiffel, icône d'une modernité française audacieuse qui accompagne et forme l'esprit du jeune Belqacem. Mais ses positions sur la culture berbère rejoignent celles défendues par Hesnay-Lahmek, justifiant la proximité traditionnelle des Kabyles ("peuple chrétien islamisé") avec les "peuples latins".

Militant pour le rapprochement des populations européennes et indigènes d'Algérie, au moment où commence la Seconde Guerre mondiale, il est versé au corps administratif colonial en qualité d'officier des Affaires musulmanes

(1939-1941). Démobilisé, il reprend sa charge d'avocat à Blida (1941-1945), puis à Alger (1945-1956). Il fonde, en 1946, avec Pierre Viré les "Solidarités algériennes", encourageant le dialogue des élites de la colonie.

Appelé à la fin de la guerre à la présidence de la Fédération des anciens combattants musulmans d'Algérie, il entre résolument dans le monde de la politique pour faire valoir ses idées d'une Algérie française ouverte à toutes les races et croyances. Il donne, le 29 février 1948 à Alger, une conférence remarquée sur "Les réalités algériennes" dont le texte est aussitôt publié par l'imprimeur-éditeur Fontana. Il est élu, en 1949, conseiller général du district de Maison-Carrée, puis conseiller de l'Union française (1953-1956). Nommé conseiller d'Etat en 1958, il s'installe définitivement en France.

Pendant ses années de retraite, Iba Zizen écrit deux ouvrages pour revivifier une "mémoire algérienne" toujours tourmentée (*Le Pont de Bereq'mouch ou le bond de mille ans*, Paris, La Table ronde, 1979 ; *Le Testament d'un Berbère*, Paris, Albatros, 1984). Il y retrouve le fondement même de son action d'homme partagé entre ses deux cultures nourricières berbère et française et le sens de son engagement pour la France. Il meurt, à Paris, le 16 novembre 1980.

► G. Pervillé : Notice biographique dans *Parcours* (n° 4, été 1985) et (1984).

IGUERBOUCHENE Mohamed

Né le 19 novembre 1907 au village Nath Ouchen (Grande Kabylie), Mohamed Iguebouchene grandit à Alger dans le quartier Soustara où il suit les cours de l'Ecole Sarrouy. Le comte écossais Fraser Roth, en visite à Alger, qui l'écoute exécuter au piano - avec une étonnante maîtrise - des airs d'opéras entendus au Kursaal, décide de prendre en charge sa formation en Europe. Le jeune prodige suit, à Londres, l'enseignement de Livingstone et, à Vienne, celui d'Alfred Kronfeld. Il compose, à dix-sept ans, ses *Rhapsodies* arabe et kabyle (1925). Plusieurs créations marquent le caractère singulier d'une œuvre symphonique ressourcée dans les musiques du terroir ("Kabilia", 1947 ; "Musique de Kabylie", 1955).

Iguebouchene travaille pour le cinéma et compose les bandes musicales d'*Aziza* (1928) et d'*Ombres sur le Rif* (1931) du Polonais Jean de Kuharski, du documentaire *Dzaïr* (1935) de Paul Saffar et André Sarrouy, et, en 1936, compose la musique orientale de *Pépé le Moko* de Julien Duvivier (Vincent Scotto signant la "partition européenne").

Dans l'entre-deux-guerres, Iguebouchene est un élément essentiel dans le Paris musical maghrébin. Il ouvre le cabaret El Djazaïr qui devient un lieu de

rencontre couru, faisant et défaisant les carrières musicales ; il y reçoit les Algériens Mahieddine Bachtarzi, Salim Halali et Rachid Ksentini et le Tunisien Mohamed Jamoussi. La collaboration avec le chanteur Mohamed El Kamel - aussi bien apprécié dans le jazz et la rumba que dans la variété orientale - sera longue et décisive. Ils animent ensemble des émissions musicales à Radio Paris Mondial, subissant l'un et l'autre l'influence de Belkacem Radjef, ancien de l'ENA et agent nazi, au moment de l'occupation allemande. A la libération, en 1944, Iguerbouchene et El Kamel sont arrêtés, condamnés et emprisonnés sous l'accusation de collaboration aux émissions radiophoniques de la propagande allemande.

De retour en Algérie, il se remet au travail et compose, en 1946, une partition musicale accompagnant des poèmes qu'il écrit à partir de sa lecture des *Mille et une nuits*. Après une longue période de retrait, il revient à l'illustration musicale cinématographique, créant la bande-son des films de Tahar Hannache, Albert Lamorisse, Pierre Cardinal et Jacques Severiac (*L'Homme bleu*, 1955 ; *Le Palais solitaire*, 1956). Il publie des récits et des contes dans l'hebdomadaire algérois *Ici Alger* ("Sadok, le marchand de ruses", récit, n° 19, décembre 1953 ; "Ghazalan, la favorite", conte, n° 20, janvier 1954 ; "Aïcha, la calamiteuse", conte, n° 24, mai 1954). En 1955, il dirige - à la demande d'El Boudali Safir - l'ensemble musical des émissions en langues arabe et kabyle (ELAK) de Radio Alger

[1962 : A l'indépendance, il s'intéresse à la vie culturelle, participant à une table ronde sur "La vie artistique et culturelle en Algérie, problèmes et perspectives" avec Mustapha Kateb, Mohamed Boudia et Abderrahmane Bouchama (publiée par la revue *El Djazair*, Alger, n° 1, janvier-février 1964). Il crée, en 1964, l'enseignement musical pour les normaliens de Bouzaréa tout en restant très sensible aux évolutions de la chanson algérienne, marquant une prédilection pour le *chaâbi*. Il meurt, à Alger, le 21 août 1966.]

► Ahmed et Mohamed Elhabib Hachelef (2001). Mahieddine Bachetarzi (1984). Abdelghani Megherbi (1982).

IMACHE Amar

Né le 17 juillet 1895 en Grande Kabylie chez les Aït Mesbah (Ouled Aïssi, Fort National), Amar Imache s'installe avant la Première Guerre mondiale en France, après un court séjour en Tunisie où il travaille dans les mines de Metlaoui. Il est, jusqu'au début des années 1920, ouvrier dans les mines du Nord avant de se fixer

à Paris, employé chez le parfumeur Roger Gallet, tout en poursuivant un itinéraire militant hors des canaux traditionnels du PCF et de sa section coloniale. Il fait la connaissance de Messali et devient son plus proche compagnon, gagnant des positions de premier plan dans l'appareil de l'ENA et dans son organe *El Ouma*. Il est arrêté en 1934, en même temps que Messali, et passe quelques mois en prison.

En 1936, il prend ses distances d'avec l'ENA à propos des alliances qu'envisageait le parti avec d'autres mouvements politiques et des débats autour de la guerre civile en Espagne, n'hésitant pas à mettre en cause la prééminence de Messali sur les structures du parti. Il ne participe pas à la création, l'année suivante, du PPA.

Les idées d'Imache - où se concentrent traditions du terroir kabyle et islam, sa rigueur connue dans la gestion du parti, son culte de l'ordre - ne devaient pas lui gagner beaucoup de sympathie dans la base du parti. Il s'éloigne, vers la fin des années 1930, de la politique active, quitte Paris pour Lyon et Marseille, vit de petits boulots sans entrevoir aucune opportunité de changement.

C'est le début d'une période obscure qui le voit bourlinguer dans l'Allemagne nazie où il est affecté à un camp de travail féminin en qualité de surveillant. Il en revient, note René Gallissot, boiteux. Les années 1940 décident-elles cependant d'un tournant radical dans les convictions politiques d'Imache ? Il s'attache à l'agitateur nazi Mohamed El Maadi et l'informe régulièrement sur la vie politique et syndicale de l'émigration algérienne. Cet aspect de son parcours politique reste à éclairer : aurait-il joué un rôle dans la création, en France, par El Maadi d'unités algériennes des SS ? En Algérie, après 1945, Imache songe à créer un parti rassemblant toutes les forces nationalistes (Parti de l'unité algérienne). Il adhère à la formation modérée de l'UDMA de Ferhat Abbas, sans y tenir un rôle public. Il retourne, au début des années 1950, après une très longue absence au bled kabyle et épouse - il avait plus de cinquante ans - une jeune femme que choisit sa famille pour le vieux briscard qui a rompu ses longues épousailles d'avec la politique. Il meurt, en 1957, dans le pays en guerre, dans l'isolement et dans le dénuement.

Ses écrits réunis dans des opuscules publiés, à Paris, par la Librairie du travail (*L'Algérie au carrefour. La marche vers l'inconnu*, 1937 ; *Les Exilés volontaires*, 1938 ; *L'Afrique dans l'angoisse. Problèmes de sécurité. Problèmes sociaux*, 1939 ; *Cyclones sur le monde. Leurs causes, leurs conséquences*, 1939) cherchent à situer les enjeux politiques du moment, mais il est vrai sans grandes perspectives sur le plan critique. Ils notent cependant, chez l'autodidacte Amar Imache, un penchant pour une tradition française de convergence de l'acte et de l'écrit politiques,

phénomène d'acculturation qu'il reproduisait consciencieusement en dehors du contrôle des circuits de l'édition et de la presse partisans.

► Gallissot (2006). Omar Carlier (1986). B. Stora (1984).

IOUALALEN

Instituteur, originaire de Petite Kabylie, Ioualalen fait partie, dans les années 1920, de l'équipe de *La Voix des Humbles*. Il y publie des contes et des récits dont "Cœur fidèle" (n° 53, décembre 1927).

K

KATEB (Yacine) - KATRANJI (Abderrahmane) - KAZI-TANI (Mohamed) - KEBAILI (Moussa) - KERAMANE (Hafid) - KESSOUS (Mohamed-Aziz) - KHALDI (A) - KHALDI (Abdelaziz) - KHALED (Emir) - KHALFA (Boualem) - KHELIFA (Laroussi) - KHIDER (Séghir) - KHODJA (Chukri) - KHODJA (Hamdan) - KHOUDJA (Louis) - KORIBAA (Nabhani) - KOUCH (Younès) - KREA (Henri)

KATEB Yacine

Né le 6 août 1929 à Constantine (mais porté sur les registres de l'état civil de Condé-Smendou), Kateb Yacine est le fils d'un *oukil* judiciaire dont la famille suit les nombreuses affectations professionnelles dans l'Est algérien. Les Kateb appartiennent à un rameau de la tribu des Keblout, localisée dans le Nador (Guelma), qui nourrira plus tard un mythe personnel de l'auteur.

En 1945, le père exerce à La Fayette et le fils est interne au lycée Luciani de Sétif. Le 8 mai, jour de célébration en Europe de la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Indigènes manifestent dans les rues de Sétif, Guelma et Kherrata. La troupe charge, le bilan des morts est à la mesure de cette tragédie qui marque un tournant dans l'histoire de l'Algérie française. Le jeune Kateb entre d'une seule foulée dans l'âge adulte : il connaît pendant trois jours et trois nuits les murs sombres du centre d'internement de la police coloniale. Ces journées apportent à la famille Kateb son lot de drames : l'élève est renvoyé du collège et la mère - qui croyait son enfant mort - bascule dans la folie.

Désormais libre, Kateb voyage. Il séjourne à Bône où il imprime à compte d'auteur, en 1946, *Soliloques*, un recueil de poèmes préfacé par sa tante Odette-Zouleïkha Kateb, élue municipale et adjointe au maire de la ville. Plus qu'un exercice de style, l'opus distingue dans sa brièveté une écriture profonde ; plus qu'une promesse, il est déjà une confirmation. A Constantine, où il débarque au café de la Médersa (Chott), chez les "Goufla", Kateb rencontre Mohamed-Tahar Belounissi, vieil ami de sa famille de retour du Hedjaz, qui le

prend sous sa protection et écoule en une nuit dans les bordels de la ville le stock d'exemplaires de *Soliloques* qu'il lui confie. De Constantine, Kateb se rend à Alger, puis à Paris. On disait le jeune homme pourvu d'un viatique et de lettres de recommandation du gouverneur général socialiste Chataigneau, celui-là même qui a ordonné les sanglantes hécatombes de mai 1945. Il rencontre à Paris éditeurs, directeurs de revues et écrivains - André Chamson - qu'il entretient de l'œuvre en gestation dont le *Mercur* de France publie un premier extrait, le 1^{er} janvier 1948, sous le titre "Nedjma ou le poème ou le couteau".

Il emmène dans ses bagages un court exposé sur *Abdelkader et l'indépendance algérienne*, lu le 24 mai 1947, devant un parterre de professeurs de la Sorbonne à la salle des Sociétés savantes. Cette célébration du héros de la résistance algérienne, à la fois poète et guerrier, est aussitôt éditée à Alger par Abdelkader Mimouni, l'animateur des Editions En Nahda.

Kateb collabore à *Alger républicain*, journal fondé, en 1937, par des notables français et indigènes dans la perspective du Front populaire, dirigé par Pascal Pia et auquel Camus attachera son nom, passé depuis sous l'influence du Parti communiste algérien (PCA). Il n'avait pas - à cette époque précisément - sa carte du parti, mais il se présentait volontiers comme communiste. Dans le quotidien, il prend la responsabilité de la rubrique internationale et du point de vue de ceux qui ont partagé cette expérience (Alleg, Benzine, Khalfa), il aura fait de l'excellent travail, réussissant même un passage clandestin vers les terres saintes au nez et à la barbe de la police coloniale, qui interdisait les reportages sur le pèlerinage des Indigènes algériens à la Mecque. Il continue, avec la même ferveur, la rédaction du grand œuvre : des centaines de pages qui donneront *Nedjma* (1956), *Le Polygone étoilé* (1966) et le théâtre des années 1950 (*Le Cercle des représailles*, 1959). Cet enfantement de l'œuvre n'est-il pas devenu anecdotique, que l'on sert encore à de jeunes étudiants de lettres ? A Paris, dans une chambre d'hôtel du Quartier latin, tenu par un Kabyle et une Bretonne, il travaille au ciseau et à la colle à recomposer le texte touffu, maintes fois refusé par son éditeur parisien, le Seuil. Premier résultat de cette alchimie, *Nedjma*, texte expérimental plutôt que vrai roman, nécessitera un précautionneux avertissement de l'Editeur, guidant la lecture de sa clientèle habituelle.

Dans une vie de bohème, à Paris, Kateb, versant délibérément dans la caricature, comme en attestent plusieurs témoignages, est souvent arrimé à un comptoir de tripot pour une dernière soulerie avec son compagnon Issiakhem et bien d'autres convives. Cet instant bachique est-il fidèlement reproduit dans ses mémoires par un témoin de bonne foi, Mohammed Harbi ? Contrairement à ses camarades communistes, Kateb - qui n'était pas tenu par les engagements du parti avec le FLN - n'aura pas, pendant toute la durée de la Guerre d'Indépendance, de rôle

militant. Fut-il aussi peu soucieux de l'évolution de politique de l'Algérie que de la carrière littéraire et de ses règles conventionnelles ? Il n'est vrai que dans ses références littéraires : le seul hommage marqué qu'il publie à cette époque est dédié à Faulkner dont la critique ne tarde pas à le rapprocher ; il y évoque cette "morale sudiste", si chère à l'auteur du *"Bruit et la fureur"*, pour expliquer le drame algérien (*"Descends Faulkner ou la tragédie algérienne"*, *Demain*, n° 43, 4-10 octobre 1956).

[1962 : Kateb sillonne les routes d'Europe et d'Asie, sans entrevoir de fin à ses aventureuses pérégrinations, publiant plusieurs textes dans des journaux et revues, en France et au Maghreb. S'arrête-t-il un moment pour recevoir, en 1963, le Prix Jean Amrouche que lui décerne le Congrès méditerranéen de la culture, à Florence ? Il repart aussitôt de Moscou à Hanoï et inversement. De retour en Algérie vers le milieu des années 1960, Kateb s'installe à Constantine et fait de fréquents séjours au pays des ancêtres, dans le Nador. Il donne des pages au quotidien local *An Nasr* qui publie ses carnets de voyage au Viêt-Nam. C'est à cette même période qu'il met en chantier la pièce de théâtre *L'Homme aux sandales de caoutchouc* (1970), célébrant Ho Chi Minh. A Alger, puis à Sidi Bel Abbès, Kateb fonde et anime, au début des années 1970, l'Action culturelle des travailleurs et le Théâtre régional. Il écrit et monte plusieurs pièces en arabe dialectal (notamment *Mohamed prend ta valise*, 1971) qui reçoivent un accueil chaleureux du public. Ce théâtre alternatif, populaire et engagé, témoignant en arabe dialectal et en amazigh d'un langage créatif, débarrassé des scories de l'académisme en vigueur dans les productions officielles, devait faire date.

En soutenant, en 1978, à l'Université Paris III (Sorbonne nouvelle) sa thèse de doctorat dont le second volume est consacrée à Kateb, Jacqueline Arnaud fonde dans le champ universitaire les "études katébiennes", comme elle relance l'auteur, en 1987, dans le champ éditorial français en éditant chez Sindbad (Paris) sous le titre *L'Œuvre en fragments* ses textes épars et souvent inédits. Le Prix national des lettres, décerné par le ministère de la culture français, récompense, cette même année, l'ensemble de sa production.]

Le critique Antoine Raybaud observait chez Kateb Yacine cet "inaboutissement au recueil" ("Poème(s) éclaté(s) de Kateb Yacine", *Revue de l'Orient moderne et de la Méditerranée*, n° 22, 1976). Cette inaptitude à la formalisation de la création n'est pas seulement valable pour sa poésie ; elle l'est généralement pour toutes les formes d'écriture entreprises par Kateb. Cette difficulté s'accompagne aussi d'une impossibilité à fixer les frontières d'un genre, de la poésie au roman et au théâtre. Le roman *Nedjma* est issu d'un ensemble assez vaste et disparate dont sortira plus tard le théâtre (*Le Cercle des repréailles*) et *Le Polygone étoilé*.

Au-delà de l'intention d'écrire, aux motivations multiples, Kateb a construit une œuvre dans l'éparpillement. Cette fragmentation de l'œuvre littéraire est-elle aussi métaphoriquement à la mesure d'une vie erratique, projetée dans une migration absolue et infinie, aux limites de la folie ?

Il y a cependant, chez l'auteur, un imaginaire de la littérature qui conduit et explique ses choix. Le jeune poète Kateb est né dans les limbes d'une conception romantique de la littérature et du littéraire, assez chevillée, qui emprunte assez tôt à Musset et à Baudelaire. Là-dessus, à côté de survivances de la tradition orale locale, d'autres références viendront se greffer, de Rimbaud à Faulkner. Forgeront-elles de la manière la plus efficace le mythe de l'écrivain aux "semelles de vent" et désigneront-elles aussi les limites d'un engagement politique et esthétique ? Jusqu'à sa disparition le 28 octobre 1989, Kateb reste fidèle à cette idée de la révolte qui a été celle de l'adolescent du 8 mai 1945, lieu matriciel de l'intention d'écrire. L'écrivain la portera en lui dans un singulier itinéraire d'homme libre. Cette esthétisation de la révolte n'a-t-elle pas irrigué sa parole d'écrivain ?]

Œuvres en langue française :

Poésie : *Soliloques*, Bône, Ancienne Imprimerie Thomas, 1946 ; *Le Vautour*, 1959 (dans *Le Cercle des représailles*).

Romans (Paris, Seuil): *Nedjma*, 1956 ; *Le Polygone étoilé*, 1966.

Théâtre (Paris, Seuil) : *Le Cercle des représailles* [*Le cadavre encerclé*, *La Poudre d'intelligence*, *Les Ancêtres redoublent de férocité*], 1959 ; *L'Homme aux sandales de caoutchouc*, 1970 ; *Boucherie de l'espérance*, 2001.

Essai : *Abdelkader et l'indépendance algérienne*, Alger, En Nahda, 1947.

Recueil de textes, chroniques : *L'Œuvre en fragments* (textes édités par Jacqueline Arnaud), Paris, Sindbad, 1987. *Minuit passé de douze heures*, Paris, Seuil, 2000 (textes réunis par Amazigh Kateb).

Œuvres en arabe dialectal (Algérie) :

Théâtre : *Mohamed, prends ta valise*, 1971 ; *Saout Ennissa* (La Voix des femmes), 1972 ; *La Guerre des 2000 ans*, 1974 ; *La Palestine trahie*, 1977-1982 ; *Le Roi de l'Ouest*, 1977.

► Benamar Mediene (2006). Mokhtar Omar Chaalal (2003-2005). Mohamed-Lakhdar Maougat (2004). Mohammed Harbi (2001). Boualem Khalfa, Henri Alleg, Abdelhamid Benzine (1987). Jacqueline Arnaud (1987).

KATRANJI Abderrahmane

Cosigne avec El Ouenoughi Mokrani Boumerzaq *L'Islam dans l'armée française. Réplique à des mensonges* (s.d., 1916 ?).

KAZI-TANI Mohamed

Né le 7 janvier 1913 à Tlemcen, Mohamed Kazi-Tani raconte dans *La Vie d'un aveugle* (Tlemcen, Imprimerie rapide, 1952) les nombreuses brimades que lui fait subir une administration coloniale tatillonne qui le tenait sous une étroite surveillance policière. Il avait contacté, dès sa fondation, l'Association des Oulémas musulmans d'Algérie du cheikh Abdelhamid Benbadis, se mêlant aux discussions politiques qui agitent l'élite indigène de Tlemcen dans les années 1930. Il est interné au camp de Djenien Bou-Rezg, entre 1940 et 1943, sous le régime de Vichy, ensuite assigné à résidence, sur réquisition de Gazagne, secrétaire général du gouvernement. Le récit comporte de savoureuses pages évoquant les années de formation du jeune Mohamed sous la fêrule du maître érudit qu'était Si Ghaoutsi Bouali.

En ouverture de ses mémoires, Mohamed Kazi-Tani observe à propos de sa biographie : "J'ai demandé à plusieurs amis si je devais la faire ou non, certains d'entre eux me l'ont conseillé et d'autres me diront le contraire. Mais cette idée m'obsédait, j'ai dû la faire pour en avoir le cœur net : cela est devenu une obligation pour que, lors de leur maturité, mes enfants la lisent en même temps que les gens âgés. Je n'insiste pas sur l'originalité de cette biographie car c'est à un aveugle que cela est arrivé". Il s'agit du seul récit de vie d'un acteur du mouvement national qui soit publié pendant la période coloniale.

KEBAÏLI Moussa

Membre de la Fédération de France du FLN. En 1959, il cosigne avec les militants du FLN Abdelkader Belhadj, Bachir Boumaza, Mustapha Francis, Séghir Khider et Benaïssa Souami, *La Gangrène*, un récit-témoignage publié, à Paris, par les éditions de Minuit.

KERAMANE Hafid

Originaire de Bougie, Hafid Kéramane (dit "Malek") est membre, au début des années 1950, de l'AEMAN. Il est, en 1958, affecté à la représentation diplomatique du FLN à Bonn, en Allemagne fédérale, puis représentant officiel du GPRA après l'attentat perpétré par un commando de "La Main rouge" contre le chef de poste, l'avocat Aït Ahcène. Expulsé de ce pays en mai 1961, il se réfugie en Suisse.

Il publie, en 1960, à Lausanne chez l'éditeur La Cité, *La Pacification*, un témoignage sur la guerre en Algérie et sur les exactions de l'armée française. Il exerce de hautes fonctions dans l'administration algérienne, à l'indépendance,

prenant sa retraite de conseiller auprès du ministère des affaires étrangères le 1^{er} avril 2002.

KESSOUS Mohamed-Aziz

Appartenant à une famille de La Calle, anciennement établie à Philippeville, proche de l'administration coloniale, Mohamed-Aziz Kessous, né le 25 juin 1903, prépare une licence de droit à l'Université d'Alger, après des études secondaires à Philippeville et Arles. Membre du bureau de l'AEMAN en 1923-1924, il fait partie d'un courant indigène qui souhaite la fusion avec l'AGEA (coloniste) et donne des chroniques - et même des essais littéraires - à son bulletin *Alger étudiants*.

Il est, au terme de ses études, répétiteur à Constantine et semble se destiner à l'enseignement ; mais, le jeune homme, tout juste vingt ans, se lance inopinément, en 1923, dans la politique et présente sa candidature à l'élection du délégué indigène de la circonscription de Philippeville-Mila à l'Assemblée financière, après la démission de son titulaire Ali Bengana. Il est battu par Mohamed-Mostefa Benbadis, candidat de l'administration.

Kessous se rapproche vers la fin des années 1920 du docteur Mohamed-Salah Bendjelloul, responsable de la section départementale de Constantine de la Fédération des Elus musulmans qui lui confie la rédaction en chef de son organe *L'Entente franco-musulmane*. Son essai *La Vérité sur le malaise algérien*, publié à compte d'auteur, en 1935, à Bône par l'Imprimerie rapide, reflète bien le climat politique de la colonie de l'après-centenaire de la prise d'Alger. Le texte, introduit par le docteur Bendjelloul, exprime avec une grande lucidité l'état de blocage des institutions politiques et le pessimisme d'une catégorie de la population indigène qui commence à désespérer de la France.

Après l'implosion de la FEM, en 1937, et la création de deux nouveaux partis, en 1938, par Bendjelloul (RFMA) et Abbas (UPA), Kessous prend position pour le second et participe au lancement du Manifeste du peuple algérien, en 1943. Il dirige les journaux lancés par Abbas (*Egalité*, en 1944 et *La République algérienne*, en 1949) et porte un intérêt de critique averti aux manifestations culturelles indigènes, à la musique et au théâtre. Elu à l'Assemblée nationale sous la bannière du nouveau parti de Ferhat Abbas, l'UDMA créée en 1946, il en est un des cadres influents, devenant, en 1948, un membre coopté par l'administration au Conseil de la République.

L'itinéraire politique de Mohamed-Aziz Kessous ne fut-il pas, au-delà de la fascination qu'ont pu exercer sur lui le docteur Mohamed-Salah Bendjelloul et Ferhat Abbas, foncièrement atypique ? René Gallissot en relève une autre

veine : son long compagnonnage de la SFIO - où il fut encarté - qui le conduit de la rédaction d'*Oran républicain*, organe du Front populaire, aux coulisses du Congrès musulman. Aura-t-il, plus que Ferhat Abbas, Bendjelloul et les éléments modérés de leurs partis, porté sincèrement, des années 1930 aux années 1950, l'image d'une Algérie française, défendant l'égalité et la justice entre ses communautés ?

Au lendemain de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954, il accompagne le mouvement des signataires de la "Motion des 61" (décembre 1955), mais sans sauter le pas, à l'instar de ses amis de l'UDMA. Veut-il plaider, une dernière fois, pour une Algérie consensuelle, éditant à Alger *Communauté algérienne* (octobre 1955-août 1956) ? Replié en France, juste après l'attentat d'ultras français contre le siège de sa revue, Kessous s'impose le silence. Il s'était déjà prononcé sur sa conception - déjà compromise - de la fraternité algérienne dans un hommage à son ami Jean Mélia ("Jean Mélia, précurseur de la fraternité algérienne", *Communauté algérienne*, n° 5, 23 décembre 1955).

Ses dernières manifestations publiques sont dédiées à la mémoire d'Albert Camus, un autre témoin d'une Algérie rêvée ("Camus ou l'honneur de l'homme", *Simoun*, n° 31 juillet 1960 et "Camus, l'Algérien", *Cahiers de l'Algérie nouvelle*, n° 17, février 1962). Marié à une Française, rencontrée à l'université et convertie à l'islam, il choisit, après l'indépendance, de demeurer en France où il meurt, le 13 mai 1965, des suites d'une tuberculose qu'il soignait depuis le début des années 1940.

► Abdelmadjid Merdaci (2008). R. Gallissot (2006). G. Pervillé (1984).

KHALDI A.

Instituteur à Blida. Cosigne l'ouvrage collectif, publié par la section d'Alger du SNI sur *La Régence d'Alger et le monde turc*, préfacé par le professeur Le Tourneau.

KHALDI Abdelaziz

Originaire de Tébessa, Abdelaziz Khaldi (1917-1972) prépare son diplôme de médecine à Toulouse où il est élu président de l'Association des étudiants algériens pendant l'année universitaire 1944-1945. De retour en Algérie, arrêté au lendemain des émeutes sanglantes du 8 mai 1945, il rejoint l'éphémère FNDA qui regroupe nationalistes et communistes. Proche d'Abdelkader Mimouni et du groupe En Nahda, il est, en 1948, un des participants aux rencontres culturelles

de Sidi-Madani, initiées par Charles Aguesse. Sa rencontre avec Malek Bennabi, dont il partage la conviction profonde d'un autre pays à redécouvrir sous les oripeaux de la colonisation, est décisive, suscitant son essai sur *Le Problème algérien devant la conscience démocratique* (En Nahda, 1949). Au-delà de la nostalgie d'époques révolues, l'auteur veut entrevoir et entrouvrir les portes d'un avenir résolument affranchi de servitudes de l'histoire coloniale. Abdelalziz Khaldi collabore à la presse de l'UDMA (*Egalité* et *La République algérienne*) et signe à la demande d'Ahmed Taleb une chronique dans *Le Jeune Musulman* (1951-1953). Dans les premiers mois de la guerre d'indépendance, il reste dans la ligne du groupe de libéraux qui appellent avec Camus à la "trêve civile". A l'indépendance, il donne des contributions à la presse du FLN (*Révolution africaine*) et garde ses entrées dans le pouvoir.

► Nour Eddine Khendoudi (2009).

KHALED [Emir]

Né le 20 février 1875 à Damas, l'Emir Khaled, petit-fils d'Abdelkader, achève ses études secondaires, en 1892, au lycée Louis le Grand, à Paris, et envisage une formation militaire ; il s'inscrit, à la rentrée de 1893, aux cours de Saint-Cyr et renonce au bout de quelques mois à les poursuivre. Il rentre précipitamment, en 1895, en Algérie, solidaire de sa famille, assignée à une résidence surveillée à Bou-Saâda. L'année d'après, il est réadmis à Saint-Cyr et en sort, en 1897, avec le grade d'officier. Il opte pour une carrière à titre indigène, assez agitée, qui le mène de 1907 à 1919, année de sa radiation des effectifs, des champs de bataille pour la "pacification" du Maroc aux tranchées de la Première Guerre mondiale, en France. Il touche à la politique et s'engage, dès 1913, dans le groupe des Jeunes Algériens.

De 1919 à 1922, il est présent à Alger et participe à toutes les joutes électorales des conseils municipal et général et des délégations financières. Il fait face aux avanies de la politique coloniale, aux retournements de ses amis, émoussant chaque jour un peu plus ses convictions. Ses démêlés avec les docteurs Moussa Benchenouf de Constantine et Belqacem Bentami d'Alger sont célèbres dans la chronique politique des années 1910-1920.

Au début des années 1910, l'Emir Khaled publie ses *Réflexions sur le rapprochement franco-arabe en Algérie* (Alger, Imprimerie du prolétariat, s.d.) qui marque son entrée dans la politique algérienne. En 1914, il cosigne avec Belqacem Bentami et Ahmed Boudierba une *Interpellation sur la politique indigène en Algérie*. Editée par Victor Spielmann, *La Situation des Musulmans*

d'Algérie (réédité, à Alger, par Nadya Bouzar-Kasbadji, en 1987, à l'OPU) est le recueil de conférences prononcées par l'Emir les 12 et 19 juillet 1924 à Paris "devant plus de 12000 auditeurs". L'auteur s'attriste de la "voix suppliante et étouffée" des représentants des Indigènes et dresse un tableau rigoureusement informé des injustices du système colonial français en Algérie.

Battu aux élections truquées de 1922, Khaled renonce à la politique et quitte définitivement l'Algérie, au mois de juillet 1923, pour s'installer en Egypte, puis en Syrie. De son lointain exil, il tente vainement de renouer avec la politique algérienne. Il meurt à Damas au mois de janvier 1936.

L'image de Khaled, telle qu'elle apparaît dans l'histoire du mouvement national, reste aujourd'hui liée à l'émergence d'une modernité politique sans précédent dans le champ colonial. Elle n'aura souffert ni de la proximité de l'Emir Abdelkader ni des héritages politique et culturel familiaux.

► S-N Boudiaf, A. Kassoul, M.L. Maougal (2004). C-R. Ageron (1973). M. Kaddache (1987).

KHALFA Boualem

Militant du PCA, natif de Koléa, Boualem Khalfa est, en 1948, à vingt-cinq ans promu rédacteur en chef du quotidien communiste *Alger républicain*. Membre des "Combattants de la libération", constitués en 1956, il est arrêté et emprisonné à Oran, en 1957, puis dirigé vers le centre de détention de Caen, en France, d'où il s'évade en 1961.

Boualem Khalfa publie, en 1961, à Paris, au Club des amis du livre, un recueil de poèmes *Certitudes*. En 1962, dans le pays libéré, il poursuit avec Abdelhamid Benzine et d'autres compagnons du parti, l'aventure d'*Alger républicain*, titre dissous après le coup d'Etat du 19 juin 1965 du colonel Boumediene. Un second recueil *Cœur à corps*, introduit par Sadek Hadjerès, est donné en 1969 à l'éditeur clandestin Révolution socialiste (rééd., Alger, Enal, 1983). Il cosigne, en 1987, avec Henri Alleg et Abdelhamid Benzine *La Grande aventure d'Alger républicain* (op. cit.).

KHELIFA Laroussi

Ingénieur agronome, Laroussi Khelifa exerce en qualité de sous-préfet de l'administration coloniale française en Algérie, au début des années 1950. Rallie-t-il au Maroc, par opportunisme politique, les rouages du FLN, au lendemain du

déclenchement de l'insurrection armée, comme le suggèrent certains acteurs de la révolution algérienne ? Bélaïd Abdesselam, présent à Oujda, témoigne sur ce ralliement : "[...] lorsque je me suis confronté à ce fameux Khelifa, je commençais à me rendre compte que la Révolution n'était plus l'affaire de militants qui avaient toujours lutté pour l'indépendance et pour le mouvement national".

Khelifa occupe longtemps le poste de chef de cabinet d'Abdelhafid Boussouf, membre du CNRA, ministre de l'armement et des liaisons générales, et active dans le puissant service de renseignement qu'il monte. En 1957, à Oujda (Maroc), il dirige l'Ecole des commissaires politiques du FLN, créée par le commandement de la wilaya 5, puis se rend à Tripoli (Libye) où il anime une formation d'officiers du renseignement.

Lâché, en 1961, par son protecteur Boussouf, après la fâcheuse publicité donnée à ses démêlés conjugaux avec son épouse française, il se rapproche du groupe de l'EMG de Houari Boumediene et tente de détourner à son profit un milliard de francs des caisses du GPRA, opération éventée par le président Benyoucef Benkhedda. Il est, en 1962, l'auteur d'un *Manuel du militant algérien*, paru chez La Cité, à Lausanne.

[1962 : A l'indépendance, il est appelé à de hautes fonctions dans l'Etat ; il est président-directeur général de la compagnie aérienne nationale, ambassadeur et ministre. La Librairie Rousseau, à Genève, édite sous sa signature, en 1967, un essai *Sentier vers la paix*. Cette même année, il est soupçonné d'avoir pris une part active au coup d'Etat fomenté contre Boumediene par le colonel Tahar Zbiri ; il est détenu pendant deux années. Il est le père de Rafik Abdelmoumen Khelifa, transcrivant le patronyme Khalifa (banque, compagnie d'aviation, industrie pharmaceutique, audiovisuel), machinant, au début des années 2000, le plus grand scandale de corruption financière de l'Algérie indépendante. Il décède le 1^{er} septembre 1990.]

► G. Meynier (2004). Mahfoud Bennoune, Ali El Kenz (1990). Mohamed Lebджаoui (1970).

KHIDER Séghir

Membre de la Fédération de France du FLN, il est arrêté et emprisonné à Fresnes vers la fin de 1957. En 1959, il cosigne avec les militants du FLN Abdelkader Belhadj, Bachir Boumazza, Mustapha Francis, Moussa Kébaïli et Benaïssa Souami, *La Gangrène*, un récit-témoignage publié, à Paris, par les éditions de Minuit.

KHODJA Chukri

Né à Alger le 21 février 1891, dans une famille de lettrés, Chukri Khodja obtient les diplômes de la Médersa et de la Faculté des lettres et opte pour l'administration coloniale. Il publie successivement deux romans, vers la fin des années 1920 (*Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, 1928 ; *El Euldj, captif des barbaresques*, 1929). Il soutient, sur le plan politique, un rapprochement "franco-musulman", perspective largement répandue auprès de l'élite indigène. Se tenant à l'écart des institutions littéraires coloniales, Chukri Khodja publie "Sur les cimes algériennes" (*Terre d'Afrique*, n° 159, novembre 1931), bref pensum au lendemain de fastueuses célébrations du centenaire de l'Algérie coloniale qui n'exclut pas l'imparable argument latin. Il ne semble pas que l'auteur se soit encore manifesté publiquement au-delà de l'année 1931. Déprimé, il aurait détruit, selon une de ses biographes (Leïla Mérianne), ses écrits au cours d'une crise, juste après l'indépendance. Il décède en 1967.

Dans l'Algérie coloniale de l'entre-deux-guerres, et plus précisément celle du centenaire de la prise d'Alger, la sphère colonisée est plus que jamais confrontée aux lancinantes questions du choc entre culture locale et culture importée. Les deux communautés du pays ne font pas seulement que s'observer. S'il est établi, chez certaines catégories indigènes - la bourgeoisie des villes - qu'il est souhaitable d'aller vers de possibles jonctions avec le colonisateur, cette volonté n'est pas sans prix : acculturation et assimilation sanctionnent le passage de l'autre côté, dans la civilisation occidentale. Passage souvent douloureux, suscitant railleries, incompréhension et rejet chez les zélés d'une stricte orthodoxie culturelle et morale musulmane. Mais peut-on aller vers la culture et la science de l'Autre sans se renier ? La littérature - et particulièrement le roman - a marqué son intérêt pour ce débat sur la crise des identités dans le contexte colonial de cultures en interaction et a tenté d'y répondre.

Chukri Khodja consacre à ce thème deux romans, alliant démonstration et efficacité. Sa démarche esthétique s'inspire du naturalisme zolien : il s'agit de construire un personnage, à partir de déterminations sociologiques et historiques réelles, et de le mener sur le terrain de l'épreuve et de la sanction : il en est ainsi de Mamoun et d'El Euldj, campant, l'un et l'autre, en des époques différentes, la difficile position de l'assimilé, débouchant résolument sur l'inconfort moral. Prêchant l'exemple, Khodja pouvait projeter son effort d'écrivain au cœur d'une société indigène chavirée, qui s'interrogeait sur son être profond et qui s'inquiétait de son devenir. Car, comment ne pas lire son diptyque romanesque comme un dossier pour servir et illustrer une vraie question sociétale dont les échos étaient encore soulignés à la veille de la Seconde Guerre mondiale ? Celle de la problématique entrée du colonisé dans la cité coloniale, toujours frappée d'échec.

KHO

► Abdellali Merdaci (2006a,b). Leïla Mérianne : Notice biographique dans *Parcours* (n° 3, printemps 1985). Abdelkader Djeghloul (1984).

KHODJA Hamdan

Notable algérois, riche propriétaire foncier de la Mitidja et de biens à Alger, Hamdan b. Othman Khodja (1772-1842) était proche du dey Hussein et des principaux chefs de la Régence dans la période qui précède la prise d'Alger par les Français. Sa position dans la société algéroise de la Régence et sa proximité avec le dey lui conféraient une grande influence politique et économique. Ouvert aux cultures européennes, Hamdane Khodja a souvent séjourné en France et en Angleterre, pays dont il connaissait parfaitement les mœurs sociales et politiques. Son ouvrage *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, a été publié à Paris, en 1833, par Paul Geutner dans une traduction française du Tripolitain Hamida Daghis. Il propose en deux parties une description de l'état de la Régence avant, pendant et après l'occupation française. Si la première partie de l'ouvrage constitue une sorte de traité historique et sociologique de la Régence, la seconde apporte un réquisitoire informé et sévère sur les conditions mêmes de la prise d'Alger et des campagnes militaires françaises de soumission de l'arrière-pays.

L'auteur a vu tous ses biens pillés et saccagés par l'armée française, principalement par ses chefs qu'il accuse nommément. L'ouvrage, qui a déclenché une vive polémique dans les milieux politiques français, reste un classique de cette période de désinvestissement culturel, politique et économique des Indigènes algériens.

► Abdelkader Djeghloul : Notice biographique dans *Parcours* (n° 4, été 1985) et 1985.

KHOUDJA Louis

Indigène naturalisé et évangélisé, capacitaire en droit, interprète judiciaire à Bône, Louis Khoudja déchaîne par sa démarche en faveur d'une assimilation sans limite de farouches critiques de l'élite musulmane de la cité dans les années 1890. Son opuscule *La Question indigène par un Français d'adoption* (Vienne, Imprimerie L. Girard, 1891 ; réédité à compte d'auteur à Bône, la même année) défend et idéalise la politique d'assimilation, thème aux contours encore nébuleux. Cependant les thèses de Khoudja ne manquaient pas d'intérêt pour son époque et pour les conflits qui s'y forgeaient. Il appelait, en effet, les autorités coloniales à choisir le petit peuple ("les manants") contre les féodaux d'ancien

régime, seigneurs encore attachés à leurs traditions, qui éloignent par leur influence néfaste les Indigènes pauvres, plus justiciables de l'aide de la France et sans doute plus accessibles à l'idée de l'assimilation. Cette charge contre les Vieux Turbans lui attirait les tirades ironiques du courant le plus moderne de Bône, disqualifiant son propos ; ses contradicteurs, regroupés autour du journaliste Omar Samar, pouvaient écrire dans les colonnes d'*El Hack* : "Celui qui aujourd'hui oublie qu'un sang mohamétan coule dans ses veines, que sa mère est musulmane et que ses ancêtres ont combattu pour la cause de l'islam, peut-il être un bon Français ? L'homme qui renie le lait de sa mère peut-il aimer celui d'une étrangère ?" (17 septembre 1893).

KORIBAA Nabhani

Né en 1918 à Ouled Djellal, dans l'arrondissement de Biskra, Nabhani Koribaa est issu d'une famille de propriétaires terriens qui a longtemps pratiqué le commerce de la datte à Constantine et à Alger. Son père encourage ses études primaires à Ouled Djellal, puis secondaires à Alger et à Paris, tout en espérant en faire un commis respecté dans un marché de la datte prospère. Le jeune homme s'inscrit à la section de philosophie de l'Université d'Alger, tout en veillant aux expéditions commerciales de dattes d'Alger vers Marseille. Il dirige quelque temps un dépôt à Constantine, puis reprend à Paris ses études, abandonnant, au grand désappointement de son père, le commerce des dattes.

Nabhani Koribaa publie, en 1935 à Alger, aux éditions France-Afrique le recueil *Poèmes d'un enfant*. Il a dix-sept ans et fait ses études au lycée Bugeaud, en classe de seconde littéraire. Il y aura ensuite un long silence, puis de nouvelles plaquettes : *Le Sage de la palmeraie* (Prix des Intellectuels français, 1953) *Complaintes de l'Arabe* (Le Puy, Cahiers du nouvel humanisme, 1954, Prix de l'Académie française) et *Prométhée, mage de l'humanité future* (Paris, La Colombe, 1962 ; lettre-préface d'Emile Souriau).

En 1955, alors que la guerre faisait rage, Koribaa publie un ouvrage de dialogue avec le général Jean Cherbonneau *Des Africains s'interrogent* (Paris, La Colombe), bien en deçà des urgences d'un peuple qui recherchait la liberté.

[1962 : Professeur d'université, Nabhani Kouribaa a soutenu au mois de juin de 1967 sa thèse de doctorat de philosophie sur *Le Bien et le Mal dans le Coran* (Paris, Publication de la Faculté des lettres, Sorbonne, 1967 ; rééd, Alger, Sned, 1970). D'autres essais sont écrits et publiés dans la même spécialité : *Les Philosophes de l'islam* (Alger, Sned, 1980) et *Défense du Prophète, réplique à la tragédie "Mahomet" de Voltaire* (Alger, Epa, 1979). Son *Essai d'une détermination esthétique*

KOU

de l'humain (Alger, Imprimerie du parti, 1967), œuvre centrale de son parcours, a servi de support à un enseignement de l'esthétique qu'il professe à l'Université d'Alger. Après son départ à la retraite, vers la fin des années 1980, il entreprend une œuvre multiple : *Les Sounnites (ou l'Islam légalisé)* (1990), *L'Homme en Islam : historicité et ouverture* (1995), *Philosophes de l'Humanité. Grèce, Rome, Inde* (1995), *Les Kharidjites, démocrates de l'Islam* (1996), *Omar Khayam, messenger de l'Iran universel* (2003), édités par Publisud, à Paris. Koribaa Nabhani a collaboré aux revues *Cahiers Charles de Foucauld*, et *Confluent* et a donné plusieurs contributions à la presse nationale en Algérie.]

KOUCH Younès

De son vrai nom Mohamed-Salah Kouchi, né le 22 novembre 1918 à Tébessa, Younès Kouch rejoint, après une courte formation scolaire, le PCA dont il dirige une des sections les plus actives de sa ville natale. Après la Seconde Guerre mondiale, il se rapproche, contre la doctrine du parti, des thèses nationalistes. Il est l'auteur d'une brochure sur *Le Problème de la terre et la question paysanne en Algérie*, publiée aux éditions Liberté à Alger, en 1951. Après l'indépendance, il fait partie en 1962-1963 - mais sans grande conviction - du groupe de "la gauche du FLN" et travaille à la commission d'orientation de la Fédération d'Alger avant de quitter définitivement la politique.

► R. Gallissot (2006).

KREA Henri

Né d'un mariage mixte, à Alger, le 6 novembre 1933, Henri Kréa (il s'agit d'un pseudonyme) est le petit-fils de Marcel Cachin, cadre du PCF. Il vient à la littérature dans le feu de la guerre, écrivant plusieurs œuvres, notamment *Longue durée*, 1955, *Liberté première*, 1957, *La Révolution et la poésie sont une seule et même chose*, 1957 et 1960 (avec une préface de Jean Amrouche), *Thermes*, 1958, *Le ravin de la femme sauvage*, 1959, recueils de poèmes publiés chez P.J. Oswald, à Paris, à qui il donne deux pièces de théâtre *Le Séisme* (1958) et *Théâtre algérien* (reprise du "Séisme" avec une nouvelle pièce *Au bord de la rivière*, Tunis, P.J. Oswald-SNED, 1962). D'autres éditeurs publient sa poésie *Le Cèdre et la grenade* (St Jeoire, L'Art au village, 1960), *Poésie temporelle* (Genève, Le Club du poème, 1961), *Round about midnight* (Alès, Benoît, 1962). Il se fait connaître, en marge de ses créations poétiques et dramatiques, par un travail de critique de la littérature algérienne de langue française, proposant une

lecture fondée sur l'analyse des générations d'auteurs, décrivant plus précisément une "génération 1954" (*Présence africaine*, Paris, octobre 1960-janvier 1961) et par une réflexion sur la question linguistique. Perçue dans un état d'esprit sans préjugés, cette question - un "problème inquiétant", dira Kréa - devra trouver une solution en fonction du contexte algérien. Pourtant, l'auteur ne l'envisage ni du côté de l'arabe ni du côté du français, frappés l'un et l'autre de caducité. Il projette une langue nouvelle, *l'algérien* : "Il se forme actuellement une langue étonnamment vivante qui est l'algérien ; différent du français dans la même mesure que l'américain est différent de l'anglais. Cette langue nouvelle est truffée d'hispanismes, de mots kabyles, arabes et italiens. La syntaxe même est plus proche de l'espagnol que du français".

Avatar du patalouette de Cagayous ou du sabir de Kaddour-Mermet, cette langue nouvelle qui préserve l'héritage linguistique français et méditerranéen, tout en se fondant dans son thème de prédilection du "bâtard historique", Kréa en fera la démonstration dans son roman *Djamal* (Calmann-Lévy, Paris, 1961). S'il signe, le 5 septembre 1960, le "Manifeste des 121" sur le droit à l'insoumission, sa conception du pays à venir, de sa langue et de sa littérature, défend une Algérie plurielle, riche de toutes ses communautés, qui ne peut exclure ni Randau, ni Camus, ni les auteurs indigènes.

[1962 : A l'indépendance, la Sned édite son *"Tombeau de Jugurtha"* (suivi de *L'Eternel Jugurtha, propositions sur le génie africain* de Jean Amrouche, Alger, 1968). Henri Kréa réside à Paris et continue une œuvre poétique féconde. Il ne se reconnaît plus dans cette Algérie indépendante où il ne retrouve pas ce métissage qu'il porte au plus profond de son être. Il décède, à Paris, le 8 décembre 2000.]

L

LACHERAF (Mostefa) - LACHTAR (Moussa) - LAFORGE (Jim) - LAÏMECHE (Ahmed) - LAKHDAR - LAKHDAR (Mohamed) - LARAB (Yasmina) - LECHANI (Mohand) - LOUKIL (Younès)

LACHERAF Mostefa

Né le 7 mars 1917 dans le hameau d'El Kerma, faction des Ouled Bouziane, dans le ressort de la commune mixte de Sidi Aïssa, Mostefa Lacheraf est le fils du cadi Abderrezak Lacheraf qui monte en première ligne, en 1904, pour la défense de la justice musulmane attaquée par le "Jeune Turc" Ahmed Boudierba. Après l'école de M. Saraut à Sidi Aïssa, il fait ses études secondaires à Alger où il s'inscrit à la Médersa Thaâlibya et à la Faculté des lettres, puis à Paris, à la Sorbonne. Jacques Berque observera que "le fils du cadi de Sidi Aïssa, Mostefa Lacheraf poursuit de solides études. L'expérience de l'adolescent a certainement compté dans ses prises de position ultérieures..."

Après avoir exercé pendant une brève période à Bou-Saâda les fonctions de cadi, Lacheraf enseigne la langue arabe à Mostaganem, puis à Paris au lycée Louis le Grand. Se révolte-t-il contre un pesant conformisme familial en rejoignant dès 1939 le PPA, puis dans les années 1940, le MTLD ? Il collabore à *L'Etoile algérienne*, organe du PPA-MTLD, et devient le secrétaire de la délégation parlementaire MTLD à l'Assemblée française. Militant du FLN après 1954, il fait partie de sa délégation officielle, dirigée par Ahmed Ben Bella, dont l'avion qui se rendait de Rabat à Tunis est intercepté par la chasse française, le 22 octobre 1956. En 1961, il s'évade de la clinique d'Evian où il était admis pour des soins, se rend Tunis et intègre le collectif de rédacteurs du programme de Tripoli du FLN (1962).

Son engagement intellectuel est sans doute plus visible. L'œuvre des débuts est strictement littéraire : elle réunit une anthologie de textes de la tradition orale traduits de l'arabe (*Chansons des jeunes filles arabes*, Paris, Seghers, coll. "Poésie 53", 1953), un récit "Le jeu de Gaïr ou l'Arbre à sept branches"

(*Entretiens sur les Lettres et les Arts*, numéro spécial "Algérie", Rodez, Subervie, février 1957) et quatre poèmes : "Les enfants prodiges", "Forêts", "Les grandes sorties" (*Simoun*, n° 21, 1956) et "Les saisons et les pierres" (*Esprit*, n° 2, février 1962). Un roman était en préparation.

Chroniqueur littéraire du "*Jeune Musulman*", publication de l'AOMA, signant parfois du pseudonyme Mostefa Lasmar, Lacheraf est, en 1953, partie prenante d'une polémique politico-littéraire déclenchée par l'attribution du Prix des Quatre Jurys - créé par le patron de presse coloniste Alain de Sérigny - au romancier Mouloud Mammeri pour *La Colline oubliée* (Paris, Plon, 1952). Il rejette dans cette œuvre "ce vernis folklorique teinté de réminiscences et qui flatte l'imagination d'un lecteur souvent habitué aux artifices de la littérature coloniale" (*Le Jeune musulman*, n° 13, 13 février 1953).

Au moment où la Guerre d'Indépendance s'approfondit, il se situe plus aisément du côté de la réflexion socio-historique, publiant des analyses dans *Les Temps Modernes* ("Le nationalisme algérien : sens d'une révolution", septembre-octobre 1956 ; "Constantes politiques et militaires dans les guerres coloniales (1830-1960)", décembre 1960-janvier 1961). L'avenir ne consacrera-t-il pas ce travail critique au moment même où l'auteur prendra une nette distance d'avec la création littéraire ?

[1962 : Après l'indépendance, Lacheraf est un cacique du régime, ambassadeur et ministre, jusqu'à son départ à la retraite, en septembre 1986. Se complaît-il dans une posture d'idéologue dans de nombreuses controverses dans *Révolution africaine* (organe du FLN), suffisamment fort pour décréter des oukases, mettant sous l'éteignoir Mohammed Dib, vitupérant Malek Haddad et Assia Djebar et condamnant d'un trait la jeune expérience de romancier de Bourboune et envoyant au purgatoire toute la littérature indigène d'avant 1950, théorisant pour la première fois la naissance "presque spontanée" de la littérature algérienne au début des années 1950 (*Les Temps modernes*, octobre 1963). Ce rôle d'idéologue, il le continuera, tambour battant, dans des travaux d'histoire et de sociologie, d'une parfaite rigueur intellectuelle, parfois à contre-courant de l'orthodoxie révolutionnaire du FLN, se faisant le pourfendeur de l'héroïsme guerrier dans la littérature et les arts et d'une arabisation décrétée de l'école.

Ultime manifestation dans le champ politique : Lacheraf est, en 1976, le principal rédacteur de la Charte nationale, programme idéologique du régime approuvé par référendum, mais vite relégué aux oubliettes après la disparition de Boumediène, en 1978. Il prend ses distances d'avec la politique active et se consacre à l'écriture. Ses mémoires (*Des noms et des lieux. Mémoires d'une Algérie oubliée*) sont l'œuvre d'un authentique écrivain, revenant sur une enfance insoupçonnée, revisitée dans de très belles et saisissantes pages.

Du 18 au 20 décembre 2004, Lacheraf reçoit, à Alger, l'hommage public de sociologues, historiens et anthropologues dans un colloque - qui dresse le bilan d'une entreprise intellectuelle sans précédent - dont les actes sont édités, en 2006, par Omar Lardjane (*Mostefa Lacheraf, une œuvre, un itinéraire, une référence*, Alger, Casbah éditions). Il décède, à Alger, le 13 janvier 2007.]

Œuvres

Histoire littéraire, édition critique. *Chansons des jeunes filles arabes*, Paris, Seghers, coll. "Poésie 53", 1953. *Littératures de combat. Essais d'introduction : études et préfaces*, Alger, Bouchène, 1991.

Sociologie, histoire. *L'Algérie, société et nation*, Paris, Maspéro, 1965, *La culture algérienne contemporaine, essai de définition et perspectives*, Alger, EnAP, 1968. *Ecrits didactiques, sur la culture, l'histoire et la société*, Alger, EnAP, 1988. *Algérie et Tiers-monde. Agressions, résistances et solidarités internationales*, Alger, Bouchène, 1989. *Les ruptures et l'oubli*, Alger, Casbah éditions, 2004.

Mémoires. *Des noms et des lieux. Mémoires d'une Algérie oubliée*, Alger, Casbah, 1998.

► Djilali Sari (2006). Jacques Berque (1962).

LACHTAR Moussa

Membre de la Fédération de France du FLN, Moussa Lachtar est condamné à mort par le tribunal de Montluc (France), le 23 mai 1960, en compagnie de cinq de ses compagnons. Emprisonné au fort de Montluc, dans le couloir des condamnés à mort, il écrit le journal d'une angoissante captivité (*La Guillotine, journal d'un condamné à mort*, Paris, François Maspéro, coll. "Libertés...", 1962), réglée par le départ à l'aube des frères vers le froid couperet. Une nuit, il croira venu son tour ; mais un jour nouveau se lève et avec lui l'espoir : "vivre un seul instant dans l'Algérie libre et mourir".

LAFORGE Jim

Voir : HADDADI Mohamed

LAÏMECHE Ahmed

Originaire d'Aïn Mahdi (Laghout), Ahmed Laïmèche réside à Tiaret où il suit ses études primaires ; élève brillant, il se destine au droit et marque un intérêt

LAK

pour les études historiques sur la civilisation arabo-islamique. Outre la traduction française du Coran qu'il cosigne avec B. Bendaoud, il traduit aussi l'œuvre complète d'Ibn Rochd (Averroès). Ses années d'adolescence à Tiaret témoignent d'une franche camaraderie avec Ali El Hammami, futur militant de la cause maghrébine et auteur d'*Idris, nord africain*. Il a exercé la profession d'avocat.

► Amar Belkhodja (1991).

LAKHDAR

Cosigne avec Saadia une étude sur *L'Aliénation colonialiste et la résistance de la famille algérienne* (Lausanne, La Cité éditeur, 1961). Il s'agit d'une première ébauche sociologique de l'impact du colonialisme sur la famille algérienne soulignée par la proximité de la Guerre d'Indépendance. Les auteurs - qui ont souhaité garder l'anonymat - recensent les questions liées au contact de culture (l'union mixte et la naturalisation) ; d'autres thèmes sont analysés, comme la prostitution et l'émigration, qui témoignent de transformations - souvent régressives - que connaît une société en perte d'identité. Leurs conclusions ne semblent pas déroger à un conservatisme d'époque.

LAKHDAR Mohamed

Sous le titre *J'étais un fellaga* (Paris, La Pensée moderne, 1954), Mohamed Lakhdar confie à Arthur Chamsyl ses souvenirs de rebelle avant de rallier les forces militaires françaises. Publié au lendemain de l'insurrection armée du FLN-ALN, le personnage de Mohamed Lakhdar comme sa confession semblent relever de l'intoxication des services psychologiques de l'armée française.

LARAB Yasmina

Il s'agit probablement de la première Indigène écrivant un texte de fiction en langue française. Institutrice, membre de l'Association des instituteurs d'origine indigène d'Algérie, Yasmina Larab publie "Légende de Rondja" en 1928 dans *La Voix des Humbles* (n° 67, novembre 1928, repris dans *Algéria*, n° 25, janvier-février 1952). Il sera suivi par d'autres contes dont "Les Trois barques".

LECHANI Mohand

Né le 15 mai 1893 aux Aït Halli (Aït Iraten, Grande Kabylie), Mohand Lechani est diplômé de l'Ecole normale de Bouzaréa. Il fait partie de la phalange d'instituteurs réunis autour de Saïd Faci qui crée au tournant des années 1910-1920 la première association corporatiste d'instituteurs d'origine indigène. Il prend une part décisive à la fondation de *La Voix des Humbles* et à son animation.

Proche de Amar Saïd Boulifa - qu'il a connu à Bouzaréa - qui guide ses premiers pas dans la culture berbère, Lechani se rend, au début des années 1920, au Maroc, où il suit les enseignements de linguistique berbère d'Henri Laoust. Membre, en 1931, de la première association d'intellectuels d'origine indigène, fondée et présidée à Constantine par l'avocat et publiciste Akli Zenati, il entre probablement en politique au moment de la création du Front populaire et rejoint, en 1937, à Alger, le groupe de fondateurs d'*Alger républicain*. Il publie, en 1939, un opuscule sur *Le Malaise algérien* (Alger, Pfeifer et Assant) qui exprime la forte angoisse de l'élite indigène francisée devant les errements de la politique coloniale.

Il est élu, après la Seconde Guerre mondiale, conseiller général de Fort National sur une liste de la SFIO et donne des contributions à son organe *Fraternité*. Appelé par cooptation, en 1947, à la mission de conseiller de l'Union française, il apporte, en 1948, de brèves conclusions sur son passage dans les rouages de cette institution où il mène un inlassable combat pour la fusion des enseignements européens et indigènes en Algérie, qu'il obtient en 1948 (*Considérations sur le présent et l'avenir de l'Union française*, Publications du centre d'études économiques et sociales de l'Afrique française, Alger).

Connu en Algérie, pour sa dénonciation intransigeante du nationalisme, Mohand Lechani évolue-t-il dans sa vision de la politique coloniale au lendemain du 1^{er} novembre 1954 ? Il est, en décembre 1955, un des signataires de la "Motion des 61", élus indigènes qui rendent leur mandat à l'appel du FLN. Il se retire au Maroc et se rapproche du GPRA. Il meurt, à Alger, le 25 mai 1985.

► R. Gallissot (2006). M. Kaddache (1980).

LOUKIL Younès

Auteur, en 1912, d'une monographie *Mazouna, ancienne capitale du Dahra*, publiée à Alger par l'Imprimerie algérienne.

M

MAALEM (Ali) - MAGNAOUA (Chérif) - MAHBOUB (Ali) - MAHDJOUB (A.) - MAÏZA (Abdelhamid) - MAKACI (Kaddour) - MAMMERI (Mouloud) - MAMOU (Mohamed) - MARGUERITTE TAOS - MEDJAUD (Abdelkader) - MEDJBEUR (Thami) - MENOVAR (Abdelaziz) - MESSALI (Hadj) - MEZIANE (A.) - MEZIANE (Mohamed) - MEZIANE (Noureddine) - M'HAMSADJI (Kaddour) - MICHEL (Serge) - MIMOUNI (Abdelkader) - MOHAMMEDI (Saïd) - MOKRANI-BOUMEZRA (El Ouenoughi) - MONTERA (Mahieddine) - MORSLY (Taïeb) - MOTAWAKIL - MOULOUDJI (Marcel)

MAALEM Ali

Ali Maalem est le fils de Saci Maalem, cafetier et propriétaire de biens, un des chefs de la communauté d'El Milia installée à Batna, principal centre urbain des Aurès, vers la fin du XIX^e siècle. Il poursuit ses études secondaires au lycée Bugeaud d'Alger, au début des années 1930, en qualité d'interne et témoigne d'une réussite exceptionnelle. Il entame des études de droit, à Alger puis à Paris, consacrées par une thèse de doctorat *Colonialisme, trusteeship, indépendance*, publiée en 1946 à Paris par l'éditeur Défense de la France.

De retour en Algérie, il fait partie de l'élite indigène acquise aux thèses de l'administration coloniale. Avocat à Constantine, il est élu bâtonnier de l'ordre du département. Après l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954, il encourage la politique d'intégration, dernière carte d'un système colonial en crise, et se rapproche de Hamza Boubakeur et du groupe d'animateurs de la "troisième voie". Marié à une Française, il choisit à l'indépendance la France. Il meurt, en 1969, dans un accident domestique. L'hypothèse d'un acte criminel avait été avancée par la presse populaire parisienne.

MAGNAOUA Chérif

Professeur d'arabe à Constantine, Chérif Magnaoua publie, en 1929, une étude sur *Le registre du Caïd el Bled de Constantine (1848-1850)* dans le *Recueil des*

MAH

Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine (vol. 59, 1928-1929).

MAHBOUB Ali

Auteur d'une étude sur "Le problème des réformes algériennes : une opinion indigène" publiée, en 1935, dans *Renseignements coloniaux*.

MAHDJOUR A.

Publie une étude sur "Ibn 'Abd al Barr al-Qurtub" dans la *Revue africaine* (n° 99, 1955).

MAÏZA Abdelhamid

Originaire d'El Eulma, professeur au séminaire de Djama' El Kébir à Constantine, Abdelhamid Maïza meurt jeune, en 1926, dans une épidémie de typhus qui décime la population indigène de la cité. Son étude sur "Sidi Guessouma, saint patron des Hachaïchis" est publiée à titre posthume, en 1927, dans le *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*.

MAKACI Kaddour

Né au début des années 1890, Kaddour Makaci suit la formation d'instituteur à l'Ecole normale de Bouzaréa ; il occupe différents postes dans l'Ouest algérien avant de se fixer à Relizane. Il s'attache, dès sa constitution, en 1922, à l'Association des instituteurs d'origine indigène d'Algérie, membre de ses bureaux, coordonnant son activité dans l'Oranie. Il apparaît comme une des plumes les plus acérées de son organe *La Voix des Humbles*, exposant, en plus d'une occasion, son pessimisme devant l'obstination du système colonial à limiter le progrès pour la communauté indigène et dénonçant les ambitions politiques de ses élus, plus attirés par les prébendes que par la défense de leur coreligionnaires.

Dans un opuscule qui lui vaudra de sévères remontrances dans son propre camp, il met en cause *La Faillite de la naturalisation individuelle en Algérie et l'octroi des droits politiques aux musulmans dans le statut personnel* (Imprimerie de l'Aïn Sefra, Mostaganem, 1936). *La Voix des Humbles* en recommandera certes la lecture à ses abonnés, mais sans en présenter de commentaire. *La Voix*

indigène de Rabah Zenati - qui lui fait un meilleur accueil - est plus sensible aux analyses de cet auteur à contresens de la politique coloniale et qui en pointait assez tôt les impasses.

Comme son ami et collègue Mohand Lechani, proche des positions du Front populaire, pendant quelques temps adhérent à la Fédération des Elus musulmans, Kaddour Makaci a été, à sa fondation, en 1937, membre du conseil d'administration du quotidien *Alger républicain*.

L'historien Benjamin Stora rapporte un aspect typique de la démarche républicaine de l'instituteur de Bouzaréa, s'exprimant, en 1939, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, au moment de sa montée en puissance en Europe, sur la question de l'antisémitisme qui divisait déjà les communautés d'Algérie : contre toutes formes d'exclusion, Kaddour Makaci donnait sens à cette rare perspective de tolérance et de partage, à la mesure d'un humanisme généreux.

► B. Stora (2006).

MAMMERI Mouloud

Né le 28 décembre 1917 à Taourirt-Mimoun (faction des Aït-Yenni), Mouloud Mammeri est le fils de l'*amin* du village. Il se rend après ses études primaires à Rabat (Maroc) où il est reçu dans la famille de son oncle, haut fonctionnaire de la maison chérifienne ; il entame dans cette ville des études secondaires au lycée Gouraud, continuées à Alger (lycée Bugeaud), puis terminées à Paris (Louis le Grand) Il a pour professeur de philosophie Jean Grenier qui l'engage dans l'écriture d'un premier essai sur la culture berbère, donné à la revue *Aguedal* (Rabat, 1939). Confirme-t-il dans une étude documentée, publiée par la *Revue africaine* ("Evolution de la poésie kabyle", n° 94, 1950), cette orientation de chercheur universitaire attaché à la culture ancestrale ?

Mouloud Mammeri comptait s'inscrire à l'examen d'entrée à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm. En septembre 1939, il interrompt ses études ; mobilisé et affecté à l'Ecole des Aspirants de Cherchell, il fera, en 1942-1944, les campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne. Contrairement à ce qui a pu être écrit à ce sujet, le présentant comme un planqué de l'arrière, le soldat rappelé sortira profondément bouleversé de la "grande tuerie" :

Le cauchemar dont nous sortions (j'ai été mobilisé comme des dizaines de milliers d'Algériens, comme des millions d'hommes de par le monde) n'était pas de ceux dont on se débarrassait d'une chiquenaude. Toutes les valeurs, les certitudes les plus assurées, les rêves les mieux ancrés avaient volé au vent de la grande tuerie.

MAM

Mammeri, qui avait entrepris des études de lettres à Alger, prépare au moment de sa démobilisation les épreuves du concours du professorat à Paris. Il exerce en Algérie de 1947 à 1957 (Médéa, Ben-Aknoun), date de son repli forcé au Maroc, pendant la Guerre d'Indépendance.

L'œuvre romanesque de Mouloud Mammeri pendant la période coloniale comporte deux titres : *La Colline oubliée* (1952) et *Le Sommeil du Juste* (1955). La critique parisienne trouva-t-elle au jeune romancier de prestigieux devanciers ? Alain-Fournier et son "*Grand Meaulnes*" sont cités pour souligner la puissance d'une écriture neuve. Le premier roman, bien reçu dans les milieux coloniaux, et couronné en 1953 du prix des Quatre Jurys qu'il refuse, lui aura attiré chez ses coreligionnaires de violentes critiques.

Mostefa Lacheraf, soutenu par Mohamed-Chérif Sahli et Mahfoud Kaddache, pourfendra dans un texte fortement polémique ce qu'il croira être les marques d'un régionalisme étroit et l'amour de la "petite patrie". L'avenir proche - la guerre - infléchira cette critique. Mammeri, parlant de ce qu'il connaissait le mieux, son terroir kabyle, recherchait au-delà de cet enracinement le chemin vers l'universel. Dans ses romans, l'appel de la civilisation s'accompagne d'une crise de conscience : que faire quand le doute est là ? C'est cet humanisme inquiet qui transparaît dans "Lettre à un ami français", sa dernière manifestation politique publique avant l'indépendance, publiée, en 1957, dans le numéro spécial d'*Entretiens sur les Lettres et les Arts* (Rodez, Subervie), consacré à l'Algérie. Il y écrit :

"Les hommes qui fleurissent en régime colonial, ce sont les combinards, les traficateurs, les renégats, les élus préfabriqués, les idiots du village, les médiocres, les ambitieux sans envergure, les quémandeurs de bureaux de tabac, les indicateurs de police, les maquereaux tristes, les cœurs tristes. Il ne peut y avoir en régime colonial ni saint, ni héros, pas même le modeste talent, parce que le colonialisme ne libère pas, il contraint ; il n'élève pas, il opprime ; il n'exalte pas, il désespère ou stérilise ; il ne fait pas communier, il divise, il isole, il emmure chaque homme dans une solitude sans espoir."

Connu dans les réseaux algérois du FLN sous le nom de guerre de Si Bouakkaz, recherché par la police coloniale, Mammeri apporte sa contribution à la préparation du dossier que le GPRA présente, en 1958, à la session de l'ONU sur la question algérienne et donne des contributions à la presse clandestine du FLN.

[1962 : M. Mammeri renoue avec l'Algérie à l'indépendance ; il est professeur à l'Université d'Alger, travaillant dans le domaine de la langue, de la littérature et de

l'anthropologie berbères et dirigeant le Centre de recherches en anthropologie, préhistoire et ethnologie (Crape). Il travaille, dès 1963 avec Jean Sénac, à la mise en place de l'institution littéraire, impulsant la création de l'Union des écrivains algériens dont il est, en 1966, le secrétaire général, démissionnant l'année d'après, au sortir d'interminables polémiques alimentées par l'hebdomadaire du FLN *Révolution africaine*, stigmatisant sa tiédeur dans le conflit arabo-israélien, "la Guerre des Six-Jours" (juin 1967). L'hebdomadaire du parti donne la parole à ses lecteurs et les procès essaient : "M. Mammeri est-il Algérien ?" s'interroge gravement une lectrice.

Mammeri prend du recul. Sa production se diversifie (théâtre, nouvelles, contes, scénarii pour le cinéma, textes pour la télévision, traduction et commentaire des *isefra* de Si Mohand, fondation à Paris du Centre d'études et de recherches d'anthropologie méditerranéenne [Ceram] et de la revue *Awal*). L'interdiction par les autorités d'une conférence sur la civilisation berbère qu'il devait donner à l'Université de Tizi-Ouzou donnera le départ, en 1980, au flamboiement du "Printemps berbère", devenu une date importante de l'histoire de l'Algérie indépendante.

Deux romans sont publiés : *L'Opium et le bâton* (1965), à ce jour, le roman de la littérature algérienne le mieux élaboré sur la Guerre d'Indépendance et *La Traversée* (1982), œuvre toujours actuelle qui restitue dans un style somptueux les signes diffus des angoisses qui caractérisent l'époque troublée des années de plomb et de la conscience unique. Un roman était en préparation au moment où il décédait dans un accident de la circulation, le 25 février 1989.]

Œuvres

Romans (tous publiés, à Paris, chez Plon). *La Colline oubliée* (1952), *Le Sommeil du juste* (1955), *L'Opium et le bâton* (rééd. Paris, UGE-10 |18, 1978), *La Traversée* (1982).

Théâtre : *Le Banquet* précédé de *La Mort absurde des Aztèques* (Paris, Librairie académique Perrin), *Le Foehn ou la preuve par neuf* (Paris, Publisud, 1982), *La Cité du soleil* (Alger, Laphomic, 1987).

Contes et nouvelles. *Machaho!* et *Tellem chaho !*, contes berbères de Kabylie (Paris, Bordas, 1980), *Escales* (Paris, La Découverte, 1992 ; rééd., Alger, Bouchène, 1995). *Nouvelles* (publiées dans des revues): "Ameur des arcades et l'ordre" (*La Table ronde*, Paris, n° 72, 1953), "Le Zèbre" (*Preuves*, Paris, N° 76, juin 1957), "La Meute" (*Europe*, Paris, N°567-568, juillet-août 1976), "Le Désert atavique" (*Le Monde*, Paris, 19 août 1981), "Ténéré atavique" (*Autrement*, Paris, n° 5, 1983), "L'Hibiscus" (*Dérives*, Montréal, n° 49, 1985).

Langue, littérature et culture berbères. *Lexique français-touareg*, en collaboration avec J.M. Cortade, Paris, Arts et métiers graphiques, 1967, *Les Isefra, poèmes de Si Mohand Ou M'Hand* (Paris, Maspéro, 1969), *Tajerroumt N'tamazirt* (Grammaire berbère, Paris, Maspéro, 1976), *Poèmes kabyles anciens* (Paris, Maspéro, 1980),

MAM

Amawal Tamazigt-Français et Français-Tamazigt, Imedyazen, Paris, 1980, *L'Ahalli du Gourara* (Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1980), *Inna-yas CCix Muhend* (Cheikh Mohand a dit, Paris, Ceram, 1990).

Essai. *Culture savante et culture vécue* (1938-1988), Tala, Association culturelle et scientifique, 1991.

Entretien. *Entretien avec Tahar Djaout* (Alger, Laphomic, 1987).

Cinéma et télévision. *L'Aube des damnés* (texte ; réalisation : Ahmed Rachedi, 1965), *L'Opium et le bâton (Thala)*, adaptation du roman ; réalisation : Ahmed Rachedi, 1969), *La Colline oubliée* (texte ; réalisation : Abderrahmane Bouguermouh, 1996).

► Malika Kabbas [cor.] (2008). Tassadit Yacine-Titouh (2004). Djamel Eddine Merdaci: "La dernière interview", *Horizons*, mardi 28 février 1989. Tahar Djaout (1987). *Révolution africaine*, n° 232, 233, 234 (juin 1967) : diverses contributions autour de la position de Mammeri sur "la guerre des Six-Jours". Abdallah Mazouni : *Entretien avec Mammeri* dans *Le Jour* (Beyrouth), 27 mai et 3 juin 1966 (reproduit dans *Culture et enseignement en Algérie*, Paris, Maspéro, 1969). François Nourrissier, c.r. de *La Colline oubliée*, La Table ronde (Paris), n° 58, 1953.

MAMOU Mohamed

Interprète judiciaire depuis 1870, diplômé de la Médersa d'Alger, Mohamed Mamou Ben Braham s'oriente tardivement vers des études de grammaire et de poétique arabes pour lesquelles il témoigne d'un intérêt de chercheur aguerri. Il participe au mois d'octobre 1899 au XIV^e congrès des Orientalistes, à Rome, et propose une communication sur *La Répartition des voyelles dans l'arabe vulgaire*. Il a publié auparavant, en 1897 chez Leroux, à Paris, un essai sur *Le pluriel brisé* (d'après les grammairiens arabes).

Les questions fondamentales où s'affirment ses hypothèses concernent la poétique et la description de la métrique arabe ; il leur consacre des études érudites : *Les Cercles métriques, construction artificielle des mètres arabes*, (Leroux, 1902) et *La Métrique arabe* (Leroux, 1907). La réflexion sur le travail de la langue et de la poétique arabes - menée par Mohamed Mamou Ben Braham en dehors des canaux traditionnels de l'université - apparaît, à son époque, singulièrement novatrice.

MARGUERITTE TAOS

Voir : AMROUCHE Marie-Louise.

MEDJAOUD Abdelkader

Sa *Grammaire arabe*, publiée en 1908, chez Fontana, à Alger, contrevient aux recommandations expresses de l'université coloniale de privilégier dans l'enseignement et dans la réalisation d'outils pédagogiques l'arabe parlé littéral au détriment de l'arabe classique.

MEDJBEUR Tami

Né vers 1920 à Orléansville, Tami Medjbeur fait ses études primaires et secondaires dans cette ville, puis à Mascara et Sidi-Bel-Abbès, avant de s'engager dans des études médicales qui le conduiront à Tours, Montpellier et Paris, obtenant des diplômes dans les spécialités de médecine légale et de médecine pénitentiaire. Il exerçait la médecine à Oran lorsqu'il était arrêté sous le chef d'activités terroristes par la police coloniale, le 28 janvier 1956. Il racontera sa détention dans un journal intitulé *Face au mur* (Alger, Sned, 1981). Il publie en 1961, à Paris, son premier roman *Le Fils du fellah*. Ce roman, largement remanié, est réédité à Alger par l'Enal, en 1989, sous le titre *Passion sur les berges du Cheliff*.

[1962 : Publication à compte d'auteur, à Paris, d'un roman *Les Jumeaux du maquis : Guerre d'Algérie* (La Pensée universelle, 1983) présenté par l'auteur comme une histoire véridique. Deux autres romans *Rachid et Habiba* (2003) et *Les Fourbes* (2004) sont publiés à Oran par Dar El Gharb. Tami Medjbeur donne en 1990 à L'Enal, *Les Mémoires d'un médecin légiste*. Il décède, à Oran, le 14 septembre 2005.]

MENOUAR Abdelaziz

Né le 20 septembre 1893 à Alger, assez tôt émigré en France, militant communiste, formé à l'Université des peuples d'Orient de Moscou, Abdelaziz Menouar a connu un itinéraire imprévisible, passant de la position d'élus au comité central du parti, membre influent de la section coloniale du PCF et de la CGTU, pour finir, vers les années 1933-1936, dans un obscur rôle d'agitateur parmi les dockers de Rouen et de Marseille, selon Benjamin Stora.

Un de ses biographes, René Gallissot, note que "sa vie tient du roman difficile à dénouer". Et précisément Abdelaziz Menouar sera le seul Algérien engagé dans les rouages de l'Internationale communiste à rédiger son autobiographie, relatant des choix serrés, ponctuant des époques difficiles qui le feront voyager de l'Algérie vers la France, de la France vers la Russie et l'Amérique, s'associant souvent à d'audacieuses entreprises dont la participation, aux côtés

d'Abdelkader Hadj Ali, au lancement de l'Etoile nord-africaine ne fut pas des moindres.

Cette autobiographie reste inédite, mais Menouar qui contribue, sous le pseudonyme d'Ali, à la presse communiste, aura à cœur de prolonger son action par l'écrit ; on lui doit deux brochures sur *L'Indigénat, code d'esclavage* (s.d.) et sur *Le Travail forcé* (s.d.) ; il rédige dans les années 1930 un factum inédit contre la guerre. Personnage fantasque, suspect sur le tard, certains de ses camarades le tiendront pour un indicateur de la police, il est écarté des instances du parti et du syndicat. Probablement de retour en Algérie, après l'arrivée au pouvoir du Front populaire, il disparaît du champ politique.

► R. Gallissot (2006). B. Stora (1984).

MESSALI [Hadj]

Né à Tlemcen, le 16 mai 1898, dans la famille d'un artisan cordonnier, Ahmed Mesli, mieux connu sous le nom de Messali Hadj, découvre la France, en 1918, à l'occasion de son service militaire. Il va s'y installer et travailler en usine, tout en initiant une formation d'autodidacte, non sans mérites ; il a, assez tôt, l'intuition de la lutte révolutionnaire qui va jalonner son long itinéraire politique. Au début des années 1920, le jeune homme, influencé par le "kémalisme", découvre au contact des communistes français le sens de ses engagements futurs. Son activité politique, de la première ENA (1926) au MNA (1954), en passant par le PPA (1937) et le MTLD (1946), sera suffisamment marquée de continuelles ruptures qui sont autant de nouveaux départs.

L'homme, au charisme foudroyant, grandi par les infortunes politiques répétées, des interdictions de séjours aux assignation à résidence, des travaux forcés à la prison, saura-t-il subjuguier les foules par un comportement souvent spectaculaire et un discours indépendantiste assez appuyé, comme ce sera le cas au stade d'Alger, le 2 août 1936, et par la suite dans les centres les plus reculés du pays où se forge la figure tutélaire du *zaïm* ? Messali Hadj saura-t-il jouer de cette aura populaire, assez forte pour tourner au mythe, et l'utiliser contre ses adversaires dans les partis qu'il a créés ? Il le fera, jusqu'à l'usure qui devient irrémédiable, en 1952, au lendemain des affrontements entre ses partisans et les "centralistes" d'un MTLD au bord de l'implosion.

Le grand homme politique aura raté le seul et décisif combat qui a germé en ses jeunes années, celui de l'indépendance nationale, que lui ravira son adversaire, le FLN, triomphant de son MNA (créé en décembre 1954) au cours d'une sanglante

guerre et le poussant à un exil définitif. Dans l'Etat indépendant, le FLN expurge son nom de l'histoire du mouvement national. Si l'œuvre des historiens a tiré son parcours de l'oubli, Messali Hadj reste longtemps encore après sa mort, en juin 1974, absent de la mémoire collective algérienne.

Messali Hadj a donné plusieurs contributions aux journaux et prononcé en maintes occasions de remarquables discours qui n'ont pas été réunis en volume. En 1948, il publie à compte d'auteur à Paris, chez l'Imprimerie du Château d'eau, une brochure intitulée *Le Problème algérien. Appel aux Nations unies* qui est à l'origine de la "crise berbériste". En fait, une brève - et pour beaucoup de ses compagnons - discutable étape dans une vie politique et dans un discours formé aux solides convictions d'un avenir de liberté. Il entreprend tardivement, à partir des années 1970, d'écrire ses *Mémoires* (Paris, Lattès, 1982), édités à titre posthume.

► *Réflexions : Messali Hadj, 1898-1998, Parcours et témoignages*, mai 1998, Alger, Casbah éditions. B. Stora (1987).

MEZIANE A.

Auteur d'une étude sur "Ibn Hamîs, poète tlemcénien du XIII^e siècle", publiée dans la *Revue africaine* (n° 79, 1936).

MEZIANE Mohamed

Professeur à la Médersa de Tlemcen, Mohamed Meziane fait partie avec les Algériens Hamdane Ben Ali, Mohamed Biraz et Salah Cherif du Comité algéro-tunisien, dirigé par l'ancien cadî de Tunis Mohamed Bach Hamba, qui prend l'initiative d'un *Mémoire adressé au Congrès de la paix*, réuni à Versailles, le 18 janvier 1919, revendiquant des droits politiques pour les peuples sous domination française de Tunisie et d'Algérie.

MEZIANE Nouredine

Militant du FLN, arrêté par la police coloniale en 1958, Nouredine Méziane publie en 1960, aux éditions Seuil, à Paris, *Un Algérien raconte*, un récit-témoignage sur son éveil à une conscience patriotique aussi vive que neuve. L'itinéraire personnel de cet ancien fonctionnaire subalterne de l'administration coloniale est marqué de profondes désillusions sur une France généreuse, idéalisée, qui se révèle cruellement dans son injustice et dans sa barbarie.

M'HAMSADJI Kaddour

Né le 8 août 1933 à Aumale, Kaddour M'hamsadji entre à l'école Crabé et passe une enfance merveilleuse dans la proximité et la magie des lieux de l'Ahmar Khedou, de la Pépinière et de Guelta Zerga. Il quittera toutefois assez tôt sa ville natale pour poursuivre ses études à Boufarik et Alger. Jeune normalien, il publie des nouvelles et récits dans les revues littéraires algéroises. Un de ses premiers poèmes "Oui, Algérie" est repris par Denise Barrat dans l'anthologie poétique *Espoir et parole* (op. cit.). Il se fait connaître en 1959 par une pièce de théâtre *La Dévoilée*, éditée par Jean Subervie, à Rodez, avec une préface d'Emmanuel Roblès. Deux autres pièces sont diffusées, à la même période, sur les ondes de Radio Alger (*L'Orgueil du mâle* et *Les Vipères*).

Le Silence des cendres, écrit pendant la Guerre d'Indépendance, paraît en 1963 chez Subervie. Dans ce roman - adapté au cinéma, en 1975, par le réalisateur Youcef Sahraoui - l'auteur fait dire à un de ses personnages : "Mais qu'à cela ne tienne, nous aurons notre drapeau, et c'est cela qui est important" ; mais après la paix, il faudra reconstruire, et pour y arriver "que de choses à détruire". Position qui ne manquait ni de courage ni de bon sens à l'époque.

[1962 : A l'indépendance, Kaddour M'hamsadji compte, en 1963, parmi les membres fondateurs de l'UEA. Il se consacre à l'enseignement, occupant diverses fonctions d'inspecteur de l'enseignement, puis de directeur du Centre national de formation à distance (CNEG). Il publie chez Subervie, le recueil de poèmes *Oui, Algérie* (1965), et chez la Sned, à Alger, *Le Coq du bûcheron* (conte, 1967) et *Fleurs de Novembre* (nouvelles, 1969). Il donne à l'Enal (Alger) un conte en langue arabe *La fille, le cheval et le colon* (1984) et une relation de voyage *Aller à Arafat, note de pèlerinage* (1986). Après un long silence, il revient au roman avec *Le rêve derrière soi* (Alger, Casbah éditions, 2000).

Dans un tout autre registre, Kaddour M'hamsadji, qui a fait paraître *Le Jeu de la Boqâla* (Sned, 1969), propose des études didactiques (*L'allusion faite à ma voisine*, 1991 ; *Comment concevoir une émission éducative*, 1994) et historiques (*Jeunesse de Abd El Kader*, 2004 ; *Sultan Djazaïr*, 2005) à l'OPU (Alger) et entame, chez cet éditeur, une vaste et érudite évocation de la Casbah d'Alger (*El Qaçba, zaman, La Casbah d'autrefois* : 1. *Histoire*, 2007 ; 2. *Traditions*, 2009).

Pionnier de la presse culturelle en Algérie, collaborant à *El Moudjahid culturel* dans les années 1970-1980, M'hamsadji signe, depuis 2000, une chronique littéraire dans le quotidien *L'Expression* (Alger).]

En 2008, le monde des lettres algériennes rend hommage aux cinquante années d'écriture littéraire de Kaddour M'hamsadji. L'auteur porte une œuvre féconde, aux versants multiples, du théâtre au roman, de la poésie au conte, de la recherche

didactique à l'essai historique, qui reste l'exemple probant de cette littérature algérienne de langue française *intra-muros* dont le développement a suivi les difficiles mutations du pays.

MICHEL Serge

Lucien Douchet, né à Saint-Denis (France), en 1922, se fait connaître dans les milieux politiques algériens sous le nom de Serge Michel au début des années 1950. Personnage atypique, dialoguant avec le poète Henri Michaux, il choisit de célébrer dans le nom qu'il s'est donné deux figures de la révolution Louise Michel et Serge Victor. Dès son arrivée dans la colonie, il milite à l'UDMA et travaille comme reporter dans son organe *La République algérienne*. A Alger, il rencontre Kateb Yacine, mais il est surtout dans la proximité des frères Ali et Ahmed Boumendjel et d'Ahmed Francis. Au lendemain de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954, il rejoint le FLN qui lui confie diverses missions au Maghreb et en Afrique noire. Il est, en 1960, envoyé au Congo où il organise le bureau de presse du premier ministre Patrice Lumumba ; il assiste, en 1961, à la crise congolaise qui se solde par le coup d'Etat de Moïse Tschombé et l'assassinat de Lumumba. Il rapporte de cet événement tragique un récit *Uhuru Lumumba* (Paris, Julliard, 1962). De retour à Tunis, il se rend à Prague, à la demande du GPRA, pour préparer la création de l'agence Algérie presse service (APS).

[1962 : Serge Michel obtient, à l'indépendance, la nationalité algérienne et participe à Alger à la formation de journalistes ; il suit aussi le lancement de nouveaux titres de presse dont *Ech Chaâb*, en 1962, et l'éphémère *Alger, ce soir*, aux côtés de Mohamed Boudia, en 1964. Il est un élément central de l'Alger révolutionnaire des années 1960-1970, capitale des mouvements de libération du tiers-monde, accueillant de nombreux visiteurs, comme Che Guevara, le Mozambicain Agostino Neto, ou les réalisateurs italiens, en tournage, Luchino Visconti et Gillo Pontecorvo. Dans le contexte politique des années 1980-1990, qui marque l'avènement du réalisme politique du régime de Chadli Bendjedid, il prend du recul et séjourne souvent en France pour des soins médicaux. Il publie, en 1982, *Nour le voilé* (Seuil, Paris), un récit autobiographique. Il meurt le 24 juin 1997, des suites de troubles respiratoires, au centre de pneumologie de Chevilly-Larue (Val-de-Marne). Son parcours exceptionnel dans la lutte de libération nationale lui vaut des funérailles nationales, à Alger.]

► Marie-Joëlle Rupp (2007). Bachir Aggour : "Serge Michel, un idéaliste dans l'action", *Le Soir d'Algérie*, 12 avril 2007.

MIMOUNI Abdelkader

Libraire à Alger, fondateur des éditions En Nahda, très actives dans les années 1940, Abdelkader Mimouni a su capter les nouvelles ressources d'une pensée politique et philosophique nationale en gestation. Le groupe d'auteurs d'En Nahda comptera Malek Bennabi, Abdelaziz Khaldi, Mohamed-Chérif Sahli. Leurs œuvres marquent la nécessaire rupture d'avec une Algérie coloniale qui pouvait ne plus être une fatalité. Mimouni en avait l'intuition qui accueillait la contribution célébrant l'Emir Abdelkader d'un tout jeune auteur de dix-sept ans, Kateb Yacine. Sa tentative, vers la fin des années 1940, d'éditer *Idris* d'El Hammami sera contrariée par l'interdiction des autorités coloniales qui frappait la circulation de cette œuvre en Algérie. Mimouni en fera lire à Alger le manuscrit à ses amis et Ahmed Taleb en donnera un extrait dans *Le Jeune Musulman* (n° 12, 2 janvier 1953).

Membre du bureau d'Alger des AML, plus marqué politiquement du côté de l'UDMA, Mimouni publie, en 1946, dans sa maison d'édition *Le Manifeste algérien dans la presse française*, une recension d'articles de la presse parisienne sur le texte doctrinal de Ferhat Abbas, qui marquait un tournant décisif dans la politique indigène de la période. Il fait partie, en 1950, du comité directeur de la revue *Consciences algériennes* du professeur André Mandouze. Le travail d'éditeur de Mimouni représente un aspect déterminant du renouveau culturel et politique de l'Algérie des années 1940.

MOHAMMEDI Saïd

Né le 27 décembre 1912 à Fort-National (Grande Kabylie), Saïd Mohammedi ("Si Nacer", pendant la Guerre d'Indépendance) s'engage à vingt ans dans l'armée française qu'il déserte pour entrer dans les rangs de l'Abwehr, au début de la Seconde Guerre mondiale.

Propagandiste nazi, envoyé en mission en Algérie, il est arrêté derrière la frontière tunisienne et emprisonné au pénitencier de Lambèze (Batna) jusqu'en 1946. Il monte, à cette période, au maquis kabyle tenu par Krim Belkacem et, après le 1^{er} novembre 1954, il prend la tête pendant une brève période de la wilaya 3, en 1957. C'est lui qui intime l'ordre à ses troupes de punir sévèrement, le 29 mai 1957, les 301 habitants de sexe masculin du hameau Kasba, dans le douar Béni Ilmane, soupçonnés de ralliement au MNA de Messali Hadj et sauvagement massacrés ("Affaire Melouza"). Peu de temps après cette action de représailles, vivement critiquée et exploitée par la propagande coloniale, il est promu responsable du Comité opérationnel militaire de la "partie orientale" de l'Algérie, créé, en 1958, par Belkacem, Boussouf et Ben Tobbal.

Il entre, en 1960, au GPRA et figure dans cette instance un relais de Krim Belkacem. Il saura faire le "bon choix", en 1962, au moment de la guerre larvée entre l'EMG de l'ALN du colonel Boumediene et le GPRA de Ben Youcef Ben Khedda, en s'alliant au premier.

Formé dans une *zawiya*, Saïd Mohammedi s'était fait le censeur rigide de la bonne observance du culte pendant son commandement de la wilaya 3, réprimant durement les manquements à la prière et au jeûne du ramadan. Il était attendu du côté de la glose de l'islam et de ses prolongements politiques, publiant au Caire, en 1960, *L'Islam porte en lui le socialisme*, ouvrage didactique, opposant les valeurs de l'islam aux tendances marxistes de certains éléments en vue de l'appareil du FLN.

[1962 : A l'indépendance, il est vice-président du conseil et ministre des Anciens moudjahidine dans les premiers gouvernements d'Ahmed Ben Bella. Il défend, dès 1963, l'idée que l'Algérie, libérée par l'islam et le *djihad*, puisse leur tourner le dos et manifeste un prosélytisme religieux assez marqué dans le contexte idéologique de l'époque. Après un retrait volontaire de la politique, il réapparaît, en 1989, comme un des fondateurs du Front islamique du salut, membre de sa direction ; il appuie, en 1991, la création de la branche militaire (Armée islamique du salut) du parti dissous par décision de justice, en 1992. Il meurt en 1994.

► Abdellali Merdaci (2008). G. Meynier (2004). M. Ouyahia : "Réhabilitation de la mémoire de Mohammedi Saïd. Histoire d'un parcours controversé". *Le Soir d'Algérie*, 5 décembre 2004.

MOKRANI BOUMEZRAQ El Ouenoughi

Officier indigène de l'armée coloniale, El Ouenoughi Mokrani Boumzraq polémique avec l'officier déserteur Rabah Boukabouya (signant Hadj Abdallah), à la suite de la publication de sa brochure sur *L'Islam dans l'armée française* (1915).

L'Islam dans l'armée française. Réplique à des mensonges (s.d., 1916 ?), écrit en collaboration avec Abderrahmane Katranji, veut témoigner de la fidélité des militaires indigènes, soldats et officiers, envers la France et de leur rejet de la propagande de l'Axe Berlin-Istanbul. Mokrani, s'élève contre les accusations de Boukabouya relatives au statut des soldats indigènes du corps des Tirailleurs, mettant en cause leur condition de vie militaire (restriction à l'accès aux grades supérieurs, absence de liberté de pratiquer le culte musulman, surveillance policière sur le front).

MONTERA Mahieddine

Fils d'un captif des corsaires turcs de la Régence d'Alger, élevé dans la maison du dey, puis recueilli par l'épouse de l'émir Abdelkader, converti par ses parents adoptifs à la religion musulmane et bénéficiant, grâce à la mansuétude des chefs de l'armée française de conquête, d'une situation d'officier dans le corps des spahis, Mahieddine Montera naît le 30 janvier 1874 à Mascara où sa famille occupe une position privilégiée. Après des études de droit, il travaille dans l'administration, puis prend une charge d'avocat dans sa ville natale où il est élu aux conseils municipal et général. Il publie, en 1931 chez Soubiron à Alger, *Le Frisson de la chair*, une pièce de théâtre, suivie d'un recueil de récits de tradition.

MORSLY Taïeb

Né en 1856 à Tlemcen dans la famille d'un officier des Spahis, Taïeb Morsly, tout frais émoulu de la Faculté de médecine, fait partie à titre de volontaire, au début des années 1880, d'une mission médicale du gouvernement français dépêchée aux Lieux Saints pour combattre l'épidémie de choléra. Il accomplit à cette occasion les rites du *hadj*.

De retour en Algérie, il s'arrête, en 1885, à Constantine qui l'adopte et lui donne un rôle politique de premier plan. En 1891, lors de la tournée en Algérie de la Commission des XVIII du sénat français, dirigée par Jules Ferry, ses membres sont attirés par la prestance d'un conseiller portant col cassé et frac, parlant aisément la langue de Voltaire et se présentant volontiers comme le porte-parole des Indigènes au nom desquels il entendait témoigner devant les représentants du peuple français. Il rédige à cette occasion le *Mémoire des conseillers municipaux et notables musulmans* (Constantine, Marle, 1891) qui est une dénonciation ferme du colonialisme français, qui dépouille et relègue dans la désespérance ses coreligionnaires.

Taïeb Morsly est conseiller municipal de Constantine et médecin à l'Infirmierie spéciale de la cité, réservée aux *meskines*, tout en assurant à la Médersa de Constantine des cours d'hygiène et de prévention. Comme son confrère, le docteur Mohamed Nekkach, à Nédroma, Morsly milite à Constantine pour une totale gratuité de soins et de médicaments pour les Indigènes pauvres et se fait le précurseur d'une médecine sociale que saura continuer, dans les années 1910-1920, le docteur Moussa Benchenouf.

Bien que sincèrement attaché à la France, Morsly, qui fait partie des premiers Indigènes naturalisés de la cité, n'est pas apprécié par les politiciens colonistes du premier collège pour son franc-parler et ses revendications toujours

virulentes. Ses démêlés avec l'administration furent-ils infinis, pour lui valoir de continuelles vexations, provoquant même la compassion, en 1910, du député-maire coloniste de Constantine Emile Morinaud, en cette année où il fut empêché par le préfet du département d'accéder aux délégations financières, puis relevé de son poste de médecin à l'Infirmierie spéciale ?

Taïeb Morsly fonde et préside - de 1894 à son installation à Alger et à son retrait définitif de la politique, en 1924 - l'Association des Indigènes naturalisés. C'est de ce seul lieu qu'il entendra s'exprimer dans ses dernières années constantinoises. Il était officier du Nicham Iftikhar (1885) et titulaire des palmes d'officier d'académie (1902).

Sa *Contribution à la question indigène en Algérie* publiée, en 1893 à Constantine, chez Marle et Biron, ne remet pas en cause la présence française en Algérie, soulignant selon sa formule devenue célèbre la fin des hostilités "entre le Croissant et le shako". Mais l'auteur, cédant aux conventions de l'époque et à la censure coloniale, ne doit-il pas s'abriter derrière les valeurs de la République pour demander plus de justice et de bien être pour ses coreligionnaires ?

MOTAWAKIL

Voir : TAZEROUT Mohand

MOULOUDJI Marcel

Fils d'un ouvrier algérien émigré, originaire de Sidi Aïch (Petite Kabylie), et d'une Bretonne, Marcel Mouloudji naît à Paris, le 16 septembre 1922. Sa première intégration sociale, il la doit au PCF - où était affilié son père - qui le reçoit dans son association de jeunes "Les Faucons rouges". C'est dans le milieu ouvrier qu'il rencontre les personnalités artistiques qui guident ses débuts dans le monde du spectacle, les animateurs du Groupe "Octobre", mais aussi Serge Atkine, Jean-Louis Barrault et Roger Blin. Gosse des rues, poussant volontiers la chansonnette, il est attiré par le cinéma, y faisant une longue carrière depuis *Les Disparus de Saint-Agil* (1938) de Christian Jacque.

Chanteur dans les années 1950, il interprète, souvent sur ses propres musiques, des textes de Jacques Prévert et de Boris Vian, maintenant toujours vivace son engagement sur le front social et bravant la censure. A vingt ans, en 1941, il publie *Enrico* (rééd. Paris, Gallimard, 1998), un ouvrage autobiographique couronné par le Prix de la Pléiade, à la libération. D'autres textes suivent dans les années 1960-1970 (*Complainte Mouloudji*, 1976 ; *Le Petit invité*, 1989 ;

MOU

La Fleur de l'âge, 1991), résumant le parcours d'un artiste - à la carrière chaotique, souvent en butte aux tracasseries des barons du *show-biz* - qui n'a rien renié de ses origines populaires dans le Paris des années 1930 et de l'occupation allemande. Il meurt, à Neuilly-sur-Seine, le 14 juin 1994.

N

NAROUN (Amar) - NEHLIL - NOUAHED (Amar) - NOUREDDINE (Abdelkader)

NAROUN Amar

Né en 1908, à Beni Yenni (Grande Kabylie) dans la famille d'un instituteur formé à Avignon et naturalisé français, Amar Naroun, étudiant en droit et en sciences politiques, intègre le syndicalisme estudiantin musulman de Paris au tournant des années 1920-1930. Il préside l'AEMAN pendant l'année universitaire 1931-1932, avant d'en être exclu au même titre que les étudiants naturalisés ; il crée et anime une association d'étudiants algériens naturalisés français et fait partie du Comité d'organisation des Nord-africains de Paris du professeur Ahmed Balloul.

Il se lance dans le journalisme et crée *Le Rappel*, une feuille hebdomadaire qui rassemble ses amis naturalisés et dont il reste le premier rédacteur, bataillant contre l'officine coloniale de la rue Lecomte, à Paris, structure policière chargée de la surveillance des musulmans et principalement des émigrés d'Algérie. Il se rapproche, pendant la Seconde Guerre mondiale des services de la propagande nazie dans Paris occupé, mais il est difficile de dire quel rôle précis il y a tenu.

A son retour en Algérie, à la fin de la guerre, Naroun est proche des milieux de l'administration coloniale ; il continue sa carrière de journaliste et se fait élire député de Constantine, en 1952. Gardant de l'estime et de l'amitié pour Abbas qu'il a connu à Paris, il publie un portrait du premier président du GPRA, sous le titre *Ferhat Abbas ou les chemins de la souveraineté* (Paris, Denoël, 1961).

Choisissant de rester en France après l'indépendance, il collabore avec le Maréchal Juin à une *Histoire parallèle de la France et de l'Algérie* (Paris, Librairie académique Perrin, 1963).

► S. Sellam (2006). G. Pervillé (1984).

NEH

NEHLIL

Le nom de ce chercheur apparaît au début du XX^e siècle, signant des travaux dans les domaines de la linguistique (*Etude sur le dialecte de Ghat*, Paris, Leroux, 1909) et de l'ethnologie ("Notice sur la zaouia de Zegzel et ses ramifications", *Revue africaine*, n° 53, 1909 ; "Notice sur les tribus de la région de Debdou", *Bulletin de la Société de géographie d'Alger*, 1911).

NOUAHED Amar

Professeur de langue arabe dans les années 1930, il publie une *Méthode d'arabe pratique à l'usage des officiers et sous-officiers français servant dans les troupes indigènes nord-africaines* (Niort, 1938 ; préface du maréchal Franchet d'Esperay) privilégiant l'apprentissage de l'arabe parlé au détriment de la langue scripturaire.

NOUREDDINE Abdelkader

Professeur d'arabe à la Médersa d'Alger, Nouredine Abdelkader procède, en 1932, à la mise à jour de l'important *Dictionnaire français-arabe de la langue parlée* créé, en 1882, par Belqacem Ben Sedira. Il réalise plusieurs traductions d'œuvres poétiques arabes en collaboration avec Henri Jahier (*Le Jardin de la consolation* d'Ibn El Djabbar Al Figuigui, *Le Poème de la médecine* d'Ibn Sina, Paris, *Anthologie des textes poétiques attribués à Avicenne*). Il a été, dans les années 1920-1930, un collaborateur régulier de *La Voix des Humbles*.

O

OUARY (Malek) - OUDIANE (S.) - OULD AOUDIA (Bernard) - OULD CADI (Ahmed) - OULD CHEIKH (Mohammed) - OULHACI (Abdelkader) - OUSSEDIK (Mourad) - OUZEGANE (Amar)

OUARY Malek

Né le 27 janvier 1916 à Ighil Ali (Petite Kabylie), dans une famille chrétienne alliée aux Amrouche, Malek Ouary a fait des études secondaires et supérieures à Alger. Après avoir pratiqué le journalisme à Radio Alger dans les années 1950, il continue sa carrière en France où il décide de s'installer après l'indépendance. Il débute dans la littérature par la traduction en langue française de *Chants du folklore kabyle* (1946 ; 1947), publiant ensuite un essai sur l'émigration algérienne en France (*Par les chemins d'émigration*, suivi du *Collier d'épreuves*, textes adaptés de la tradition orale berbère, Alger, SAP, 1955) et un roman *Le Grain dans la meule* (Paris, Buchet-Chastel, 1956 ; rééd., Paris, Bouchène, 2000). Ecrivain réaliste, Malek Ouary a conçu la clarté de l'expression comme règle cardinale de ses productions littéraires, marquant le souci d'être accessible au public le plus large, et ne cachant pas sa méfiance envers les minorités esthétiques comme celle du "nouveau roman".

La position de Malek Ouary dans le champ littéraire algérien des années 1950 paraît indiscernable. Sa production principale, en dehors de l'enquête sur l'émigration, est résolument tournée vers le passé et vers la tradition populaire. Son roman *Le Grain dans la meule*, écrit et publié pendant les premiers mois de la guerre d'indépendance, contourne les difficultés du présent pour se situer dans une société volontairement hors de l'histoire.

[1962 : Malek Ouary, profondément attaché à la tradition ancestrale, publie un nouveau recueil de traductions de *Poèmes et Chants de Kabylie* (Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1972), un roman tardif sur la guerre de libération nationale *La Montagne aux chacals* (Paris, Garnier, 1981) et un autre sur le thème de

ODU

l'assimilation contrariée *La robe kabyle de Baya* (Paris, Bouchène, 2000). Il meurt le 22 décembre 2001]

► Entretien dans *El Moudjahid*, 14-15 janvier 1968.

ODIANE S.

S. Oudiane signe, en 1926, un recueil de poèmes *Chants de la caravane*, édité à Paris, par les Editions d'Art Henri Piazza dans la collection "Ex Oriente Lux ", avec des illustrations de Mohamed Racim. L'auteur se situe dans une tradition orientale avec ses belles almées aux bracelets d'argent fin, tintant dans la nuit du bivouac.

OULD AOUDIA Bernard

Appartenant à une famille évangélisée de Grande Kabylie, Bernard Ould Aouadia est mobilisé en France dans les premiers mois de la Seconde Guerre mondiale dans le corps de la 9^e compagnie des Zouaves d'Algérie. Il en a rapporté ses souvenirs dans *La 9 du 9, récit de la guerre 1939-1940* (Alger, Carbonel, 1942) qui reste dans le ton à la fois aigre-doux des témoignages sur "la drôle de guerre".

OULD CADI Ahmed

Ahmed Ould Cadi était bachagha de Frenda et occupait une position de prépondérant dans la population indigène de l'Oranie. Il rédige, en 1865, un *Mémoire contre les héritiers de M. Saloman Serfati de Mostaganem*, imprimé par Perrin, à Oran, modèle d'une féodalité procédurière, assez tôt engagée dans les nouvelles tractations commerciales que suscite la colonisation.

OULD CHEIKH Mohammed

Fils de grande tente, Mohammed Ould Cheikh, né le 23 février 1906 à Colomb-Béchar, appartient à la famille de l'agha Ben Abdellah, proche de l'administration coloniale. Il reçoit une formation scolaire dans sa ville natale, puis au lycée d'Oran. Mais ses études secondaires sont interrompues par la maladie. Il retourne dans sa famille et suit des cures thermales à Bou-Hanifia et Vichy. Le publiciste El Boudali Safir qui l'a rencontré à cette époque, à Oran, portraiture un jeune homme timide en pantalon bouffant.

Ould Cheikh publie quelques poèmes dans la revue *Oran* d'Albert Cazes et fait paraître, chez l'éditeur oranais Fouque, le recueil *Chants pour Yasmine* (1930). Il écrit une pièce de théâtre, *Le Samson algérien* (1937, inédite), adaptée en arabe dialectal par Mahieddine Bachetarzi, qui ouvre en 1947 la saison du théâtre arabe de l'Opéra d'Alger, mais dont la représentation sera interdite par l'administration coloniale dans l'Ouest du pays.

Le roman *Myriem dans les palmes* (Oran, Plaza, 1936) est dédié aux "pionniers du rapprochement franco-musulman", en cette année du premier Congrès musulman. Mohammed Ould Cheikh meurt d'une phthisie le 30 janvier 1938. Un autre roman annoncé *La Vierge du douar* reste inédit.

Le nom et l'œuvre de Mohammed Ould Cheikh sont mieux connus depuis la publication des travaux de l'universitaire Ahmed Lanasri qui réunit et édite, en 1988, une partie de ses créations sous le titre *Poèmes et autres écrits de Mohammed Ould Cheikh* (Alger, OPU). Météore de la littérature algérienne de langue française de l'entre-deux-guerres, Ould Cheikh apparaît à son époque comme un auteur préoccupé par les compétitions de légitimité que pouvaient autoriser la littérature. Sa recherche continue de cautions dans les champs littéraires colonial et parisien désigne une perception très moderne de ce que pouvaient être les enjeux institutionnels de l'écriture littéraire.

► Abdellali Merdaci (2006a,b). Ahmed Lanasri (1986, 1995). Dalila Guechi : "Un contexte contraignant", *Révolution africaine*, 13 septembre 1985. El Boudali Safir : "Un poète algérien de langue française", *Algéria*, n° 31, mars-avril 1931.

OULHACI Abdelkader

Abdelkader Oulhaci est au Maroc pendant la période de la Guerre d'Indépendance. Il y mène une vie d'errance et de bohème. Auteur d'un court roman à thème marocain *Marié* (Paris, Le Scorpion, 1960, suivi d'une pièce en un acte *Les Malades*). Il publie ensuite, chez le même éditeur, deux autres romans : *L'Equivoque* (1963) et *Les Justiciables* (1964).

OUSSEDIK Mourad

Avocat au barreau de Paris, Mourad Oussedik (1926-2005) fait partie du collectif de défenseurs du FLN pendant la Guerre d'Indépendance (1954-1962). Il participe dans ce cadre, avec Abdessamad Benabdallah et Jacques Vergès, à l'écriture de l'ouvrage collectif *Nuremberg pour l'Algérie* (1961), publié par

l'éditeur François Maspéro dans la collection "Libertés...". Il cosigne avec Mark de Kock, Serge Moureaux et André Marchis *Les extraditions d'Algériens ou le chemin de la guillotine*, en 1962, aux éditions Serge Moureaux, à Paris.

Défenseur avec Jacques Vergès des membres du réseau Jeanson, il introduit le paramètre politique dans le traitement de l'affaire par le tribunal de Paris. A l'indépendance, Mourad Oussedik continue à exercer auprès du barreau de Paris.

OUZEGANE Amar

Né le 7 mars 1910 à Alger, Amar Ouzegane a grandi avec le lancinant souvenir d'une famille dépouillée après l'insurrection de Grande Kabylie de 1871. Ce sentiment d'injustice que représente pour lui la présence française en Algérie a été très fort dans tous ses engagements, aux Jeunesses communistes, dès le début des années 1930, ensuite au PCA, de 1936 à 1948, enfin au FLN, au lendemain de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954.

Protégé par André Ferrat, cacique du PCF, il est promu à de hautes responsabilités dans la section algérienne du PCF et ensuite au PCA, assurant la rédaction en chef de *La Lutte sociale* ; il est délégué au VII^e Congrès du Komintern, député et premier secrétaire du PCA, en 1945, avant d'en être écarté définitivement pour "nationalisme". En vérité, Amar Ouzegane avait son franc-parler qui lui attirait l'inimitié de bon nombre de ses camarades ; son évolution dans l'analyse de la question coloniale le conduisait naturellement à poser et à rechercher une solution dans le renversement des équilibres politiques qui se construisaient à l'intérieur même de la colonie. Il s'éloignait ainsi des objectifs internationalistes des dirigeants communistes en France et en Algérie.

Ouzegane se place, au début des années 1950, dans le sillage de l'association des Oulémas musulmans d'Algérie ; il collabore au "*Jeune Musulman*", l'organe des jeunes de l'association, marquant un impressionnant retour dans la spiritualité musulmane. Pendant la Guerre d'Indépendance, il retourne à la base du FLN ; il est arrêté et emprisonné au début de l'année 1958.

Ouzegane a publié "Notes sur la situation politique en Algérie" (*Cahiers du Communisme*, janvier 1946) et deux ouvrages informés par son exceptionnel parcours militant (*Le Parti communiste au service des populations algériennes*, Alger, éditions Liberté, s.d., 1946 ? ; *Le Meilleur combat*, Paris, Julliard, 1962).

[1962 : Membre du comité central du FLN, Amar Ouzegane occupe différentes fonctions ministérielles dans les gouvernements formés par Ahmed Ben Bella entre 1962 et 1964. Il est nommé directeur de *Révolution africaine*, organe du FLN,

le 1^{er} septembre 1964. Relevé de ses fonctions par le colonel Boumediene après le coup d'Etat du 19 juin 1965, il se retire totalement de la politique. Il meurt le 5 mars 1981.]

Q

QADI (Mohamed)

QADI Mohamed

Critique littéraire, Mohamed Qadi est l'auteur d'un essai sur *Le Trésor caché de la poésie populaire* (trad. fran., Alger, 1928).

R

RACIM (Mohamed) - RAHMANI (Abdelkader) - RAHMANI (Slimane) - RHAÏS (Roland)

RACIM Mohamed

Né le 24 juin 1896 à Alger, Mohamed Racim, peintre, enlumineur et miniaturiste collabore, dans les années 1910, aux éditions Henri Piazza, à Paris, et signe les enluminures des *Mille et une nuits* et de plusieurs ouvrages de Dinet et Ben Ibrahim. Il est consacré, en 1924, par la Médaille des Orientalistes et en 1933 par le Grand prix artistique de l'Algérie. Artiste talentueux, au style compassé, il publie, en 1960, en collaboration avec Georges Marçais, *La Vie musulmane d'hier* (Paris, Arts et métiers graphiques). Officier de la Légion d'honneur, ses choix politiques devaient s'écarter de ceux de son frère Omar (1884-1959), fervent nationaliste.

Après 1962, l'Etat algérien récupère l'artiste et son œuvre. *La Vie musulmane d'hier*, présentée par Sid-Ahmed Baghli, bénéficie d'une réédition officielle, en 1970, sous les auspices du ministère de la culture et de l'information. Mohamed Racim et son épouse sont assassinés par des voyous, le 30 mars 1975, dans leur appartement d'Alger.

► Mansour Abrous (2002).

RAHMANI Abdelkader

Fils de l'ethnologue Slimane Rahmani, engagé dans l'armée française pendant la Guerre d'Indépendance, le capitaine Abdelkader Rahmani prend la tête d'un groupe de cinquante-deux officiers musulmans - appartenant à tous les corps de l'institution militaire - qui adressent, au mois de septembre 1957, une pétition au président de la république française René Coty dans laquelle ils expriment leur

inconfort moral face à une guerre coloniale qui les coupait de leurs coreligionnaires. Les cinquante-deux officiers démissionnaires, dont cinquante rallient l'ALN sous l'étiquette de "DAF" (démissionnaires de l'Armée française), expliquaient ainsi leur décision : "Il ne nous est plus possible, par notre présence au sein de l'armée française, de continuer à cautionner une politique qui fait la ruine de l'Algérie, notre patrie, et la honte de la France".

Le capitaine Rahmani publie, en 1959, au Seuil à Paris, *L'Affaire des officiers algériens*. Les défections d'officiers musulmans de l'armée française étaient connues en France et en Algérie pour faire question. Il expose la difficulté du soldat indigène de métier face aux dérives d'une guerre sans honneur et rapporte dans son ouvrage un témoignage direct sur les péripéties sanglantes qui ont suivi le 8 mai 1945 dans la localité de Kherrata. Les exactions de l'armée française, d'une violence inhumaine, sont pour la première fois crûment exposées. Cette blessure des terrifiantes journées de mai 1945, jamais refermée, pèsera dans la maturation de l'officier confronté à la guerre. L'auteur, qui appelle publiquement dans son ouvrage à une prise de conscience des éléments indigènes de l'armée française, est un des rares "DAF" qui n'intègre pas les rangs de l'ALN.

► Gilbert Meynier (2004).

RAHMANI Slimane

Né en 1893 à Cap Aokas (Bougie), Slimane Rahmani réussit le concours de l'Ecole normale de Bouzaréa et exerce au terme de sa formation dans le village d'Aït Amrous (1914-1917). Il retourne à Bouzaréa où il est recruté en qualité de répétiteur d'arabe et de berbère (kabyle) ; il enseigne aussi parallèlement dans les lycées d'Alger jusqu'à sa disparition, en 1964.

Diplômé d'études supérieures de langue et littérature arabes, diplômé d'études berbères de l'Université d'Alger, Slimane Rahmani soutient en 1954 sa thèse de doctorat à l'Université d'Aix-Marseille. Il incarne, dans les années 1930-1950, la figure de l'universitaire indigène inventoriant les traditions locales de la région de Petite Kabylie du Cap Aokas, cadre de ses patientes recherches. Il prolonge cette "ethnologie algérienne" à thème kabyle, qui compte déjà les travaux d'Amar Saïd Boulifa et de Mohamed Soualah.

Se situant dans la lignée de l'ethnologie coloniale, son mémoire sur les *Coutumes kabyles du Cap-Aokas. La grossesse, la naissance et la vie de l'enfant jusqu'à la circoncision* (Alger, Société historique algérienne, 1939) introduit par Georges Hardy, tout comme ses *Notes ethnographiques et sociologiques sur les Ben M'hamed du Cap-Aokas et les Beni-Amrous* (Constantine, Braham, 1933),

restent descriptifs. D'autres travaux de Slimane Rahmani consacrés à la région du Cap Aokas et à la Kabylie de la Soummam sont publiés dans des revues (*Rites relatifs à la vache et au lait*, 1935) ; *Le divorce chez les Kabyles*, 1940 ; *Le tir à la cible et le "nif" en Kabylie*, 1949 ; *Le mois de mai chez les Kabyles*, 1955). Interrogeant les séquences stables d'un système ethnographique, l'auteur est aussi préoccupé des avancées de la modernité française et des inévitables changements qu'elle doit opérer dans des sociétés quasi-archaïques. Il reçoit, en 1942, le Grand prix littéraire de l'Algérie pour ses travaux ethnologiques sur les populations de la Soummam maritime.

Après la fusion des enseignements européens et indigènes, en 1948, Slimane Rahmani cosigne avec ses collègues Dini et Bousquet le manuel *Bonjour l'école !*, destiné aux premières classes de langue française (Paris, Hachette, collection Khedra). La postérité du chercheur et de l'enseignant est assurée, depuis le début des années 2000, par une jeune association - qui porte son nom - dont le siège se trouve à Aokas. Elle s'attache à diffuser ses œuvres sur la localité et la région, à l'enseigne d'un précieux devoir de mémoire.

► Hafit Zaouche : "Hadj Slimane Rahmani (1893-1964). Un grand écrivain méconnu", *L'Expression*, 10 juin 2006.

RHAÏS Roland

Né le 28 juillet 1902, fils de Moïse Amar et de Rose Boumendil, romancière signant Elissa Rhaïs, Roland Rhaïs prépare un diplôme de littérature à la Faculté des lettres de Paris, au début des années 1920, et s'engage dans la politique, se rapprochant, en 1934, du parti communiste.

De retour en Algérie, il est arrêté par le régime de Vichy et interné au camp disciplinaire de Djenien Bou-Rezg, dans le Sud oranais. Il fait partie d'un groupe de militants communistes juifs astreints pendant trois années à un régime régalien.

Libéré de l'enfer de Djenien Bou-Rezg, il collabore à *Liberté*, publication du PCA dirigée par Bachir Hadj-Ali et participe à l'aventure d'*Alger Républicain* aux côtés d'Henri Alleg, Abdelhamid Benzine et Boualem Khalfa. Après novembre 1954, il entre dans la clandestinité ; il est arrêté, en 1955, et dirigé vers le camp de Lodi dont il ne sortira qu'en 1959. Il choisit l'Algérie et la nationalité algérienne à l'indépendance du pays.

Signant Roland Elissa-Rhaïs, il publie, en 1931 à Paris, un essai intitulé *Dans l'intérêt de ma France*. Son discours n'excède pas une rhétorique qui fait florès dans les publications communistes d'Algérie, annonçant la libération et la

fraternité ouvrière de France et d'Algérie sur un ton quasi-messianique. Le jeune homme avait des projets littéraires, prolongeant les créations de sa mère, mais il furent très vite avortés, écrasés par l'engagement communiste.

Roland Rhaïs prend part à la polémique provoquée, au début des années 1970, par Paul Tabet, fils de Raoul Tabet, amant et nègre déclaré d'Elissa, autour de la responsabilité de l'écriture des œuvres littéraires signées par Elissa Rhaïs (Cf. *Elissa Rhaïs*, Paris, 1982) et défend la mémoire de sa mère, disparue en 1940. Mélomane averti, il est l'auteur d'une brochure intitulée *Une Révolution mondiale : la musique andalouse*, s'exprimant avec autant de passion que de maîtrise sur cet art. Son roman historique *Massinissa, le maître des cités* (écrit dans les années 1946-1947 et interdit de publication en feuilleton dans les colonnes de *Liberté* par la direction du PCA pour non-conformité idéologique) paraît à Alger, aux EnAP, peu de temps après sa mort, survenue en 1988.

S

SAADIA - SAADI (Yacef) - SADOON (Allel) - SAHLI (Mohamed-Chérif) - SAHRAOUI - [SI] SALAH - SAMAR (Omar) - SANSON (Henri) - SENAC (Jean) - SIDI SAÏD (M.O) - SIDI KASSEM - SIFI (Mohamed) - SISBANE (Chérif) - SOUALAH (Mohamed) - SOUAMI (Bénaïssa)

SAADIA

Cosigne avec Lakhdar une étude sur *L'Aliénation colonialiste et la résistance de la famille algérienne* (Lausanne, La Cité éditeur, 1961).

SAADI Yacef

Né le 20 janvier 1928 à Alger, Yacef Saadi grandit dans la Casbah, proche des milieux plébéiens et des petits réseaux de malfrats. Il y apprend le métier de boulanger auprès de son père et s'inscrit au MTLD. Au lendemain de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954, il est chargé, à Alger, de la branche militaire du CCE et nourrit une aversion pour les "politiques". Gilbert Meynier observe que "les antécédents politiques de Saadi, qui manquaient de netteté, durent l'inciter à légitimer son personnage face aux politiques par le pur activisme violent".

Yacef Saadi organise les réseaux - à recrutement féminin - de poseurs de bombes, très actifs pendant la bataille d'Alger. Il est arrêté, en 1957, et condamné à mort par le tribunal des Forces armées. Germaine Tillon, fondatrice des Centres sociaux, à Alger, intervient auprès du gouvernement pour surseoir à son exécution. Il est libéré, en 1962, après la signature des Accords d'Evian. Il publie, cette même année, chez René Julliard, à Paris, un témoignage sur les événements dont il a été un acteur privilégié *Souvenirs de la bataille d'Alger*.

[1962 : Yacef Saadi s'intéresse à l'industrie cinématographique et crée la société Casbah films qui co-produit le célèbre film de l'Italien Gillo de Pontecorvo *La Bataille d'Alger* (1965) dans lequel il tient son propre rôle. En 1982, il revient sur cet

SAD

événement dans un diptyque *La Bataille d'Alger* - dont le premier volume *L'Embrassement* est écrit avec la collaboration du journaliste Hocine Mezali - publié à Paris par les éditions de Témoignage chrétien (réédition, en 2002, par Publisud, à Paris).]

► G. Meynier (2004).

SADOUN Allel

Auteur d'une brochure sur *La conception laïque de l'action sociale*, publiée par l'Imprimerie du Commerce, à Oran, en 1954.

SAHLI Mohamed-Chérif

Né le 6 octobre 1906 à Aourir (Bougie, Petite Kabylie), Mohamed-Chérif Sahli, orphelin à onze ans, s'engage avec beaucoup de courage et d'abnégation dans les études qui le mèneront successivement à l'Ecole normale de Bouzaréa, puis au lycée d'Alger. Il vend sa part de l'héritage familial pour continuer sa formation universitaire en France. Il s'inscrit, à Paris, aux cours de la Sorbonne et obtient le diplôme d'études supérieures de philosophie.

Il commence à enseigner à Paris, au début des années 1930, et envisage le concours de l'agrégation. S'il est proche des "assimilationnistes", il devait toutefois s'en écarter assez vite. Le jeune professeur de philosophie rencontre, en ces années 1930 où se forment la deuxième mouture de l'ENA et le Parti du peuple algérien (PPA), le mouvement nationaliste algérien en pleine fermentation. Il collabore à *El Ouma*, l'organe de l'ENA, et lance *L'Ifrikia*, une publication éphémère. En 1939, peu avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, il est victime d'une purge du gouvernement Daladier radiant du corps de la fonction publique française tous les fonctionnaires relevant du "carnet B". Pendant cette période, il s'affilie au CARNA, mouvement regroupant des militants nationalistes venant du PPA, proches de l'Allemagne nazie.

Mohamed-Chérif Sahli fait partie, à son retour en Algérie après la guerre, de l'équipe d'auteurs regroupés par Abdelkader Mimouni dans sa maison d'édition En Nahda (Abdelaziz Khaldi, Malek Bennabi, Kateb Yacine). Son œuvre d'historien est en gestation dans ces difficiles années 1940 dont elle ponctue les soubresauts. Il saura dans ses premiers textes ranimer cet esprit de liberté qu'incarnent les figures de Yougourtha (*Le Message de Yougourtha*, Alger, En Nahda, 1947) et d'Abdelkader (*Abdelkader, chevalier de la foi*, En Nahda, 1953) et publie des contributions d'éveil (*L'Algérie accuse. Le calvaire du peuple*

algérien, en 1949, et *Le complot contre les peuples africains*, en 1950, chez le même éditeur). La méthode de l'auteur est d'une grande rigueur scientifique et documentaire, collant au plus près des événements analysés et relevant les inconséquences d'une historiographie française au service du projet colonialiste. L'auteur témoigne-t-il toutefois de la semblable rigueur dans ses réflexions de critique littéraire occasionnel ? Intervenant dans le débat ouvert dans les colonnes du "*Jeune Musulman*" après l'attribution du controversé Prix des Quatre Jurys au roman de Mouloud Mammeri *La Colline oubliée* (1952), Sahli expose une conception du roman (et de la littérature) qui ne peut se situer en dehors de l'histoire et de ses attentes : "Il nous importe peu qu'un Algérien, écrivant en français, se taille une place dans la littérature française par les qualités formelles de son œuvre. La théorie de l'art pour l'art est particulièrement odieuse dans ces moments historiques où les peuples engagent leur existence dans les durs combats de la libération." Il pouvait être irrité par l'accueil de la critique coloniale à ce roman et sommer son auteur de s'en démarquer, lui rappelant qu'"un peuple qui, n'ayant ni fleurs ni argent à lui offrir, lui confèrera, sans appel, l'indignité nationale" (Cf. "La Colline du reniement", *Le Jeune Musulman*, n° 12, 2 janvier 1953). Propos sans doute excessifs, annonçant ceux de Mostefa Lacheraf dans les mêmes colonnes et ceux de Mahfoud Kaddache dans *La Voix des Jeunes*, approfondissant le malentendu autour d'un auteur et de son œuvre.

Réintégrant la fonction publique au début des années 1950 par décision du tribunal administratif de Paris, Sahli est professeur de philosophie dans un lycée parisien. Il entre au FLN, en 1957, et se consacre à une carrière de diplomate, représentant le GPRA en Scandinavie pendant les dernières années de la guerre.

[1962 : A l'indépendance, Mohamed-Chérif Sahli est ambassadeur en Chine, en Corée, au Viêt-Nam et en Tchécoslovaquie, jusqu'à son départ à la retraite, en 1971. Il publie en 1965 chez Maspéro, à Paris, *Décoloniser l'histoire*, un essai qui transcende la gnose propagandiste coloniste où se conjuguent les nécessités d'une histoire nationale libérée et d'une méthodologie de l'enquête historique moderne, selon les recommandations de Lucien Fèbvre, enrichissant les matériaux de l'Histoire. Les éditions EnAP, à Alger, ont réédités en 1986 en un seul volume *L'Algérie accuse, Le complot contre les peuples africains* et *Décoloniser l'histoire*, introduits par une éclairante préface de Mostefa Lacheraf. Aujourd'hui la place de cette production intellectuelle n'est pas perceptible dans le champ des études d'histoire contemporaine algérienne et l'auteur, décédé en 1989, est tombé dans l'oubli.]

► M. Lacheraf (2004).

SAH

SAHRAOUI

La famille Sahraoui rédige, en 1885, un *Mémoire*, publié à Oran par l'imprimeur Nugues, pour faire valoir les droits de Hadj Kaddour Sahraoui, agha de Tiaret, en difficulté avec ses créanciers. Ce type de littérature judiciaire renvoie à une pratique assez répandue dans l'Ouest du pays.

[SI] SALAH

Cadi de Mila, dans les années 1880-1890, de double culture, Si Salah était le correspondant d'une feuille coloniale du Constantinois *L'Estafette*. Il serait l'auteur des fameux *Cahiers arabes*, diffusés en Algérie en 1891, en réponse au questionnaire de la commission sénatoriale des XVIII dirigée par Jules Ferry. La brochure de 48 pages était signée par un groupe de conseillers municipaux, hobereaux indigènes d'Aïn Smara, Oued Seguin et Guettar El Aïch. Elle précédait de peu la "Pétition des Indigènes de Constantine" (publiée, à Constantine par Marle, la même année, sous le titre *Mémoire des conseillers municipaux et des notables musulmans de Constantine*), datée du 5 octobre 1891, dont la rédaction est attribuée au docteur Taïeb Morsly.

SAMAR Omar

Appartenant à une famille paysanne, originaire des Ouled Dieb dans la région de La Calle, installée à Bône, peu de temps après l'occupation française, Omar Samar, né vers la fin des années 1860, suit les cours de l'école franco-arabe. Il apprend les rudiments du journalisme au début des années 1890 dans *Le Réveil bônois* de Rasteil et signe ses articles du pseudonyme Zeid Ben Dieb.

Il fonde, au mois d'août 1893 à Bône, avec le manufacturier de tabacs Slimen Bengui et le clerc de notaire Khellil Caïd Layoun, l'hebdomadaire en langue française *El Hack*. La direction de la rédaction lui revient ; il lui donne, bien dans le ton de l'époque, un cahier de charge caractérisé par un farouche antisémitisme qui sévissait en France et en Algérie où il est alimenté par les retombées encore vivaces du décret Crémieux (1870), accordant la naturalisation française collective aux Juifs. Mais *El Hack* n'ignore pas les injustices du système colonial, souvent dénoncées dans un constant engagement de son équipe rédactionnelle qui compte des socialistes français. Après l'interdiction d'*El Hack*, en 1894, par le ministère de l'intérieur agissant sur une note du préfet de Constantine, Omar Samar renouvelle l'expérience en créant, en 1895, avec l'imprimeur bônois Simon Leca un nouveau journal *L'Eclair* qui deviendra *La Bataille algérienne*, après la requête d'huissier présentée par les propriétaires

du journal parisien les sommant de changer de titre. Proche de la section du parti socialiste de Bône, *L'Eclair-La Bataille algérienne*, sous la direction d'Omar Samar, demeure dans la ligne éditoriale d'*El Hack*.

Voulant préserver son indépendance de toute filiation partisane, Omar Samar quitte le journal lorsque son gérant décide d'en faire l'organe électoral des socialistes bônois. Il tente vainement après les expériences inabouties d'*El Hack* et de *L'Eclair-La Bataille algérienne* de créer *Mansourah*, le premier journal littéraire indigène en langue française.

Omar Samar publie, en 1893, dans *El Hack*, sous le pseudonyme Zeïd Ben Dieb, des courts récits littéraires sous le titre générique *Croquis arabes*, et, en feuilleton, le premier roman algérien de langue française, *Ali, ô mon frère !* La maladie de l'auteur, oblige le journal à interrompre la publication du feuilleton après huit numéros. Un second feuilleton *Divagations d'âmes, roman de mœurs exotiques et mondaines* est publié, en 1895, par *L'Eclair-La Bataille algérienne*. Sa publication continue après la démission de Samar, mais ne sera pas achevée, car le titre fait - après une vingtaine de numéros - l'objet d'une suspension administrative sur instruction de la préfecture de Constantine.

Ecrivant dans la période des années 1890 où les Indigènes ne comptaient encore que quelques dizaines de lettrés en langue française, Omar Samar est le premier romancier algérien. Son œuvre romanesque, publiée en feuilletons, témoigne d'un vif attachement à ce qui pouvait être la modernité littéraire. Omar Samar, qui citait volontiers Emile Zola dans ses chroniques journalistiques d'*El Hack*, retrouvait dans ses romans le ton propre à l'auteur de *Nana* (1880) dont sa belle Hélène, l'étoile du Palais oriental (Cf. *Divagations d'âmes, roman de mœurs mondaines et exotiques*) est une soeur au physique comme au moral de la fille de Gervaise. Cette influence naturaliste se décline aussi dans ses romans, déconstruisant les espaces urbains et leurs relations aux personnages.

Omar Samar choisit Tunis, "la Ville verte", comme lieu privilégié de ses romans et comme personnages des Tunisois de bonne naissance. Cet intérêt du feuilletoniste bônois pour Tunis, proche métropole, et pour ses habitants, s'explique par la dureté de l'histoire coloniale algérienne ; il lui était impossible de situer une grande ville algérienne comme cadre de ses récits, validant - comme dans le protectorat voisin - une proximité encore impensable des communautés européenne, juive et indigène. L'Algérie coloniale de Samar était celle des lois iniques du Code de l'Indigénat et de la responsabilité collective.

► Abdellali Merdaci (2003a, 2006a).

SANSON Henri

Né à Seiches-sur-Le Loir (Maine-et-Loire, France) le 18 mai 1917, Henri Sanson s'installe en Algérie au début des années 1950. Docteur en théologie, il signe des travaux sur saint Jean de la Croix publiés en 1953, à Paris, aux PUF (*L'Esprit humain selon saint Jean de la Croix* et *Saint Jean de la Croix entre Bossuet et Fénelon*).

[Membre du collège diocésain d'Alger et du secrétariat social de la Ville, chercheur au CNRS, Henri Sanson apporte, dès l'indépendance, sa contribution aux questions fondamentales pour le jeune Etat algérien, publiées sous forme d'opuscules (*Ecole et culture : un aspect de la crise de l'enseignement du second degré*, 1963 ; *La coopération pour le développement*, 1965 ; *Être un homme libre : pour une éducation de la liberté*, 1966 ; *Être un homme d'action : essai sur l'art d'agir*, 1968 ; *La Révolution algérienne : anthropologie et philosophie*, 1981). Il s'intéresse davantage depuis les années 1970 aux relations entre le monde chrétien et l'islam (*Christianisme au miroir de l'Islam : essai sur la rencontre des cultures*, Paris, Cerf, prix de l'Académie des Sciences d'Outre-mer, 1984 ; *L'Islam au miroir du christianisme*, Namur-Paris, Editions Fidélité-Salvator, 2001) et aux spécificités politiques de la société musulmane (*Laïcité islamique en Algérie*, Paris, CNRS, 1983 ; *Religion et laïcité : une approche "laïque" de l'islam*, en collaboration avec Mohamed Arkoun, Centre Thomas More, L'Arbresle, 1989; *Islam politique en débat : élaboration en Algérie d'une démocratie islamique*, Secrétariat Social, Alger, ms photocopié, 1996).

Ce chercheur n'excluait pas dans ses travaux une approche plus individuelle, résumant une expérience rigoureusement informée de l'islam, témoignant d'une généreuse ouverture et d'une écoute attentive de l'autre (*Liberté spirituelle : retraite en Terre d'Islam*, Rome, Centre Ignatien de Spiritualité, 1988; *Intimité avec Dieu : approches mystiques d'un chrétien en Algérie*, Paris, Parole et silence, 2004).]

SENAC Jean

Né à Béni-Saf, le 26 décembre 1926, Jean Comma (patronyme de sa mère) est reconnu par son père adoptif Edmond Sénac dont il portera désormais le nom. Il passe son adolescence à Oran et à Mascara. Il donne, à l'âge de seize ans, en 1942, ses premiers poèmes à la revue marocaine *Le Pique-Bœuf*. D'autres pièces, environ une cinquantaine - souvent signées Gérard Comma - sont publiées jusqu'à la fin des années 1940 dans plusieurs journaux et revues en Algérie, indiquant une présence prometteuse dans le genre.

Appelé, au milieu des années 1940, dans l'Algérois, plus précisément à Blida, pour son service militaire, le jeune homme est reçu dans les milieux littéraires et

artistiques d'Alger ; il s'attache au poète Jean Pomier, président de l'AEA, et au peintre-décorateur Sauveur Galliéro et crée le Cercle Lélian, carrefour de rencontres culturelles. Il cherche des soutiens dans le milieu littéraire algérois, en manifestant de la sympathie aux auteurs de l'ancien courant littéraire algérien, se détournant de ceux de l'Ecole d'Alger, même s'il lui advient de demander une préface à Albert Camus pour un recueil de poèmes que devait publier Edmond Charlot.

Malade, se soignant au sanatorium de Rivet, Sénac fait partie des auteurs locaux sollicités par Charles Aguesse pour les journées littéraires de Sidi Madani, programmées pendant l'hiver 1947-1948 ; il y rencontre Louis Guilloux, Henri Calet, Francis Ponge, Michel Leiris, Jean Cayrol et Brice Parrain. Au début des années 1950, il voyage beaucoup entre Alger et Paris et prépare avec Maurice-Robert Bataille, Louis Foucher, Philippe Louit et José Pivin, le lancement de la revue *Soleil* (qui paraît entre janvier 1950 et février 1952). Il se lance, peu de temps après, dans une nouvelle expérience, éditant la revue *Terrasses* (juin 1953).

Sénac, qui séjourne souvent en France, se rapproche de René Char et de Blas de Otero. Sa carrière littéraire prend plus de relief depuis la publication, en 1954, par Gallimard, de son premier recueil *Poèmes*, introduit par René Char. Elle témoigne, en ces années 1950, d'un parcours militant pour la cause nationale algérienne et du choix de l'Algérie comme patrie.

[1962 : Jean Sénac pouvait croire à une Algérie révolutionnaire, née de la Guerre d'Indépendance. Le poète n'offrait-il pas, au moment de l'installation de la première Assemblée nationale constituante, une écriture volontairement lyrique, faisant lire par Amar Ouzegane *Aux Héros purs*, un poème d'espoir signé Yahia El Ouahrani ? Dans une lettre à Jean Pélégri, datée du 30 avril 1963, il situe la mission de l'écrivain dans le pays nouveau. Il évoque une "nation en formation où l'écrivain, tout en défendant ses droits, doit définir ses rapports avec la Révolution, ses devoirs envers notre peuple, et entrer sans plus tarder dans la phase précise d'édification." (Cf. *Les deux Jean...*). C'était l'époque où il préparait les premières assises de l'Union des écrivains algériens.

Les années qui suivent cèdent-elles au cruel désenchantement, provoquant une rupture entre le pays réel et le pays rêvé ? Rien ne sera épargné à Sénac : rebuffades, censure, mise à l'écart de la radio où il travaillait. Athée, homosexuel, poète maudit, relégué dans une cave de la rue Elisée Reclus à Alger, Jean Sénac subissait toutes les exclusions dans son pays. Il continuait pourtant une œuvre, portée par de profondes convictions morales et politiques, où se croisent érotisme et révolution dans une langue d'une grande pureté. Son œuvre marque déjà sa place dans l'histoire littéraire

SID

de l'Algérie : une place éminente, comme le furent son rôle dans l'affirmation du métier de l'écrivain et son engagement pour la promotion de jeunes auteurs. Assassiné, le 30 août 1973, dans des circonstances jamais élucidées, il est enterré - selon sa volonté - dans le petit cimetière chrétien de Guyotville, face à la mer.]

Œuvres

Poésies. Aux éditions Gallimard (Paris) : *Poèmes* (1954 ; rééd. Arles, Actes sud, 1986) ; *Avant corps* (1968). Aux éditions Subervie (Rodez) : *Matinale de mon peuple* (1961) ; *Citoyens de beauté* (1967). Aux éditions Actes sud (Arles) : *Dérisions et vertige* (1983) ; *Le Mythe du sperme-Méditerranée* (1984). Chez d'autres éditeurs (par ordre chronologique) : *Poésie*, Paris, Edition d'Art-BAM, 1959 ; *Le Torrent de Baïn*, Die, Relâche, 1962 ; *La Rose et l'ortie*, Paris-Alger, Rhumbs, 1964 ; *Les Désordres*, Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1972.

Essai : Le Soleil sous les armes. Eléments d'une poésie de la résistance algérienne, Rodez, Subervie (1957).

Anthologie. *Anthologie de la jeune poésie algérienne*, Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés (1971).

Journal. *Journal d'Alger* (suivi des *Leçons d'Edgard*, poèmes), Pézénas, Edmond Charlot éditeur (1983).

Roman. *Ebauche du père*, Paris, Gallimard (1989).

Correspondance. *Les deux Jean*, correspondance 1962-1973, éditée par Dominique Le Boucher, Paris-Alger, Chèvre-Feuille-Barzakh, 2002

Edition critique de textes de Sénac :

Jean Déjeux : *Sénac vivant*, Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés, (198). *Pour une terre possible* (Poèmes et autres textes, réunis par Hamid Nacer-Khodja, Alger, Marsa, 1999). Hamid Nacer-Khodja a regroupé et édité les notes de Jean Sénac sur la peinture d'Algérie sous le titre *Regards sur la peinture algérienne*, Paris-Alger, Paris-Méditerranée-Edif 2000 (2002).

► Hervé Sanson : "Jean Sénac, citoyen innommé de l'Ailleurs" dans *Métissages maghrébins*, *Insaniyat* (CRASC, Oran), n° 32-33, avril-septembre 2006, pp. 127-139. Abdellali Merdaci (2006a,b). Hamid Nacer-Khodja (2004). Jamel Eddine Bencheikh, Christiane Achour (2000). *Le Soleil fraternel*, Actes du colloque de Marseille, Jeanne Lafitte (1985).

SIDI KASSEM

Originaire de la vallée du M'zab. Auteur du recueil de poèmes *Les Chants du nadir*, publié en 1910 à Paris, chez Daragon. D'une langue sure, certaines pièces du texte sont remarquables pour l'époque et soulignent l'influence du Parnasse. N'évitant pas dans son ode à Nejma le chatoisement d'une poésie érotique, Sidi

Kassem se projette comme le poète des essences fugaces : "Qu'importe la richesse et le pouvoir ! Qu'importe | La science effrayante et l'art divin ! | Si haut que puisse atteindre un jour l'effort humain, | Rien ne vaudra le jour se fanant à ma porte" (*A la terre de Mahomet*).

SIDI SAÏD (M.O)

Sidi Saïd cosigne avec E. Zeys, spécialiste du droit musulman, un *Recueil d'actes judiciaires arabes avec traduction française* (Alger, Jourdan, 1886).

SIFI Mohamed

De son vrai nom Ali Belhadj, Mohamed Sifi est né vers la fin des années 1890 à Batna. Il suit les cours de la Médersa de Constantine et se destine à la carrière de *moudérès*. Il exerce dans différentes villes de l'Est algérien, avant de se fixer définitivement à Boufarik. Son nom apparaît pour la première fois dans la chronique politique algérienne dans un rapport du gouvernement général sur *La politique algérienne de 1925 à 1937*, signalant les brimades subies par l'élite indigène dans les cités européennes. Comme Saïd Faci, qui l'a rapporté dans ses *Mémoires d'un instituteur d'origine indigène* (1931), le moudérès est humilié par un patron-coiffeur européen qui refuse de le recevoir dans son salon. Il était directeur de la Médersa de Sétif.

Son autobiographie romancée *Souvenirs d'enfance d'un blédard*, couronnée en 1940 par le Grand prix littéraire de l'Algérie, se situe sur un versant ethnographique. Ali Belhadj signe de son pseudonyme littéraire, au mois de septembre 1944, le Manifeste des amis de la démocratie - inspiré par Larbi Bouhali et le PCA - qui entendait contrecarrer le Manifeste du peuple algérien de Ferhat Abbas (février 1943).

► Texte : sous le titre "Ma mère", François Bonjean a publié dans *TAM* (27 avril 1946), des extraits du récit *Souvenirs d'enfance d'un blédard*. M. Kaddache (1980). Cl. Collot, J.R. Henry (1978).

SISBANE Chérif

Avocat au barreau de Batna, élu municipal de cette ville, Chérif Sisbane a été le président de la section arabe des Délégations financières. Il représente, en 1930, le modèle de cette élite musulmane issue des écoles françaises qui ne manque aucune occasion pour témoigner de sa fidélité à la France et rappeler la

communauté de destin de l'Algérie et de la France. Il contribue à l'ouvrage collectif *Le Centenaire de l'Algérie. Ce qu'en pensent les élus des Indigènes du département de Constantine* (Constantine, Paul Braham, 1930), notant que "française, l'Algérie tend à l'être, non pas seulement par le nombre de nationaux d'origine, mais aussi par ses cinq millions de Musulmans indissolublement liés au Destin de la patrie".

Chérif Sisbane a succédé, en 1931, à Sayah Si Henni à la présidence de la Confédération des Elus musulmans, concrétisant la montée en première ligne dans le champ politique indigène d'acteurs nouveaux citoyens qui ne se réclamaient que de leur seule instruction face aux acteurs politiques féodaux, représentants des tribus et des terroirs.

SOUALAH Mohamed

Né à Frenda (Tiaret), en 1873, dans une famille originaire de Grande Kabylie, Mohamed Soualah mène de front plusieurs carrières, jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Elève de l'Ecole normale de Bouzaréa, il obtient son baccalauréat, en 1894, et s'inscrit au diplôme de langue arabe à l'Ecole supérieure des lettres de l'Université d'Alger, tout en préparant à la Médersa le diplôme d'interprète judiciaire. Diplômé en 1898, il entame une carrière de professeur de lycée, couronnée par l'agrégation de lettres arabes. Brillant cursus honorum pour un Indigène, qui le signale à l'attention d'une administration coloniale en quête d'interlocuteurs à sa mesure. Naturalisé français par choix personnel, il fait un mariage mixte, bien dans le ton de ce qui était recherché par les élites indigènes de l'époque.

Didacticien, Mohamed Soualah signe, entre 1901 et 1941, huit ouvrages d'enseignement de l'arabe parlé. Ces ouvrages, qui relèvent de "l'enseignement par l'image et la méthode directe", s'adressent aux élèves débutants et confirmés des collèges, lycées et établissements d'études commerciales.

Le professeur Soualah donne plusieurs contributions aux revues scientifiques de la colonie, dont une étude sur "Nos troupes d'Afrique et l'Allemagne" à la *Revue africaine*, en 1919, (n° 60). Son incursion dans le champ des recherches en sciences sociales, pour être tardive, constitue, vers la fin des années 1930, une étape de l'ethnographie algérienne que Philippe Lucas et Jean-Claude Vatin (1975) désignent par la formule "l'indigénisme des indigènes". *La Société indigène de l'Afrique du nord* (Algérie, Tunisie, Maroc, Sahara) comporte trois volumes, publiés en 1937, à Alger, par La Typo-litho et Jules Carbonel [I. *Les types, leur origine, leurs groupements, leurs caractères - histoire, légendes, contes, proverbes*. II. *Vie, mœurs, coutumes, institutions, chants, contes*,

proverbes. III. Vers l'avenir : l'action de la France et l'évolution des indigènes ; œuvres civiles et militaires, esquisses, contes, énigmes, statistiques]. Sous les traits subtils d'une société indigène en mutation se dessinent les vertus d'une histoire coloniale fortement présente, invitée à transgresser d'archaïques pesanteurs.

Le rôle d'homme politique et de publiciste de Mohamed Soualah fut, sans doute, méconnu. Proche du docteur Bentami, Soualah fait partie, dans les années 1910, du courant Jeune Algérien. Au moment de la crise entre ses deux animateurs, le docteur Bentami et l'Emir Khaled, il se rallie au premier. Lorsque la rupture entre les deux adversaires est consommée, il choisit de faire triompher, contre les amis de Khaled et leur organe *L'Ikdam*, les idées de Bentami, créant dans le feu de la bataille, entre 1920 et 1921, ce que Zahir Ihaddaden nomme "les journaux du professeur Soualah" : *L'Avenir algérien*, *L'Avenir de l'Algérie* et *En Nacih*, sous-titré "Le Véridique". Cette presse fut-elle souvent suscitée par des circonstances politiques assez étroites portant les candidatures du docteur Belqacem Bentami et de ses amis aux élections algéroises, s'épuisant naturellement à leur terme ? Zoheir Ihaddaden relève sur le fonctionnement d'*En Nacih* et sa brutale interruption estivale : "Un des ses collaborateurs signait "Chitane", ce qui signifie le diable. En réalité tout était fait par Soualah, agrégé de l'Université. Mais ce dernier avait besoin d'aller passer des vacances à l'abri des fortes chaleurs de l'Algérie".

Mondain, courant les salons de la haute société coloniale algéroise, le professeur Soualah appréciait ce rôle de témoin de l'histoire que les institutions académiques coloniales lui confiaient. S'exercera-t-il - avec un exceptionnel bonheur du verbe - à composer de remarquables tombeaux, dont celui du recteur Jeanmaire :

[...] il tenait tête, presque seul, opiniâtre, massif, à la ruée, improvisée ou savante de ses adversaires, et se maintenait ferme et droit, incapable de concessions, vaincu, invincible, comme la vérité dont il était le défenseur" (discours commémoratif prononcé à l'occasion de l'inauguration, en 1927, du monument dédié à Jeanmaire dans l'enceinte de l'Ecole normale de Bouzaréa, reproduit dans *La société indigène...*, vol. 3).

Exercice de style raffiné, toujours payant, débité en maintes circonstances par le pédagogue consacré, rafistolant de gros fil les trous béants de l'histoire scolaire coloniale.

► Z. Ihaddaden (1984). Ph. Luca et J-C. Vatin (1973). C-R. Ageron (1968).

SOU

SOUAMI Bénéïssa

Membre de la Fédération de France du FLN. En 1959, il cosigne avec les militants du FLN Abdelkader Belhadj, Bachir Boumaza, Mustapha Francis, Moussa Kébaïli et Séghir Khider, *La Gangrène*, un récit-témoignage publié, à Paris, par les éditions de Minuit.

T

TABTI (Mostapha Ould Kaddour) - TALBI (Mohammed) - TAZEROUT (Mohand) - TEDJINI (Belkacem) - TIDAFI (Nordine) - TOUNSI (Mohamed)

TABTI Mostapha Ould Kaddour

Mostapha Ould Kaddour Tabti, caporal des Tirailleurs algériens, est l'auteur d'un *Journal de marche* suivi de *Chants de guerre* en l'honneur de la France en langue arabe, traduits et publiés par le professeur Mohamed Soualah dans une livraison de la *Revue africaine* (n° 60, 1919).

Ces chants prenaient à rebours une littérature populaire anti-française, nombreuse et pittoresque, apparue dans les villes et campagnes d'Algérie pendant la Grande Guerre dans une déferlante de scies, toutes empreintes de goguenardise, dédiées à "Hadj Guïoum" (le Kaiser Guillaume), recueillies par Jean Desparmet dans "La Chanson d'Alger pendant la Grande Guerre" (*Revue africaine*, n° 73, 1932).

TALBI Mohamed

Né à Dellys, en 1910, dans une famille maraboutique du Djurdjura, Mohamed Talbi fait des études de droit à l'Université d'Alger et exerce dans les années 1930-1940 la profession d'avocat au barreau de Tizi-Ouzou. Il est proche de l'écrivain coloniste Ferdinand Duchêne, juge de paix en Grande Kabylie, qui encourage ses débuts dans la littérature et préface son recueil *Les Jardins du soir* (Alger, Baconnier, 1934). Sa poésie de circonstance, sans grande recherche, définit un strict souci d'allégeance au système colonial.

Après un très long silence, il se manifeste à nouveau dans le pays indépendant, publiant une douzaine de poèmes de la même facture, entre novembre 1970 et mars 1972, dans la revue *El Djazaïria*, organe de l'Union nationale des femmes d'Algérie (UNFA).

TAZEROUT Mohand

Né dans la zaouia des Tazerout, près d'Azazga en Grande Kabylie, Mohand Tazerout (1893-1973) prépare la formation d'instituteur de l'Ecole normale de Bouzaréa (promotion 1912). Il quitte l'Algérie, cette même année, pour un long périple qui le conduira de l'Egypte vers l'Iran, la Russie et la Chine, apprenant la langue de ces pays. Il est en Europe, en 1916, empruntant le chemin d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, puis en Afrique, au Maroc et au Mali, avant de rentrer chez lui en Algérie. Mobilisé, en 1917, aux Tirailleurs algériens sur le front de Belgique, il est blessé et fait prisonnier par les Allemands. A vingt-quatre ans, il a déjà visité dix pays et c'est, entre tous, l'Allemagne qui le séduit. Démobilisé, il entame des études universitaires de langue et civilisation allemandes et traduit en langue française des ouvrages d'histoire et de philosophie (*Le Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler, en 1948, et *L'Histoire des peuples islamiques* de C. Brokelmann, publié à Paris, chez Payot, en 1949).

Dans l'œuvre de Mohand Tazerout, il y aura une période allemande (*Quelques conditions méconnues d'un rapprochement franco-allemand*, Paris, Girard, 1930 ; *Les Educateurs sociaux de l'Allemagne moderne*, Paris, Sorlot, 3 vol., 1943-1946), une période française (*L'Etat de demain : théorie et réalisation d'une démocratie parlementaire en France*, Paris, PUF, 1936 ; *Au Congrès des civilisés*, Rodez, Subervie, 5 vol., 1955-1960), enfin une période dédiée aux questions de décolonisation et de relations internationales (*Les problèmes de la coexistence pacifique. Le mal et la foi en sa guérison possible*, Monte-Carlo, Regain, 1960 ; *L'Algérie de demain* (sous la signature de Motawakil), Regain, 1960 ; *Histoire politique de l'Afrique du nord*, Subervie, 1961). Le dernier texte que publie Tazerout est un *Manifeste contre le racisme* (Subervie, 1963).

Mohand Tazerout aura, contrairement à Ahmed Bouras - chef légendaire des SMA, exécuté, en 1941, par l'armée française pour collaboration avec les Allemands -, Belkacem Radjef, Amar Imache, Younès Bahri, Chérif Aït Athman, Mohamed El Maadi, Mohamed Iguerbouchen et Mohamed El Kamel, proches de la propagande nazie de l'entre-deux-guerres, porté dans son cœur une autre Allemagne, qui sera plus celle des philosophes que des politiques. Germanophile éclairé, sa seule déconvenue aura été, dans le Paris occupé de 1941, la publication d'un *Petit guide de conversation franco-allemande* (Paris, Hachette, 1941), qui lui sera longtemps comptée. Il se fixe définitivement à Tanger, au Maroc, au début des années 1960.

► Djilali Sari (2006).

TEDJINI Belqacem

Algérien, né en 1895, installé au Maroc, Belqacem Tédjini est connu pour ses travaux didactiques (*Cours d'arabe marocain*, 2^e année, Paris, Challamel, 1918 ; *Cours d'arabe marocain*, 3^e année [en collaboration avec M. de Aldecoa], Challamel, 1923) et lexicographiques (*Manuel de conversation français-marocain*, Paris, Garnier, 1918 ; *Dictionnaire arabe-français*, 1923 ; *Dictionnaire français-arabe*, 1925, Paris Société d'études géographiques, maritimes et coloniales) qui le situent dans le sillage des choix linguistiques de l'université coloniale, privilégiant l'étude des parlers locaux. Il est aussi l'auteur de deux essais d'histoire littéraire (*A travers l'Andalousie musulmane. Un roi-poète au Al Mu'tamid Ibn Abbad, prince de Séville*, Casablanca, Moynier, 1939 ; introduit par Paul Guillemet) et sociale (*L'Evolution de la femme musulmane*, Alger, Afkar, 1948). Il fait paraître *Autour de la meïda. Histoires et anecdotes marocaines* (Tanger, Éditions internationales, 1938) sous la signature de Louise et Justin Chersoux.

TIDAFI Nordine

Né à Hadjout (Tipaza) le 1^{er} mars 1929, Nordine Tidafi a commencé des études de droit à Paris, au début des années 1950, avant de se fixer à Lausanne où il est journaliste à *La Gazette de Lausanne*. De retour en Algérie, après l'indépendance, il collabore aux rédactions du quotidien *Ech Chaâb*, de l'hebdomadaire du parti FLN *Révolution africaine*, enfin du magazine de la jeunesse *Ech Chabab*. Il est l'auteur d'un recueil de poésie *Le Toujours de la patrie* (Tunis, Sned, 1962) édité dans une collection dirigée par P.J. Oswald et préfacé par Henri Kréa. Il décède, à Alger, en 1990.

TOUNSI Mohamed

Né en 1820 à Bougie, Mohamed Tounsi s'engage dans l'armée française, vers la fin des années 1840 ; il est simple cavalier "makhzen", en 1849, puis interprète militaire, en 1853, et achève sa carrière dans le grade d'interprète de 2^e classe. Il participe, en 1863, à la répression par le général Bosquet de l'insurrection de Bou Beghla. Ses deux opuscules sont une réflexion sur le maintien de l'ordre dans le pays indigène (*L'Insécurité en Algérie. Ses causes, les moyens de rétablir la sécurité d'autrefois*, Constantine, Marle, 1880) et une évocation d'une opération de "pacification" de la montagne kabyle (*La Colonne du général Bosquet dite colonne de la neige contre Bou Beghla*, Alger, Remordet, 1889).

Y

YAHIA-CHERIF

YAHIA-CHERIF [Caïd]

Appartenant à une tribu possédant de vastes apanages dans la région de Colbert, dans le Sétifois, tôt ralliée à la France, Yahia Chérif - qui accompagne son patronyme de la fonction de caïd - publie en 1891, à Sétif, un *Rapport à la Commission d'étude des questions algériennes*. Il s'agit d'un mémoire commandé par l'administration coloniale, qui n'excède pas les règles précautionneuses du genre. Plusieurs notables indigènes, dans le Constantinois, s'étaient pliés à ce type d'exercice écrit directement en langue arabe et traduit en français.

Z

ZE HAR (Aïssa) - ZENATI (Akli) - ZENATI (Rabah) - ZERKINE (Mohamed)

ZE HAR Aïssa

Né le 13 mars 1899, à Bordj Bou Arréridj, Aïssa Zehar est le fils de Mohamed-Tahar Zehar, notable de la cité et propriétaire de biens, membre indigène du conseil municipal de 1904 à 1928. Après des études primaires-supérieures, il prépare le diplôme d'interprète judiciaire et exerce cette profession, vers la fin des années 1920, dans sa ville natale et dans la région de Laghouat.

Non affilié à un parti, Aïssa Zehar a exprimé sur le plan politique une position loyale, se plaçant sereinement du côté de la présence française en Algérie. Il entre en politique, en 1935, et obtient cette année sa première élection à la municipalité de Bordj Bou-Arréridj où il sera constamment réélu jusqu'en 1955. Il rend son mandat au moment où le FLN demande aux élus indigènes de démissionner collectivement des assemblées coloniales.

En 1944, Zehar est, à Bordj Bou-Arréridj, le vice-président de la section locale du Comité musulman d'aide au redressement de la France, créé à l'initiative du bachagha Bouaziz Bengana. Au moment des événements du 8 mai 1945 dans le Constantinois (Guelma, Sétif, Kherrata), il adresse un message de soutien et de fidélité au préfet Lestrade-Carbonnel, représentant du gouvernement général dans le département, signalé dans la presse locale. Il restait ainsi dans une fidélité inébranlable à la France, malgré ce qui était déjà connu des massacres d'Indigènes par les milices coloniales.

Juriste, Aïssa Zehar publie, en 1935, un traité sur *La Preuve testimoniale en Algérie*, selon la législation musulmane ; on lui doit aussi un essai sur *L'Evolution algérienne* (s.d.). Il a écrit deux romans : *Hind à l'âme pure ou l'histoire d'une mère* (Alger, Baconnier, 1942) et *Abla ou l'amour ancillaire* (inédit). Il meurt à Bordj Bou-Arréridj le 17 octobre 1963.

ZENATI Akli

Fils de Rabah Zenati, Akli, né en 1904 à Constantine, est admis au cycle long après ses études primaires ; il entre au lycée de la ville où il obtient son baccalauréat dans la section de philosophie. Il prépare ensuite une licence en droit à l'Université d'Alger et s'engage dans le barreau. Il prend une charge d'avocat à Guelma où il sera élevé à la dignité de bâtonnier de l'ordre (1946). Personnalité reconnue dans la ville de Guelma, Akli Zenati n'a cependant jamais coupé avec Constantine. Il est dès son lancement, en 1929, aux côtés de son père Rabah Zenati, dans l'équipe qui anime *La Voix indigène*. Il signe plusieurs éditoriaux dans le sens de "l'union franco-musulmane" qui était le credo de l'hebdomadaire. En 1933, il est élu secrétaire général de la toute première Association des intellectuels indigènes algériens qui réunit son Congrès constitutif à Constantine, salué par cheikh Abdelhamid Benbadis de l'AOMA. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Akli Zenati multiplie les éditoriaux dans *La Voix indigène*, utilisant souvent le pseudonyme "Le Jeune Algérien". Profondément assimilationniste, il devra passer l'épreuve d'un jeu politique assez serré qui va du soutien au maréchal Pétain ("Il y a des abus et nous le disons tout net. Personne ne les impute à la clairvoyance du maréchal Pétain et à la politique de son gouvernement", *La Voix Indigène*, n° 544 du 27 juin 1941) à la reconnaissance du général Weygand, ensuite du général de Gaulle et de son gouvernement provisoire. Il proposera une lecture psychologique au problème algérien : "Le problème algérien est avant tout un problème psychologique. Il s'agit beaucoup moins de faire bénéficier le musulman algérien de certains avantages matériels que de lui rendre dans l'échelle des valeurs humaines la place à laquelle il a normalement droit" (*La Voix Indigène*, n° 553 du 19 juillet 1943). Après les événements du 8 mai 1945, Akli Zenati fait partie à Guelma du Comité de soutien de la population indigène aux autorités coloniales. En 1947, il rejoint son père dans le conflit qui l'oppose aux fondateurs de *La Voix indigène* et participe au lancement de *La Voix libre* (1947-1952).

Akli Zenati cosigne en 1943 avec son père le roman *Bou El Nouar, le Jeune Algérien*. Le manuscrit a obtenu le Grand prix littéraire de l'Algérie en 1943 (prix partagé avec la romancière Lucienne Jean-Darrouy, primée pour l'ensemble de son œuvre). Il décède, à Alger, des suites d'une intervention chirurgicale après une attaque de "paralysie générale", le 18 mai 1949.

► Abdellali Merdaci (2006a, 2007). Guy Pervillé (1984). *L'Avenir de Guelma*, samedi 21 mai 1949 (notice nécrologique).

ZENATI Rabah

Né en 1877 à Taourirt El Hadjadj (Draâ El Mizan, Grande Kabylie) dans une famille de fellahs modestes, Rabah Zenati suit les cours de l'école primaire-supérieure, puis entre à l'Ecole normale de Bouzaréa (promotion 1895). Il exerce dans le bled, en Petite Kabylie (Aguemoune, Ikhelidjen). En 1903, il s'installe à Constantine, obtient sa naturalisation et reçoit son affectation à l'école primaire-supérieure Jules Ferry, à Sidi-Djellis, dans la médina.

Membre fondateur avec Saïd Faci, Mohand Lechani et Larbi Tahrat de l'Association des instituteurs d'origine indigène d'Algérie, Rabah Zenati fait son entrée dans la vie publique au début des années 1920 avec la création de la revue *La Voix des Humbles* dont il signe les éditoriaux. Se rend-t-il plus visible sur la scène politique constantinoise ? En 1924, il est vice-président de l'Association des citoyens français d'origine indigène, présidée par le docteur Taïeb Morsly. Admis à la retraite en 1928, quittant *La Voix des Humbles*, il lance avec le concours des instituteurs Bendiab, Benelmouloud et Tchanderli *La Voix indigène* (1929) qui a pour objectif de rassembler l'élite indigène francophile.

Désormais journaliste, Rabah Zenati va lutter dans son hebdomadaire pour ses idées assimilationnistes, s'imposant comme un personnage-clé de la vie politique de la ville de Constantine et du département. Malgré les avanies de la politique coloniale, l'éditorialiste principal de *La Voix indigène* maintient, sans fléchissement, le cap vers son objectif de donner les mêmes chances à tous les habitants d'Algérie, et singulièrement les Indigènes.

Proche du docteur Benjelloul, l'animateur de la section départementale de Constantine de la Fédération des Elus musulmans, il s'en sépare bruyamment pendant les émeutes de l'été 1934 à Constantine, opposant juifs et musulmans. En 1936, il fustige l'idée d'un Congrès musulman et il n'a pas de mots assez durs pour ceux qui brandissent le spectre de l'islam. Dans ses éditoriaux de *La Voix indigène*, il demande au gouvernement français de donner la nationalité française aux Indigènes - sans perte de leur statut personnel - pour faire barrage à ceux qui veulent exploiter l'islam à des fins politiques. Il se rapproche d'Emile Morinaud, inamovible maire coloniste de Constantine depuis 1903, et collabore à son journal *Le Républicain de Constantine*.

En 1944, au sortir de la guerre, il prend la tête d'une croisade algérienne pour aider financièrement la France ; il est secrétaire général du Comité musulman d'aide au redressement de la France présidé par le bachagha Bouaziz Bengana. Polémiste à la plume incisive, Rabah Zenati n'hésitait pas à s'engager dans d'infinies diatribes avec des adversaires qui appartenaient le plus souvent à sa famille politique ; il s'avisera d'être le censeur vigilant des nuances qui s'expriment chez les uns et les autres, dans une indiscutable adhésion au destin

français de l'Algérie. Tance-t-il, par exemple Mouloud Benbadis, l'acculant toute une saison et le brocardant au motif d'une vaine et sordide affaire d'immobilier populaire ? Use-t-il la même énergie à pourfendre le racisme anti-juif, non seulement après les brûlantes journées constantinoises d'août 1934, mais aussi au moment où sévissaient les lois anti-sémites de Vichy dans la colonie ? L'homme reste égal dans ses sympathies et ses inimitiés.

Après un désaccord avec ses associés de *La Voix indigène*, il fonde, en 1947, avec son fils Akli *La Voix libre*, qu'il dirige jusqu'à la veille de sa disparition. Toute sa production de journaliste et d'essayiste, "Français de cœur", témoignant de beaucoup de fermeté dans ses choix politiques, ne martèle qu'une seule vérité : le "malaise algérien" qui perdure entraînera la chute du système colonial et de l'Algérie française (*Le problème algérien vu par un indigène*, tiré à part du *Bulletin de l'Afrique française*, 1938 ; la même année, sous le pseudonyme de Hassan : *Comment périra l'Algérie française*, Constantine, Paul Braham).

Volontiers mondain, Rabah Zenati était, depuis la fin des années 1930, un habitué des cérémonies officielles du département de Constantine. Sa silhouette trapue, son chapeau mou et sa canne à pommeau d'ivoire accompagnaient l'image d'un inlassable zéléateur de "la Grande France" et de l'esprit de la République. Officier de la légion d'honneur et de l'Instruction publique, il meurt le 15 octobre 1952.

Le roman *Bou El Nouar, le Jeune Algérien* (1943-1945) ne cristallise-t-il pas les idées que Rabah Zenati aura défendues, avec beaucoup de constance, depuis le début de sa carrière d'instituteur indigène, nourri aux valeurs fondamentales de l'école républicaine ? L'engagement assimilationniste, souvent déçu, est resté entier chez Rabah et Akli Zenati pour soutenir, dans les années 1940, un projet littéraire tardif, à l'enseigne d'un réalisme politique sans ambages. Dans leur avant-propos, les auteurs disent écrire pour proposer des remèdes à la question indigène. Sont-ils seulement effleurés par le doute dans un univers colonial que la Seconde Guerre mondiale va radicalement transformer, au moment où s'affirme avec de nouveaux objectifs le mouvement national ? Les auteurs parlent de l'Empire colonial "qui n'est plus une formule vague". Il y a pour eux une seule urgence : rechercher "les moyens qui permettront d'incorporer l'Empire à la Métropole. L'avenir de la France est là". Cette farouche détermination des Zenati, dans les difficiles épreuves de l'histoire algérienne, si elle appuie le conservatisme de leurs positions politiques, résonne dans leur roman - autant que dans leurs journaux - comme un ultime appel à une France coloniale qui n'entendait pas changer de cap.

► Abdellali Merdaci (2006a, 2007). L-P. Montoy et G. Pervillé : Notice biographique dans *Parcours* (n° 00, novembre 1983). *La Dépêche de Constantine*, 18 octobre 1952 (cr. sur les obsèques de R. Zenati).

ZERKINE Mohamed

Chirurgien-dentiste, élu municipal de Constantine, Mohamed Zerkine collabore au recueil collectif intitulé *Le Centenaire de l'Algérie. Ce qu'en pensent les élus des Indigènes du département de Constantine* (Constantine, Paul Braham, 1930). Il désigne ainsi l'Algérie coloniale "non pas identité, non pas uniformité de l'âme des individus et des groupes, ainsi que le rêverait un caporalisme borné, mais harmonisation au sens où Barrès parlait des familles spirituelles formant un nationalisme supérieur qu'elles enrichissent et que chacune a créé dans son cercle..."

Défendant âprement l'Algérie française, Mohamed Zerkine avait lancé, en 1925, à Constantine, le *Nadi Es-Saâda* (le Cercle du Bonheur), inauguré par cheikh Abdelhamid Benbadis, participant au renforcement du mouvement associatif de la cité.

II.

**L'EFFLORESCENCE
INTELLECTUELLE
ET LITTÉRAIRE
1945-1962**

ABDELLI (Mohamed) - ABOU DJAMIL (Taha) - AOUNE (M'hamed) - ARKOUN (Mohamed) - ATTOUCHE (Chérif) - BAYA [MAHIEDDINE] - BENCHENEB (Rachid) - BENHAMZA (Hocine) - BESSAOUD (Mohand-Arab) - BOUBABEUR (Hamza) - BOU BEKKER (Hocine) - BOUCHAMA (Abderrahmane) - CHELLIG (Rabah) - EL GHARBI (Mohamed) - EL GHOFARRI (Youssef) - EL MENDJEL (Safia) - FALAKI (Réda) - FARRAH (Abdelkader) - GREKI (Anna) - GUERMAZ (Abdelkader) - HADJ-SADOK (Mohamed) - IBN EL HAKIM - KADDACHE (Mahfoud) - KARA (Abdelbaki) - KENZA - LEBJAOU (Mohamed) - MAARFIA (Mohamed) - MERAD (Ali) - OULID AÏSSA (Youcef) - RAÏS (Abdelhalim) - SAFIR (Abdelkader) - SAFIR (El Boudali) - SMAÏLI (Abdelkader) - ZERROUKI (Mohamed).

ABDELLI Mohamed

Dans une étude sur "La nouvelle littérature algérienne" parue dans *Les Lettres françaises* (8 mars 1956), Mohamed Abdelli souligne le renouveau qu'apportent les auteurs des années 1950 et stigmatise leurs devanciers, ceux de *La Voix des Humbles*. Il s'agit, dans un contexte de mutation sociopolitique, de la première synthèse sur la littérature algérienne de langue française faite par un Algérien ; mais elle reste partielle et peu informée.

L'auteur, qui revendique une "Nouvelle Littérature Algérienne", estime que "le roman algérien d'expression française, par son caractère nouveau, représente un progrès par rapport au passé". Ni ce passé ni ses œuvres ne sont réellement connus et lus. Mais, il fallait, en rupture avec la situation précédant la Guerre d'Indépendance, regarder le présent et l'avenir et en fixer les attentes strictement nationales et révolutionnaires.

ABOU DJAMIL Taha

Voir : MERAD Ali

AOUNE M'hamed

Né le 27 septembre 1927 à Aïn-Bessem, M'hamed Aoune milite au FLN pendant la Guerre d'Indépendance. Il écrit pendant cette période des poèmes qu'il perd au cours de ses nombreuses pérégrinations de clandestin. Trois textes sont cependant publiés dans *Affrontements* ("Poème", n° 5, décembre 1957), *Le Courrier de l'Association méditerranéenne* ("Charme du chemin", n° 9, hiver 1960) et l'anthologie *Espoir et parole* (op. cit.) de Denise Barrat ("Étapes").

Il donne, en 1959, des chroniques politiques à la presse libanaise signées M'hamed l'Algérien. A l'indépendance, il est journaliste à *El Djeïch*, revue de l'ANP, publiant de nombreux poèmes dans la presse quotidienne et dans les revues littéraires. Un poème "Les Gardiens", traduit en langue arabe, est inséré dans la plaquette réunie par Brahim Hachani *Lettres au paradis* (Alger, Boudaou et Cie, 1965). Dans ce texte, Aoune regarde avec un profond pessimisme se défaire les illusions révolutionnaires nées de la guerre.

► "M'hamed Aoune. "Le guérilleros" de la démocratie ", *El Watan*, 14 août 1996.

ARKOUN Mohamed

Né le 1^{er} février 1928 à Taourirt Mimoun (Grande Kabylie), Mohamed Arkoun est, à la veille de l'insurrection armée, étudiant en lettres arabes à Paris, engagé dans la préparation de l'agrégation d'arabe (1956) ; il participe, en 1953, aux débats précédant la création de l'UGEMA, prenant position aux côtés des communistes et des "marxisants" pour un syndicat laïc, oblitérant le "M" de musulman dans le sigle. Marquera-t-il toutefois un net recul par rapport à l'Algérie ? Il publie dans *L'Action* (Tunis) une contribution sur "La culture nord-africaine : aristocratique et populaire" (6 janvier 1958). Sa thèse de philosophie (1970) le situe clairement dans le champ de l'islamologie. Après l'indépendance, choisissant la France, il donne une œuvre féconde de chercheur, signant des travaux sur Miskawayh, *La pensée islamique* (Paris, PUF, 1975) et les *Lectures du Coran* (Paris, Maisonneuve et Larose, 1982).

ATTOUCHE Chérif

Chérif Attouche fait partie de l'équipe de l'hebdomadaire communiste *Liberté*. Il montre dans ses écrits un réel intérêt pour la connaissance du patrimoine national artistique. On lui doit l'unique entretien de presse avec le chanteur de malouf constantinois Raymond Leiris. Il a donné des poèmes à *Liberté* ("J'avais des camarades", 27 novembre 1947 ; "L'Offrande algérienne", 22 septembre

1948). Le 3 août 1950, il propose dans les colonnes de l'hebdomadaire une étude sur le rapport entre écriture et société : "Pour qui écrivez-vous ?"

► Abdelmadjid Merdaci (2002-2008).

BAYA [MAHIEDDINE]

Née le 27 décembre 1931, à Fort de l'Eau, à l'est d'Alger, orpheline à l'âge de cinq ans, à la charge de sa grande mère paternelle, Baya est recueillie dans sa dixième année par un couple franco-anglais qui lui donne les moyens de peindre des aquarelles et de réaliser de petites sculptures en terre cuite. Elle est découverte à Alger, en 1947, par le galeriste français Aimé Maeght, qui organise cette même année sa première exposition à Paris, qui lui vaut un chaleureux accueil dans les milieux artistiques français, les mots enthousiastes d'André Breton et un portrait dans *Vogue* signé par Edmonde Charles-Roux. L'artiste continue ses travaux jusqu'en 1953, lorsque son tuteur décide de la marier à Hadj Mahfoud Mahieddine, un musicien respecté de Blida.

Son conte *Le grand zoizeau*, publié en marge de son exposition parisienne, ressemble à sa peinture, dévoilant les bruits et les lumières d'un univers arraché à l'enfance, à la fois merveilleux et tragique.

Après une longue période de repli, Baya reprend, en 1961, son travail de peintre et participe à plusieurs expositions en Algérie et en France. Son cheminement discret dans un art qui est resté comme en ses premières ébauches ne lui vaut pas la célébrité dans son pays. Elle meurt à Blida le 9 novembre 1998.

► *Derrière le miroir* (textes de Jean Peyrissac, Emile Dermenghen, André Breton et Baya), Paris, Pierre à feu, 1947, reproduit dans *Algérie littérature action*, vol. 4, 1999. En plus des contributions de *Derrière le miroir*, textes originaux de Jean de Maisonneul, Dalila Morsly, Ali Silem et Lucette Albaret.

BENCHENEB Rachid

Originaire de Médéa, Rachid Bencheneb fait partie, au tournant des années 1940-1950, de l'administration coloniale avec le titre de sous-préfet ; il est détaché à Paris au ministère de l'intérieur. C'est lui qui défend, à la demande de son ami le linguiste Mohamed Hadj Sadok, qui en a conçu les grandes lignes, le projet de transformation des médersas d'Algérie en lycées franco-musulmans.

La *Revue africaine* publie sa compilation des "Textes arabes d'Alger" (n° 87-88, 1943-1944) et ses "Trois récits de chasse dans la région de Médéa" (n° 90, 1946).

BEN

Dans son exil parisien, ce haut fonctionnaire s'intéresse à l'histoire du théâtre indigène et lui consacre de nombreuses études publiées dans des revues ("Le Garagous, note sur l'origine du théâtre populaire en Afrique du nord", *L'Afrique littéraire*, n° 21, septembre-octobre 1942 ; "Rachid Ksentini (1887-1944), le père du théâtre en Algérie", *Documents algériens*, n° 16, 15 avril 1947 ; "Aspects du théâtre en Algérie", *Les Cahiers du Sud*, 1947). Il donne à l'indépendance deux chroniques sur ce thème à la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* : "Regards sur le théâtre algérien", c.r. de l'ouvrage d'Arlette Roth *Le Théâtre algérien de langue dialectale, 1926-1954*, Paris, Maspéro, coll. "Domaine maghrébin", 1967 (n° 6, 1969) ; "Allalou et le théâtre algérien" (n° 24, 1977).

BENHAMZA Hocine

Instituteur. Auteur de poèmes publiés dans *Le Bulletin trimestriel de l'Ecole d'Aït Larba* (Grande Kabylie) : "Le sommeil de la ville", "Mon pays" (n° 19, janvier 1955). Michel Launay publie dans *Paysans algériens* (Paris, Seuil, 1963, pp. 270-275) des extraits de son roman autobiographique *Fleurs de cactus* (inédit).

BESSAOUD Mohand-Arab

Né le 24 décembre 1924 à Tagemmunt l-Lejdid (commune d'Iwadiyen, Béni Daoula), Mohand-Arab Bessaoud quitte son métier d'instituteur pour tenir le maquis en Grande Kabylie (wilaya 3) ; il est officier dans le staff du colonel Amirouche, pendant la Guerre d'Indépendance. Il se trouve, en 1957 à Oujda (Maroc), proche de Abdallah Larbaoui dit Mahmoud, l'animateur du "complot des lieutenants" qui visait à liquider Abdelhafid Boussouf, responsable de la wilaya 5. Des extraits de son premier roman *L'Identité provisoire* (Paris, Agraw Imazighene, 1977) sont publiés dans des revues ("Les Kabyles libres", *Afrique action*, Tunis, 30 septembre 1960) et *Partisans* (Paris, n° 1, septembre-octobre 1961).

[1962 : Mohand-Arab Bessaoud est sans doute le premier combattant en armes qui exprime au lendemain de l'indépendance une vision désenchantée de la guerre (*Heureux les martyrs qui n'ont rien vu*, Paris, Agraw Imazighene, 1963). Membre fondateur et militant déçu, il explique dans *Le FFS, espoir et trahison* (Agraw Imazighene, 1966) l'impasse dans laquelle se trouvait le parti d'opposition au pouvoir du FLN, créé et dirigé par Hocine Aït-Ahmed. Il est, en 1966 à Paris, un des fondateurs de l'Académie berbère dont il rédige l'histoire.

Son roman *L'Identité provisoire*, publié tardivement en 1977, alors qu'il était déjà achevé avant l'indépendance, éclaire quelques aspects méconnus de la révolution algérienne, particulièrement sur le rôle des harkis en Kabylie. La guerre a été certainement fratricide et dans la perspective qu'emprunte le romancier les mythes de l'héroïsme guerrier s'estompent et tombent aussi les certitudes d'un avenir glorieux : "Ceux qui ont la chance de mourir maintenant emportent une image de l'Algérie, que nous ne retrouverons pas après la guerre". Cette volonté - souvent révoltée - de dire les inconséquences des hommes et les errements du combat révolutionnaire tranche par rapport aux discours triomphalistes de l'époque. Bessaoud entame dans quelques pages de ce roman une critique lucide des armes qui reste aujourd'hui encore, malgré le recul du temps, introuvable.

Longtemps exilé en Europe (France, Angleterre), il retourne le 1^{er} novembre 1997 en Kabylie où il reçoit de la population un accueil à la mesure de l'exceptionnel personnage politique qu'il est devenu dans ses nombreuses luttes, pour l'indépendance, la liberté politique et la reconnaissance identitaire. Atteint de la maladie de Parkinson, il décède le 1^{er} janvier 2002 à l'Ile de Wight (Angleterre) où il résidait.

Un aspect pathétique de Bessaoud est resté longtemps méconnu : celui du parolier et compositeur de chansons, ravivant dans la dureté de l'exil la nostalgie du vieux terroir kabyle, à travers les senteurs et les couleurs d'une terre d'espérance.]

► M. Harbi, G. Meynier (2004).

BOUBAKEUR Hamza

Né le 15 juin 1912 à Brézina (Géryville), Hamza Boubakeur appartient à un lignage des Ouled Sidi Cheikh. Il fait des études littéraires à l'Université d'Alger et obtient son agrégation d'arabe, en 1949, à Paris, devant un jury présidé par l'arabisant Louis Massignon, en présence de l'écrivain égyptien Taha Hussein. Il travaille, au début des années 1940, à Radio Alger dont il anime les émissions artistiques en langue arabe avant d'enseigner au lycée Bugeaud. Il fonde et dirige entre 1946 et 1950 la revue *As Salam* (*As Salam Ifrikya* à partir de 1948), publication qui manifeste un intérêt réel pour l'islamologie et la littérature. Il propose, entre 1948 et 1951, quelques textes littéraires dans la revue *Rythmes du monde* ("Confessions d'un musulman du siècle", 1948 ; "Mémoires d'un Saharien" et "Aventures d'un musulman en France", 1951) et donne un conte "La légende du gommier" au *Bulletin de liaison saharienne* (n° 6, 1951).

Boubakeur hésita-t-il longtemps entre une carrière de professeur, qui le mène de Philippeville à Alger, et le gratifiant *cheikhat* des Ouled Sidi Cheikh qu'il dispute vainement à son oncle le caïd Larbi Dine qui bénéficiait d'une

BOU

incontestable audience populaire et du soutien de l'armée ? Proche de l'administration coloniale et des dirigeants issus de la SFIO, Guy Mollet et Robert Lacoste, il se fait élire député des Oasis. Contrairement aux signataires de la "Motion des 61", il ne rend pas son mandat et continue à siéger au parlement français jusqu'à l'indépendance. Son nom reste lié aux turpitudes d'un règne colonial finissant : il est cité, aux côtés de ceux de Chérif Benhabîlès et du cadî Belhadi, dans le projet de création d'une "troisième voie" pendant la Guerre d'Indépendance. Il mène comme une ultime mission, à partir de Ouargla, une rude bataille pour la partition de l'Algérie, cherchant à couper le sud du pays du nord ; il participe, à Paris, à la traque policière des militants du FLN, contribuant, dès sa nomination à direction de la Mosquée de Paris, en 1957, à une sévère épuration de tous ses agents suspectés de nationalisme.

[1962 : Choissant la France à l'indépendance, Hamza Boubakeur est recteur de l'Institut islamique de la Mosquée de Paris jusqu'en 1982, se prêtant à un activisme acharné, résistant aux tentatives de le destituer entreprises par Abdelkader Barakrok, ancien ministre de la IV^e République et proche du général de Gaulle. Cet activisme ne semble pas le distraire des travaux de gnose. Il propose des traductions, en 1979, du Coran (Paris, Fayard), et, en 1980, d'*El Burda* (Le Manteau) d'Al Busiri (Paris, Institut musulman de la Mosquée de Paris), suivies, en 1985, d'un *Traité moderne de théologie islamique* (Paris, Maisonneuve et Larose). Ses dernières publications sont des portraits de personnalités sahariennes : *Un soufi algérien : Sidi Cheikh, sa vie, son œuvre, ses descendants et son rôle historique* et *Trois poètes algériens : Mohamed Belkhayr, Abdallah Ben Karriou, Mohamed Baytar*, publiés en 1990, chez Maisonneuve et Larose.

Fin négociateur, il devait céder en 1982 son poste de recteur de la Mosquée de Paris à cheikh Abbas Bencheikh El Hocine au terme de négociations avec le gouvernement algérien qui, effaçant les épisodes des sombres entreprises coloniales, lui concède une pension de conseiller ministériel et l'assurance d'un retour au pays natal. Décédé, à Paris, le 5 février 1995, il est inhumé dans sa terre ancestrale de Brézina.]

► S. Sellam (2006).

BOU BEKKER Hocine

Cosignataire de l'ouvrage collectif *Aspects et réalités de l'Algérie agricole* (Alger, Imp. La Typo-litho et Jules Carbonel réunies, 1957) dans lequel il propose une étude sur "L'association céréales-moutons dans les hautes plaines oranaïses".

BOUCHAMA Abderrahmane

Architecte de formation, fasciné par la tradition architecturale des grandes cités de l'Espagne musulmane, exerçant depuis les années 1930 à Tlemcen, puis à Alger, Abderrahmane Bouchama a été un membre important du PCA qui l'intègre dans son comité central après le V^e Congrès de mai 1949. Il publie dans *Alger républicain* une nouvelle "L'Enfant aux socquettes blanches" (28 novembre 1951).

[1962 : Bouchama participe à la table ronde sur "La vie artistique et culturelle en Algérie, problèmes et perspectives", organisée par la revue *El Djazaïr* (n° 1, janvier-février 1964) aux côtés de Mustapha Kateb, Mohamed Boudia et Mohamed Iguebouchene. Il est l'auteur d'un texte inclassable *L'Arceau qui chante* ("C'est avec la pierre, dans leurs constructions et par leurs architectures, que les peuples transcrivent le mieux les pages de leur histoire") publié à Alger, par la Sned, en 1966, suivi de deux essais chez le même éditeur *Mouvements pensants en la matière* (1968) et *La Grandeur de l'unité* (1971).]

CHELLIG Rabah

Contribue à l'ouvrage collectif *Le Sous-développement en Algérie* (Alger, Editions du Secrétariat social, 1959), proposant une étude sous le titre "Aspects de la société algérienne originelle : organisation de la société rurale, comportement des individus".

EL GHARBI Mohamed

Délégué du FLN au Congrès des Ecrivains d'Asie et d'Afrique (Tachkent, octobre 1958), il prononce une conférence, reprise dans *La Nouvelle Critique* sous le titre "Indépendance et culture" (n° 103, février 1959).

EL GHOFARRI Youssef

Voir : LEBJAOUI Mohamed

EL MENDJEL Safia

Cette signature accompagne "La Légende d'Ourida", conte publié dans le numéro spécial "Algérie" de la revue *Entretiens sur les Lettres et les Arts* (Rodez, Subervie, février 1957). Il s'agit d'un pseudonyme utilisé, pour cette seule

circonstance, par Malek Haddad. Publié une année après *Le Malheur en danger* (Paris, La Nef de Paris, 1956), "La légende d'Ourida" annonce *Je t'offrirai une gazelle* (Paris, Julliard, 1959) : "[...] aujourd'hui, et puisque le malheur est en danger, ce sont les gazelles qui auront raison".

FALAKI Réda

Né à Alger, Réda Falaki (1920-1993) est le pseudonyme d'Ahmed Hadj Hamou, fils d'Abdelkader Hadj Hamou. Après des études secondaires, le jeune homme qui s'intéresse au théâtre est engagé, en 1946, par la troupe de Mahieddine Bachetarzi. Comédien doué, il est souvent distribué dans les pièces de la troupe et participe à ses longues tournées à travers l'Algérie. Il crée son école de jeunes talents *Mesrah El Ghad* (Le Théâtre de demain), tout en animant une émission radiophonique populaire ; il forme une génération de comédiens qui tient le devant de la scène dans les années 1950-1960 (Zohir Abdellatif, Meriem Abed, Djafar Beck, Ghouti Bendeddouche, Mohamed Bouzidi, Farida, Fella, Mohamed Hilmi, Nadia Ouahil).

Signale-t-on dans son brillant parcours dans le monde du théâtre et de la radio ce qui semble être une incartade ? Il est poussé, en 1951, par Mahieddine Bachetarzi à prendre le secrétariat général du premier syndicat indigène d'artistes de la scène, expérience courte, soldée par l'échec et opposant parfois violemment les musiciens et chanteurs aux comédiens. Réda Falaki propose sa première pièce *Les Enragés du vingtième*, en 1937. Il s'agit d'une révolte contre son milieu bourgeois qui inspire bon nombre de ses pièces écrites en arabe dialectal et son roman *Le Milieu et la marge* (Paris, Denoël, 1964). Il donne à *Ici Alger* (n° 31, janvier 1955) "La Famille Queue-Touffue", conte-saynette.

[1962 : A l'indépendance, Réda Falaki est fonctionnaire au ministère de l'information avant de se fixer définitivement en Belgique, peu de temps après le coup d'Etat du colonel Boumediene. Au terme d'études en sciences humaines, il est producteur à la radio, signant, en 1969, plusieurs émissions (*L'homme et le désert* ; *L'affaire Guttenberg* ; *Mercurie et ses clients* ; *Médecins et sorciers*). Il revient au théâtre avec deux pièces : *Tu seras Tristan, mon Amour* et *Démiourgos ou la Légende de la liberté* (Prix du Festival international du théâtre Diego Fabbri). Un second roman *La Balade du Berbère. Scénario pour l'Algérie d'autrefois* est publié, en 1991 (Paris, L'Harmattan) ; le manuscrit d'un troisième roman *Femmes libres dans un peuple lié* est resté inédit. Réda Falaki meurt le 23 mai 1993.]

► Nadya Bouzar-Kasbadji (1988). M. Bachetarzi (1984).

FARRAH Abdelkader

Né le 28 mars 1926 à Boghari (Médéa), Abdelkader Farrah s'intéresse assez jeune au théâtre. Il publie dans *Esprit* "L'Homme au rebec", théâtre pour enfant (n° 12, décembre 1953). Sa carrière dans le théâtre, contrairement à ce qu'en pouvait attendre le critique Ghani Merad, s'est plus tournée vers la scénographie que vers l'écriture.

Il débute, à partir de 1953, une carrière de scénographe en Europe (Angleterre, France) consacrée par plusieurs prix (Meilleur spectacle, à Paris en 1958, pour *Le Cercle de craie caucasien* de Brecht ; prix du Festival de l'enseignement dramatique des trois Amériques, Minneapolis, USA, 1969 ; prix des Critiques de Londres pour *Le Balcon* de Jean Genêt, monté par la Royal Shakespeare Company, 1971). Son parcours artistique lui aura permis de travailler avec 37 metteurs en scènes dans plusieurs pays (Hollande, France, Grande-Bretagne, Tunisie, au Canada, aux USA, Allemagne, Autriche, Mexique, Italie et Corée du Sud). Il meurt, le 20 décembre 2005, à Londres où il résidait.

► "Abdelkader Farrah tire sa révérence", *El Watan*, 22 décembre 2005. Ghani Merad (1976).

GREKI Anna

Anna Greki est le pseudonyme de Colette Anna Grégoire, née le 14 mars 1931, à Batna. Fille d'un instituteur, elle réside jusqu'à l'obtention de son baccalauréat dans plusieurs villes de l'Est algérien (Ménâa, Collo, Philippeville), au gré des postes de son père et de ses études. Elle commence une licence de lettres à Paris qu'elle n'achève pas, retourne en Algérie et prend un poste d'institutrice à Bône. Elle adhère au PCA et milite pour l'indépendance de l'Algérie. Membre du groupe des "Combattants de la libération", elle est arrêtée, en 1957, et torturée par la police coloniale, avant d'être détenue à Barberousse, puis au camp de Béni Messous. Elle fait l'objet d'une mesure d'expulsion du pays, en 1958, et se rend en Tunisie.

Mariée à Jean-Claude Melki, elle achève à Alger après l'indépendance sa licence de lettres françaises à l'Université d'Alger et enseigne au lycée Emir Abdelkader (Bugeaud). Elle décède au cours d'un accouchement, le 6 janvier 1966.

La poésie d'Anna Greki se place sous le sceau du militantisme et de l'espoir. Deux poèmes sont publiés par *Action poétique* ("Les nuits, le jour" et "L'Espoir", n° 12, décembre 1960). *El Moudjahid* donne dans sa livraison du 16 janvier 1962 "L'avenir est pour demain". P.J. Oswald édite, chez La Sned (Tunis, 1963) dans une édition

bilingue français-arabe son premier recueil *Algérie, capitale Alger*, introduit par Mostefa Lacheraf et traduit en langue arabe par Tahar Cheriaa. Un second recueil posthume *Temps forts* (Paris, Présence africaine, 1966) affirme cette écriture attachante qui se meut dans les bruissements d'une "harmonie d'orage et de paix" (Lacheraf).

GUERMAZ Abdelkader

Le nom d'Abdelkader Guermaz (1919-1996) reste lié à l'émergence dans la peinture algérienne d'un courant figuratif et consensuel dans les années 1940. Venant d'Oran où il a suivi les cours de l'Ecole des Beaux-arts, Guermaz intègre à Alger l'équipe d'artistes et de poètes qui se regroupent autour de Jean Sénac et Sauveur Galliéro. Selon Pierre Rey, qui a suivi son parcours, le peintre oranais pratique dans cette période des années 1940-1950 une sorte de peinture de la "réalité poétique". Il donne des textes poétiques à la revue *Simoun* (n° 10, 1953).

[1962 : Guermaz s'installe définitivement en France en 1961. Il y poursuit une discrète carrière qui gagne en densité et en profondeur. Plus de quatre cent cinquante de ses œuvres sont aujourd'hui éparpillées dans les musées et dans des collections privées dans le monde. Cette création, aux langages multiples, en quête d'infini, mérite d'être connue.]

► "Guermaz, l'oublié". Entretien de Pierre Rey avec Hamid Skif (*El Watan*, 28 juin 2007).

HADJ SADOK Mohamed

Ancien élève-instituteur de l'Ecole normale de Bouzaréa, Mohamed Hadj Sadok n'exerce pas au terme de sa formation ; il aura la volonté de poursuivre ses études supérieures et s'inscrit à l'INALCO, à Paris, pour un diplôme de lettres et de langues. De retour en Algérie, après 1945, il fait partie de ces membres de l'élite indigène sollicités par l'administration coloniale pour des missions ponctuelles. Il est nommé, auprès du gouverneur général M.E. Naegelen, responsable de l'éducation, de 1947 à 1952, chargé spécialement d'étudier un programme de réforme des médersas.

Mohamed Hadj Sadok a ainsi bouclé, vers la fin des années 1940, grâce à l'appui de son ami Rachid Bencheneb, haut fonctionnaire au ministère de l'Intérieur, sa réflexion sur la transformation des médersas en lycées

franco-musulmans habilités pour la préparation du baccalauréat, examen final des études secondaires. Proche de la jeunesse estudiantine indigène, Hadj Sadok est, à Alger, membre fondateur de l'Association des Amis de l'Etudiant, financée par la bourgeoisie indigène, dont l'objectif est de fournir bourses et logements aux étudiants nécessiteux.

Il publie "A travers la Berbérie orientale du XVIII^e siècle avec le voyageur Al-Warhîlanî" (*Revue africaine*, n° 95, 1951) et "Dialectes arabes et francisation linguistique de l'Algérie" (*Annales de l'Institut d'études orientales*, Alger, T. 13, 1955). Longtemps proviseur de lycée et chargé de cours à la Faculté des lettres d'Alger dans l'équipe du professeur Philippe Marçais (philologie arabe), il se fixe, à l'indépendance, en France et exerce comme inspecteur de l'enseignement de la langue arabe.

IBN EL HAKIM

Voir : TALEB Ahmed.

KADDACHE Mahfoud

Né le 21 novembre 1923 à Alger, dans une famille modeste, Mahfoud Kaddache perd prématurément son père ; il avait six ans. L'image qui est restée de cette époque est celle d'un enfant travaillant comme vendeur de légumes au marché de la Lyre. Relève-elle de la seule mythologie ?

Kaddache s'est relancé dans le scoutisme qui lui donne une vraie famille. Il ne croit qu'à la vertu de l'effort : il entre à l'université et entreprend des études d'histoire soutenant, en 1949, un mémoire de diplôme d'études supérieures sur "La Casbah" (mémoire de la Faculté des lettres de l'Université de Besançon). Ce succès surprenant lui vaudra-t-il des inimitiés ? Plus tard, on l'aura souvent accusé de sortir des rangs d'une "promotion Lacoste" si décriée.

Depuis 1936, membre des SMA, il est appelé à occuper une place assez importante dans leurs organes dirigeants. Après la disparition, en 1941, d'Ahmed Bouras, leur fondateur, condamné à mort et exécuté pour collusion avec l'Allemagne hitlérienne, les SMA font l'objet d'une querelle d'influence entre l'AOMA et le PPA-MTLD. Le jeune Kaddache s'efforce, mais sans succès, à leur garder leur autonomie. Cependant, les SMA s'inscrivent dans la ligne PPA-MTLD et bon nombre de leurs cadres, comme le Tlemcénien Ghouti Charif et le Constantinois Mohamed Djidjelli, passent au mouvement adverse, totalement apolitique des Boys scouts musulmans algériens (BSMA). Kaddache marque-t-il alors une pause face à la tempête ? Ce n'est qu'en 1952 qu'il se

manifeste à nouveau, toujours aux SMA, créant avec Salah Louanchi, *La Voix des Jeunes*, prenant une part active - et non moins virulente - au mois de février 1953 à la polémique d'intellectuels algériens (M.C Sahli, M. Lacheraf) autour de l'attribution du Prix des Quatre Jurys au roman de Mouloud Mammeri *La Colline oubliée* (1952).

Consécration d'une présence assez enracinée aux SMA, il en devient le secrétaire général (1953), puis le président (1957-1962). Est-ce à ce titre qu'il s'associe, en 1961, à une entrevue avec le général de Gaulle - en compagnie de Mouloud Feraoun et d'autres représentants de l'élite indigène algéroise - pour envisager, hors des attentes du FLN, la paix et l'avenir de l'Algérie ?

Mahfoud Kaddache se fait connaître dans le champ culturel de la colonie en publiant dans la série culturelle des *Documents algériens*, publication officielle du gouvernement général, une étude sur *La Casbah sous les Turcs et de nos jours* (n° 55-56, 1950), saluée par l'historien Marcel Emerit : "M. Kaddache a eu assez d'érudition et de courage pour nous présenter la Casbah d'Alger telle qu'elle fut et telle qu'elle est devenue. Son travail précis, méthodique, pénétré d'esprit géographique, essaie de nous faire comprendre les principes de l'urbanisme musulman, là où il n'existe en apparence aucun fil directeur, et de reconstituer la vie de la capitale turque victime des exigences de la colonisation" (*Revue africaine*, n° 95, 1951).

[1962 : Désormais éloigné du scoutisme et de la politique, M. Kaddache se destine, après l'indépendance, à une carrière universitaire qui lui vaudra son lot de vexations et brimades, brutalement écarté de l'Institut d'histoire de l'Université d'Alger.

Personnalité de la société algéroise des années 1950, l'homme dérangeait ; il avait de solides contempteurs qui ne manquaient pas de l'accuser de tiédeur pendant la Guerre d'Indépendance. Loin des rumeurs d'Alger, Kaddache s'était tourné vers une œuvre de chercheur, honnête et rigoureuse, embrassant toutes les périodes de l'histoire de l'Algérie. Consent-il à briser le silence qu'il s'était imposé pour protester, en 1985, aux côtés du professeur Mahfoud Boucebcı contre le procès devant la cour de sûreté de l'Etat des animateurs de première Ligue algérienne des Droits de l'Homme ? Il meurt des suites d'un malaise cardiaque, le 30 juillet 2006, à Alger.]

Œuvres

A la Sned (Alger) : *La vie politique à Alger de 1919 à 1939* (1970) ; *L'Algérie dans l'antiquité* (1972) ; *Histoire du nationalisme algérien. Question nationale et politique algérienne (1919-1951)*, en deux volumes, 1980 (réédités en 1993 par l'Enal) ; *L'Algérie médiévale* (1982).

A l'OPU (Alger) : *L'Etoile nord-africaine, 1926-1939* (1984) ; *L'Algérie dans l'histoire, 1900-1954* (1989) ; *L'Emir Khaled*, Alger, OPU-EnAP, 1987. Chez

Paris-Méditerranée-Edif 2000 (Paris-Alger) : *L'Algérie se libéra. 1954-1962* (2003) ; *L'Algérie des Algériens, de la préhistoire à 1954* (2003).

Chez d'autres éditeurs : *L'Emir Abdelkader*, Alger, Ministère de l'information et de la culture, collection Art et culture (1974) ; *Il y a trente ans le 8 mai 1945*, Paris, Edition du Centenaire (1975) ; *L'Algérie des Algériens, histoire d'Algérie, 1830-1954*, Alger, Rocher-Noir (1998, rééd., 2003).

► Amnay Idir : "Une mémoire dans la mémoire", *El Watan*, 1^{er} août 2006. Tarik Ramzi : "Le témoin du siècle", *L'Expression*, 1^{er} août 2006.

KARA Abdelbaki

Cosignataire de l'ouvrage collectif *Aspects et réalités de l'Algérie agricole* (Alger, Imp. La Typo-litho et Jules Carbonel réunies, 1957), donnant une étude sur "Le paysannat dans la région de Saint-Arnaud".

KENZA

Kenza est une des rares femmes qui se manifeste sur la scène littéraire des années 1950. Elle publie des nouvelles et récits dans *Ici Alger* ("La Vigne de Bab El Khemis", n° 53, janvier 1957 ; "Une plante "kih hadik" ou la légende du kif", n° 60, décembre 1957) et *Femmes nouvelles* ("Khouia Hamou et le pèlerin à l'écuille de cuivre ciselé", n° 81, 25 janvier 1962 ; "La mosquée de Sidi Haloui", n° 84, 10 mars 1962 ; "L'Aïn Franin ou la femme au khalkhal d'argent", n° 86, 10 avril 1962).

LEBJAOUI Mohamed

Sous le pseudonyme de Youssef El Ghoffari, Mohamed Lebjaoui, né le 20 février 1926 à Alger, signe des poèmes dans différentes livraisons du "*Jeune Musulman*", organe de la jeunesse de l'AOMA: "Aurore sur El Djézaïr" (n° 10, 28 novembre 1952), "Front national" (n° 11, 19 décembre 1952), "Culte musulman !" (n° 12, 2 janvier 1953).

Mohamed Lebjaoui était au moment du déclenchement de l'insurrection armée, le 1^{er} novembre 1954, un commerçant aisé d'Alger, responsable de l'UGCA, sans ancrage dans un parti politique, mais cultivant l'amitié de militants du PCA. Il est présenté par l'historien Gilbert Meynier comme "le bourgeois algérois disciple du chaykh Tayeb El Okbi, mais aussi communiste à l'origine, et à l'esprit particulièrement ouvert". Il prend attache avec le FLN, dès 1955, et

travaille sous la direction d'Abane Ramdane à une première ébauche du syndicat UGTA, avant d'être appelé à exercer des responsabilités dans la Fédération de France ; il est arrêté, à son retour à Alger, en 1957, en compagnie de Salah Louanchi, puis emprisonné.

[1962 : Il apparaît, à l'indépendance, comme un des plus sûrs soutiens du président Ahmed Ben Bella pour lequel il effectue des missions auprès d'Hocine Aït-Ahmed et du FFS, lors de la crise de 1965. S'opposant au coup d'Etat du 19 juin 1965 du colonel Boumediene, Mohamed Lebjaoui prend le chemin d'un long exil, attachant son nom à une éphémère Organisation clandestine de la révolution algérienne (OCRA, 1966), demeurant fidèle à ses vieilles amitiés, militant pour la libération de Ben Bella, puis, après son exil, pour le retour en Algérie et la réhabilitation de l'ancien président déchu. Crée-t-il encore un Mouvement armé des forces démocratiques algériennes (MAFDA, 1976), sans trop de conviction, défendant les mêmes revendications ?

Il publie, en 1970, aux éditions Gallimard, à Paris, *Vérités sur la révolution algérienne*, un témoignage amer sur une période encore mal connue de l'histoire algérienne, suivi, en 1972, chez le même éditeur de *Bataille d'Alger ou bataille d'Algérie* ; il donne ensuite *Au nom de l'Algérie* (Genève, Adversaires, 1976) et *Pour la défense des droits de l'homme en Algérie* (Genève, Grounauer, 1977).

Mohamed Lebjaoui revient à la littérature proposant, en 1975, *Un Morceau de lune et une étoile couleur de sang* (récits et poèmes, Genève, Adversaires), et, en 1982, un recueil de poèmes *Sous le bras, mon soleil* (Genève, Grounauer). Personnage atypique, en rupture d'avec les mœurs politiques de l'Algérie indépendante, Mohamed Lebjaoui n'y retourne qu'en 1990. Il décède à Paris le 24 février 1992.]

► G. Meynier (2004).

MAARFIA Mohamed

Né le 11 juillet 1937 à Sédrata, Mohamed Maarfia est pendant la Guerre d'Indépendance officier de l'ALN. Il publie dans *El Moudjahid* (n° 90, mars 1962) un poème "Atmosphère" (repris dans *Révolution africaine*, n° 236, 21 août 1967).

[1962 : Maarfia exerce jusqu'à 1972 aux affaires étrangères avant d'ouvrir un cabinet d'architecte. Il écrit, dans les années 1960-1970, plusieurs récits de guerre pour *El Djeïch* et *An Nasr*. Il publie, en 1981, à compte d'auteur, à La Pensée universelle à Paris, *La Passion du "fellagha"*. Son roman-fleuve *Les Sept remparts de la citadelle* est édité, en 2003 à Alger, par l'Anep. Il cosigne, chez le même éditeur en 2004, avec

le général-major de l'ANP Khaled Nezzar, *Un procès pour la vérité. L'armée algérienne face à la désinformation.*]

MERAD Ali

Ali Merad, signant Abou Djamil Taha, né le 21 octobre 1930 à Laghouat, fait une carrière de journaliste au "*Jeune Musulman*" (juin 1952-juin 1954), où il assure une rubrique régulière "A la lumière du Coran et du hadith". Il signe aussi dans ce même journal du pseudonyme Mohamed Arab des chroniques sur la littérature algérienne de langue française. Il est l'auteur d'un poème "Insensé!" (n° 18, 27 mars 1953).

Agrégé d'arabe en 1956, il s'engage dans une carrière universitaire ; il est au département d'Etudes orientales de l'Université d'Alger l'assistant du professeur Philippe Marçais, titulaire de la chaire de philologie arabe. Il donne une étude sur "Un parler arabe du Sud tunisien" à la *Revue africaine* (n° 104, 1960) et publie "Origines et voies du réformisme musulman" (*Annales de l'Institut d'Etudes orientales de l'Université d'Alger*, volumes 18-19, 1960-1961), une étude qui annonçait sa thèse sur *Le Réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940. Essai d'histoire sociale et religieuse* (Paris, Mouton, 1967). A l'indépendance du pays, il choisit la France et fait une brillante carrière d'universitaire et d'islamologue, dirigeant l'Institut d'études arabes et islamiques de l'Université Lyon III-Jean Moulin.

OULID AÏSSA Youcef

Directeur du Fonds commun des SAP dans les années 1950, Youcef Oulid Aïssa publie une monographie sur cette institution dans la série sociale des *Documents algériens : Le Fonds commun des Sociétés agricoles de prévoyance* (n° 47, 1955). Il contribue, en 1956, à *Regards sur l'Algérie*, un ouvrage du Service de propagande, édition et information du gouvernement français, avec une étude sur le paysannat.

RAÏS Abdelhalim

Abdelhalim Raïs débute à dix-huit ans, vers la fin des années 1940, une carrière de comédien dans la troupe El Hilal El Djazaïri (Le Croissant algérien). Il fait de la figuration dans quelques films et travaille pour le théâtre radiophonique de Radio Alger. Il écrit quatre pièces, inscrites dans les années 1953-1956, dans le programme de tournées en Algérie du théâtre Mahieddine [Bachetarzi], *Son seul*

SAF

désir, Mazarin, C'est la vie et *Sid El Hadj* (en collaboration avec Mustapha Kazdarli). Il est, en 1957, à Tunis et participe à la création de la troupe théâtrale du FLN. Sa pièce *Les Enfants de la Casbah* est publiée par *El Moudjahid*, organe du FLN, dans ses numéros 65 à 68 (mai-août 1960).

[1962 : Abdelhalim Raïs travaille, à l'indépendance, pour le théâtre et le cinéma. Il est distribué dans *L'Opium et le bâton* (1969) d'Ahmed Rachedi et *Chronique des années de braise*, Palme d'Or du festival de Cannes (1974), de Mohamed-Lakhdar Hamina. Il meurt, le 8 novembre 1979, pendant le tournage d'un feuilleton de la télévision.]

SAFIR Abdelkader

Originaire de BENCHICAO (arrondissement de Médéa), Abdelkader Safir entreprend, dans les années 1940, une carrière de journaliste, allant de la presse partisane (*Egalité* de l'UDMA) à la presse coloniale (*La Dépêche quotidienne d'Algérie*). Il est, au seuil des années 1950, un acteur sollicité de la scène culturelle algéroise et donne - au seul numéro paru de la revue *Terrasses* (juin 1953) de Jean Sénac - une lecture comparatiste sur les "Sources arabes de "La Divine Comédie"" de Dante, thème traité pour la première fois, en 1908, par Mohamed Bencheneb.

[1962 : A l'indépendance, il est, à Alger, un des fondateurs de l'Ecole de journalisme, qui a fonctionné vers la fin des années 1960, dont l'expérience sera brève. Il continue sa carrière dans la presse, jusqu'à sa disparition en 1992, n'hésitant pas à s'associer, en 1990, à la toute jeune aventure de la libération du champ de l'information, fondant à Médéa, avec le journaliste Abdelkrim Lakhdar Ezzine, l'hebdomadaire *Le Chroniqueur* (1990-1992). La Maison de la presse de Kouba (Alger) porte aujourd'hui son nom, en hommage au vieux routier du journalisme qui a porté dans son itinéraire impétueux l'histoire de la presse algérienne, de la colonie à l'indépendance.]

SAFIR El Boudali

El Boudali Safir, né en 1908, à Saïda, dans une famille originaire de Mascara, se destine à l'enseignement après des études aux Ecoles normale de Bouzaréa et supérieure de Saint-Cloud (France). Il enseigne quelque temps dans des collèges et des lycées, à Mascara et à Orléansville, avant d'obtenir une mutation, en 1946, à Radio Alger où il est chef de service à la direction des (ELAK).

Il voyage à travers l'Algérie et les pays du Maghreb et se fait connaître comme conférencier et auteur d'études sur le patrimoine culturel algérien, relisant dans une perspective critique le regard porté sur l'Algérie par des écrivains français dans des études données à *Forge* ("André Gide et l'Afrique du Nord", n° 4, juin-juillet 1947 ; "A propos du récit d'un captif de Don Quichotte", n° 5-6, octobre-novembre 1947) et *Algéria* ("Alger vue par Fromentin", n° 1, octobre 1948 ; "Louis Bertrand devant Alger", n° 10, novembre 1949). Proche des milieux littéraires français de la colonie, cultivant l'amitié des écrivains Emmanuel Roblès et Louis Julia, il est coopté, en 1946, au comité de rédaction de *Forge* et devient membre, en 1952, de l'Association des écrivains algériens.

S'il propose une synthèse sur "Le théâtre arabe" (*Simoun*, février 1953), c'est dans le domaine de la musique qu'El Boudali Safir laisse son apport le plus durable. Réfléchira-t-il à une typologie des genres musicaux algériens ? En 1947, il donne une identité au chant populaire du *medh* qu'il désigne du nom de *chaâbi*. Et, en 1961, il propose dans un article célèbre du *Journal des Instituteurs de l'Afrique du Nord*, conformément aux attentes du Congrès de la musique arabe du Caire, en 1932, de ranger sous le registre de "musique classique" le fonds des musiques "arabo-andalouses".

El Boudali Safir s'autorisait-il d'une présence respectée dans le champ intellectuel de la colonie pour interpellier dans une lettre ouverte le général Massu pendant les journées terribles de la bataille d'Alger, en 1957 ? Voyant mourir dans les feux de la guerre, une Algérie, généreuse et fraternelle, celle qu'il a connue et aimée dans le champ culturel colonial des années 1930-1940, il quittait la radio et la direction des ELAK.

[1962 : A l'indépendance, El Boudali Safir entreprend une longue œuvre d'édition du patrimoine musical. L'Ecole nationale des Beaux arts d'Alger avait assez tôt appelé son précieux parrainage. Soucieux d'apporter un témoignage rigoureux, il poursuit sur plusieurs fronts son travail d'éclaireur de la culture nationale algérienne, ne dédaignant pas d'envoyer aux pages culturelles des journaux des points de vue et des mises au point, renouvelant souvent avec intelligence l'exposé d'une question sur la musique ou la littérature. Il décède, le 4 juin 1999, à Paris, où il s'était retiré.]

► Abdelmadjid Merdaci (2002-2008). Hadri Boughrara (2002).

SMAÏLI Ahmed

Ahmed Smaïli est, au début des années 1930, élève à l'Ecole normale de

ZER

Bouzaréa dont il est exclu pour y avoir créé une cellule communiste. Il mène une existence assez agitée, s'engageant dans les Brigades internationales en Espagne, en 1936, puis se consacrant, en Algérie, à l'encadrement de milieux ouvriers et paysans dans la région de Bougie. Emprisonné, en 1938, à Barberousse (Alger), pour son activité de propagandiste communiste, il s'en évade, en 1940, et entre dans une période de clandestinité qui le coupe de ses camarades du PCA. Est-il alors soupçonné de nationalisme et isolé ?

Il meurt, dans des circonstances inexplicables, écrasé sous les roues d'un camion américain à une date imprécise (fin 1944-début 1945 ?). Emmanuel Roblès, qui l'a connu à Bouzaréa, publie un de ses poèmes "Cimetière arabe" dans une livraison de la revue *Forge* (n° 3, avril-mai 1947).

► R. Gallissot (2006).

ZERROUKI Mohammed

Né le 10 novembre 1902 à Tlemcen, Mohammed Zerrouki suit la formation d'instituteur à l'Ecole normale de Bouzaréa et exerce pendant les années 1920-1930 dans plusieurs villes de l'Ouest algérien, dans les arrondissements de Mascara et de Tlemcen. Il s'installe à Alger au début des années 1940. Il sera constamment présent dans l'actualité culturelle de l'Algérie après la Seconde Guerre mondiale, publiant de 1946 à 1955 plusieurs contes et nouvelles dans les périodiques algériens *Forge* ("Hamman", n° 1, décembre 1946), *Algérie* ("Les babouches du père Belkacem", n° 12, janvier 1950 ; "Le tour du guet", n° 28, juillet-octobre 1952 ; "C'était écrit", n° 33, juillet-octobre 1953 ; "Dahman, le chasseur malgré lui", n° 38, juillet-octobre 1954 ; "Yahia ou les prénoms prédestinés", n° 46, février 1956) et tunisien *Ibla* ("Le mouton de l'Aïd El Kébir", n° 52, hiver 1950). Un poème "A l'ombre des cyprès du mausolée du cheikh Senouci" est donné à *As-Salam* (n° 8, 15 janvier 1947) et des portraits d'auteurs au *Journal des Instituteurs de l'Afrique du Nord* et à la *Revue de la Méditerranée* (Hayy Ibn Yaqden, Omar Khayyam, Abou El 'Ala Maari, Taha Hussein). Il s'intéresse aussi au théâtre et propose à la troupe Mahieddine [Bachtarzi] deux pièces jouées en arabe dialectal (algérien) qui ne recueillent ni les faveurs de la critique ni celle du public, suscitant un grand scepticisme : *Le Chemin du voleur est court* (1949) et *Asloka* (1951).

Zerrouki a adapté en langue française quelques farces de Djeha ; on lui doit de rigoureuses chroniques sur la musique algérienne. Il présente, en 1942, au jury du Grand prix littéraire de l'Algérie un roman *Mosaïque*, éliminé d'une course qui voit triompher l'ethnologue Slimane Rahmani, récompensé pour l'ensemble de

ses travaux sur la Soummam. Proche de Jean Pomier, membre de l'Association des écrivains algériens et collaborant à son organe *Afrique*, Mohammed Zerrouki était pressenti par Charles Aguesse, organisateur des "Rencontres de Sidi-Madani", pour y prendre part comme jeune espoir de la nouvelle littérature des années 1940, au même titre que Sénac et Dib. Il n'avait cependant rien publié en volume.

En 1956, alors que la Guerre d'Indépendance entrait dans sa deuxième année, Mohammed Zerrouki, se situant à distance des forces en présence, sollicite une audience auprès du général de Gaulle qui le reçoit dans sa résidence de Colombey-Les-Deux-Eglises. Rien n'a été consigné de ce qui s'est dit entre les deux hommes. Il meurt prématurément, à Alger, le 15 avril 1959.

L'œuvre de Mohammed Zerrouki fut-elle dispersée ? Le roman et d'autres écrits ont disparus lors du plasticage par l'OAS de sa maison de Hussein-Dey, vers la fin de la guerre. En 2006, un recueil de ses textes publiés dans les journaux et revues est édité sous le titre *Mohamed Zerrouki, précurseur méconnu de la littérature algérienne contemporaine* (Batna, 2005) par son fils Bouabdallah Zerrouki ; il a fait l'objet d'une présentation officielle à la Bibliothèque nationale, à Alger, le 16 juillet 2006.

► M. Belarbi : "Mohammed Zerrouki, un précurseur méconnu", *Le Soir d'Algérie*, 11 juillet 2006. Voir aussi dans *Mohammed Zerrouki, précurseur de la littérature algérienne contemporaine* (Batna, Imp. Guerfi, 2005), les textes de Mahieddine Kamel Malti, Bouabdellah Zerrouki, Naïma Mostefa-Kara-Borsali et Nour-Eddine Saoudi.

III.

**AUTEURS
DE LA PERIODE COLONIALE
PUBLIES APRES L'INDEPENDANCE**

AÏT MANSOUR AMROUCHE (Fadhma) - AMRANE (Danièle) - BACHIR (Bediya) - BENHAÏM (Marlyse) - BENSAÏ (Mohamed Hamouda) - CHEBLI (Hassan) - DJABALI (Leïla) - FARES (Tewfik) - GUENDOUZ (Nadia) - MESSAOUR (Boulanouar) - O'LAHSEN (Malika) - REGGUI (Marcel Mahmoud) - STEINER (Annie) - TAÏBI (Boualem) - TALEB (Ahmed), TIMSIT (Daniel) - ZERARI (Z'hor).

AÏT MANSOUR AMROUCHE Fadhma

Dans *Histoire de ma vie* (Paris, Maspéro, 1968 ; texte introduit par Vincent Monteil et Kateb Yacine) Fadhma Amrouche explique les terribles circonstances de sa venue au monde et les péripéties malheureuses qui l'ont conduites à l'âge adulte. Kabyle évangélisée, elle se marie, en 1895, à Belkacem Ou-Amrouche et s'installe dans son village d'Ighil Ali. Sept enfants naissent de cette union (notamment Jean El Mouhoub, en 1906 et Marie-Louise, en 1913). La famille, dont le père est ouvrier aux chemins de fer, naturalisé français, s'installe au début des années 1910 en Tunisie, à Radès. Cette "muse matriarcale" (Kateb) apprendra dans sa chair et dans son âme meurtries tous les exils, ceux de son propre sang, conjugant exclusion et reniements, et ceux des terres étrangères, accablés de solitude.

Le récit de vie de Fadhma Aït Mansour Amrouche était déjà achevé en 1946, écrit d'un seul jet entre le 1^{er} et le 31 août, mais son mari Belkacem le garde enfermé dans une commode dont la clef était accrochée au bracelet de sa montre. Dans une lettre à Jean, Fadhma écrit : "Je te lègue cette histoire, qui est celle de ma vie, pour en faire ce que tu voudras après ma mort." Jean décédé, le 16 avril 1962, il reviendra à Marie-Louise d'en assurer l'édition.

► Karima Direche-Slimani (2004). Assia Djebar (1999).

AMRANE Djamila

Djamila Amrane, née Danièle Minne, le 13 août 1939, est la fille de Jacqueline Guerroudj et la belle-fille d'Abdelkader Guerroudj, communistes et membres des premiers réseaux urbains des "Combattants de la libération", arrêtés et condamnés à mort par le tribunal militaire d'Alger, au mois de décembre 1957, en même temps que leur compagnon l'artificier Abderrahmane Taleb, guillotiné le 24 avril 1958. En accord avec Abdelkader Guerroudj qui appelait à "l'unité complète" du peuple algérien autour du FLN, Danièle Minne active dans le réseau de poseurs de bombes de Yacef Saadi ; elle est arrêtée par la police coloniale en 1957.

Elle contribue à l'anthologie poétique *Espoir et parole* (op. cit.) de Denise Barrat avec quatre textes écrits dans le feu de la guerre : "Boqala", "Vous m'avez appelée, fenêtres de prison", "Pourquoi ?" et "Sept années de guerre". Après l'indépendance, elle fait une carrière dans l'enseignement supérieur et publie, en 1993, sa thèse de doctorat consacrée aux *Femmes au combat* (Alger, Rahma). "Le couscous du rêve" (conte) est publié par Christiane Achour dans *Diwan d'inquiétude et d'espoir. La littérature féminine algérienne de langue française* (Alger, Enag, 1991).

► R. Gallissot (2006). C. Achour (1991).

BACHIR Bediya

Bediya Bachir publie son récit sur la guerre d'Algérie *L'Oued en crue*, en 1979, aux Editions du Centenaire. Le récit, écrit entre 1956 et 1960, n'aurait pas trouvé d'éditeur est-il indiqué sur la quatrième page de couverture de l'ouvrage. En vérité, l'auteure, militante du PCA, repliée en France, n'avait pas obtenu l'accord des dirigeants du PCF pour publier cet ouvrage pendant la Guerre d'Indépendance. Bediya Bachir est le pseudonyme de Baya Bouhoune, fille d'un grand blessé de la Première Guerre mondiale (1914-1918), née française le 9 avril 1920 à Alger, mieux connue dans la Région communiste d'Algérie sous son nom marital Allaouchiche ; elle a été longtemps secrétaire générale de l'Union des femmes d'Algérie, association du PCA dont elle est membre du comité central. Mariée assez tôt, à l'âge de quatorze ans, à un cousin dont elle aura deux enfants, elle devient en 1959 la campagne du militant communiste Jacques Jurquet qu'elle épouse en 1977. Récit de témoignage, en partie autobiographique, *L'Oued en crue* est réédité, en 1994 à Genève, par les éditions Sakina Ballouze, sous la signature de Baya Bouhoune-Jurquet.

BENHAÏM Marlyse [Myriam BEN]

Née à Alger le 10 octobre 1928 dans une famille juive d'enracinement berbère ancien, les Ben Mochi, Marlyse Benhaïm est proche dans les années 1940 des Jeunesses communistes. Intégrant au lendemain de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954, les "Combattants de la libération", elle est condamnée par contumace, en 1958, à vingt ans de travaux forcés.

C'est dans la proximité des camarades du parti qu'elle s'initie à l'écriture ; elle assiste en 1955 à la grève des mineurs du Zaccar et en ramène un récit qu'elle donne à *Alger républicain*. Ce premier texte va figurer, en 1982, sous le titre "La Grève", dans le recueil de nouvelles *Ainsi naquit un homme* (Alger, La Maison des Livres ; rééd., Paris, L'Harmattan, 1993), signé de son pseudonyme Myriam Ben.

[1962 : Après l'indépendance, Marlyse Benhaïm séjourne en France pour des soins médicaux. A cette période, une pièce de théâtre *Leïla* est présentée en lecture publique par Mohamed Boudia, au petit TNP, en 1967 (publiée, en 1998, par L'Harmattan, suivie de *Les Enfants du mendiant*).

La carrière littéraire de Marlyse Benhaïm - qui se fait aussi connaître comme peintre - est marquée par la publication de plusieurs œuvres chez L'Harmattan, à Paris : *Sur le chemin de nos pas* (poèmes, 1984), *Au carrefour des sacrifices* (poèmes, 1992), *Le Soleil assassiné* (poèmes, 2002), *Sabrina, ils t'ont volé ta vie* (roman, 1986). Ses mémoires, retournant sur la période coloniale et sur ses engagements politiques, paraissent, en 1999, chez le même éditeur, sous le titre *Les cartes truquées*. Elle meurt à Paris le 30 novembre 2001.]

► C. Achour (1989).

BENSAÏ Mohamed Hamouda

Longtemps une rumeur sourde a porté le nom et le renom de Mohamed Hamouda Bensaï (1902-1998), intellectuel méritant, sautant de la Médersa de Constantine à la Sorbonne, avec la semblable qualité d'écoute et d'analyse qui lui vaudra auprès de ses pairs la distinction de maître, titre que lui décerne son ami Malek Bennabi dans la dédicace qu'il lui adresse, en 1946, dans son ouvrage *Le Phénomène coranique* (Alger, En Nahda). Mohamed Hamouda Bensaï dont l'itinéraire universitaire a été contrarié par Louis Massignon, son directeur de thèse, peut être considéré comme un intellectuel sans œuvre. Lecteur inégalable du Coran, esprit ouvert aux sciences et à la modernité, Bensaï a été, des années 1930 aux années 1950, de tous les combats de l'intelligentsia indigène en Algérie

et en France, avant de connaître, au début des années 1950, le foudroiement de tous les anathèmes et de tous les bannissements, hypothéquant d'anciennes amitiés, rompant de fidèles liens de solidarité pour s'enfermer dans un irréductible silence de trente années, dans sa ville natale de Batna.

Son œuvre d'avant l'indépendance, éparpillé dans des journaux, ainsi qu'une tardive compilation sur Abdelhamid Benbadis ont été éditées, en 2008, par Nour-Eddine Khendoudi, avec une préface de Sadek Sellam, sous le titre *Mohamed Hamouda Bensai ou le farouche destin d'un intellectuel algérien* (Alger, Alam El Afkar). On connaît de Bensai un poignant poème en langue française "Prières de désespérance", aux purs accents romantiques, écrit à Paris entre le 8 et 10 mars 1934. Plusieurs de ses textes inédits, datant de cette période, seraient-ils aujourd'hui définitivement perdus ?

► Abdellali Merdaci : "Un maître d'autrefois. Mohamed Hamouda Bensai, le passeur lumineux" (*L'Est républicain* [Annaba], 29 juin 2009).

CHEBLI Hassan

Né le 27 août 1927 à Philippeville, Hassan Chebli est cité par Mohamed Harbi - dans sa préface au *Dictionnaire biographique des militants nationalistes algériens* (1984) de Benjamin Stora - parmi les responsables méconnus de l'OS dans cette ville. Il est en effet arrêté et emprisonné, en 1950, lors du démantèlement par la police coloniale du réseau de l'OS. Libéré, il se rend en France et milite dans la Fédération de France du FLN. Il est à nouveau arrêté, en 1957, et détenu dans un camp du Larzac. Est-ce pendant ces périodes d'internement que s'est révélé le poète ? Hassan Chebli donnait à lire ses productions à des jurys de prix littéraires, en Algérie et en France, qui lui apportèrent chaque fois leur reconnaissance, consacrant la légitimité de son art. Il reçoit, en 1951, le prix du concours des Muses de la Société des Lettres et des Arts d'Algérie et, en 1959, le prix des Poètes lorrains et une mention au Grand prix littéraire international de la poésie française. Ses poèmes sont réunis et publiés sous le titre *Pour une terre de soleil* (Alger, Sned, 1972), avec une préface de Mohamed-Salah Dembri.

[1962 : Hassan Chebli a exercé au lendemain de l'indépendance les fonctions d'administrateur au ministère de la santé et de la population jusqu'à son décès, survenu le 24 septembre 1971. Sa position de baroudeur - de l'OS, puis du FLN - et sa passion de la poésie définissent une présence singulière dans la littérature algérienne de langue française.]

DJABALI Leïla

Leïla Djabali, née en 1933 à Mac-Mahon, est connue par un seul texte symptomatique ("Pour mon tortionnaire, le lieutenant D..."), publié par Denise Barrat dans l'anthologie *Espoir et parole* (*op. cit.*), poésie sublime qui porte les stigmates de la douleur, entre le réel et la folie.

FARES Tewfik

Né le 27 octobre 1937 à Bordj-Bou-Arréridj, Tewfik Farès donne deux textes à l'anthologie poétique *Espoir et parole* (*op. cit.*) de Denise Barrat : "Arche d'Alliance" et "Sur nos chemins frangés". Il fait, à l'indépendance, une carrière dans le cinéma et écrit des scénarii pour le réalisateur Mohamed-Lakhdar Hamina (*Le Vent des Aurès*, 1965 ; *Chronique des années de braise*, 1974). Il signe un documentaire (*Jusqu'au soir où la ligne des jours...*, 1966) et un long métrage de fiction (*Les Hors-la-loi*, 1969). Il revient, en 1989, à la poésie avec un recueil *Empreintes de silence*, publié à Paris, chez L'Harmattan.

GUENDOULZ Nadia

Née à Alger le 26 février 1932, Nadia Guendouz milite en France au FLN, au lendemain de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954. Elle participe en 1963 à l'anthologie *Espoir et parole* (*op. cit.*) de Denise Barrat avec deux poèmes : "Les hors-la-loi", et "Algérie". De retour en Algérie, à l'indépendance, elle publie chez la Sned deux recueils *Amel* (1968) et *La Corde* (1974). Elle décède, à Alger, le 4 avril 1992.

MESSAOUR Boulanouar

Né à Aumale, le 11 février 1933, Boulanouar Messaour est un autodidacte qui vient à la poésie pendant la guerre d'Algérie, au moment de son arrestation, en 1956, par l'armée française et de son emprisonnement pendant une année. Il regroupe, en 1963, ses créations de cette période sous le titre *La Meilleure force, 1956-1960* (Paris, Le Scorpion). Il continue à écrire après l'indépendance et publie, en 1981, dans le réseau de l'édition parallèle de L'Orycte (textes ronéotés, diffusion militante), *Sous peine de mort* (avec des dessins de Denis Martinez).

O'LAHSEN Malika

Deux textes ("Il a fallu cent ans" et "Morts debout") de Malika O'Lahsen, née à

REG

Alger, le 4 février 1930, sont publiés dans l'anthologie *Espoir et parole* (op. cit.) de Denise Barrat. Elle se signale dans les premiers mois de l'indépendance par des poèmes donnés aux journaux culturels *Atlas Algérie* ("Exil", n° 1, 5 avril 1963) et *Novembre* ("Ballade de servitude", n° 2, juillet-aôut 1964).

REGGUI Marcel Mahmoud

Marcel Mahmoud Reggui (1905-1996) appartient à une famille algérienne d'origine tunisienne, installée vers la fin du XIX^e siècle dans la région de Guelma. Il se rend, en 1921, en Tunisie pour suivre une formation de professeur à l'Ecole normale de Tunis. C'est là qu'il rencontre Jean El Mouhoub Amrouche. Il ne tarde pas sous l'influence de son ami à se convertir au catholicisme et se fait baptiser Marcel. Il fait une carrière d'instituteur à Sfax et collabore aux feuilles locales, donnant des chroniques littéraires, tout en animant un groupe de lecteurs tunisiens de la revue parisienne *Esprit*.

Apprenant par son frère Paul Abdallah, résidant à Paris, la mort de leur frère Mohamed et la disparition de leur frère Hafid et de leur sœur Zohra au cours de l'atroce tuerie qui a suivi les cérémonies du 8 mai 1945 à Guelma, Marcel Mahmoud Reggui se rend dans cette ville le 24 juillet 1945 et entreprend de reconstituer, auprès des témoins directs, les circonstances de ce drame qui a endeuillé plusieurs familles indigènes de la région. Son mémoire, écrit pendant les mois d'août et de septembre 1946, ne sera jamais publié de son vivant. Marcel Mahmoud Reggui le remettra cependant à Jean Amrouche.

Cette enquête, retrouvée dans les archives familiales par Paul Amrouche, le fils de Jean, est accablante pour la France coloniale. Ne met-elle pas en évidence le rôle de son administration, de ses milices européennes et de ses élus indigènes, directement cités et incriminés dans les événements sanglants de mai 1945 à Guelma et dans son arrondissement ? Elle est publiée, en 2006, par Jean-Pierre Peyroulou sous le titre *Les Massacres de Guelma. Algérie, mai 1945 : une enquête inédite sur la furie des milices coloniales* (Paris, La Découverte).

[Marcel Mahmoud Reggui a été professeur de lettres au lycée de la Smala des Soussis ; c'est son dernier poste en Tunisie. Il s'installe en France, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, et exerce à Aire-sur-l'Adour (1947-1949), puis à Orléans où il devient un acteur apprécié du monde associatif, créant, en 1949, le Groupe des études humaines qui rassemble des chrétiens de gauche. Vieux militant de la SFIO, il est l'un des fondateurs du PSU qu'il représente à Orléans. Il reste le symbole d'une assimilation française, souvent fragile, faite de renoncement et de

distance par rapport aux vieilles racines arabo-musulmanes de ses parents. Consécration républicaine, conforme aux aspirations et à l'itinéraire de l'instituteur socialiste Marcel Mahmoud Reggui, la ville d'Orléans donne son nom à son Auditorium.]

► Informations recueillies auprès de J.P. Peyroulou.

STEINER Annie

Née le 7 février 1928, à Marengo, licenciée en droit de l'Université d'Alger, Annie Steiner-Fiori a travaillé aux Centres sociaux, créés par le gouvernement général de l'Algérie, à l'initiative de Germaine Tillon. Membre de la Zone autonome d'Alger du FLN pendant la Guerre d'Indépendance, elle est arrêtée, en 1956, et condamnée à cinq ans de prison. Elle est transférée de Barberousse à Maison-Carrée puis Blida, avant de connaître, en France, les établissements pénitentiaires de La Roquette, Rennes et Pau. Elle écrit, à la prison de Blida, des poèmes qui ne seront publiés, en partie, qu'après l'indépendance, dans *Diwan d'inquiétude et d'espoir. La littérature féminine algérienne de langue française*, dirigé par Christiane Achour (*op. cit.*, pp. 510-518).

► Danièle Djamila Amrane-Minne (2004).

TAÏBI Boualem

Né le 29 septembre 1929, en Kabylie, Boualem Taïbi est l'auteur d'un poème "Guérilla" publié dans l'étude de Jean Sénac *Le Soleil sous les armes. Eléments d'une poésie de la résistance algérienne* (Rodez, Subervie, 1957) puis repris dans l'anthologie de Denise Barrat (*Espoir et parole, op. cit.*).

TALEB Ahmed

Né le 5 janvier 1932, à Sétif, Ahmed Taleb est le fils de cheikh Bachir El Ibrahimi (1889-1965), dernier dirigeant de l'AOMA. Fondateur et rédacteur principal du journal *Le Jeune Musulman*, organe des jeunes de cette association, bimensuel paraissant à Alger, Ahmed Taleb signe quelques éditoriaux du pseudonyme Ibn El Hakim et donne un poème "Prison" (n° 24, 26 juin 1953), repris sous le titre "Prison de mes frères", par Denise Barrat dans l'anthologie poétique *Espoir et parole (op. cit.)*. Il est au FLN, pendant la Guerre d'Indépendance, et mène une action soutenue pour arrimer sa future organisation estudiantine dans le

TIM

communautarisme musulman en s'impliquant dans la bataille du "M" de musulman dans le sigle de l'UGEMA. Plusieurs étudiants algériens, d'origine européenne ou israélite, engagés dans le combat national, sont ainsi expulsés de ce syndicat dont il est le premier président élu, en 1955 (Cf. *La Voie de la réconciliation*, Alger, Dar El Ouma, 1996).

Arrêté, en 1957, à Paris où il se rend sur réquisition du FLN, emprisonné jusqu'à 1961, puis en résidence surveillée, il s'évade et se rend à Tunis. Il entame, à partir du 1^{er} mars 1957, depuis la cellule de sa prison une correspondance avec des parents, des amis et des personnalités en France et à l'étranger (Claude Roy, Jacques Berque, Albert Camus, René Habachi, Haïder Bammate). Ses *Lettres de prison*, sont publiées à Alger par la Sned en 1966. Une seconde édition augmentée a été donnée aux éditions Dar El Ouma, en 2001.

[1962 : Après l'indépendance, Ahmed Taleb termine ses études de médecine. Il est comme beaucoup d'intellectuels suspect pour le régime du président Ben Bella. Après le coup d'Etat du 19 juin 1965, il fait partie de tous les gouvernements formés par Boumediene (1965-1978), puis par Chadli Bendjedid (1979-1982). Sa tentative de créer, au tournant des années 1990-2000, un parti conservateur islamiste (Wafa) est bloquée par le gouvernement du président Bouteflika.

Ahmed Taleb se prêtera souvent en marge de ses missions ministérielles à la charge d'écriture. Un recueil d'études données aux journaux et revues a été publié, en 1973, sous le titre *De la décolonisation à la révolution culturelle, 1962-1972* (Alger, Sned). Il commence, après son retrait de la vie politique au début des années 2000, la publication de ses *Mémoires d'un Algérien*, chez Casbah éditions, à Alger : *Rêves et épreuves* (2006) et *La Passion de bâtir, 1965-1978* (2008).]

TIMSIT Daniel

Né le 16 décembre 1928, à Alger, dans une famille juive, Moïse Daniel Timsit garde de sa mère des racines constantinoises. Sa famille habitait place de la Lyre, à la lisière de la Casbah ; elle est proche de la famille d'Amar Ouzegane. Le jeune Daniel, lycéen en 1944-1945, adhère au PCA. Inscrit à la Faculté de médecine d'Alger, au moment de l'insurrection armée du 1^{er} novembre 1954, il dirige la section algéroise des étudiants communistes et rejoint, dès leur création, "Les Combattants de la libération". Il forme, dans les premiers mois de la Guerre d'Indépendance, un groupe de fabricants de bombes qui s'intègrent par la suite au réseau constitué par Yacef Saadi. Dans ce groupe, il y avait aussi son frère Gabriel et Georges Arbib. En 1956, il rompt avec le PCA et crapahute dans les maquis de l'ALN dans la wilaya 5, dans les monts de Tlemcen. Il n'y reste pas

longtemps et retourne à Alger pour intégrer la ZAA ; il est arrêté, au mois d'octobre 1956, jugé et emprisonné dans divers centres de détention en Algérie et en France, et libéré en mai 1962, à Angers. Pendant ses années de détention, Daniel Timsit rédige un journal consignant les terribles épreuves des geôles coloniales, mais aussi ses rencontres exceptionnelles. Ce journal est publié, en 2002, sous le titre *Récits de la longue patience. Journal de prison, 1956-1962* (Paris, Flammarion-Bouchène, 2002).

[1962 : A l'indépendance, Daniel Timsit travaille pour le nouvel Etat, dans l'équipe d'Amar Ouzegane, ministre de l'Agriculture ; mais, ce sera très vite la désillusion et l'humiliation : il est obligé par les nouvelles lois de l'Algérie indépendante de souscrire à une demande de nationalité algérienne, lui qui a toujours nourri son algérianité dans son combat de militant, sur les terrains de la guerre urbaine et dans les prisons.

Tout en restant fidèle à son pays, il s'installe en France et y exerce son métier de médecin. Il publie en 1998 aux éditions Bouchène, à Paris, *Algérie, récit anachronique*, rapportant les souvenirs des années de guerre et des engagements politiques dans l'Algérie indépendante jusqu'au coup d'Etat du 19 juin 1965 du colonel Boumedienne, suivi, en 1999, chez le même éditeur, de *Suite baroque. Histoires de Joseph, de Slimane et des nuages*. Il meurt, à Paris, le 2 août 2002.]

ZERARI Z'hor

Née le 26 mars 1937, à Bône, sœur du commandant Si Azzedine, chef de la ZAA, Z'hor Zerari est arrêtée au mois d'août 1957, à Alger, et connaît les centres de torture des troupes du colonel Bigeard. Elle transite par plusieurs prisons, en Algérie et en France, jusqu'au mois de mars 1962. Quatre textes sont publiés dans l'anthologie *Espoir et parole* (op. cit.) de Denise Barrat : "Contre les barreaux", "Une exécution capitale", "Libre", "Si tu es". Un recueil *Poèmes de prison*, introduit et illustré par Jeanne Marie Francès, est publié par Bouchène (Alger, 1988). Elle est journaliste, à Alger, dans les années 1960-1970.

ANNEXES

I. *Divers*

1.

Noms de lieux : nouvelles appellations

Aumale : Sour-El-Ghozlane.
Boghari : Ksar El Boukhari.
Bône : Annaba.
Bougie : Béjaïa.
Châteaudun-du-Rhumel : Chelghoum Laïd.
Colbert : Aïn Oulmène.
Colomb-Béchar : Béchar.
Condé-Smendou : Zighoud Youcef.
Djidjelli : Jijel.
Fort de l'Eau : Bordj El Kiffan.
Fort-National : Draa El Mizan.
Géryville : El Bayadh.
Guyotville : Aïn-Bénian.
Inkermann : Oued Rhiau.
Jemmapes : Azzaba.
La Calle : El Kala.
Lafayette : Bougaâ.
Mac-Mahon : Aïn-Touta.
Maison-Carrée : El Harrach.
Montagnac : Remchi.
Marengo : Hadjout
Orléansville : El Asnam puis Chlef.
Palikao : Tighenif.
Palestro : Lakhdaria.
Philippeville : Skikda.
Renault : Sidi M'hamed Benali.
Saint-Arnaud : El Eulma.
Strasbourg : Emir Abdelkader.

2.

Note sur les journaux et revues

Plusieurs contributions d'Indigènes algériens sont accueillies dans les revues dans la période 1940-1950. Ce sont le plus souvent des contributions uniques, sans lendemain. Valent-elles comme témoignage d'une orientation du travail littéraire de ces revues ? Leur caractère éphémère ne permet pas de le vérifier.

Dans *As Salam* (puis *Es Salam Ifrikiya*), la revue de Hamza Boubakeur qui n'exclue pas un conservatisme religieux, on note les noms de Rachid ABDELJALIL ("Poésie", n° 6, juillet 1948), EL TLEMÇANI ACHENOU ("Le Chat qui aurait été tué à la première nuit de noces", n° 19-22, septembre-octobre 1947), AMEL ("Le 7^e jour", n° 13 et 14, avril-mai 1947), BOUSSELOUA ("J'ai vendu ma fille", théâtre, acte 1, scène 2, n° 33, mai 1950), Bachir KALAÏDJI ("Sahara" et "Le Drapeau", poèmes, n° 8, 15 janvier 1947), Rabia MOSBAH ("La Vendetta kabyle ou la première plaidoirie", n° 12, mars 1947 et n° 14, mai 1947).

Le dynamisme de la presse communiste (*Alger républicain*, *Liberté*, *Progrès*) est indéniable ; ce sont des militants qui proposent dans ces titres des textes engagés dans l'actualité politique de la colonie et selon les attentes du parti. *Liberté*, dirigé par Bachir Hadj Ali, encourage la littérature. On y reconnaît les signatures de collaborateurs habituels comme ABOU-YOUSSOUF ("Affaire classée", poème, 12 février 1953), Abdelkader EL HAMADI ("Le Chant d'un petit Algérien", poème, 28 juin 1951), Smaïl HAMMAD ("Le Voyage de la dernière chance", 13 mai 1954 et "Les Innombrables enfants de la mère Rabiha", 28 mai 1954, nouvelles), Belkacem SAÏDI ("Une Nuit comme les autres quelque part en Oranie", 1^{er} et 8 avril 1954 ; "Ces Voix qui sortent de prison", 27 mai 1954, récits ; un autre récit : "La Grève" est donné à *Progrès*, n° 5, février 1954). Mohamed FERHAT tient dans *Alger républicain* une chronique régulière sur le théâtre algérien. Il y publie deux contes : "Le Henné", 12 et 13 septembre 1951 ; "Alia, fils du désert", 25 décembre 1952).

Organe des jeunes de l'AOMA, *Le Jeune Musulman*, animé par Ahmed Taleb, marque une prédilection pour la réflexion critique où s'exercent les plumes acérées de Mostafa Lacheraf, Mohamed-Chérif Sahli et la gnose religieuse (Malek Bennabi, Ali Merad signant Abou Djamil Taha). Des poèmes d'Ahmed Taleb, C.A. Seфраoui (Ahmed Chami), Youssef Ghoфfari (Mohamed Lebjaoui) y sont publiés ; on relève aussi ceux de Mustapha PACHA, auteur de "Paroles" (n° 10, 28 novembre 1952), un appel pour la liberté : "Levez-vous peuples martyrs | Brisez vos chaînes | Pour vivre ou mourir" et d'Ahmed ZAGHNOUN qui donne "L'Algérie" (n° 22, 29 mai 1953).

Les revues algéroises *Forge* (Emmanuel Roblès) et *Algérie* et oranaise *Simoun* (Jean-Marie Guirao) attirent des auteurs qui feront de belles carrières littéraires

(Mouloud Feraoun, Kateb Yacine, Mohammed Dib). Leur intérêt pour la rencontre entre la littérature et les arts est connu. Elles reçoivent les écrits d'acteurs de la vie culturelle, comme le peintre Mohamed-Sadok ZMIRLI, auteur d'"Un Songe", conte publié dans *Forge* (n° 5-6, novembre 1947) où on trouve un court récit "Nuit sur la Mlata" d'Abdelkader AZIZA (n° 4, juin-juillet 1947) et un poème d'Abdelaziz KATEB (1896-1937) interprète principal du gouvernement général et acteur reconnu de la sphère intellectuelle algérienne des années 1930, "Dinar Rbal", publié, en 1947, dans la seconde livraison de la revue, tenu par J. Lévi-Valensi et J.E. Bencheikh. (1967) pour "un mauvais plagiat des Nuits de Musset". Agha Fatih BOUAYED signe une nouvelle "La Gourde" dans *Simoun* (N° 10, 1953) et Hocine BENABDALLAH un conte "Le Poignard algérien" publié dans *Algérie* (n° 32, mai-juin 1953).

D'autres revues - sans ancrage dans la vie littéraire locale - et journaux font connaître les noms de Khaled BELHAMISSI publiant "Solitude" (*Les Carnets poétiques nord-africains*, Mostaganem, n° 9, automne 1956), Toula TANDJAOUI, auteur de deux contes "Aïn" (*Le Courrier de l'Association méditerranéenne*, n° 9, février 1960) et "Bahloul" (*Istar*, n° 6-7, juillet-août 1961), Chérif ZAHAR donnant dans *Alger revue*, publication de l'Université d'Alger, de courts récits "Sidi Brahim, patron des marins repose au port d'Alger" (octobre 1955) et "El Kinaï, le bienfaiteur" (décembre 1955) et MIMOUD, une nouvelle, "Le Joueur de luth" dans *Ici Alger* (n° 53, janvier 1957).

Le cas de *Femmes nouvelles* reste exceptionnel par sa densité politique. C'est la seule publication, née dans la fournaise du 13 mai 1958, qui affiche un choix déterminé pour l'Algérie française et la poursuite du projet colonial. Les animateurs de cette revue consacrent une part importante à la littérature des Indigènes, accueillant des textes de Himoud Brahimi ("Momo de la Casbah"). Mohamed-Tahar BEKARI y propose une réflexion sur "Théâtre algérien d'hier et d'aujourd'hui" (n° 51, octobre 1960), FADILA, un récit "L'Enfant abandonné" (n° 80, 10 janvier 1962 et n° 81, 25 janvier 1962) et Leïla RAÏS des nouvelles : "L'Inconnu" (n° 17, 6 mai 1959, n° 18, 20 mai 1959) et "Mariage de raison " (n° 18, 20 mai 1959).

Si la presse littéraire parisienne - *Les lettres françaises*, *Les Nouvelles littéraires* - s'intéresse aux auteurs connus des années 1950 (Dib, Haddad, Kateb), on signale dans le n° spécial "Algérie" de *La Nouvelle Critique* (n° 112, janvier 1960) un texte de H'MIDOUCHE "Djidda" et une analyse d'Aboud Lerqem NEJD (il s'agit d'un pseudonyme) sur "Le Théâtre algérien" ; *Les Temps modernes* (n° 167-168, février-mars 1960) publient "Une Enfance algérienne", un récit de vie de MAHMOUD, rapportant un itinéraire marqué par une histoire coloniale aliénante.

3.

*Note sur la production écrite en langue française
pendant la période coloniale*

Il n'y a pas, à ce jour, une étude systématique sur les chiffres de la production algérienne écrite en langue française pendant la période coloniale. Les statistiques proposées ici le sont sur la base des œuvres éditées en volume. Le chiffre global de la production (tous genres confondus) est de 436 titres (Cf. la liste en pages 279-293). Ce chiffre fort modeste rapporté aux 132 années de présence française en Algérie est à la mesure du type de colonisation envisagé par les différents gouvernants français ; il indique surtout les limites d'un horizon culturel et civilisationnel, mot d'ordre de l'école française depuis Jules Ferry.

Les questions d'édition, de diffusion et de formation de lectorats spécifiques à cette littérature restent sous-jacentes à la pauvreté de la production. En Algérie, il a fallu créer le réflexe de l'écriture à partir d'une tradition française importée qui ne fut pas seulement scolaire, comme cela a souvent été rapporté. Il convient de lire les chiffres de la production et la distribution par genres (tableau 1) en fonction d'une volonté d'insertion dans le champ littéraire français qui n'a jamais été souhaitée par la littérature coloniale et ses institutions ; plusieurs auteurs choisissent l'autoédition, en France ou en Algérie, tout en sollicitant l'adoubement d'écrivains métropolitains de renom.

Sur 436 titres recensés, 274 (62,84 %) ressortissent de l'essai dans ses différentes déclinaisons (didactique, scientifique, politique) et 162 (37,15 %) appartiennent à la littérature de fiction (tableau 2). Si l'essai reste le genre le plus pratiqué et le plus légitime, il est aussi le plus ancien, attesté en 1833 déjà, alors que la première œuvre de fiction date de 1891.

Dans les différentes orientations de ce genre, l'essai politique (101 titres, 23,16 %) reste le plus important. Il témoigne d'un engagement des Indigènes dans le débat sur l'avenir de la colonie et sur la difficile recherche d'un statut, de l'assimilation à l'autonomie et à l'indépendance. Ce genre aura été le plus constant par rapport aux essais didactiques (60 titres, 13,76 %) et académiques (80 titres, 18,34 %) dont la production se tarit considérablement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Les recherches sur les pratiques littéraires et artistiques (33 titres, 7,56 %) restent suffisamment marginales pour s'affirmer dans une tradition éditoriale de langue française en formation.

Dans la littérature de fiction, la poésie (54 titres, 12,38 %) distance le roman (51 titres, 11,69 %) sans pour autant gagner une plus grande audience, à l'exception de la période de la Guerre d'Indépendance ; le théâtre (19 titres, 4,35 %), les contes et nouvelles (10 titres, 2,29 %), les récits de vie (28 titres, 6,42 %) ne sont pas encore des genres recherchés.

Tableau 1
La production en langue française par genres

<i>Subdivision</i>	<i>Nombre</i>	<i>Pourcentage</i>
Roman	51	11,69 %
Poésie	54	12,38 %
Théâtre	19	4,35 %
Contes, nouvelles	10	2,29 %
Récits de vie (biographies, voyages, journal, correspondance)	28	6,42 %
Essais littéraires et artistiques (poétique, histoire et critique littéraires, traduction, anthologie, arts)	33	7,56 %
Essais didactiques (langues)	60	13,76 %
Essais académiques (sciences humaines et sociales, droit, religion)	80	18,34 %
Essais politiques	101	23,16 %
Total	436	

Tableau 2
Répartition de la production ente fiction et essai

<i>Subdivision</i>	<i>Nombre</i>	<i>Pourcentage</i>
Fiction (roman, poésie, théâtre, conte, nouvelle, récits de vie)	162	37,15 %
Essai (langues, poétique, arts, sciences humaines et sociales, droit, religion, politique)	274	62,84 %

L'appréciation de l'ensemble de la production récapitulée dans ces tableaux appelle un autre critère de lecture, celui de la répartition des bilans entre deux périodes : *avant* et *après* 1950. Cette périodisation, à l'œuvre dans une grande partie des approches historiques de la littérature algérienne de langue française, est surtout significative pour le roman (tableau 3) : 30 romans sont édités depuis 1950, dans une période relativement courte de douze années (58,82 %), pour 21 écrits entre 1893 et 1948, soit cinquante-six ans (41,17 %).

La balance des chiffres (tableau 4) entre les deux périodes est marquée du côté de l'essai avant 1950 (196 titres, 71,53 %) et de la littérature de fiction après 1950 (102 titres, 62,96 %). Le chiffre total de la production après 1950 (180 titres, 41,28 %), signale la réalité éditoriale toute neuve que constitue l'intérêt de plus en plus visible, au moment de la Guerre d'Indépendance, de l'édition parisienne pour les auteurs algériens.

Tableau 3
Répartition de la production par genre avant et après 1950

	<i>Avant</i>	<i>Après</i>
Roman [51]	21 (41,17 %)	30 (58,82 %)
Poésie [54]	12 (22,22 %)	42 (77,77 %)
Théâtre [19]	6 (31,57 %)	13 (68,42 %)
Contes, nouvelles [10]	7 (70 %)	3 (30 %)
Récits de vie (biographies, voyages, journal, correspondance) [28]	14 (50 %)	14 (50 %)
Essais littéraires et artistiques (poétique, histoire et critique littéraires, traduction, anthologie, arts) [33]	19 (57,57 %)	14 (42,42 %)
Essais didactiques (langues) [60]	58 (96,66 %)	2 (3,33 %)
Essais académiques (sciences humaines et sociales, droit, religion) [80]	42 (52,50 %)	38 (47,50 %)
Essais politiques [101]	77 (76,23 %)	24 (23,76 %)

Tableau 4 :
Répartition de la production ente fiction et essai avant et après 1950

<i>Subdivision</i>	<i>Avant</i>	<i>Après</i>
Fiction (roman, poésie, théâtre, conte, nouvelle, récits de vie) [162]	60 (37,03 %)	102 (62,96 %)
Essai (langues, poétique, arts, sciences humaines et sociales, droit, religion, politique) [274]	196 (71,53 %)	78 (28,46 %)
Total	256 (58,71 %)	180 (41,28 %)

4.

*Auteurs français et européens
cosignataires d'œuvres avec des Algériens*

Alazard Jean (Voir Saadeddine Bencheneb) : Historien, professeur à l'Université d'Alger. Directeur du Musée d'Alger.

Aldecoa M [de] (Voir Tedjini Belqacem). Linguiste arabisant travaillant au Maroc.

Azan Paul (Voir Abdesslam Abou-Bekr). Colonel de l'armée française à la retraite. Arabisant, proche des élites indigènes.

Bauer Paul (Voir Abou-Bekr Abdesslam). Professeur de linguistique arabe.

Bousquet (Voir Slimane Rahmani). Enseignant en Algérie.

Boyer P. (Voir Saadeddine Bencheneb) : Géographe, professeur à l'Université d'Alger. Auteur de *L'Evolution de l'Algérie médiane* (Paris, 1946).

Combelles (Voir Feraoun). Enseignant en France. A entretenu une correspondance avec Feraoun sur les questions didactiques.

Dinet Étienne Nasreddine (1861-1929). Peintre orientaliste, né à Paris, dans une famille originaire du Loiret, Dinet visite l'Algérie en 1883. Converti à l'islam en 1913, il s'attache à la région de Bou-Saâda où il sera enterré selon ses dernières volontés. Auteur d'une œuvre peinte et écrite exceptionnelle, il associe le nom de son guide et ami Sliman Ben Ibrahim à toutes ses entreprises intellectuelles et politiques, notamment l'adhésion à "L'Alliance franco-musulmane" du publiciste parisien Numa-Léal.

Dini (Voir Slimane Rahmani). Enseignant en Algérie.

Groissard (Voir Feraoun). Enseignant en France.

Jahier Henri (Voir Abdelkader Nouredine). Professeur à l'Université d'Alger, spécialiste en langue et littérature arabes. Orientaliste.

De Kock Mark (Voir Mourad Oussedik). Militant anticolonialiste belge.

De Lens Marie-Thérèse qui a cosigné avec Kaddour Benghabrit une pièce de théâtre *Le Chérif ou la polygamie sentimentale* (1936) a effectué de longues missions ethnographiques au Maroc où elle a travaillé au Service des Arts indigènes du protectorat. Musicienne, pratiquant le luth, elle a exécuté et enregistré des mélodies de Meknès. Elle participe, en 1924, aux représentations parisiennes des "Fêtes mauresques" d'Edmond Nathan Yafil.

Marçais Georges (Voir Ghaoutsi Bouali et Mohamed Racim). Directeur de la Médersa de Tlemcen, il est l'auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de l'Algérie musulmane dont un *Manuel d'art musulman* (1926).

Marciano Victor (Voir Ali Hamza). Membre actif du mouvement associatif colonial oranais dans les années 1930, président de "La Gaieté oranaise", cosigne avec Ali Hamza, *Le Bigame, roman de mœurs musulmanes*, en 1936.

Marchis André (Voir Mourad Oussedik), juriste belge.

Moureaux Serge (Voir Mourad Oussedik). Avocat belge, né en 1934, proche de la question algérienne à laquelle il consacre un ouvrage *Les Accords d'Evian et la révolution algérienne* (Paris, Maspéro, 1962). Fait dans les années 1980-1990 une importante carrière politique dans son pays (député, puis sénateur socialiste, entre 1989 et 1999).

Pottier René est un auteur féru d'expéditions sahariennes et africaines lorsqu'il rencontre Saâd Benali à Touggourt et entreprend avec lui une collaboration littéraire. Membre de l'Académie des sciences coloniales, il a publié plusieurs ouvrages sur Henri Duveyrier, Charles de Foucauld, Saint Augustin, le cardinal Lavignerie, Flatters, Laperrine, Mac Carthy. Pottier est resté attaché à un colonialisme de découverte, souvent teinté d'exotisme (*Initiation à la médecine et à la magie en islam*), sans lien avec les doctrines littéraires algérianistes.

Randau Robert (pseudonyme de Robert Arnaud, 1873-1946) a été le chef de file et le théoricien de l'algérianisme, doctrine littéraire coloniale. Auteur fécond (*Autour des feux de brousse*, 1899 ; *Crépuscule aux cabarets*, 1902 ; *Les Colons*, 1907 ; *Les Algérianistes*, 1911 ; *Cassard, le berbère*, 1926 ; *Le Professeur Martin, petit bourgeois d'Alger*, 1936), nourrissant volontiers un humanisme colonial qui le rapproche de Abdelkader Hadj Hamou (Fikri) avec qui il cosigne *Les Compagnons du Jardin* (1933) et d'Isabelle Ebehrardt.

Renaud (Voir Abbad et Aït-Ouyahia). Instituteur français en Algérie dans les années 1940-1950.

Rinn Louis-Marie (1838-1905), (Voir Ahmed Ben Brihmat). Officier de l'armée française. Auteur de nombreux travaux d'ethnologie, de linguistique et d'histoire. Auteur de *Marabouts et Khouans. Étude sur l'Islam en Algérie* (1884).

Sintès A. (Voir Boumedine). Grammairien arabophone. Editeur à Alger.

Vergès Jacques (Voir Abdessamad Benabdallah et Mourad Oussedik). Avocat français, né en 1925, membre des collectifs de défense des militants FLN, emprisonnés en France.

Zeys E. (Voir Sidi Saïd). Spécialiste français du droit musulman. Il publie un *Traité de droit musulman algérien*. Ecole malékite (Alger, 1886) et *Les juges de paix algériens* (s.d.).

5.

Pseudonymes

Aba Abaoub : Nouredine Aba.

Hadj Abdallah : Rabah Boukabouya.

Bediya Bachir : Baya Bouhoune, épouse Allaouchiche, puis Jurquet.

Abdelhamid Baïtar : Tahar Baki.

Zeïd Ben Dieb : Omar Samar.

Myriam Ben : Marlyse Benhaïm.

Louise et Justin Chersoux : Belqacem Tédjini.

Diabi : Mohammed Dib.

Assia Djebar : Fatima-Zohra Imalayène.

Youssef El Ghofarri : Mohamed Lebjaoui.

Elissa-Rhaïs Roland : Raymond Amar.

Safia El Mendjel : Malek Haddad.

El Mounadi : Benali Boukort.

Gérard Comma, Yahia El Ouahrani, Charles Pérez : Jean Sénac.

Idir El Watani : Mabrouk Belhocine, Sadek Hadjerès, Yahia Henine.

Réda Falaki : Ahmed Hadj Hamou.

Abdelkader Fikri, Ibn Arabi, Apulée : Abdelkader Hadj Hamou.

Anna Greki : Colette Anna Grégoire-Melki.

Aby Hamamou : Abdelaziz Menouar.

Hassan : Rabah Zenati.

Hesnay-Lahmek : Hanafi Lahmek.

Ibn El Hakim : Ahmed Taleb El Ibrahimi.

Ibn Zoheir : Hocine Bouzaher.

Jamil Kebab : Djamel Amrani.

Chukri Khodja : Hamdane Hassan-Khodja.

Henri Kréa : Henri Cachin.

Jim Laforge : Mohamed Haddadi.

Mostafa Lasmar : Mostafa Lacheraf.

Serge Michel : Lucien Douchet.

Motawakil : Mohand Tazerout.

Ouina : Saïd Faci.

Abdelhalim Raïs : Boualem Benraïs.

Mohamed Sifi : Ali Belhadj.

Abou Djamil Taha, Mohamed Arab : Ali Merad.

Margueritte Taos : Marie-Louise Amrouche.

Tarik, C.A. Sefraoui : Ahmed Chami.

Autres pseudonymes (difficilement identifiables) : Amel, Fadila, Kenza, Abou-Youssouf, El Tlemçani Achenou (Abdelhamid Benachenhou ?), H'midouche, Mahmoud, Mimid, Abou-Lerqem Nejd.

6.

Prix littéraires

Mustapha Chabane. Prix de la Société littéraire de la Ville de Paris, en 1893, pour *Le Faux talisman*.

Sidi Kassem. Lauréat du premier prix de poésie au Concours littéraire de Montpellier, en 1905, pour "Les Juives pleurant Jérusalem", et, la même année, du prix de la poésie au Concours littéraire de Nérac pour "La Nuit orientale".

Chukri Khodja. Prix littéraire de la société des artistes africains 1929 pour *El Euldj, captif des Barbaresques* (roman).

Jean Amrouche. Prix de Carthage pour *Chants berbères de Kabylie* (1939).

Abdelkader Hadj Hamou. Mention du Jury du Grand prix littéraire de l'Empire pour *Zohra, la femme du mineur* (1925).

Saïd Guennoun. Prix Montyon 1930 de l'Académie française et Médaille Duchesne-Fournet de la Société de géographie commerciale de Paris pour *La Montagne berbère. Les Aït Oumalou et le pays Zaïan* (1934).

Mohamed Sifi. Grand prix littéraire de l'Algérie 1941 pour le manuscrit de *Souvenirs d'enfance d'un blédard* (roman autobiographique, inédit).

Slimane Rahmani. Grand prix littéraire de l'Algérie 1942 pour l'ensemble de ses enquêtes ethnologiques et sociologiques du bassin de la Soummam maritime.

Marcel Mouloudji. Prix de la Pléiade 1944 pour *Enrico* (autobiographie).

Rabah et Akli Zénati. Grand prix littéraire de l'Algérie 1943 pour le manuscrit de *Bou El Nouar, le jeune Algérien* (roman, 1945).

Saadeddine Bencheneb. Grand prix littéraire de l'Algérie 1944 pour les manuscrits de *La Poésie arabe moderne* (études critiques, 1945) et *Contes d'Alger* (1946).

Mouloud Feraoun. Grand prix littéraire de la ville d'Alger 1951 pour *Le Fils du pauvre, Menrad instituteur kabyle* (roman, 1950). Prix populiste 1953 pour *La Terre et le sang* (roman).

Hassan Chebli reçoit en 1951 le prix du concours des Muses de la Société des Lettres et des Arts d'Algérie, et en 1959, le prix des Poètes lorrains et une mention du Grand prix international de poésie française. Œuvres inédites.

Mohammed Dib. Prix Fénéon 1952 pour *La Grande maison*. Prix René Laporte 1961 pour *Ombre gardienne* (poésie).

Mouloud Mammeri. Prix des Quatre Jurys 1953 pour *La Colline oubliée* (roman, 1952). Prix refusé par l'auteur.

Koribaa Nabhani. Prix des Intellectuels français 1953 pour *Le Sage de la palmeraie*. Prix de l'Académie française pour *Complainte de l'Arabe* (1954).

Assia Djebar. Prix de *L'Algérienne* 1957 pour *La Soif* (roman).

7.

Consécration institutionnelle post-mortem

Peu d'auteurs cités dans ce Dictionnaire reçoivent la consécration publique de leur engagement dans les champs social, politique et culturel. Dans cette recension, à l'exception d'El Mekki Benbadis, Taïeb Morsly, Mohamed Ben Cherif et Mohamed Bencheneb honorés pendant la période coloniale, les autres le sont dans l'Algérie indépendante. Les motivations de cette reconnaissance posthume ne sont pas toujours explicites.

Noureddine Aba : La Fondation et le prix Noureddine Aba, créés du vivant de l'auteur, ont fonctionné irrégulièrement puis ont arrêté leurs activités après sa disparition.

Ferhat Abbas : Université de Sétif (dont il a été l'élu) et aéroport de Jijel (wilaya d'origine).

Marie-Louise [Marguerite Taos] *Amrouche* : Centre culturel de la ville de Béjaïa.

Abdelhamid Benachenhou : Institut technologique de l'éducation d'Oran.

El Mekki Benbadis : Impasse dans la Casbah constantinoise.

Mohamed Bencheneb : Lycée de Médéa.

Ben Cherif (Capitaine) : Etablissement hospitalier de Djelfa, jusqu'à la veille de l'indépendance.

Malek Bennabi : Nombreux établissements scolaires dans le pays. Dans les années 1980, cercles islamistes Malek Bennabi dans les universités.

Abdelhamid Benzine : Prix national du journalisme Abdelhamid Benzine (institué peu de temps après son décès, en 2004).

Mohammed Dib : Une fondation Mohammed Dib est créée en 2003 ; lycée à Aïn Smara, dans la banlieue de Constantine.

Frantz Fanon : Plusieurs rues et avenues, écoles, collèges et lycées dans les principales villes du pays.

Mouloud Feraoun : Plusieurs établissements scolaires dans le pays. A Paris, une salle de conférences du ministère de l'éducation a été baptisée à son nom et à celui de son compagnon des Centres sociaux Max Marchand.

Malek Haddad : Palais de la culture et lycée de la cité Boussouf à Constantine.

Kateb Yacine : Théâtre régional de Béjaïa ; lycée à Aïn Smara (Constantine).

Mouloud Mammeri : Université de Tizi-Ouzou ; centre culturel de cette ville.

Messali Hadj : Aéroport de Tlemcen.

Taïeb Morsly : Rue du nouveau quartier européen Turpin de Constantine (jusqu'à l'indépendance).

Slimane Rahmani : Une association de Cap Aokas, portant son nom, créée en 2006, s'attache à faire connaître ses travaux et à promouvoir la recherche sur la localité.

Abdelkader Safir : Maison de la presse de Kouba (depuis 2002).

8.

Edition critique des œuvres

Quelques œuvres bénéficient d'un retour dans le champ culturel à la faveur de leur réédition et de leur entrée dans les discours critiques ; les motivations de ce retour ne sont pas seulement mémorielles : elles soulignent des expériences, à la fois politiques et littéraires, à redécouvrir et à réinsérer dans une nouvelle histoire des élites indigènes de la période coloniale.

Les œuvres d'auteurs dont la production et l'édition se sont prolongées au-delà de l'indépendance ne sont pas citées ici ; elles restent, selon les critères de Leehman, encore actives et échappent à la zone d'oubli. C'est le cas pour les textes de plusieurs auteurs des années 1950 (Dib, Feraoun, Mammeri, Ouary, Kateb, Djebbar, Haddad, Marie-Louise Amrouche, Aït Djafer, Bachir Hadj Ali). Lorsqu'il existe, le nom de l'éditeur apparaît en premier.

- Essais politiques

DJEGHLOUL Abdelkader [éd.] :

- Ben Rahal M'hamed (différents lieux et dates de publications) : *Trois documents sur la question de l'instruction des Algériens*, Oran, CDSH, 1982.

- Khodja Hamdan (Paris, Paul Geutner, 1833) : *Le Miroir. Aperçu historique sur la Régence d'Alger*, Paris, Sindbad, 1985.

- Abbas Ferhat (Paris, La Jeune Parque, 1931 ; rééd., Paris, Garnier, 1981) : *Le Jeune Algérien. De la colonie vers la province*, Alger, Anep, coll. Patrimoine, 2006.

- Ouzegane Amar (Paris, Julliard, 1962) : *Le Meilleur combat*, Alger, Anep, coll. Patrimoine, 2006.

- Bennabi Malek (Alger, En Nahda, 1949) : *Les Conditions de la renaissance*, Alger, Anep, 2005.

- Khaldi Abdelaziz (Alger, En Nahda, 1947) : *Le Problème algérien devant la conscience démocratique*, Alger, Anep, 2006.

Autres auteurs édités par Djeghloul et préfacés par Abdelaziz Bouteflika :

- Ben Rahal M'hamed (différents lieux et dates de publications) : *L'avenir de l'Islam et autres écrits*, Alger, Anep, coll. Patrimoine, 2005a.
- Khaled (Emir) : *Lettre au président Wilson et autres textes*, Alger, Anep, coll. Patrimoine, 2005b.
- Khodja Hamdan (Paris, Paul Geutner, 1833) : *Le Miroir. Aperçu historique sur la Régence d'Alger*, Alger, Anep, coll. Patrimoine, 2006.

BOUZAR KASBADJI Nadia [éd.] :

- Khaled [Emir] (Alger, Trait d'Union, 1924) : *La Situation des Musulmans d'Algérie*.

DUGAS Guy [éd.] :

- Fikri Abdelkader [Hadj Hamou] et Randau Robert (Paris, Domat-Montchrestien, 1933) : *Les Compagnons du Jardin dans Algérie, un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus, 1997.

- *Essais académiques* (langue, littérature, histoire, anthropologie).

JACOTE Philippe [éd.] :

- Amrouche Jean (Inédit) : *Propos improvisés*, entretien avec Giuseppe Ungaretti, Paris, Gallimard, 1972.

- Bencheneb Mohamed (éd., 1927) : *Al-Zajjaji al-jumal*, Paris, Klincksieck, 1959.

BENKOUAR Benyoucef [éd.] :

- *Ecrits de Mohamed Bencheneb*, Médéa, Flitès éditions, 2009. Introduction de Saâdane Benbabaâli.

- Ben El Haffaf Abderrahmane (Alger, 1937) : *Introduction à l'étude de l'Islam*, Alger, Haut conseil islamique, 2003.

AÏT-SAÏD R. [éd.] :

- Boulifa Amar-Saïd (Alger, Bringau, 1925) : *Le Djurdjura à travers l'histoire. De l'antiquité à la période coloniale*, Alger, Berti éditions (s.d.).
- Boulifa Amar-Saïd (Alger, Jourdan, 1904) : *Recueil de poésies kabyles*, Paris-Alger, Awal, 1990.

FERAOUN Mouloud [éd.] :

- Mohand U'Mhand (Paris, Minuit, 1960) : *Les Poèmes de Si Mohand U'Mhand*, Alger, Anep, 2005 [La première édition portait le titre *Les Poèmes de Si Mohand*.]

MAMMERI Mouloud [éd.] :

- Mohand U'Mhand (Paris, Maspéro, 1969) : *Les Isefra, poèmes de Si Mohand*.

- *Romans*

BOUAMRANE Cheikh [éd.] :

- El Hammami Ali (Le Caire, 1948) : *Idris*, Alger, Enal, 1976.

BOUZAR KASBADJI Nadia [éd.] :

- Khodja Chukri (Paris, Radot, 1928 ; Arras, Insap, 1929) : *Mamoun, l'ébauche d'un idéal* et *El Euldj, captif des Barbaresques* sont repris en un seul volume dans la collection Textes anciens, OPU, Alger, 1992.

DJEGHLOUL Abdelkader [éd.] :

- Bennabi Malek (En Nahda, Alger, 1948) : *Lebbeik, pèlerinage des pauvres*, Oran, Dar El Gharb, coll. Méditerranée, 2004.

- Khodja Chukri (Insap, Arras, 1929) : *El Euldj, captif des Barbaresques*, Paris, Sindbad, 1985 ; Paris, Babel, 1995. Alger, Anep, 2005.

LANASRI Ahmed [éd.] :

- Ould Cheikh Mohammed (Plaza, Oran, 1936) : *Myriem dans les palmes*, OPU, Alger, coll. Textes anciens, 1985.

- Ben Cherif Mohamed (Paris, Payot, 1921) : *Ahmed Ben Mostapha, gommier*, Paris, Publisud, 1998.

MERDADI Abdellali [éd.] :

- Samar Omar [Zeïd Ben Dieb] (*El Hack*, 1893 ; *L'Eclair-La Bataille algérienne*, 1895) : *Ali, ô mon frère !* et *Divagations d'âmes, roman de mœurs exotiques et mondaines*, Constantine, Simoun, coll. Bibliothèque littéraire de l'Algérie, 2003a.

- Dinot Etienne et Ben Ibrahim Sliman (Paris, L'Edition d'Art, Henri Piazza, 1910) : *Khadra, la danseuse des Ouled Naïls*, Constantine, Simoun, coll. Bibliothèque littéraire de l'Algérie, 2003b.

- Bouri Ahmed (*El Hack*, Oran, 1911-1912) : *Musulmans et chrétiennes*, Constantine, Simoun, coll. Bibliothèque littéraire de l'Algérie, 2003c.

MILIANI Hadj [éd.] :

- Hadj Hamou Abdelkader (Paris, Monde moderne, 1925) : *Zohra, la femme du mineur*, Oran, Dar Gharb, 2007.

- *Poésie*

HAMDANI Ammar [éd.] :

- Amrouche Jean (Tunis, Mirages, 1934) : *Cendres*, Paris, L'Harmattan, 1983.

- (Tunis, Mirages, 1937) : *Etoile secrète*, Paris, L'Harmattan, 1983.

LANASRI Ahmed [éd.] :

- Ould Cheikh Mohammed (Oran, Fouque, 1930 et diverses dates, œuvres publiées dans des journaux ou des revues à partir de 1930) : *Poèmes et écrits de Mohammed Ould Cheikh*, Alger, OPU, 1988. Figurent aussi dans cette édition des textes de théâtre.

9.

Interdiction, censure

De l'interdiction de diffusion à l'interdiction de séjour sur le territoire algérien, la police politique a assumé pendant la période coloniale les prérogatives de la "police littéraire", chère à Villemain pendant le règne orléaniste. Dans ses *Mémoires* (1984), M. Bachtarzi montrait l'incohérence de ces mesures administratives qui pouvaient empêcher une représentation théâtrale de sa troupe dans une partie de l'Algérie alors qu'elle était autorisée dans une autre. Ce sera le cas, notamment pour *Khaled, le Samson algérien*, une adaptation d'un texte inédit de l'écrivain Mohammed Ould Cheikh.

Jusqu'à l'indépendance, *Idris*, le roman anticolonialiste d'Ali El Hammami, édité au Caire avec une préface d'Abdelkrim El Khattabi, était proscrit. Il ne sera réédité en Algérie qu'en 1976, soit vingt-huit années après sa sortie au Caire. Plusieurs ouvrages évoquant la guerre d'Algérie ont été à la demande des autorités locales et départementales interdites de diffusion. Officiellement, l'interdiction de séjour en Algérie, n'aura concerné qu'un seul auteur, Mohammed Dib, en 1959. Les raisons n'en sont pas connues, à ce jour.

II. *Œuvres**

1. *Littérature*

A | *Roman***

AMROUCHE Marie-Louise [Margueritte Taos] (1947) : *Jacinthe noire*.

- (1960) : *Rue des Tambourins*.

ARABDIOU Mohamed (1962) : *La Pièce d'argent*.

BEN CHERIF [Mohamed] (1920) : *Ahmed Ben Mostefa, gommier*.

BENNABI Malek (1948) : *Lebbeik, pèlerinage des pauvres*.

BOURBOUNE Mourad (1962) : *Le Mont des genêts*.

BOURI Ahmed (1911-1912) : *Musulmans et chrétiennes*.

DEBÊCHE Djamila (1947) : *Leïla, jeune fille d'Algérie*.

- (1955) : *Aziza*.

DIB Mohammed (1952) : *La Grande maison*.

- (1954) : *L'Incendie*.

- (1957) : *Le Métier à tisser*.

- (1962) : *Qui se souvient de la mer*.

DINET Etienne et BEN IBRAHIM Sliman (1910) : *Khadra, la danseuse des Ouled Nails*.

DJEBAR Assia (1957) : *La Soif*.

- (1958) : *Les Impatients*.

- (1962) : *Les Enfants du nouveau monde*.

DJEMERI Taïeb (1952) : *La Course à l'étoile*.

EL HAMMAMI Ali (1948) : *Idris*.

FERAOUN Mouloud (1950) : *Le Fils du pauvre. Menrad, instituteur kabyle*.

* Le classement adopté ici est alphabétique. La date-limite retenue dans cet inventaire est 1962. Ne sont recensées que les œuvres publiées en volume.

** Dans la recension du roman sont reportées les variantes de textes publiés (dans le cas des romans de Feraoun). Notons ici deux textes introuvables ou disparus de Chérif Benhabîlès (*Âmes frontières*, 1931) et Mohammed Zerrouki (*Mosaïques*, 1942).

- FERAOUN Mouloud (1953) : *La Terre et le sang*.
- (1954) : *Le Fils du pauvre*.
- (1957) : *Les Chemins qui montent*.
- [1968] : *L'Anniversaire* (écrit entre fin 1961 et début 1962).
- [2007] : *La Cité des Roses* (écrit en 1959 ; remanié en 1960).
GUENNOUN Saïd (1934) : *La Voix des monts, récit de mœurs berbères*.
HADDAD Malek (1958) : *La Dernière impression*.
- (1959) : *Je t'offrirai une gazelle*.
- (1960) : *L'Elève et la leçon*.
- (1961) : *Le Quai aux Fleurs ne répond plus*.
HADJ HAMOU Abdelkader (1925) : *Zohra, la femme du mineur*.
HAMZA Ali et MARCIANO Victor (1936) : *Le Bigame, roman de mœurs musulmanes*.
KATEB Yacine (1956) : *Nedjma*.
KHODJA Chukri (1928) : *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*.
- (1929) : *El Euldj, captif des Barbaresques*.
KREA Henri (1961) : *Djamal*.
MAMMERI Mouloud (1952) : *La Colline oubliée*.
- (1955) : *Le Sommeil du juste*.
MEDJBEUR Thami (1961) : *Le Fils du fellah*.
M'HAMSADJI Kaddour (1959) : *Le Silence des cendres*.
OUARY Malek (1955) : *Le Grain dans la meule*.
OULD CHEIKH Mohammed (1936) : *Myriam dans les palmes*.
OULHACI Mohamed (1960) : *Marié*.
POTTIER René et BEN ALI Saâd (1933) : *Aïchouch, la Djellabiya, princesse saharienne*.
- (1933) : *La Tente noire*.
RHAÏS Roland (1946) : *Massinissa, le maître des cités*.
SAMAR Omar [Zeïd Ben Dieb] (1893) : *Ali, ô mon frère !*
- (1895) : *Divagations d'âme, roman de mœurs mondaines et exotiques*.
SIFI Mohamed [Ali BELHADJ] (1942) : *Souvenirs d'enfance d'un blédard* (Inédit).
ZE HAR Aïssa (1942) : *Hind à l'âme pure ou l'histoire d'une mère*.
ZENATI Rabah et Akli (1945) : *Bou El Nouar, le Jeune Algérien*.

B | Poésie

- ABA Abaoub [Noureddine ABA] (1941) : *L'Aube de l'amour*.
- (1942) : *Au-delà des ombres*.
- (1943) : *Les Portes crépusculaires*.
- (1943) : *Huit bracelets pour nostalgie*.
AÏT ATMANN Chérif (1944) : *La Prison est pour les hommes*.

AÏT DJAFER Ismaël (1953) : *Complainte des mendiants arabes de la Casbah et de la petite Yasmina tuée par son père.*

AMROUCHE Jean [El Mouhoub] (1934) : *Cendres.*

- (1937) : *Etoile secrète.*

- (1960) : *Tunisie de la grâce.*

BAÏTAR Abdelhamid (1958) : *Je suis Algérien.*

BEKHOUCHA Mohamed (1946) : *Poèmes libres.*

- (1958) : *Amel.*

BELGHANEM Robert (1954) : *Promenade avec ton ombre.*

- (1955) : *Les Nuits d'Ugnalé.*

- (1956) : *La Troisième nuit d'Ugnalé.*

BENGHABRIT Ahmed (1954) : *Interférences.*

- (1960) : *Les Cœurs embrasés.*

BOUZAHHER Hocine (1960) : *Poésie* (dans *Des Voix dans la Casbah*).

CHAMI Ahmed (1951) : *Souffles du désert.*

- (1961) : *El Erg.*

DIB Mohammed (1961) : *Ombre gardienne.*

FLICI Laadi (1959) : *La Passion humaine.*

HADDAD Malek (1956) : *Le Malheur en danger.*

- (1961) : *Écoute et je t'appelle* (dans *Les Zéros tournent en rond*).

HADDADI Mohamed (1961) : *Il faut le jour.*

HADJ ALI Bachir (1961) : *Chants pour le onze décembre.*

KATEB Yacine (1946) : *Soliloques.*

- (1959) : *Le Vautour* [dans *Le Cercle des repréailles*].

KHALFA Boualem (1961) : *Certitudes.*

KORIBAA Nabhani (1935) : *Poèmes d'un enfant.*

- (1954) : *Complaintes de l'Arabe.*

- (1962) : *Prométhée, mage de l'humanité future.*

KREA Henri (1955) : *Longue durée.*

- (1956) : *Grand jour.*

- (1957) : *Liberté première.*

- (1957) : *La Leçon des ténèbres.*

- (1957) : *La Révolution et la poésie sont une seule et même chose.*

- (1958) : *Thermes.*

- (1959) : *Le Ravin de la Femme sauvage.*

- (1960) : *Le Cèdre et la grenade.*

- (1961) : *Poésie intemporelle.*

- (1962) : *Round about midnight.*

- (1962) : *Occultations.*

LAFORGE Djim [Mohamed HADDADI] : *L'Accent grave.*

OUDIANE S. (1926) : *Chants de la caravane.*

OULD CHEIKH Mohammed (1930) : *Chants pour Yasmine*.
SENAC Jean (1954) : *Poèmes*.
- (1961) : *Matinale de mon peuple*.
- (1962) : *Poésie* [extrait du *Diwan du môle*]
- (1962) : *Le Torrent de Baïn*.
SIDI KASSEM (1910) : *Les Chants du nadir*.
TALBI Mohamed (1934) : *Les Jardins du soir*.
TARIK [Ahmed CHAMI] (1960) : *Chants de l'Algérie martyre*.
TIDAFI Nordine (1962) : *Le Toujours de la Patrie*.

C | *Théâtre*

BENGHABRIT Kaddour (1929) : *La Ruse de l'homme*.
- (avec Mlle Th. De Lens] (1936) : *Le Chérif ou la polygamie sentimentale*.
BOUDIA Mohamed (1962) : *Naissance suivi de L'Olivier*.
BOUZAHER Hocine (1960) : *Des Voix dans la Casbah ; On ne capture pas le soleil ; Serkadji*.
DJELLOUL Ahmed (1957) : *La Kahena*.
KATEB Yacine (1959) : *Le Cercle des représsailles* [*Le Cadavre encerclé ; Les Ancêtres redoublent de férocité ; La Poudre d'intelligence*].
KREA Henri (1958) : *Le Séisme*.
- (1962) : *Théâtre algérien* [*Le Séisme ; Au bord de la rivière*].
M'HAMSADJI Kaddour (1959) : *La Dévoilée*.
MONTERA Mahieddine (1931) : *Le Frisson de la chair*.
OULD CHEIKH Mohammed (s.d.) : *Belgacem Gadi* [revue par Eudes Egée].
- (1928) : *Le Khalifa*.
- (1935 ?) : *Le Samson algérien*.
OULHACI Abdelkader (1960) : *Les Malades* [dans Marié]

D | *Nouvelles, contes*

ABDOUN Mohamed (1902) : *L'Aurore et la médaille*. Conte kabyle.
BENACHENOU Abdelhamid (1960) : *Contes et récits du Maroc*.
BENGHABRIT Kaddour (1930) : *Abou Nouas ou l'art de se tirer d'affaires*.
CHERSOUX Louise et Justin [Belqacem TEDJINI] (1938) : *Autour de la meïda. Histoires et anecdotes marocaines*.
DIB Mohammed (1955) : *Au café*.
DINET Etienne-Nacer Eddine et BEN IBRAHIM Sliman (1906) : *Mirages. Scènes de la vie arabe*.
- (1908) : *Tableaux de la vie arabe*.
- (1911) : *El Faïfa ou El Kifar ou le Désert*.
FERAOUN Mouloud (1954 ; rééd. 1968) : *Jours de Kabylie* (Dessins de Brouty).
MONTERA Mahieddine (1931) : *Contes arabes* [dans *Le Frisson de la chair*].

E | *Voyages*

BEN CHERIF Mohamed (1919) : *Aux Villes saintes de l'Islam*.

CADI Chérif (1925) : *Terre d'Islam*.

DINET Etienne-Nacer Eddine et BEN IBRAHIM Sliman (1930) : *Le Pèlerinage à la maison sacrée d'Allah*.

HAMET Ismaël (1901) : *Cinq mois au Maroc*.

F | *Récits de vie*

ABDESSMED Boubaker (1961) : *Nous, ces gueux*.

AÏT MANSOUR AMROUCHE Fadhma (1968) : *Histoire de ma vie*.

AMRANI Djamel (1960) : *Le Témoin*.

BENZINE Abdelhamid (1962) : *Le Camp*.

BOUALEM [Bachagha] (1962) : *Mon pays, la France*.

BOUZAR Nadir (1954) : *J'ai cru en la France*.

FACI Saïd (1931) : *Mémoires d'un instituteur algérien d'origine indigène*.

KAZI-TANI Mohamed (1949) : *La Vie d'un aveugle*.

MOULOUDJI Marcel (1941) : *Enrico*.

OULD AOUDIA Bernard (1942) : *La 9 du 9. Récit de guerre, 1939-1940*.

G | *Biographies*

DINET Etienne-Nacer Eddine et BEN IBRAHIM Sliman (1918) : *La Vie de Mohammed, prophète d'Allah*.

HAMET Ismaël (1911) : *Chroniques de la Mauritanie sénégalaise : Nasr Eddin*.

- (1912) : *Le Colonel Bendaoud*.

KATEB Yacine (1948) : *Abdelkader et l'indépendance algérienne*.

MICHEL Serge (1962) : *Uhuru Lumumba*.

NAROUN Amar (1961) : *Ferhat Abbas ou les chemins de la souveraineté*.

SAHLI Mohamed-Chérif (1953) : *Abdelkader, chevalier de la foi*.

TEDJINI Belqacem (1939) : *A travers l'Andalousie musulmane. Un roi-poète au Al Mu'tamid Ibn Abbad, prince de Séville*.

H | *Journal*

AMROUCHE Jean (2009) : *Journal, 1928-1962*.

FERAOUN Mouloud (1962) : *Journal, 1955-1962*.

TIMSIT Daniel (2002) : *Récits de la longue patience. Journal de prison, 1956-1962*.

I | *Correspondance*

AMROUCHE Jean, ROY Jules (1985) : *D'une amitié. Correspondance Jean Amrouche-Jules Roy, 1937-1962*.

FERAOUN Mouloud (1968) : *Lettres à ses amis*.

TALEB Ahmed (1966) : *Lettres de prison*.

2.

*Poétique, histoire et critique littéraires,
anthologie, traduction, art*

A | *Poétique, histoire et critique littéraires*

AMROUCHE Jean (1954) : *Mémoires improvisés*, entretiens avec Paul Claudel.

- (Inédit, publié en 1972) : *Propos improvisés*, entretien avec Giuseppe Ungaretti.

- (Inédit, publié en 1981) : *Souvenirs retrouvés*, entretiens avec François Mauriac.

BENACHENOU Abdelhamid (1962) : *Goëthe et l'Islam*.

BENCHENEB Mohammed (1922) : *Abou Dolama, poète bouffon de la cour des premiers califes abbassides*.

- (1929) : *Métrie arabe. Traité de versification*.

BENCHENEB Saadeddine (1945) : *La Poésie arabe moderne*.

BEN SEDIRA Belqacem (1878) : *Cours de littérature arabe*.

HADDAD Malek (1961) : *Les Zéros tournent en rond*.

MAMOU Mohamed b. Braham (1902) : *Les Cercles métriques, construction artificielle des mètres arabes*.

- (1907) : *La Métrie arabe*.

QADI Mohamed (1928) : *Le Trésor caché de la poésie populaire*.

SENAC Jean (1957) : *Le Soleil sous les armes. Eléments d'une poésie de la résistance algérienne*.

B | *Anthologies* (publiées pendant la période coloniale faisant figurer des auteurs indigènes algériens)

- (1925) : *Notre Afrique*, anthologie de conteurs algériens [Paris, Editions du Monde moderne. Préface de Louis Bertrand.] (Abdelkader Hadj Hamou : *Le Frère d'Etthaous*).

BEGUE Camille (dir., 1937) : *Méditerranée nouvelle* [Tunis, La Kahéna.] (Jean Amrouche).

AURY Dominique, PAULHAN Jean (1947) : *La Patrie se fait tous les jours* [Paris, Editions de Minuit.] (J. Amrouche).

C | *Traductions*

AMROUCHE Jean (1939) : *Chants berbères de Kabylie*.

BENCHENEB Mohamed (1905-1907) : *Proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb* (3 vol.).

BENCHENEB Saadeddine (1946) : *Contes d'Alger*.

BOUALI Ghoutsi et MARÇAIS Georges (1917) : *Histoire des Bénî Mérîn, rois de Fâs*, trad. de Rawdat En-Nesrine ("Le Jardin des Eglantines") d'Ibn El Ahmar.

BOULIFA Saïd Amar (1904) : *Recueil de poésies kabyles* (texte zouaoua), traduites et annotées [précédées d'une étude sur *La femme kabyle*].

- FERAOUN Mouloud (1960) : *Les Poèmes de Si Mohand* (traduction et synthèse).
HAMET Ismaël (1898) : *Nour El Eulbab* (Lumière des cœurs) de Cheikh Othman b. Mohammed b. Othman Ali Ibn Foudiou, empereur de Sokoto.
LACHERAF Mostefa (1953) : *Chansons des jeunes filles arabes*.
NOUREDDINE Abdelkader et JAHIER Henri (1959) : *Le Jardin de la consolation* d'Ibn El Djabbar Al Figuigui,
NOUREDDINE A. et JAHIER H. (1956) : *Le Poème de la médecine* d'Ibn Sina.
NOUREDDINE Abdelkader et JAHIER Henri (s.d.) : *Anthologie des textes poétiques attribués à Avicenne*.
- (1956) : *Livre de la génération du fœtus et le traitement des femmes enceintes et des nouveaux-nés* de 'Arib Ibn Saïd Al-Zatib Al Qurtubi.
- (1958) : *Sources d'information sur les classes de médecins* (chap. XIII : *Médecins de l'Occident musulman*, d'Ibn Abi Uçaibi'a).

D | *Arts*.

- BEN KALAFAT Mejdoub (s.d.) : *Calligraphie arabe*.
DINET Etienne-Nacer Eddine et BEN IBRAHIM Slimane (1902) : *Rabia el Kouloub ou le printemps des cœurs*.
RACIM Mohamed, MARÇAIS Georges (1960) : *La Vie musulmane d'hier*.

3.

Langues

A | *Langues* (manuels didactiques)

- ABBAD, AÏT-OUYAHIA, RENAUD (1950 ?) : *La Lecture liée au langage* (livre de français, premières classes).
ABDERRAHMANE Mohamed (1906) : *Enseignement de l'arabe parlé et de l'arabe régulier d'après la méthode directe. 1^{ère} période*. Classes de 4^{ème} et de 3^{ème}.
ABOU BEKR Abdesslem, BAUER Paul (1913) : *Mon Interprète. Grammaire, dialogues français-arabe*.
ABOU EL QASIM (1891) : *Cours pratique de langue arabe*.
ALLAOUA Ben Yahia (1890) : *Recueil de thèmes et versions. Arabe parlé. Idiome des trois départements algériens*.
BEN BRIHMAT Ahmed, RINN Louis-Marie (1882) : *Cours de lecture et d'écriture à l'usage des Indigènes lettrés d'Algérie*.
BENFATAH Brahim (1894) : *Syllabaire et exercices de langage de langue arabe à l'usage des commerçants*.
- (1897) : *Leçons de lecture et de récitation d'arabe parlé à l'usage des écoles primaires*.

BENFATAH Brahim (1904) : *Méthode directe pour l'enseignement de l'arabe parlé rédigée conformément aux nouveaux programmes avec de nombreuses illustrations. Cours élémentaire, moyen et supérieur.*

BEN KALAFAT Mejdoub (1890) : *Choix de fables de La Fontaine, de Florian, de Fénelon. Trad. en arabe parlé.*

- (s.d.) : *Lectures arabes.*

- (s.d.) : *Méthode de lecture et de prononciation arabe.*

BEN SEDIRA Belqacem (1875) : *Cours pratique de langue arabe.*

- (1880) : *Dialogues français-arabe.*

- (1883) : *Petite Grammaire de la langue parlée (alphabet et syllabaire (1^{er} livre).*

- (1887) : *Cours de langue kabyle.*

- (1894) : *Manuel épistolaire de langue arabe.*

- (s.d.) : *Cours pratique de langue arabe à l'usage des Lycées, Collèges et Écoles d'Algérie.*

BEN SEDIRA Belqacem, BEN SEDIRA Charles (1893) : *Cours gradué de lettres manuscrites.*

BOULIFA Saïd Amar (s.d.) : *Une Première année de langue kabyle (zouaoua).*

- (1913) : *Méthode de langue kabyle (2^{ème} année). Etude linguistique, sociologique sur la Kabylie du Djurdjura. Texte zouaoua suivi d'un glossaire.*

- (1913) : *Cours de 2^{ème} année de langue kabyle.*

- (1908) : *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain.*

BOUMEDINE, SINTES, A. (1902) : *Le Guide d'Alger. Manuel français-arabe. Dialogues avec prononciation.*

DHINA Amar (s.d.) : *Manuel des débutants en arabe parlé.*

DJIDJELLI Mohamed, DJIDJELLI Abdelaziz (s.d., 1949 ?) : *Premier livre d'arabe classique.*

- (1958) : *Premier livre d'arabe dialectal.*

FEKAR Ben Ali (1913) : *Leçons d'arabe dialectal marocain, algérien.*

FERAOUN Mouloud, COMBELLES Henri, GROISARD (1960) : *L'Ami fidèle (cours illustré de langue française, différents niveaux).*

HAMMOUTENE Saïd (1939) : *Grammaire et parler arabe.*

MAMOU Mohamed b. Braham (1897) : *Le Pluriel brisé.*

- (1900) : *Répartition des voyelles dans l'arabe vulgaire.*

MEDJAUD Abdelkader (1908) : *Grammaire arabe.*

NOUAHED Ammar (1938) : *Méthode d'arabe pratique à l'usage des officiers et sous-officiers français servant dans les Troupes indigènes nord-africaines.*

RAHMANI, DINI, BOUSQUET (1948) : *Bonjour l'école !*

SOUALAH Mohamed (1901) : *L'Arabe pratique et commercial.*

- (1903) : *L'Auxiliaire de l'arabisant.*

- (1904) : *Cours préparatoire d'arabe parlé. Enseignement par l'image et la méthode directe, sans caractères arabes.*

SOUALAH Mohamed (1907) : *Cours élémentaire d'arabe parlé. Enseignement par l'image et la méthode directe.*

- (1909) : *Cours moyen d'arabe parlé. Enseignement par l'image et la méthode directe.*

- (1914) : *Cours supérieur d'arabe parlé. Enseignement par l'image et la méthode directe.*

- (1914) : *Cours complémentaire d'arabe parlé. Enseignement par l'image et la méthode directe.*

TEDJINI Belqacem (1918) : *Cours d'arabe marocain* (2^o année).

TEDJINI Belqacem, M. de ALDECOA (1923) : *Cours d'arabe marocain* (3^o année).

B | *Langues* (dictionnaires, lexiques, guides de conversation)

BAKIR-KHODJA Amar (1906) : *Dictionnaire pratique français-arabe.*

BENCHENEB Mohamed (1924) : *Petit Dictionnaire arabe-français de la langue parlée en Algérie* de B. Bensedira. Edition refondue et augmentée.

BEN SEDIRA Belqacem (1882) : *Dictionnaire français-arabe de la langue parlée en Algérie.*

- (1882) : *Petit Dictionnaire arabe-français de la langue parlée en Algérie.*

CID-KAOUI Saïd b. Mohamed (1894) : *Dictionnaire français-tamâheq.*

- (1900) : *Dictionnaire pratique tamâheq-français* (langue des Touaregs).

- (1907) : *Dictionnaire français-tachelh'it* (dialectes berbères du Maroc).

NOUREDDINE Abdelkader (1892) : *Dictionnaire français-arabe de la langue parlée en Algérie* de B. Ben Sedira. Edition refondue et augmentée.

TEDJINI Belqacem (1923) : *Dictionnaire arabe-français.*

- (1925) : *Dictionnaire français-arabe.*

C | *Langues* (lexiques, guides de conversation)

BEN KALAFAT Mejdoub (1891) : *Vocabulaire des mots arabes les plus usités en français.*

BEN NEGGAD Tahar (1863) : *Dialogues français-arabe, avec le mot-à-mot et la figuration en caractères français.*

NEHLIL (1909) : *Etude sur le dialecte de Ghat.*

TAZEROUT Mohand (1941) : *Petit Guide de conversation franco-allemand.*

SOUALAH Mohamed (1941) : *Manuel franco-arabe à l'usage des militaires de l'Afrique du Nord.*

TEDJINI Belqacem (1918) : *Manuel de conversation français-marocain.*

4.

*Histoire, anthropologie, sociologie, psychologie, éducation,
droit, religions, spiritualité*

A | *Histoire*

- ABDELKADER Abderrezak (1961) : *Le Conflit judéo-arabe*.
ALAZARD J., BENCHENEB S., BOYER P. (1957) : *Initiation à l'Algérie*.
BEN EL HAFFAF Abderrahmane (1950) : *Histoire de l'alphabet depuis les origines jusqu'à nos jours*.
BEN EL HAFFAF Abderrahmane (1955) : *Les Sources de la civilisation universelle*.
BOUALI Ghaoutsi et MARÇAIS Georges (1917) : *Histoire des Béni Zaïyân de Tlemcen*, dans *Histoire des Béni Mérîn, rois de Fâs d'Ibn El Ahmar* (trad.).
BOULIFA Saïd Amar (1925) : *Le Djurdjura à travers l'histoire, depuis l'antiquité jusqu'en 1830*.
EL MAADI Mohamed (1943) : *L'Afrique du Nord. Terre d'histoire*.
GAÏD Mouloud (1952) : *Les Béni Yala et les vérités sur l'insurrection de Mokrani en 1871*.
HAMET Ismaël (1906) : *Les Musulmans français du Nord de l'Afrique*.
- (s.d., 1911 ?) : *Notes sur les Arabes hilaliens*.
- (1923) : *Histoire du Maghreb*.
KADDACHE Mahfoud (1950) : *La Casbah sous les Turcs et de nos jours*.
LOUKIL Younès (1912) : *Mazouna, ancienne capitale du Dahra*.
SAHLI Mohamed-Chérif (1947) : *Le Message de Youghourta*.
TAZEROUT Mohand (1930) : *Quelques conditions méconnues d'un rapprochement franco-allemand*.
- (1936) : *L'Etat de demain : théorie et réalisation d'une démocratie parlementaire en France*.
- (1943-1946) : *Les Educateurs sociaux de l'Allemagne moderne* (3 vol.).
- (1955-1960) : *Au Congrès des civilisés* (5 vol.).
- (1960) : *Les Problèmes de la coexistence pacifique. Le mal et la foi en sa guérison possible*.
- (1961) : *Histoire politique de l'Afrique du nord*.
TOUNSI Ahmed (1889) : *La Colonne du général Bosquet dite colonne de la neige contre Bou Beghla*.

B | *Anthropologie*

- AÏT MAHDI (1899) : *En Kabylie, colporteurs et usuriers*.
BENRAHAL M'hamed (1889) : *A travers les Béni-Snassen*.
BEN SEDIRA Belqacem (1887) : *Mission en Kabylie sur les dialectes berbères et l'assimilation des indigènes*.
BOULIFA Saïd Amar (1904) : *La Femme kabyle* (Cf. *Recueil de poésies kabyles*).

GUENNOUN Saïd (1929-1933) : *La Montagne berbère. Les Aït Oumalou et le pays Zaïan.*

HAMET Ismaël (1929) : *Les Juifs du Nord de l'Afrique* (noms et surnoms).

RAHMANI Slimane (1933) : *Notes ethnographiques et sociologiques sur les Ben M'hamed du Cap Aokas et les Béni-Amrous.*

- (1939) *Coutumes kabyles du Cap Aokas. La grossesse, la naissance et la vie de l'enfant jusqu'à la circoncision.*

SOUALAH Mohamed (1936) : *La Société indigène de l'Afrique du Nord* (3 vol.).

C | *Sociologie, psychologie, éducation*

ABD EL GHANI (1951) : *Le Problème de l'émigration algérienne en France.*

AMROUCHE Marcel (1957) : *Terre et hommes d'Algérie.*

BENNABI Malek (1946) : *Le Phénomène coranique.*

- (1949) : *Discours sur la condition de la renaissance algérienne.*

- (1954) : *Vocation de l'Islam.*

- (1957) : *Le Problème de la culture.*

- (1959) : *Réflexions.*

- (1960) : *Naissance d'une société.*

BOULIFA Saïd (1897) : *Mémoire sur l'enseignement des indigènes en Algérie.*

FANON Frantz (1952) : *Peaux noires, masques blancs.*

- (1959) : *L'An V de la révolution algérienne.*

- (1961) : *Les Damnés de la terre.*

- (1964) : *Pour la révolution africaine.*

OUARY Malek (1955) : *Par les chemins d'émigration.*

SAADIA et LAKHDAR (1961) : *L'Aliénation colonialiste et la résistance de la famille algérienne.*

TEDJINI Abou El Qasim [Belqacem] (1948) : *L'Evolution de la femme musulmane.*

ZEHAR Aïssa (s.d.) : *L'Evolution en Algérie.*

D | *Droit*

ABOU BEKR Abdesslem (1923) : *Répertoire de jurisprudence musulmane algérienne et tunisienne.*

ABOU BEKR Abdesslem et AZAN PAUL (1925) : *Une Consultation juridique d'Abd-El-Kader.*

BEDJAOUI Mohammed (1961) : *La Révolution algérienne et le droit.*

BELKHODJA Mustapha Kamal. (1892) : *Respects aux droits de la femme dans l'islamisme.*

BENHABILES Cherif (1924) : *La Protection des mineurs indigènes en Algérie.*

- (sd.) : *La Suppression des pouvoirs juridictionnels du cadî.*

HACENE Ali (1934) : *Les Mahakmas.*

MAALEM Ali (1946) : *Colonialisme, trusteeship, indépendance.*

OULD CADI Ahmed (1865) : *Mémoire contre les héritiers de M. Saloman Serfati de Mostaganem.*

SAHRAOUI (1885) : *Mémoire pour la défense de Hadj Kaddour Sahraoui, agha de Tiaret.*

SIDI SAÏD et ZEYS (1886) : *Recueil d'actes judiciaires arabes avec traduction française.*

ZE HAR Aïssa (1935) : *La Preuve testimoniale en Algérie.*

E | Religions, spiritualité

ABOU BEKR Abdesslam (s.d.) : *L'Islam et la civilisation moderne.*

BENALIOUA Ahmed (s.d.) : *Guide pratique du Musulman.*

BEN EL HAFFAF Abderrahmane (1939) : *Introduction à l'étude de l'Islam.*

BOUTAMENE Yahia (1950) : *La Zaouia des Ouled Sidi Benamar près de Nédroma.*

BRAHIMI Himoud (1958) : *L'Identité suprême.*

CADI Chérif (1923) : *De la religion mohamétane pour la femme musulmane.*

DUVAL Léon-Etienne (1955) : *Paroles de paix.*

- (1962) : *Messages de paix.*

MOHAMMEDI Saïd (1960) : *L'Islam porte en lui le socialisme.*

SANSON Henri (1953) : *L'Esprit humain selon saint Jean de la Croix.*

- (1953) : *Saint Jean de la Croix entre Bossuet et Fénelon.*

- (1960) : *Pratique des sacrements.*

- (1962) : *Spiritualité de la vie active.*

5.

Essais politiques

A | Sur la question coloniale

ABBAS Ferhat (1931) : *Le Jeune Algérien. De la colonie vers la province.*

- (1938) : *Pourquoi nous créons l'Union populaire algérienne.*

- (1943) : *Manifeste du peuple algérien.*

- (1944) : *J'accuse l'Europe.*

- (1946) : *Appel à la jeunesse française et musulmane. Face au crime colonialiste et à la forfaiture de l'administration*

- (1947) : *Du Manifeste à la République algérienne.*

- (1948) : *Pour l'avenir d'une économie véritable en Algérie. Regard sur le présent et l'avenir de l'Algérie. Notre combat contre le colonialisme.*

- (1949) : *Le Régime colonial est la négation de la justice et de la civilisation.*

ABBAS Ferhat et BOUMENDJEL Ahmed (1950) : *Réponse de l'UDMA au Gouverneur M.E. Naegelen.*

ABDALLAH Mohamed (1880) : *De la justice en Algérie*.

- (1880) : *Actualités* (tiré à part de *L'Akhbar*).

- (1880) : *De la sécurité dans les villages et les tribus*

- (1880) : *L'Avenir*.

AMZIAN Aziz b. Mohamed (1873) : *Insurrection de 1871. Mémoire d'un accusé*.

BEN AÏSSA Omar b. Brahim (1930) : *Le service militaire obligatoire. Conséquence de son application au Mzab*.

BEN ALI Hamdani, BIRAZ Mohamed, MEZIANE Mohamed [Cadi BACH HAMBA, BEN EL HOSSINE, ECH-CHIBI] (1919) : *Mémoire adressé au Congrès de la paix*.

BENBADIS El Mekki (1889) : *Renseignements pour le gouvernement glorieux sur divers intérêts de la population musulmane* [trad. Ernest Mercier].

BENBADIS El Mekki et BEN SLIMAN Ahmed (1881) : *Réfutation des erreurs et des fausses appréciations relatives aux incendies en août 1881*.

BENBADIS H'méïda (1893) : *Quelques idées sur la sécurité*.

BENBADIS Mohamed-Mustapha : Voir Mouloud Benbadis.

BENBADIS Mouloud [éd.] (1930) : *Le Centenaire de l'Algérie. Ce qu'en pensent les Elus des Indigènes du département de Constantine*.

BEN BELGACEM Ali b. El Mahoui (1882) : *Vérités sur les incendies de 1881. Le séquestre et ses conséquences*.

BEN BOUDIAF Hamou (s.d.) : *La Conscription appliquée aux Indigènes*.

BEN BRIHMAT Ahmed (1883) : *Le Décret du 13 février 1881 et les Indigènes musulmans*.

BENELMOUHOUH Mohamed El Mouloud (1914) : *Guerre à l'ignorance* (Cf. Benhabiles, 1914).

BENGANA Bouaziz (1930) : *Une Famille de grands chefs sahariens: les Bengana*. Publié la même année, chez un autre éditeur, sous le titre *Le Cheikh el Arab. Etude historique sur la famille Bengana*.

BENGANA Boulakhras (1880) : *Les Bengana depuis la conquête française*.

BENHABILES Chérif (1914) : *L'Algérie française vue par un Indigène*.

- (s.d.) : *Bilan de cent ans de France*.

BEN HAMIDA Omar (1858) : *Mémoire à son altesse impériale le prince Napoléon, chargé du Ministère de l'Algérie et des Colonies*.

BEN SADOK Bachir et BOUMAHDI Allel (1911) : *A Messieurs les membres du Parlement*.

BEN YOUB Brahim (1880) : *Histoire du M'Zab* (Beni Isguen. Desiderata de la Confédération m'zabite).

BOUHALI Larbi (1947) : *Deux Années de lutte pour la liberté, la terre et la paix*.

- (1948) : *L'Avenir de l'Algérie se décidera avant tout par la lutte sur le sol national*.

BOUKABOUYA Rabah (s.d.) : *La Guerre sainte et le rôle de l'armée noire en Algérie.*

- (1915) : *L'Islam dans l'armée française.*

- (1917) : *Les Musulmans d'Afrique du nord et le "djihad".*

- (s.d.) : *Le Turco à la Turquie.*

BOUKORT Benali (1937) : *Union des peuples de France et des colonies pour la paix, la liberté et le pain.*

CHERIF Salah [et SEFAÏHI Tahar] (1917) : *Les Doléances des peuples opprimés. La Tunisie et l'Algérie.*

DEBÊCHE Djamila (1950) : *L'Enseignement de la langue arabe et le droit de vote aux femmes algériennes.*

- (1950) : *Les Musulmanes algériennes et la scolarisation.*

ELISSA-RHAÏS Roland [Rhaïs Roland] (1931) : *Dans l'intérêt de ma France.*

EL MOUNADI [Benali Boukort] (1935) : *Peuple d'Algérie, quels sont tes amis ?*

EL WATANI Idir (1949) : *L'Algérie libre vivra.*

FACI Saïd (1936) : *L'Algérie sous l'égide de la France contre la féodalité algérienne.*

FIKRI Abdelkader et RANDAU Robert (1933) : *Les Compagnons du Jardin.*

GHLAMALLAH Mohamed (1931) : *Revendications indigènes.*

HACENE Ahmed (1929) : *Paroles algériennes.*

HAMEL Louis (1889) : *De la naturalisation des Indigènes musulmans de l'Algérie.*

HAMOUD Kaïd (1921) : *La Réforme des assemblées algériennes.*

HASSAN [Rabah ZENATI] (1938) : *Comment périra l'Algérie française.*

HESNAY-LAHMEK (1931) : *Lettres algériennes.*

IBA ZIZEN Auguste (1948) : *Les Réalités algériennes.*

IMACHE Amar (1937) : *L'Algérie au carrefour. La marche vers l'inconnu.*

- (1939) : *L'Afrique dans l'angoisse. Problèmes de sécurité. Problèmes sociaux.*

- (1946) : *Cyclones sur le monde. Leurs causes, leurs conséquences.*

- (s.d.) : *L'Heure de l'élite.*

KESSOUS Mohamed-Aziz (1935) : *La Vérité sur le malaise algérien.*

KHALDI Abdelaziz (1949) : *Le Problème algérien devant la conscience démocratique.*

KHALED [Emir] (1924) : *La Situation des Musulmans d'Algérie.*

KHALED [Emir], Dr BENTAMI et BOUDERBA [Ahmed] (1914) : *Interpellation sur la politique indigène en Algérie.*

KHOUDJA Louis (1891) : *La Question indigène par un Français d'adoption.*

KOUCH Younès (1951) : *Le Problème de la terre et la question paysanne en Algérie.*

LECHANI Mohand (1935) : *Le Malaise algérien.*

MAKACI Mohamed (1936) : *La Faillite de la naturalisation individuelle en Algérie et l'octroi des droits politiques aux Musulmans dans le statut personnel.*

MENOUAR Abdelaziz (s.d.) : *L'Indigénat, code d'esclavage.*

- MENOUAR Abdelaziz (s.d.) : *Le Travail forcé*.
MESSALI Hadj (1948) : *Le Problème algérien. Appel aux Nations unies*.
MIMOUNI Abdelkader (1949) : *Le Manifeste algérien dans la presse française. Métropole et Algérie*.
MOKRANI BOUMEZRAQ El Ouenoughi, KATRANJI Abderrahmane (1927) : *L'Islam dans l'armée française. Réplique à des mensonges*.
MORSLY Taïeb (1893) : *Contribution à la question indigène en Algérie*.
OUZEGANE Amar (s.d.) : *Le Parti communiste au service des populations algériennes*.
SAHLI Mohammed-Chérif (1949) : *L'Algérie accuse. Le calvaire du peuple algérien*.
SAHLI Mohammed-Chérif (1950) : *Le Complot contre les peuples africains*.
TOUNSI Ahmed (1893) : *L'Insécurité en Algérie, ses causes, les moyens de rétablir la sécurité d'autrefois*.
YAHIA CHERIF [Caïd] (1891) : *Rapport à la commission d'étude des questions algériennes*.
ZENATI Rabah (1938) : *Le Problème algérien vu par un Indigène*.
ZERKINE Mohamed : Voir Mouloud Benbadis.

B | Depuis le 1^{er} novembre 1954

- ABBAS Ferhat (1962) : *Guerre et révolution. T. 1. La nuit coloniale*.
BENABDALLAH Abdesslem, OUSSEDIK Mourad et VERGES Jacques (1961) : *Nuremberg pour l'Algérie* [2 fascicules].
BENNABI Malek (1957) : *SOS Algérie*.
- (1958) : *Discours sur la nouvelle édification*.
- (1958) : *La Lutte idéologique en pays colonisé*.
- (1959) : *Idée du Commonwealth islamique*.
- (1961) : *Dans le souffle de la bataille*.
BOUALEM [Bachagha] (1962) : *Mon pays la France*.
BOUMAZA Bachir, BELHADJ Abdelkader, FRANCIS Mustapha, SOUAMI Benaïssa, KEBAILI Moussa, et KHIDER Séghir (1959) : *La Gangrène*.
BOUZAR Nadir (1954) : *J'ai cru en la France*.
DRIF Zohra (1960) : *La Mort de mes frères*.
G. Mustapha (1960) : *Barberousse*.
HADJ ALI Bachir (1961) : *Notre peuple vaincra*.
KERAMANE Hafid (1960) : *La Pacification*.
KHELIFA Laroussi (1962) : *Manuel du militant algérien*.
LACHTAR Saadi (1962) : *La Guillotine*.
LAKHDAR Mohamed (1954) : *J'étais un fellaga*.
MEZIANE Nouredine (1960) : *Un Algérien raconte*.
MOTAWAKIL [Mohand TAZEROUT] (1960) : *L'Algérie de demain*.

OUSSEDIK M., DE KOCK, MOUREAUX S., et MARCHIS A. (1962) : *Les Extraditions d'Algériens ou le chemin de la guillotine.*

OUZEGANE Amar (1962) : *Le Meilleur combat.*

RAHMANI Abdelkader (1959) : *L'Affaire des officiers algériens.*

SAADI Yacef (1962) : *Souvenirs de la bataille d'Alger.*

III. *Bibliographie**

1.

Outils bibliographiques

BENALLOU Lamine (1984) : *Essai de bibliographie linguistique algérienne*, Alger, OPU.

BOUAYAD Mahmoud (1982) : *Bibliographie de la guerre d'Algérie : la guerre de libération dans la littérature et l'audiovisuel*, Alger, Sned.

- (1974a) : *L'Histoire par la bande. Une expérience de la bibliothèque nationale d'Alger*, Alger, Sned.

- (1974b) : *Dix ans de production intellectuelle en Algérie, 1962-1972*, Alger, Publications de la Bibliothèque nationale.

-DEJEUX Jean (1982) : *Situation de la littérature maghrébine de langue française. Approche historique, approche critique, bibliographie méthodique des œuvres maghrébines* (pp. 185-255), Alger, OPU.

(1979) : *Bibliographie méthodique et critique de la littérature algérienne de langue française, 1945-1977*, Alger, Sned.

ENAL (1986) : *20 ans de production, catalogue général, 1966-1986*, Alger, Enal.

FOURNIER Bernadette (2000) : *Colonies 3. Catalogue des fonds coloniaux. Colonies françaises 2. Généralités sur l'Afrique. Afrique du Nord*, Paris, Les Collections de la Bibliothèque administrative de la Ville de Paris.

MAYNADIES Michel (1989) : *Bibliographie algérienne. Répertoire des sources documentaires relatives à l'Algérie*, Alger, OPU.

ROUINA, Karim (1990) : *Catalogue des ouvrages parus à Oran, de 1945 à 1962*, Alger, OPU.

TAILLARD Charles (1925) : *L'Algérie dans la littérature française. Essai de bibliographie méthodique et raisonnée [jusqu'en 1924]*, Paris, Champion.

* Les articles de journaux et de revues, les numéros spéciaux de revue, cités dans le corps même des notices ou reportés dans leurs bibliographies ne sont pas répertoriés ici.

2.

Chronologies, textes historiques

COLLOT Claude et HENRY Jean-Robert (1978) : *Le Mouvement national algérien, Textes, 1912-1954*, Alger, OPU.

HARBI Mohammed et MEYNIER Gilbert (2004) : *Le FLN, documents historiques, 1954-1962*, Paris-Alger, Fayard-Casbah éditions.

STORA Benjamin (1992) : "Chronologie, 1945-1962", dans *La France en guerre d'Algérie*, ouvrage publié sous la direction Laurent Gervereau, Jean-Pierre Rioux et Benjamin Stora, Paris, Musée d'Histoire contemporaine (Cf. pp. 312-316).

TALEB BENDIAB Abderrahim (1983) : *Chronologie des faits et mouvements sociaux et politiques en Algérie, 1830-1954*, Alger, Imprimerie du Centre.

3.

Dictionnaires biographiques

ABROUS Mansour (2002) : *Les artistes algériens. Dictionnaire biographique, 1917-1999*, Alger, Casbah éditions.

ASSOCIATION POUR UN DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DE L'ALGÉRIE - *Parcours, l'Algérie, les Hommes et l'Histoire*. 18 numéros parus (1984-1992).

BEAUMARCHAIS [de] Jean-Pierre, COUTY Daniel, REY Alain (1987) : *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 3 vol.

BERRAHAL Sihem, MERDACI Abdellali (2003) : *Constantine, itinéraires de culture*, Constantine, Simoun. Dictionnaire d'auteurs, pp. 55-77.

CHATENOUD-GUILLON Marie-France (1985) : "Dictionnaire des auteurs de langue française, des années 1930 aux années 1980", dans Pierre de Boisdeffre : *Histoire de la littérature de langue française, des années 1930 aux années 1980*, vol. 2, Paris, Librairie Académique Perrin, 1985 (pp 781-1209).

CHEURFI Achour (2004) : *Ecrivains algériens. Dictionnaire biographique*, Alger, Casbah.

- (2001) : *La classe politique algérienne, de 1900 à nos jours. Dictionnaire biographique*, Alger, Casbah.

CLUNY Claude Michel (1978) : *Dictionnaire des nouveaux cinémas arabes*, Paris, Sindbad, coll. "La Bibliothèque arabe".

DEJEUX Jean (1984) : *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, Paris, Karthala.

BLIN Louis, ABDI Noureddine, REDJALA Ramdane et STORA Benjamin (1992) : *Algérie, 200 hommes de pouvoir*, Paris, Indigo Publications.

GALLISSOT René (dir., 2006) : *Algérie : Engagements sociaux et question nationale. De la colonisation à l'indépendance de 1830 à 1962. Dictionnaire*

biographique du mouvement ouvrier, Ivry-sur-Seine, Les Editions de l'Atelier.

HADDADOU Mohand-Akli (2003) : *Berbères*, Alger, Berti éditions.

HOGUE [de la] Jeanine, NERBONNE Simone (1992) : *Mémoire écrite de l'Algérie depuis 1950. Les auteurs et les œuvres*, Paris Maisonneuve & Larose.

MERDADI Abdelmadjid (2008) : *Dictionnaire des musiques citadines de Constantine*, Constantine, Les Editions du Champ libre.

- (2002) : *Dictionnaire des musiques et des musiciens de Constantine*, Constantine, Simoun.

- STORA Benjamin (1984) : *Dictionnaire biographique des militants nationalistes algériens*, Paris, L'Harmattan.

4.

Dictionnaires d'œuvres

ACHOUR Christiane [dir.] (1990) : *Dictionnaire des œuvres algériennes en langue française*, Paris, L'Harmattan.

STORA Benjamin (1996) : *Le Dictionnaire des livres de la guerre d'Algérie, 1955-1966*, Paris, L'Harmattan.

5.

Biographies, mémoires, études

ACHOUR Christiane (1989) : *Myriam Ben*, Paris, L'Harmattan.

ARNAUDIES, F (1933) : *Etienne Dinet et El Hadj Sliman Ben Brahim*, Alger, Soubiron.

BACHETARZI Mahieddine (1984) : *Mémoires*, II, Alger, Enal.

BAGHLI Sid-Ahmed (1984) : "Dinet, vie et œuvre" dans *Un maître de la peinture algérienne*, Nasreddine Dinet, Alger, Enal, pp. 11-19.

BELKHODJA Amar (2006) : *Momo, la magie des mots*, Alger, Alpha.

- (1991) : *Ali El Hammami et la montée du nationalisme algérien*, Alger, Dahlab.

BENCHEIKH Jamel Eddine, ACHOUR Christiane (2000) : *Sénac, le clandestin des deux rives*, Paris, Séguier, coll. "Les Colonnes d'Hercule".

BOUKROUH Noureddine (2006) : *L'Islam sans l'islamisme*, Alger, Samar (biographie de Malek Bennabi).

BRAHIMI Denise (1995) : *Taos Amrouche*, Paris, Joëlle Losfeld.

- (1986) : *Les Terrasses de Bou-Saâda. Essai sur la vie et sur les écrits du peintre Nasreddine Dinet*, Alger, ENAL.

- CALLE-GRUBER Mireille (2006) : *Assia Djebbar*, Paris, La Documentation française.
- CARLIER Omar (1986) : *Le Cri du révolté. Imache Amar, un itinéraire militant*, Alger, Enal.
- CHAALAL Omar Mokhtar (2005) : *Kateb Yacine, l'homme libre*, Alger, Casbah éditions [1ère édition : 2003].
- CHERKI Alice (2000) : *Frantz Fanon. Portrait*, Paris, Seuil.
- CHEZE Marie-Hélène (1982) : *Mouloud Feraoun. La voix et le silence*, Paris, Seuil.
- CLERC Jeanne-Marie (1997) : *Assia Djebbar : écrire, transgresser, résister*, Paris, L'Harmattan.
- DJEBAR Assia (1999) : *Ces Voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel ("Taos ou le chant du phénix", pp. 131-137).
- GLEIZE Jack (1999) : *Mouloud Feraoun*, Paris, L'Harmattan.
- GOUVION Marthe et Edmond (1920) : *Kitab Aâyane el Marhariba*, Alger.
- KADDACHE Mahfoud (1987) : *L'Emir Khaled*, Alger, EnAP-OPU.
- KHADDA Naget (2003) : *Mohammed Dib, cette intempestive voix recluse*, Aix-en-Provence, Edisud.
- KHENDOUDI Nour Eddine (2009) : *Abdelaziz Khaldi. Une conscience algérienne*, Alger, El Dar El Othmania.
- KHIREDDINE Ahmed (2006) : *Rocher de sel. Vie de l'écrivain Mohamed Bencherif*, Paris, L'Harmattan, coll. Rue des Ecoles (Préface de Guy Dugas).
- LE BAUT Réjane (2003) : *Jean El-Mouhoub Amrouche, Algérien universel*, Paris, Alteredit.
- MAMERI Khalfa (2006) : *Ferhat Abbas*, Alger, Thala Editions.
- MAOUGAL Mohamed Lakhdar (2004) : *Kateb Yacine, l'indomptable démocrate*, Alger, APIC.
- MBOM Clément (1985) : *Frantz fanon, aujourd'hui et demain*, Paris, Nathan.
- MEDIENE Benamar (2006) : *Kateb Yacine, le cœur entre les dents*, Paris, Robert Laffont.
- NACER-KHODJA Hamid (2004) : *Albert Camus-Jean Sénac ou le fils rebelle*, Paris, Paris-Méditerranée.
- RAY Marie-Christine (1984) : *Le cardinal Duval. "Evêque en Algérie"*, Paris, Le Centurion.
- RUPP Marie-Joëlle (2007) : *Serge Michel, un libertaire dans la décolonisation*, Paris, Ibis Press.
- SARI Djilali (2006) : *L'Emergence de l'intelligentsia algérienne (1850-1950)*, Alger Anep.
- STORA Benjamin et DAOUD, Zakya (1995) : *Ferhat Abbas, une utopie algérienne*, Paris, Denoël.
- STORA Benjamin (1987) : *Messali Hadj, pionnier du nationalisme algérien, 1926-1954*, Paris, L'Harmattan.

6.

Anthologies

ACHOUR Christiane (1990) : *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Alger-Paris, EnAP-Bordas. [Un Dictionnaire des auteurs figure en annexes, pp. 281-306].

BARRAT Denise (1963) : *Espoir et parole*, Paris, Seghers. Notices biographiques d'auteurs.

BEKKAT Amina et BERERHI Afifa (2003) : *Mohamed Dib*, Blida, Editions du Tell, coll. Lire.

BONN Charles (1990) : *Anthologie de la littérature algérienne*, Paris, Le Livre de poche, coll. "Nouvelle approche". Notices biographiques d'auteurs.

DEJEUX Jean (1984) : *Assia Djebar, romancière algérienne, cinéaste arabe*, Sherbrooke, Naaman.

- (1977) : *Mohammed Dib, écrivain algérien*, Sherbrooke, Naaman.

DUGAS Guy (1997) : *Algérie, un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus.

HACHELAF Ahmed et Mohamed Elhabib (2001) : *Anthologie de la musique arabe (1906-1960)*, Alger, ANEP, coll. Patrimoine.

LANASRI Ahmed (1988) : *Poèmes et autres écrits de Mohammed Ould Cheikh*, Alger, OPU.

LE BAUT Réjane (2005) : *Jean El-Mouhoub Amrouche. Mythes et réalités*, Blida, Éditions du Tell.

LEVI-VALENSI Jacqueline et BENCHEIKH Jamel-Eddine (1967) : *Diwan algérien*, Alger, Sned. Notices biographiques d'auteurs.

MEMMI Albert (dir., 1985) : *Ecrivains francophones du Maghreb*. Anthologie, Paris, Seghers. Notices biographiques d'auteurs.

- (dir., 1964) : *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*, Paris, Présence africaine.

7.

Histoire littéraire et artistique

ACHOUR Christiane (dir., 1991) : *Diwan d'inquiétude et d'espoir. La littérature féminine algérienne de langue française*, Alger, Enag. Notices biographiques d'auteurs.

ARNAUD Jacqueline (1986) : *La Littérature maghrébine de langue française*, (vol. 1 : *Origines et perspectives*. Vol. 2 : *Le cas de Kateb Yacine*), Paris, Publisud.

AUDISIO Gabriel (1953) : "Les Ecrivains algériens" dans *Visages de l'Algérie*, Paris, Horizons de France, 1953, pp. 99-121.

- BONN Charles, KHADDA Naget et MDARHRI-ALAOUI Abdallah (dir., 1996) : *La Littérature maghrébine d'expression française*, Paris, Edicef.
- BOUZAR KASBADJI Nadia (1988) : *L'Emergence artistique algérienne au XX^e siècle. Contribution de la musique et du théâtre algérois à la renaissance culturelle et à la prise de conscience nationale*, Alger, OPU.
- BRAHIMI Denise (1985) : "Vamp saharienne", dans *Le Maghreb dans l'imaginaire français, la colonie, le désert, l'exil*, Aix-en-Provence, Édisud, coll. "Maghreb contemporain", pp. 97-105.
- DJAOUT Tahar (1987) : *Entretien avec Mouloud Mammeri*, Alger, Laphomic.
- DJEGHLOUL Abdelkader (1985a) : "Un romancier de l'identité perturbée et de l'assimilation impossible : Chukri Khodja", dans *Le Maghreb dans l'imaginaire français, la colonie, le désert, l'exil*, Aix-en-Provence, Edisud, coll. "Maghreb contemporain", pp. 81-96.
- KEBBAS Malika (dir., 2008) : *Mammeri*, Alger, Casbah éditions (Etudes de Mhamed-Lakhdar Maougal et Aïcha Kassoul).
- KHADDA Naget (dir., 2002) : *Mohammed Dib, 50 ans d'écriture*, Montpellier, Université Paul Valéry-Montpellier 3.
- LANASRI Ahmed (1995) : *La Littérature algérienne de l'entre-deux-guerres. Genèse et fonctionnement*, Paris, Publisud.
- (1986) : *Mohammed Ould Cheikh, un romancier algérien des années trente*, Alger, OPU.
- MERAD Ghani (1976) : *La Littérature algérienne d'expression française*, Paris, P.J. Oswald.
- MERDADI Abdellali (2006a) : *La Littérature algérienne de langue française avant 1950*, Constantine, Médersa.
- (2006b) : *L'Institution du littéraire dans l'Algérie coloniale. Six études sur l'émergence de la littérature algérienne de langue française avant 1950*, Constantine, Médersa.
- MOSTEGHANEMI Ahlem (1985) : *Femmes & écritures*, Paris, L'Harmattan. Préface de Jacques Berque.
- PELLEGRIN Arthur (1920) : *La Littérature nord-africaine (fonds, ressources, principes, enquêtes)*, Tunis, Bibliothèque nord-africaine.
- SIBLOT Paul [éd.] (2004) : *Vie culturelle à Alger, 1900-1950*, Oran, Dar El Ghrab. Préface d'Abdelkader Djeghloul.

8.

Ouvrages généraux

- AGERON Charles-Robert (1978) : *France coloniale ou parti colonial ?* Paris, PUF.
- (1973) : *Politiques coloniales au Maghreb*, Paris, PUF.

- AGERON C-R. (1968) : *Les Algériens musulmans et la France, 1871-1919*, Paris, Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris-Sorbonne, PUF, 2 vol.
- AMRANE-MINNE Danièle Djamila (2004) : *Des Femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Karthala. Préface de Michèle Perrot.
- BENNOUNE Mahfoud et EL KENZ Ali (1990) : *Le Hasard et l'histoire. Entretiens avec Bélaïd Abdesselam*, Alger, ENAG, vol. 1.
- BERQUE Jacques (1962) : *L'Intérieur du Maghreb*, Paris, Seuil.
- BOUDIAF Saïd-Nacer, KASSOUL Aïcha, Mohamed-Lakhdar MAOUGAL (2004) : *Elites algériennes. Histoire et conscience de caste*, Alger, Apic, coll. Devoir de mémoire.
- BOUROUBA Rachid (1998) : *Les Syndicats algériens. Leur combat. De l'appel à la libération*, Paris, L'Harmattan.
- BOUZAR Nadir (1993) : *L'Odyssée du Dina*, Alger, Bouchène-Enal.
- DJEGHLOUL Abdelkader (1985) : Introduction à H. Khodja : *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, Paris, Sindbad, coll. "La Bibliothèque arabe".
- (1984) : *Eléments d'histoire culturelle algérienne*, Alger, Enal, coll. Patrimoine.
- DIRECHE-SLIMANI Karima (2004) : *Chrétiens de Kabylie, 1873-1954. Une action missionnaire dans l'Algérie coloniale*, Paris, Bouchène.
- FERAUD Charles (1876) : *Les Interprètes de l'armée d'Afrique*, Alger.
- HADDAD Mostefa (2001) : *L'Emergence de l'Algérie moderne*, Batna, Imprimerie Guerfi, 2 vol.
- HAMET Ismaël (1906) : *Les Musulmans français de l'Afrique du nord*, Paris, Armand Colin. Préface de A. Le Chatelier.
- HARBI Mohammed (2001) : *Une Vie debout. Mémoires politiques*, Paris, La Découverte.
- IHADDADEN Zahir (1983) : *Histoire de la presse indigène en Algérie. Des origines jusqu'en 1930*, Alger, Enal.
- KADDACHE Mahfoud (1980) : *Histoire du nationalisme algérien. Question nationale et politique algérienne, 1919-1951*, 2 vol. Alger, Sned.
- KHALFA Boualem, ALLEG Henri et BENZINE Abdelhamid (1987) : *La Grande aventure d'Alger républicain*, Paris, Messidor.
- LACHERAF, Mostefa (2001) : *Des Noms et des lieux. Mémoires d'une Algérie oubliée*, Alger, Casbah éditions.
- LEBJAOUI Mohammed (1970) : *Vérités sur la révolution algérienne*, Paris, Gallimard.
- LUCA Philippe et VATIN Jean-Claude (1975) : *L'Algérie des anthropologues*, Paris, Maspéro.
- HOCINE Nouara (2005) : *Les Intellectuels algériens. Mythe, mouvance et anamorphose. Des années de braise aux années de feu*, Alger, Dahlab-Enag.

MEGHERBI Abdelghani (1985) : *Le Miroir apprivoisé*, Alger-Bruxelles, Enal-OPU-Gam.

- (1982) : *Les Algériens au miroir du cinéma colonial. Contribution à une sociologie de la décolonisation*, Alger, Sned.

MERDADI Abdellali (2008) : *Algérie, une suite allemande*, Constantine, Médersa.

- (2007) : *Un Groupe d'acteurs culturels de l'entre-deux-guerres : Instituteurs algériens d'origine indigène*, Constantine, Médersa.

MERDADI Abdelmadjid (2008) : *Constantine sur scènes*, Constantine, Editions du TRC. Préface d'El Hadj Tahar Ali.

OULD AOUDIA Philippe (1992) : *L'Assassinat de Château-Royal, Alger : 15 mars 1962*, Paris, Tirésias/Michel Raynaud.

PERVILLE Guy (1984) : *Les Etudiants algériens de l'université française, 1880-1962*, Paris, éditions du CNRS ; rééd., Alger, Casbah éditions, 1997.

SELLAM Sadek (2006) : *La France et ses musulmans. Un siècle de politique musulmane, 1895-2005*, Paris, Fayard.

STORA Benjamin (2006) : *Les Trois exils. Juifs d'Algérie*, Paris, Stock, coll. "Un ordre d'idées".

- (1991) : *Histoire de l'Algérie coloniale, 1830-1954*, Paris, La Découverte, coll. "Repères".

THENAULT Sylvie (2005) : *Histoire de la guerre d'indépendance algérienne*, Paris, Flammarion.

YACINE-TITOUH Tassadit (2004) : *Chacal ou la ruse des dominés. Aux origines du malaise culturel des intellectuels algériens*, Alger, Casbah éditions.

9.

Journaux, revues

Ont été consultés systématiquement les collections des publications suivantes auprès des fonds de la Bibliothèque nationale française et du Centre Georges Pompidou (Paris) de la Bibliothèque nationale d'Alger, des Archives de wilaya et du Centre d'information et de culture de Constantine et des Archives de la wilaya d'Oran :

- *Pendant la période coloniale*

El Hack (Bône, 1893-1894).

L'Eclair puis *La Bataille algérienne* (Bône, 1895).

L'Etendart algérien (Bône, 1910-1911).

L'Islam (Bône, 1909).

El Hack, Le Petit Egyptien (Oran, 1911-1912).

La Voix des Humbles (Constantine, 1922-1939).

La Voix indigène (Constantine, 1929-1947).

La Voix libre (Constantine, 1947-1951).

Le Jeune Musulman (1952-1954)

La Dépêche de Constantine et de l'Est algérien (Constantine, 1910-1962).

Le Républicain de Constantine (1920-1930).

L'Echo d'Oran (années 1930)

Oran-matin (années 1930)

Alger républicain (1947-1955).

Liberté (1950-1952).

El Moudjahid (organe du FLN pendant la Guerre d'Indépendance, 3 vol., Belgrade, 1962).

- *Depuis l'indépendance*

Presse quotidienne : *El Moudjahid* (Alger, 1965-1991), *An Nasr* (Constantine, 1963-1971), *Horizons* (Alger, 1985-1990), *El Watan* (Alger, depuis 1990), *L'Expression* (Alger, depuis 2000), *La Tribune* (Alger, depuis 1998), *Le Matin* (1992-2004), *Le Soir d'Algérie* (Alger, depuis 1991).

Presse hebdomadaire : *Révolution africaine* (Alger, 1963-1990), *Algérie actualité* (Alger, 1966-1991), *La Semaine de l'Emigration* (Paris, organe de l'Amicale des Algériens en Europe ; *Actualité de l'Emigration*, depuis 1988).

- *Revues littéraires éditées en Algérie*

Revue africaine, *Afrique*, *Forge*, *As-Salam* puis *As-Salam Ifrikyia*, *Alger revue*, *Algéria* (nouvelle série), *Femmes nouvelles*, *Progrès*, *Consciences algériennes* puis *Consciences maghrébines*, *Ici Alger*, *Simoun* (Oran)

- *Revues françaises*

Esprit, *La Nouvelle Critique*, *Les Temps modernes*, *Les Nouvelles littéraires*, *Les Lettres françaises*, *L'Afrique littéraire et artistique*, *Entretiens sur les Lettres et les Arts*, *Affrontements*.

Glossaire des mots algériens cités

Adel : Assesseur dans la mahakma malékite.

Affar : fêtu, brindille.

Amin : syndic, secrétaire.

Arch : tribu.

Bachagha : titre de la Régence turque attribué par l'administration coloniale à une catégorie supérieure de ses agents indigènes.

Cadi : juge.

Caïd : titre de la Régence turque attribué par l'administration coloniale à une catégorie intermédiaire de ses agents indigènes.

Cheïkhat : dignité de *cheikh* d'une tribu, de plusieurs tribus fédérées ou d'une région.

Chaâbi : musique et chant populaires.

Chahada : profession de foi du musulman.

Charia : loi, législation.

Cheikh : titre honorifique d'ancien ; chef de *tariqa*; maître.

Çof : clan.

Diwan : recueil de textes poétiques.

Douar : groupe de tentes, section de territoire communal.

Emir : dignitaire, chef spirituel et militaire d'une localité.

Ghawt : supplique.

Hawz : périphérie.

Khalifa : adjoint de chef de tribu.

Mahakma : tribunal, siège de la justice musulmane.

Makhzen : gouvernement.

Malouf : musique citadine de Constantine.

Merekh : myrrhe, gomme odorante.

Meskine : pauvre, indigent.

Moudérès : instituteur.

Nadi : cercle, club.

Naïb : adjoint.

Oukil : défenseur de justice.

Ouléma : savant, théologien.

Ouma : communauté.

Si : Monsieur.

Sidi : seigneur.

Tariqa : ordre confrérique.

Zaïm : chef, leader d'un parti politique.

Zaouia : école; lieu de culte.

*Index des noms d'auteurs**

- ABA ABAOUB [N. ABA], 37
 ABBAD, 38
 ABBAS (Ferhat), 39
ABDALLAH (Hadj), 41
 ABDALLAH (Mohamed), 42
 ABD-EL-GHANI, 42
 *ABDELJALIL (Rachid), 264
 ABDELKADER (Abderrezak), 42
 ABDELLI (Mohamed), 229
 ABDERRAHMANE (Moh.), 43
 ABDESSMED (Boubakeur), 43
 ABDOUN (Mohamed), 44
 ABD-UR-RAHMAN, 44
 ABOU BEKR (Abdesslam), 44
ABOU DJAMIL (Taha), 229
 ABOU EL QASIM, 44
 *ABOU-YOUSSEF, 264
 AÏT-ATHMAN (Chérif), 45
 AÏT-DJAFER (Ismaël), 45
 AÏT-MAHDI, 46
 AÏT MANSOUR AMROUCHE (Fadhma), 251
 AÏT-OUYAHIA, 46
 ALLAOUA (Mustapha), 46
 ALY CHERIF (Ahmed), 46
 *AMEL, 264
 AMRANE-MINNE (D. Djamil), 252
 AMRANI (Djamel), 46
 AMROUCHE (Jean), 47
 AMROUCHE (Madjid), 50
 AMROUCHE (Marcel), 51
 AMROUCHE (Marie-Louise), 51
 AMZIAN (Aziz Ben Mohamed), 52
 AOUNE (M'hamed), 230
 ARABDIOU (Mohamed), 53
 ARKOUN (Mohamed), 230
 ATTOUCHE (Chérif), 230
 *AZIZA (Abdelkader), 265
 BACHIR (Bediya), 252
 BAÏTAR (Abdelhamid), 55
 BAKIR-KHODJA (Amar), 56
 BAYA (Baya Mahieddine), 231
 BEDJAOUI (Mohamed), 56
 *BEKARI (Mohamed-Tahar), 265
 BEKHOUCHE (Mohamed), 57
 BELGHANEM (Robert), 57
 BELHADJ (Abdelkader), 57
BELHADJ (Ali), 58
 *BELHAMISSI (Khaled), 265
 BELHOCINE (Mabrouk), 58
 BELKHODJA (Mostafa Kamal), 58
 BENABDALLAH (A.), 59
 *BENABDALLAH (Hocine), 265
 BENACHENHOU (A.), 59
 BENAÏSSA (Omar B. Brahim), 60

* Les noms transcrits en italique renvoient à des pseudonymes ; les noms précédés d'un astérisque - signalés en annexe I.2, pp. 262-263 - sont cités ici pour mémoire.

- BENAÏSSA (Saïd), 60
 BEN ALI (Hamdane), 61
 BEN ALI (Saâd), 61
 BENALIOUA (Ahmed), 62
 BENBADIS (El Mekki), 63
 BENBADIS (H'meida), 64
 BENBADIS (Mohamed-Mustapha), 64
 BENBADIS (Mouloud), 65
 BEN BELQACEM (Ali), 65
 BEN BOUDIAF (Hamou), 66
 BEN BRIHMAT (Ahmed), 66.
 BENCHEIKH EL FEGGOUN (Ahmed), 67
 BENCHENEB (Mohamed), 67
 BENCHENEB (Rachid), 231
 BENCHENEB (Saâdeddine), 67
 BEN CHERIF (Mohamed), 68
 BENDAOUD (B.), 70
BEN DIEB (Zeïd), 70
 BEN EL HAFFAF (Abd.), 70
 BENELMOUHOU (Mohamed El Mouloud), 70
 BENFATAH (Brahim), 71
 BENGANA (Bouaziz), 72
 BENGANA (Boulakhras), 72
 BENGHABRIT (Ahmed), 73
 BENGHABRIT (Kaddour), 73
 BENHABILES (Chérif), 74
 BENHAÏM (Marlyse), 253
 BEN HAMIDA (Omar), 75
BENHAMZA (Ali), 76
 BENHAMZA (Hocine), 232
 BEN IBRAHIM (Sliman), 76
 BEN KALAFAT (Mejdoub), 77
 BENNABI (Malek), 78
 BEN NEGGAD (Tahar), 79
 BEN RAHAL (M'hamed), 79
 BEN SADOK (Bachir), 81
 BENSAT (M. Hamouda), 253
 BEN SEDIRA (Belqacem), 81
 BEN SEDIRA (Charles), 82
 BEN SLIMAN (Ahmed), 82
 BENTAMI (Belqacem), 82
 BEN YAHIA (Allaoua), 83
 BEN YOUNG (Brahim), 83
 BENZINE (Abdelhamid), 84
 BESSAOUD (Mohand-Arab), 232
 BIRAZ (Mohamed), 85
 BOUABDELLI (El Mehdi), 85
BOUALEM (Bachagha), 85
 BOUALI (Ghaoutsi), 85
 *BOUAYED (Agha Fatih), 265
 BOUBAKEUR (Hamza), 233
 BOU BEKKER (Hocine), 234
 BOUCHAMA (Abderrahmane), 235
 BOUDERBA (Ahmed), 86
 BOUDERBA (Ahmed b. Hassan), 87
 BOUDERBA (Ismaël), 87
 BOUDIA (Mohamed), 88
 BOUHALI (Larbi), 88
 BOUKABOUYA (Rabah), 89
 BOUKORT (Benali), 90
 BOULIFA (Amar Saïd), 91
 BOUMAHDI (Allel), 92
 BOUMAZA (Bachir), 92
 BOUMEDINE, 93
 BOUMENDJEL (Ahmed), 93
 BOURBOUNE (Mourad), 94
 BOURI (Ahmed), 95
 *BOUSSELOUA, 264
 BOUTAMENE (Yahia), 96
 BOUZAHAR (Hocine), 96
 BOUZAR (Nadir), 96
 BRAHIMI (Himoud), 97
 CADI (Chérif), 99
 CHABANE (Mustapha), 100
 CHAMI (Ahmed), 100
 CHEBLI (Hassan), 254
 CHELLIG (Rabah), 235
 CHERIF (Salah), 101
CHERSOUX (Justin et Louise), 101

- CHEVALLIER (Jacques), 101
 CID-KAOUI (Saïd), 102
- DEBÊCHE (Djamila), 103
 DHINA (Amar), 104
 DIB (Mohammed), 104
 DJABALI (Leïla), 255
 DJEBAR (Assia), 108
 DJEDOU, 111
 DJELLOUL (Ahmed), 111
 DJEMERI (Taïeb), 111
 DJIDJELLI (Abdelaziz), 111
 DJIDJELLI (Mohamed), 112
 DRIF (Zohra), 113
 DUVAL (Léon-Etienne), 113
- *EL HAMADI (Abdelkader), 264
 EL HAMMAMI (Ali), 115
 EL GHARBI (Mohamed), 235
 EL GHOFFARI (Youssef), 235
 EL MAADI (Mohamed), 116
EL MENDJEL (Safia), 235
 *EL TLEMÇANI ACHENOU, 264
EL WATANI (Idir), 117
- FACI (Saïd), 119
 *FADILA, 265
 FALAKI (Réda), 236
 FANON (Frantz), 120
 FARES (Tewfik), 255
 FARRAH (Abdelkader), 237
 FEKAR (Ben Ali), 122
 FERAOUN (Mouloud), 123
 *FERHAT (Mohamed), 264
FIKRI (Abdelkader), 126
 FLICI (Laadi), 126
 FRANCIS (Mustapha), 127
- G (Mustapha), 129
 GADIRI (H), 129
 GAÏD (Mouloud), 129
- GHLAMALLAH (Mohamed), 130
 GREKI (Anna), 237
 GUENDOZ (Nadia), 255
 GUENNOUN (Saïd), 130
 GUERMAZ (Abdelkader), 238
- HACENE (Ahmed), 133
 HACENE (Ali), 133
 HADDAD (Malek), 133
 HADDADI (Mohamed), 136
 HADJ ALI (Bachir), 137
 HADJERES (Sadek), 138
 HADJ HAMOU (Abdelkader), 139
 HADJ SADOK (Mohamed), 238
 HAMEL (Louis), 140
 HAMET (Ismaël), 141
 HAMIDOU (A.), 142
 *HAMMAD (Smaïl), 264
 HAMMOUTENE (Saïd), 142
 HAMOUD (Kaïd), 142
 HAMZA (Ali), 142
 HENINE (Yahia), 143
 HESNAY-LAHMAK, 144
 *H'MIDOUCHE, 265
- IBAZIZEN (B. Augustin), 145
IBN EL HAKIM, 239
 IGUERBOUCHENE (Mohamed), 146
 IMACHE (Amar), 148
 IOUALALEN, 149
- KADDACHE (Mahfoud), 239
 *KALAÏDJI (Bachir), 264
 KARA (Abdelbaki), 241
 *KATEB (Abdelaziz), 265
 KATEB (Yacine), 151
 KATRANJI (Abderrahmane), 154
 KAZI-TANI (Mohamed), 155
 KEBAILI (Moussa), 155
 KENZA, 241

- KERAMANE (Hafid), 155
 KESSOUS (Mohamed-Aziz), 156
 KHALDI (A.), 157
 KHALDI (Abdelaziz), 157
 KHALED (Emir), 158
 KHALFA (Boualem), 159
 KHELIFA (Laroussi), 159
 KHIDER (Séghir), 160
 KHODJA (Chukri), 161
 KHODJA (Hamdan), 162
 KHOUDJA (Louis), 162
 KORIBAA (Nabhani), 163
 KOUCH (Younès), 164
 KREA (Henri), 164
- LACHERAF (Mostafa), 167
 LACHTAR (Moussa), 169
LAFORGE (Jim), 169
 LAÏMECHE (Ahmed), 169
 LAKHDAR, 170
 LAKHDAR (Mohamed), 170
 LARAB (Yasmina), 170
 LEBJAOUÏ (Mohamed), 241
 LECHANI (Mohand), 170
 LOUKIL (Younès), 171
- MAALEM (Ali), 173
 MAARFIA (Mohamed), 242
 MAGNAOUA (Chérif), 173
 MAHBOUB (Ali), 173
 MAHDJOUB (A.), 174
 *MAHMOUD, 265
 MAÏZA (Abdelhamid), 174
 MAKACI (Kaddour), 174
 MAMMERI (Mouloud), 175
 MAMOU (Mohamed), 178
MARGUERITTE TAOS, 178
 MEDJAOUD (Abdelkader), 179
 MEDJBEUR (Thami), 179
 MENOUAR (Abdelaziz), 179
 MERAD (Ali), 243
- MESSALI (Hadj), 180
 MESSAOUR (Boulanouar), 255
 MEZIANE (A.), 181
 MEZIANE (Mohamed), 181
 MEZIANE (Nouredine), 181
 M'HAMSADJI (Kaddour), 182
 MICHEL (Serge), 183
 *MIMOUD, 265
 MIMOUNI (Abdelkader), 184
 MOHAMMEDI (Saïd), 184
 MOKRANI BOUMEZRAQ (El Ouenoughi), 185
 MONTERA (Mahieddine), 186
 MORSLY (Taïeb), 186
 *MOSBAH (Rabia), 264
MOTAWAKIL, 187
 MOULOUDJI (Marcel), 187
- NAROUN (Amar), 189
 *NEJD (Aboud Lerqem), 265
 NEHLIL, 190
 NOUAHED (Ammar), 190
 NOUREDINE (Abdelkader), 190
- O'LAHSEN (Malika), 255
 OUARY (Malek), 191
 OUDIANE (S.), 192
 OULD AOUDIA (Bernard), 192
 OULD CADI (Ahmed), 192
 OULD CHEIKH (Mohammed), 192
 OULHACI (Abdelkader), 193
 OULID AÏSSA (Youcef), 243
 OUSSEDIK (Mourad), 193
 OUZEGANE (Amar), 194
- *PACHA (Mustapha), 264
- QADI (Mohamed), 197
- RACIM (Omar), 199
 RAHMANI (Abdelkader), 199

RAHMANI (Slimane), 200
RAÏS (Abdelhalim), 243
*RAÏS (Leïla), 265
REGGUI (Marcel Mahmoud), 256
RHAÏS (Roland), 201

SAADIA, 203
SAADI (Yacef), 203
SADOUN (Allel), 204
SAFIR (Abdelkader), 244
SAFIR (El Boudali), 244
SAHLI (Mohamed-Chérif), 204
SAHRAOUI, 206
*SAÏDI (Belkacem), 265
SALAH (Si), 206
SAMAR (Omar), 206
SANSON (Henri), 208
SENAC (Jean), 208
SIDI KASSEM, 210
SIDI SAÏD (M.O), 211
SIFI (Mohamed), 211
SISBANE (Chérif), 211
SMAÏLI (Ahmed), 245
SOUALAH (Mohamed), 212
SOUAMI (Bénaïssa), 214

STEINER (Annie), 257

TABTI (Mostapha
Ould Kaddour), 215
TAÏBI (Boualem), 257
TALBI (Mohamed), 215
TALEB (Ahmed), 257
*TANDJAOUI (Toula), 265
TAZEROUT (Mohand), 216
TEDJINI (Belqacem), 217
TIDAFI (Nordine), 217
TIMSIT (Daniel), 258
TOUNSI (Mohamed), 217

YAHIA-CHERIF, 219

ZAGHNOUN (Ahmed), 264
*ZAHAR (Chérif), 265
ZEHAR (Aïssa), 221
ZENATI (Akli), 222
ZENATI (Rabah), 223
ZERARI (Z'hor), 258
ZERKINE (Mohamed), 225
ZERROUKI (Mohamed), 246
*ZMIRLI (Mohamed-Sadok), 265

Remerciements

Ce travail est le fruit de longues haltes dans les bibliothèques et centres d'archives en Algérie, en France et en Tunisie. Il est parallèle à une recherche universitaire sur les premières expressions littéraires algériennes en langue française, plus redevables à la presse qu'à l'édition. Je signale ici quelques dettes.

Je dois à l'amicale attention de Fouad Soufi (Archives de la wilaya d'Oran) la consultation de titres de presse conservées à Oran, notamment *El Hack*, *le Jeune Egyptien* (Oran, 1911-1912) et des copies d'ouvrages aujourd'hui introuvables de l'édition coloniale oranaise.

Zineb Benazzouz qui a travaillé sur le fonds d'archives de la presse indigène de la Bibliothèque nationale de France (Versailles) m'a permis d'accéder aux collections de journaux bônois (*El Hack*, 1893 ; *L'Eclair-La Bataille algérienne*, 1894-1895) et aux textes littéraires fondateurs d'Omar Samar [Zeïd Ben Dieb].

Nadjia Merdaci et Rona Attafiya Merdaci ont consulté pour moi aux archives de la Bibliothèque nationale d'Alger le vieux fonds de l'édition locale.

J'ai pu accéder à l'essentiel des collections de la presse coloniale et algérienne, depuis l'indépendance, grâce à la disponibilité des personnels des Archives de la wilaya et du Centre de documentation et d'information de Constantine.

Qu'ils soient remerciés ici.

Table des matières

Liminaire	9
Sigles	19
Chronologie	21
I. Auteurs de la période coloniale (1833-1962)	35
II. L'efflorescence intellectuelle et littéraire (1945-1962)	227
III. Auteurs de la période coloniale publiés après l'indépendance	249
Annexes	261
I. Divers	263
II. Œuvres	279
III. Bibliographie	295
Glossaire des mots algériens cités	305
Index des noms d'auteurs	307
Remerciements	313

L'HARMATTAN, ITALIA
Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie
12 BP 226 Ouagadougou 12
(00226) 76 59 79 86

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA
Faculté des Sciences Sociales,
Politiques et Administratives
BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa

L'HARMATTAN GUINEE
Almamy Rue KA 028 en face du restaurant le cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN COTE D'IVOIRE
M. Etien N'dah Ahmon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN MAURITANIE
Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN CAMEROUN
Immeuble Olympia face à la Camair
BP 11486 Yaoundé
(00237) 99 76 61 66
harmattancam@yahoo.fr

L'HARMATTAN SENEGAL
« Villa Rose », rue de Diourbel X G, Point E
BP 45034 Dakar FANN
(00221) 33 825 98 58 / 77 242 25 08
senharmattan@gmail.com